



FONDO PIZZOFALCONE



NAZIONALE

B. Prov.

BIBLIOTECA

VITT. EM. III

VI

568

NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE



Num.° d'ordine

14

9105

Palchetto

14-8-17

~~122~~

~~3~~

~~19-21~~

B. Prov.

VI

568 - 570

TABEAU
HISTORIQUE ET POLITIQUE
DE LA FRANCE.

T. I.

Ouvrages du même Auteur.

Constitutions des principaux États de l'Europe et des États-Unis de l'Amérique, 6 vol. in-8°.

Le Spectateur français avant la Révolution, 1 vol. in-8°.

Le Spectateur français pendant le Gouvernement révolutionnaire, 1 vol. in-8°.

Des moyens de régénérer la France et d'accélérer une paix durable avec ses ennemis, 1 vol. in-8°.

(Cet ouvrage a obtenu le prix d'utilité à l'Académie française en 1787.)

Le Danger des Souvenirs, 2 vol. in-8°.

Réflexions morales sur les Délits publics et privés ; pour servir de suite à l'ouvrage qui a obtenu le prix d'utilité en 1787, 1 vol. in-8°.

(Cet ouvrage a été adopté pour les Bibliothèques des Lycées.)

L'Instituteur français, suivi des *Maximes d'un Solitaire*, 1 vol. in-8°.

DE L'IMPRIMERIE DE CELLOT,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, n° 9.

616411

TABLEAU
HISTORIQUE ET POLITIQUE
DE LA FRANCE,
SOUS LES TROIS PREMIÈRES DYNASTIES,
JUSQU'AU RÈGNE DE LOUIS XIV.

PAR M. DELACROIX,
AUTEUR DES CONSTITUTIONS DES PRINCIPAUX ÉTATS DE L'EUROPE, etc.

TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

1814.



ÉPITRE DÉDICATOIRE

A

SA MAJESTÉ LOUIS XVIII.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ ne dédaignera pas l'hommage qu'ose lui faire d'une nouvelle Histoire de France, un ancien avocat au parlement, qui, depuis notre fatale révolution, n'a cessé de consacrer ses foibles talens à réaliser le vœu des François. A peine Louis XVI fut-il ramené de Varennes à Paris, que je me hâtai d'imprimer et de publier un mémoire en faveur des trois gardes du corps qui avoient accompagné Sa Majesté; et je fus assez heureux pour les préserver de la fureur populaire. Plusieurs lettres imprimées dans la Gazette universelle attestent mes inutiles efforts pour fixer près du Trône la garde constitutionnelle, et

préserver la capitale de l'invasion des Marseillois.

Je voudrois, SIRE, en parlant de mon zèle, ne pas contrister votre âme sensible par des souvenirs déplorables, et ne pas rappeler à VOTRE MAJESTÉ qu'à l'époque du plus exécrationnel procès, j'osai prouver à la Convention, par un mémoire distribué à tous ses membres, qu'après avoir dépouillé Louis XVI de son diadème, et proclamé la République, il étoit inconséquent de le remettre en jugement pour les mêmes faits qui avoient déterminé sa déchéance. Lorsqu'il fut question de prononcer sa condamnation, je chargeai le député Treillard de présenter une pétition, qui avoit pour objet de prouver qu'on ne pouvoit pas être plus sévère envers un accusé qu'on venoit de faire descendre au rang de simple citoyen, qu'à l'égard de tous les autres, qui, suivant la loi, n'étoient condamnés qu'à la majorité des deux tiers et plus de suffrages.

Cette illustre victime n'étoit plus, et j'osai dans le Spectateur françois jeter des doutes sur un vœu qu'on appeloit national, et proposer pour le rétablissement du Trône un vote libre et silencieux. La Convention ne me pardonna pas l'idée d'un bannissement contre tous les régicides : un décret lancé dans sa fureur

plâça ma tête sous la hache révolutionnaire ; le hasard prolongea mes jours , et il ne me resta plus , dans ma retraite et ma solitude , d'autre consolation que celle de répandre encore quelques fleurs sur le tombeau de Louis XVI. Préoccupé de cette pensée , je peignis la sombre douleur d'un de ses écuyers toujours enveloppé d'un crêpe funèbre ; je décrivis les remords déchirans d'un député , qui avoit eu le malheur de concourir à la plus inique des condamnations. Un gouvernement inquiet et jaloux craignit que cet ouvrage ne rallumât dans le cœur des François un sentiment qu'on s'efforçoit d'étouffer , et aussitôt le Danger des Souvenirs fut condamné à être enseveli dans la captivité ; on ne lui rendit la liberté qu'après les plus pénibles sacrifices et des mutilations qui l'ont défiguré. Alors il falloit pour ma sûreté briser ma plume , ou me condamner à m'enfoncer dans les siècles reculés de notre histoire ; c'est ce que j'ai fait en composant l'Ouvrage que j'ose offrir à VOTRE MAJESTÉ , et encore m'a-t-il fallu quelquefois voiler avec circonspection une partie de ma pensée , et ne dire que la moitié de ce que je voulois que l'on entendît.

VOTRE MAJESTÉ pardonnera ces réticences , dont le temps faisoit une loi impérieuse

(iv)

*à un écrivain qui n'eut jamais d'autre désir
que de faire triompher la cause de la justice ,
et de voir remonter sur le Trône de ses illus-
tres ancêtres les dignes rejetons du meilleur
des Rois.*

Je suis avec un profond respect ,

DE VOTRE MAJESTÉ ,

*Le plus fidèle et plus
dévoué sujet ,
DELACROIX.*

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Si cette histoire, que je présente sous une forme nouvelle, n'a pas plus d'attraits que celles qui l'ont précédée, si elle n'a pas plus de suite et de liaison dans les faits, si elle ne découvre pas mieux la cause de nos prospérités et de nos revers, si elle n'est pas dégagée de tous les détails qui rendent la plupart des autres narrations ternes et languissantes, j'aurai perdu bien des années, et je n'aurai fait qu'ajouter un poids de plus à cette masse de productions qui s'enfoncent plus avant de jour en jour dans le gouffre de l'oubli. La difficulté n'est pas de rendre une histoire plus concise, de donner plus de rapidité à la narration, mais de réunir, d'enchaîner tous les faits, de manière que le lecteur ne perde rien de ce qu'il est important de connoître, et qu'en suivant la nation dans la route qui s'ouvre devant elle, il découvre au loin tout ce qui a dû influer sur sa destinée. Depuis bien des siècles il existe

tant de rapports entre les états , qu'il ne suffit pas de la sagesse de leurs gouvernemens , des vertus des individus , de l'industrie des habitans , du courage de nos guerriers , pour être à l'abri des divisions intestines , des agressions de l'étranger et du fléau de la guerre ; il faut encore que l'accord et l'harmonie règnent entre tous les peuples limitrophes , et que le sentiment de leurs intérêts mutuels les détourne de l'idée d'agrandir leurs possessions , d'accroître leurs richesses en violant les règles de la justice et du droit public. Sans cela mille sujets de division se succèdent , et renaissent au mépris des traités les plus solennels , qui ne sont que des fils légers que l'ambition brise trop facilement : et voilà pourquoi il est difficile d'écrire l'histoire d'une nation sans sortir de ses limites. La France , surtout , placée au centre de l'Europe , s'est tellement trouvée en contact avec toutes les puissances qui l'environnent , qu'elle s'est vue forcée de prendre une part plus ou moins active dans toutes les guerres , dans toutes les révolutions qui ont agité les états situés à une longue dis-

tance de ses frontières ou séparés par l'Océan. L'art de l'historien est d'élaguer les branches inutiles, sans endommager celles qui portent des fruits nourrissans.

On ne peut pas se dissimuler que nos premiers historiens ont étouffé les faits dignes d'être conservés, sous des détails puérils, et que, pour éterniser des noms, ils ont sacrifié les choses qui seules méritoient de vivre dans tous les temps. On diroit qu'ils étoient aux gages de certaines familles pour illustrer leurs généalogies, et graver leurs armoiries avec le burin de l'histoire. Qu'y a-t-il aujourd'hui de plus insipide que cette nomenclature de personnages qui figurent dans des cérémonies nationales, dans des ambassades stériles, dans des lits de justice ? Peut-on lire sans ennui ces discours, ces harangues qui n'ont ni mouvement, ni chaleur, ni élégance, et qui ne font pas plus d'honneur aux orateurs qui les ont prononcés, qu'à l'historien qui n'a pas eu le talent de les embellir.

C'est surtout après une révolution qui a changé nos systèmes politiques, nos opinions religieuses, notre législation,

qui a ébranlé tous les gouvernemens, qui en a fait disparoître d'anciens pour en créer de nouveaux, qui a déplacé les limites des autorités spirituelles et temporelles, que l'histoire ne doit pas descendre à des événemens qui n'ont point eu d'influence sur la destinée des nations. Cependant je ne me dissimule pas qu'on pourra reprocher à cet ouvrage de n'en pas dire assez pour ceux qui ne connoissent point l'Histoire de France, et d'en dire trop pour ceux qui la connoissent; de n'avoir pas donné plus de développement aux deux premières dynasties, et de s'être trop étendu sur la troisième. Il me seroit facile de me disculper à cet égard; mais ce que je pourrois dire ne désarmeroit pas la critique, et tout écrivain doit se résoudre à la censure, en s'efforçant de ne pas la mériter. J'aurois mieux fait sans doute de consacrer le peu d'années qui me restent à corriger mes précédens ouvrages, et de m'abstenir d'en créer un autre. Hélas ! j'ai de commun avec bien des hommes, de voir le mieux et de faire le pire; de ne savoir pas mettre à profit l'expérience du passé, de me jeter

imprudemment au milieu des orages , au lieu de rester avec sécurité dans le port. Je me suis dit plus d'une fois : Quel gré me saura-t-on d'épargner aux autres les dégoûts attachés à une lecture fastidieuse ? Je serai rangé dans la foule des abrégiateurs ; on comptera pour rien le grand objet de mon travail , qui est d'indiquer la véritable cause de tous nos revers , de toutes nos dissensions , de découvrir les fautes de ceux qui nous ont précédés , de répandre la louange et le blâme avec la plus grande impartialité. N'ai-je pas déjà trop éprouvé que ce qui peut arriver de plus heureux à celui qui est tourmenté de l'amour du bien public , c'est d'être enveloppé de l'indifférence et de l'oubli des hommes ? Une juste défiance de l'opinion qu'on pourroit concevoir de cet ouvrage , m'a-voit d'abord déterminé à m'arrêter au règne de Charles IX. Si, m'étois-je dit, la description de ceux qui l'ont précédé n'est point accueillie, si l'on en trouve la narration aride et sans couleur, les observations sans justesse, les portraits sans vérité, je me garderai bien de don-

ner le jour à un travail que le jugement public condamneroit à rentrer dans l'obscurité. D'autres réflexions m'ont détourné de ce plan que la prudence me suggéroit, et j'ai préféré d'offrir au public l'ensemble de mon travail, à n'en donner qu'une première partie que l'éloignement du temps rendroit moins piquante. J'ai dédaigné d'intéresser au succès de cet ouvrage l'orgueil de quelques grandes familles. Et, en effet, l'histoire obscurcit les plus beaux noms de tant de fautes, de tant d'erreurs, de tant de perfidies, que, loin d'y attacher son orgueil, on devroit plutôt s'efforcer d'en faire perdre le souvenir. Tel est cependant l'aveuglement de la vanité, qu'elle regarde comme une illustration de pouvoir compter parmi ses aïeux des coupables qu'elle rougiroit d'avoir eus pour pères : comme si le vice acquéroit de l'éclat à mesure qu'il traverse les siècles !

J'arrête mon travail au règne de ce magnifique monarque qui éblouit l'Europe de sa gloire, et répandit encore des rayons de lumière jusqu'au moment où il alla se perdre dans la nuit des tom-

beaux. Un écrivain d'un ordre supérieur, Voltaire, a peint ce règne avec des couleurs si vives et un style si animé, que j'aurois honte de réduire à une simple miniature un tableau grand dans son ensemble et précieux dans ses détails. D'un autre côté, M. Charles de la Cretelle, qui s'est illustré par la peinture du dix-huitième siècle, me dispense de retracer cette longue période de notre histoire, si orageuse et si féconde en événemens.

La justice et la délicatesse me font un devoir de déclarer que M. Giraud, littérateur aussi recommandable par son goût que par son érudition, a bien voulu enrichir cet ouvrage de toutes les notes qui y sont répandues. Si j'avois pu prévoir cet acte de bienveillance, j'aurois peut-être essayé de les fondre dans le texte, pour ne pas couper la narration et distraire le lecteur. Quoi qu'il en soit, je n'en suis pas moins reconnoissant envers l'homme estimable qui a pris en considération la faiblesse de ma vue, et l'impuissance où je suis de remonter aux sources de l'histoire

(viij)

pour y puiser la preuve des faits que j'ai présentés d'après les souvenirs incertains de mes anciennes lectures : grâce à ce secours inattendu , on ne fera point à ma narration le reproche d'être trop superficielle et trop rapide. Ceux qui attachent plus de prix au développement des faits historiques qu'à leur concision, trouveront dans ces notes ce que j'avois négligé de leur offrir.

TABLEAU HISTORIQUE

DES TROIS PREMIÈRES DYNASTIES,

JUSQU'AU RÈGNE DE LOUIS XIV

PREMIER DISCOURS.



État des Gaules avant et après leur conquête par les Romains. — Invasion des Francs. — Les Gaulois les favorisent en haine de l'empire. — Règne de Clovis; erreurs de sa politique. — Partage du royaume entre ses quatre fils. — Superstition alliée à la barbarie. — Séparation prolongée des Gaulois et des Francs.

BIEN différens des peuples de l'antiquité, dont le berceau est enveloppé de mensonges honorables, nous ne trouvons, en remontant jusqu'à notre origine, qu'ignorance, servitude et barbarie. Nous ne pouvons pas nous le dissimuler; à une époque où toutes les contrées de l'Asie, de la Grèce et de l'Italie étoient déjà, depuis des siècles, éclairées du flambeau des arts, et avoient brillé des lumières de la philosophie; nos barbares ancêtres courboient une tête docile sous l'empire des druides : étrangers à l'agriculture, ils ne savoient ni multiplier les moissons, ni faire croître la vigne; de sombres

forêts étoient les asiles ténébreux où s'accomplissoient d'horribles mystères, et d'où l'aveugle fanatisme faisoit sortir ses oracles. Une valeur sauvage étoit le caractère distinctif des hommes; une exaltation féroce inspiroit les femmes et les familiarisoit avec les dangers et les fatigues de la guerre. L'ambition des enfans étoit d'atteindre l'âge où l'autorité des vieillards leur confieroit une arme meurtrière, et leur permettoit de prendre place à leurs banquets et dans les rangs des soldats. Une haute stature, un aspect effrayant, une souplesse vigoureuse dans tous les mouvemens du corps, une apparente insensibilité aux traits de la douleur, étoient les qualités distinctives des chefs de famille; et lorsque le poids des années ne leur permettoit plus de prétendre à l'honneur d'accroître le nombre de leurs exploits, il leur restoit encore le plaisir de les raconter, de les exagérer, d'enfler le cœur d'une jeunesse attentive par des récits fabuleux. Ces esprits grossiers, qui bravoient tous les dangers réels, étoient malheureusement trop accessibles à des terreurs imaginaires: les prédictions d'une femme qu'ils regardoient comme l'interprète des dieux, les imprécations d'un sacerdoce ignorant, le hennissement de quelques chevaux consacrés par les prêtres du mensonge, suffisoient pour ac-

célérer ou suspendre les plus grandes entreprises. Leurs jeux étoient des luttes périlleuses, ils mettoient leur orgueil à boire des liqueurs enivrantes dans des crânes humains que l'or enrichissoit. La félicité qu'ils attendoient de la justice de leurs dieux consistoit à jouir toujours d'un appétit renaissant, et à dévorer des mets inaltérables. Comment nous seroit-il possible de nous faire illusion sur les étroites limites de notre antique intelligence, lorsque tant d'historiens dignes de foi ont pris soin de les retracer en caractères ineffaçables? C'est surtout dans les *Commentaires de César* qu'on peut apprendre ce qu'étoient nos aïeux, lorsque ce généreux vainqueur les fit passer d'une liberté brute à une soumission humiliante, et leur apporta des chaînes avec quelque lueur de civilisation. Ce ne fut qu'après avoir dompté leurs corps qu'il s'occupa d'éclairer leur esprit. Mais il n'entroit pas dans la destinée de ce fier conquérant de faire de la Gaule le séjour de sa domination : ce n'étoit pas assez pour son ambition de régner sur un peuple qui fut avant lui la terreur des Romains, et qui leur dicta des lois dans le Capitole. Nul n'auroit élevé plus rapidement que lui la nation gauloise au degré de puissance et de sagesse dont elle est demeurée si long-temps éloignée; il se contenta de s'en

faire craindre et obéir, et l'abandonna pour aller disputer à son rival l'empire du monde.

Julien, qui méritoit de passer à la postérité sous un autre nom que celui d'*Apostat*, reparut dans les Gaules environ quatre siècles après César. Il y déploya le même courage, y fit briller les mêmes vertus militaires, et plier la rébellion sauvage sous le joug d'une autorité pacifique. Déjà nos ancêtres s'étoient familiarisés avec la triste idée de n'être plus qu'une province romaine, et d'avoir pour maîtres ceux qu'ils avoient fait autrefois trembler à la seule nouvelle de leur invasion, lorsque le jeune Clovis vint fondre sur leur territoire, et disputer à la dominatrice du monde une conquête qu'elle croyoit assurée par une multitude de triomphes. C'est à cette période de notre histoire que nous devons commencer à l'étudier pour en recueillir quelque fruit, et connoître l'origine de nos premières dynasties, les suivre dans leurs progrès, dans leur décadence, observer les causes de leur agrandissement et de leur chute. Que d'erreurs, que de cruautés ces premiers siècles ne nous découvriront-ils pas ! Nous verrons la religion immolée à l'ambition, l'amour du bien public sacrifié à des intérêts de famille, la politique artificieuse multiplier les guerres, et ravir par la perfidie ce qu'elle

désespéroit d'obtenir par le courage : nous gé-
mions sur l'ambition des rois , sur l'orgueil
de leurs favoris , et sur la misère des peuples
devenus des instrumens de haine et de ven-
geance. L'histoire est un champ immense qu'il
est impossible à l'œil de l'homme d'embrasser :
il faudroit peut-être la comparer à une mul-
titude de chaînes qui tiennent à un anneau
invisible , et qu'on doit suivre dans leurs divi-
sions ; on court le risque de n'avoir que des
idées confuses sur chacune de ses parties , si
on ne les sépare pas avec ordre et méthode.
Elle est envisagée sous des aspects bien différens
par l'homme religieux , par le politique , par
le guerrier , par le jurisconsulte ; et ce qui
paroît superflu à l'un , est précisément ce qui
fait l'objet des recherches de l'autre.

N'oublions pas que plus de cinq siècles s'é-
toient écoulés depuis l'extinction de la répu-
blique romaine , lorsque le premier trône des
Francs commença à s'élever sur le vaste terri-
toire des Gaules , et qu'alors les successeurs dé-
généralés d'Auguste ne régnoient plus en Italie ,
et étendoient d'une main languissante leur
sceptre sur les contrées de l'Orient , où Con-
stantin avoit porté le siège de son empire. Après
bien des luttes et des contradictions , les ado-
rateurs du vrai Dieu étoient parvenus à faire

trionpher leur doctrine des erreurs du paganisme; mais l'esprit de sagesse n'avoit encore répandu que de foibles lueurs parmi ces Francs qui furent les premiers compagnons de Clovis, et brisèrent sous ses ordres le joug des Romains. Jugeons par ce seul fait de la lenteur avec laquelle la vérité arrive jusqu'à l'intelligence des nations : la France étoit alors, par rapport au siècle d'Auguste, ce qu'étoit la Russie au reste de l'Europe sous le ministère de Richelieu.

Ce ne fut qu'après bien des sollicitations de la part de Clotilde, son épouse, que le premier fondateur de notre monarchie consentit à fléchir le genou devant le vrai Dieu; et encore y mit-il pour condition qu'il sortiroit vainqueur d'un combat contre les Allemands : aussi prouvait-il pendant tout son règne qu'il fut moins chrétien que politique, puisqu'il sacrifia les intérêts de Gondebaud, oncle de sa femme, à l'alliance qu'il contracta avec Théodoric, roi d'Italie, et immola sans pitié plusieurs princes de son sang, dont il envahit les souverainetés pour les réunir à sa première conquête. Nous remarquerons que l'autorité de ce prince étoit très-limitée comme roi, et qu'elle étoit sans bornes comme général; que ce fut sans doute pour en jouir dans toute sa plénitude, qu'il multiplia les guerres, et se montra plus jaloux

de commander à des soldats que de se faire obéir par des sujets. Pendant trente ans que dura son règne, nulle loi sage, nul règlement utile à son peuple n'émanèrent de sa puissance ; et sa vaste domination fut partagée comme une ferme par ses quatre enfans, qui, n'écoulant que leurs intérêts et leur ambition, étonnèrent la voix de la nature et de la justice pour agrandir leur héritage. Nous sentirons alors combien elle est importante cette loi qui ne donne au monarque qu'un seul héritier de son trône, et remet à l'aîné de ses enfans le sceptre qui s'étend sur tous les sujets de son empire. Cependant bien des règnes se sont écoulés avant qu'un règlement si favorable aux peuples, et qui seul peut consolider la grandeur et la puissance des nations, fût devenu une des lois constitutionnelles de l'état. Clotaire I^{er} et Clotaire II, qui parvinrent à réunir tout l'héritage de Clovis, ne furent pas éclairés par l'expérience, et exposèrent la nation à devenir la victime de la cupidité de leurs fils. Nous voudrions épargner à nos lecteurs le tableau hideux de ces dissensions royales, où des frères combattent contre des frères, des oncles contre des neveux.

Ce qui contribua le plus à l'affermissement de la domination des Francs, ce fut la haine que les Gaulois avoient conservée contre les

Romains. L'Italie, en proie aux invasions des peuples qu'elle osoit encore appeler *barbares*, étoit bien loin de songer à ressaisir ses anciennes conquêtes; et le foible empereur d'Orient se monroit plus occupé de conserver l'alliance des successeurs de Clovis, que de leur contester leur titre.

Nous aurons plus d'une fois l'occasion de remarquer, dans le cours de cette histoire, qu'un des caractères les plus distinctifs de la nation françoise, c'est son amour et son respect pour ses princes guerriers: elle leur pardonne tout tant qu'ils combattent et triomphent; mais malheur à eux s'ils tombent dans la langueur et l'inertie! alors ils deviennent pour elle le soliveau de la fable; elle insulte à leur foiblesse par l'ironie et le dédain: on diroit que son sang l'importune, et qu'il faut le répandre pour obtenir son admiration et ses hommages. Nous démontrerez également convaincus que la plus grande faute d'un monarque est de ne pas se montrer toujours l'unique source de la justice et des récompenses; que, lors même qu'il n'est pas guerrier, les entreprises militaires doivent paroître avoir été conçues par lui, et ses généraux n'être envisagés que comme ses lieutenans. C'est par cette sage politique qu'il tient tous ses sujets à une grande distance de lui, que les

lauriers cueillis sur le champ de la victoire sont déposés à ses pieds, et que, sans même avoir tiré l'épée, il a l'aspect imposant d'un héros.

Si nous voulons suivre avec fruit le fil de nos revers et de nos prospérités, il faut, en remontant à l'origine de l'autorité royale, nous attacher à l'existence de celui qui le premier en fut investi : c'étoit, malgré ses fautes, un personnage d'un ordre supérieur. Il pénétra dans les Gaules à l'âge de dix-neuf ans, combattit et défit Siagrius, et, malgré sa dignité, lui fit perdre la vie. Les Romains, qui plus d'une fois s'étoient donné le cruel plaisir de livrer aux bêtes féroces des chefs d'armées qu'on décoreit du nom de *rois*, ne pouvoient pas accuser de barbarie celui qui faisoit trancher la tête à l'un de leurs généraux.

Clovis s'allie avec Gondébaud, roi de Bourgogne, qui s'étoit établi bien avant lui dans les Gaules, donne sa sœur à Théodoric, et embrasse la religion catholique : voilà les trois premières bases de sa puissance. Il justifie sa renommée par deux victoires, l'une remportée sur les Allemands, l'autre sur Alaric, roi des Visigoths : mais, comme politique, il fait deux grandes fautes ; il attaque Gondébaud, qu'il veut détrôner, et a l'imprudence d'associer à cette entreprise téméraire le roi d'Italie, dont il

devoit toujours tenir les armées éloignées de sa domination. Il arrête lui-même l'effet de ce dangereux concours de puissance, et raffermît Gondebaud sur le trône de Bourgogne. Son ardeur guerrière l'aveugle au point d'attaquer Théodoric, son beau-frère et son ancien allié; il perd devant Arles sa renommée d'*invincible*. Heureusement un traité de paix désarme ses redoutables ennemis; il n'a plus à subjuguier que de foibles adversaires qui n'ont ni la force de parer ses coups, ni la sagesse de les prévenir. Il meurt; mais il ne s'est pas élevé à la hauteur d'un grand monarque qui ne voit rien au-dessus de sa nation, et sait immoler jusqu'à ses affections paternelles à la stabilité de son empire; il ne prévoit pas qu'en supposant que toutes les générations qui sortiront de lui demeuraissent fidèles aux lois du partage, ses derniers descendans finiroient par ne posséder, avant trois siècles, que de foibles bourgades.

On attribue à Clovis l'honneur d'avoir rédigé la loi salique; mais, en admettant qu'elle eût formellement exclues princesses du droit de monter sur le trône, et préservé les Français du danger de baisser un jour leur tête sous le sceptre d'un étranger, ce n'eût pas été encore assez pour garantir la monarchie de son affoiblissement et de sa décadence, puisqu'elle n'en auroit pas moins été

menacée d'être divisée entre les fils du monarque.

Clovis n'eut pas plutôt perdu le jour, que ses quatre fils, dont l'un étoit illégitime, élevèrent sur son héritage quatre trônes différens. Le premier, dévolu à Thierry, dominoit sur une grande partie de l'Aquitaine et sur les pays qu'arrose la Meuse, dont Metz devint la capitale, et que l'on nomma le royaume d'Austrasie ; le second, sur l'Orléanois ; le troisième, sur la contrée qui environne Paris ; et le quatrième, sur le Soissonnois. Ces nouveaux monarques eurent d'abord une domination paisible, et parurent respecter pendant plusieurs années la loi du partage. Devoit-on s'attendre que la reine Clotilde, que cette veuve de Clovis, dont l'âme pieuse avoit opéré la conversion de son époux, ouvrirait son cœur à la vengeance ? Malheureusement elle se ressouvint que son père avoit été détrôné et immolé par Gondebaud, son oncle. Trop docile aux inspirations de la nature et de l'ambition, elle excita les trois princes auxquels elle avoit donné le jour à porter la guerre dans les états de Sigismond, successeur de Gondebaud : elle ne prévint pas, sans doute, que son fils Clodomir, plus cruel que son oncle, se souilleroit du sang de Sigismond, égorgeroit ses enfans, et expieroit lui-même tant de férocité dans une bataille où il perdrait la vie ; que ses deux autres fils,

Clotaire et Childeberr, plus dénaturés que leur frère, abuseroient de la foiblesse de deux jeunes princes qu'ils devoient protéger, pour ravir leur héritage, et déchireroient l'âme d'une aïeule vénérable, en condamnant à la mort les deux malheureux orphelins dont elle s'étoit efforcée de défendre les droits. Par l'effet de cette monstrueuse politique, la succession de Clovis ne se trouva plus divisée qu'entre trois de ses fils.

Les deux spoliateurs de l'héritage de Clodomir montrèrent bientôt le désir de s'emparer de celui de Thierry; mais le jeune Théodebert, qui avoit tout le courage et toute la politique de Clovis, sut se maintenir sur le trône où sa naissance l'avoit porté, et parut bientôt si redoutable, que ses oncles s'estimèrent heureux de l'avoir pour allié. La mort n'eut pas plutôt enlevé ce prince que l'histoire met au rang des héros, et Théodebalde son fils, que les deux rois ses oncles s'abandonnèrent à la pensée d'agrandir leurs états par l'envahissement du royaume d'Austrasie. Cette proie, que l'un et l'autre convoitoient, sembla donner le change à la haine qu'ils se portoient. Childeberr paroit sur le point de descendre au tombeau; l'ambitieux Clotaire profite de son état de foiblesse pour lui arracher la cession de sa part sur le royaume d'Austrasie, et, plein de confiance dans

l'avenir, il passe en Germanie, abandonnant à son fils le gouvernement de ses états. Childebert, rendu pour quelque temps à la vie, se repent de l'abandon qu'il a fait à son frère, lui suscite pour ennemi ce fils auquel il a confié le soin de ses états. Clotaire, irrité de cette perfidie, revient avec fureur sur le traître qu'il combat, auquel il pardonne, et qu'il punit ensuite d'une seconde révolte en le livrant aux flammes avec toute sa famille. Peu de temps après, Childebert meurt sans postérité, et Clotaire recueille à lui seul une domination plus étendue que celle de Clovis, qui n'avoit jamais possédé les états de Gondebaud.

De quelle indignation n'est-on pas saisi à la vue de cette accumulation de crimes et d'injustices ! Etoit-ce donc là l'effet de ce zèle religieux qui animoit alors les Gaulois et les Francs contre les propagateurs de l'arianisme ? Ne doit-on pas plutôt attribuer tant d'actes de barbarie, dont les enfans de Clovis se souillèrent, au funeste exemple que leur avoit donné leur père, de tout immoler, au désir de régner seul sur la contrée dont il avoit ambitionné la conquête ?

Clotaire, qui passoit ainsi de la petite souveraineté du royaume de Soissons à une si vaste domination, pouvoit, s'il eût eu quelque vertu, se montrer digne de sa puissance. Au surplus,

quel bien pouvoit-on attendre de ces princes qui , dans leur ignorance sauvage , violaient les lois divines et humaines ; qui alioient des pratiques superstitieuses aux actes les plus sangui-
naires ; qui , comme Childebert , se croyoient dédommagés des frais d'une expédition militaire en remportant la tunique d'un martyr ; qui , en multipliant leurs offrandes à des saints , se flattoient d'en être protégés au point de désarmer la colère du Dieu qu'ils avoient irrité par d'atroces perfidies ? Les ministres des autels , qu'ils enrichissoient , les honoroient de leurs éloges et couvroient leurs forfaits du voile d'une indulgence aveugle. Le mélange des Francs et des Gaulois n'avoit point encore adouci le caractère farouche des premiers ; et les autres , qui conservoient sur eux l'avantage des lumières et de la politesse , préféroient de paroître admirer leur valeur à la crainte d'en être les victimes en l'irritant par leurs censures. On pourroit comparer ces deux nations à deux fleuves qui , en se réunissant dans un même lit , y conservent long-temps la différence qui les distingue dans la teinte de leurs eaux et dans la rapidité de leur cours.

Clotaire ne survécut à Childebert que de quatre ans. La mort lui ravit le fruit de ses injustices , et le traduisit chargé du poids de ses crimes au tribunal des vengeances.

DEUXIÈME DISCOURS.

Enfans de Clotaire I^{er}. — Nouveau partage du royaume. — Chilpéric , Frédégonde , Brunchaud. — La domination des Francs funeste aux peuples conquis. — Quelques bons effets de l'agrandissement du clergé. — La superstition barrière de la tyrannie et du despotisme.

EST-CE bien véritablement l'histoire de France que celle de quatre fils d'un roi qui se disputoient son héritage ? Que devoit-il y avoir de commun entre les intérêts d'une grande nation et les dissensions intérieures d'une famille royale qui s'agite , qui se débat pour faire prévaloir des désirs ambitieux ; qui n'appelle dans ses prétentions , ni l'autorité des lois , ni le vœu du peuple , ni l'intervention des grands du royaume , et consulte ses convenances au lieu de prendre conseil de l'intérêt public ?

Nous avons vu , dans le discours précédent , que Clotaire avoit enseveli dans les flammes un de ses fils qui avoit été le principal objet de ses affections , peut-être parce qu'il étoit un fruit illégitime de ses amours. Il lui restoit à sa mort , pour le malheur de son peuple , quatre fils dont l'histoire nous a conservé les noms : l'un se nom-

moit Caribert, l'autre Chilpéric, le troisième Gontran, et le quatrième Sigebert. Tous avoient un droit égal, d'après le silence de la loi, dans la succession de leur père; mais, puisqu'ils ne pouvoient pas régner ensemble sur la même étendue de domination, il falloit bien la diviser de la manière la plus équitable. Nulle loi n'indiquoit encore par quelle règle devoit s'opérer cette division, quels en seroient les juges ou les arbitres. Il y a lieu de penser que le sort étoit le juge suprême de la distribution des lots; mais l'ambitieux Chilpéric vouloit le maîtriser et régner malgré lui sur Paris. Ses frères se réunirent contre son despotisme, et il fallut qu'il se contentât du royaume de Soissons: Caribert eut celui de Paris; Sigebert régna sur l'Austrasie, et Gontran sur la Bourgogne. Voilà donc encore les Francs et les habitans des Gaules séparés, comme un immense troupeau, en quatre portions différentes, dont chacune doit obéir au propriétaire que le sort lui a donné pour maître. Heureuse celle qui aura pour guide un pasteur doux et paisible occupé de sa prospérité, et qui, loin de l'exposer au danger, la garantira des animaux féroces qui chercheroient à la dévorer!

Nous ne daignerions pas nous arrêter sur le règne très-court de Caribert, s'il ne nous

offroit pas quelques particularités qui caractérisent l'esprit et les mœurs du temps. D'abord il ne craignit pas d'épouser les deux sœurs, et de transgresser ainsi une des premières règles de l'église. Il brava, avec la même audace, l'autorité du clergé, en maintenant sur son siège un évêque qui avoit été destitué par un synode. L'excommunication lancée contre lui par Saint Germain, évêque de Paris, pour la dissolution de ses mœurs, prouve, d'un autre côté, que les prélats savoient opposer à la puissance royale l'ascendant de leur ministère, et se permettoient de flétrir ses dérèglemens. La mort, qui suivit cette excommunication, parut être une confirmation de la justice céleste. A peine ce prince eut-il disparu de dessus la terre, sans laisser de postérité, que ses trois frères s'empressèrent de se réunir pour partager sa souveraineté. Chilpéric se monroit toujours jaloux de dominer dans Paris, qui cependant n'étoit alors qu'une immense bourgade bien fangeuse, à peine remarquable par quelques édifices et de gothiques monumens de sa servitude. Les deux frères, loin d'acquiescer au désir de cet ambitieux, exigèrent, sous la foi d'un serment solennel, qu'aucun des trois n'entrât dans Paris sans le consentement de ses copartageans. On verra bientôt comment Chilpéric se permit de trans-

gresser ce pacte de famille. Ce mauvais prince, que son âme seule eût pu porter à tous les crimes, reçut un nouveau degré de perversité, en unissant à sa destinée celle d'une des plus monstrueuses créatures dont l'histoire ait fait mention : c'étoit Frédégonde, génie infernal, qui, après avoir trouvé place dans son cœur, s'y établit, s'y maintint par l'artifice et la fraude, y souffla toutes les furies de la haine et de l'ambition. D'abord cette femme intrigante avoit détaché Chilpéric d'une épouse légitime, et paroissoit se contenter de jouer le rôle de sa concubine. Elle ne s'opposa point à la démarche qu'il fit vis-à-vis d'un roi d'Espagne, pour obtenir de lui l'une de ses filles, sœur de Brunehaud, reine d'Austrasie ; mais à peine cette princesse avoit-elle partagé le lit conjugal, que Frédégonde trouva le moyen de l'y faire expirer, et parvint ensuite à s'asseoir sur le trône. La mort de la jeune reine, l'exécrable lien qui en fut la suite, ne confirmèrent que trop le soupçon d'un crime abominable. La reine d'Austrasie demeura bien convaincue que sa sœur avoit été empoisonnée par Frédégonde, et que la feinte douleur manifestée par Chilpéric n'étoit qu'un artifice pour couvrir le forfait dont il avoit été le complice. Doit-on, d'après cela, faire un si grand crime à Brunehaud de la haine

qu'elle porta à ce couple criminel, et de tous ses efforts pour en tirer vengeance ? Ici notre malheureuse histoire s'obscurcit, et se couvre des nuages les plus sombres ; elle n'est éclairée que des flambeaux de la discorde : c'est à la lueur de ses torches ardentes qu'on voit des frères armés contre des frères ; deux femmes animées l'une contre l'autre exciter dans l'âme de leurs époux et de leurs fils le désir de se poursuivre ; de se détrôner, de s'exterminer mutuellement. Malheureusement pour Brunchaud, elle n'eut pas sur son mari l'ascendant que Frédégonde avoit sur le sien, puisque celui-ci, vaincu et sur le point d'être forcé dans son camp, obtint de la générosité de son frère une grâce dont il étoit indigne. En effet, il ne tarda point à reprendre les armes ; et, vaincu de nouveau, il alloit être saisi dans la ville de Tournay, où il étoit assiégé, si Frédégonde, qui appeloit à son secours toutes les armes de la foiblesse et du crime, n'eût délivré Chilpéric de son ennemi en chargeant deux émissaires de l'assassiner au milieu de ses soldats.

Il falloit qu'il ne se trouvât pas dans l'armée de Sigebert un seul chef en état de venger la mort du roi, puisque Chilpéric s'échappa de la ville où il étoit renfermé, et se releva de son abaissement au point de se rendre maître de la

personne de Brunchand et de son fils. Il se complaisoit déjà dans la pensée de devenir l'unique possesseur du royaume d'Austrasie , lorsque le jeune Childebert fut enlevé de sa prison et conduit à la ville de Metz ; où il fut reconnu par tout son peuple pour le légitime souverain des états de son père. Une fidélité héroïque avoit délivré le fils ; l'amour rendit la liberté à la mère. Chilpéric avoit eu de son premier mariage un fils que l'on nommoit Mérovée ; ce jeune prince , qui vit la reine d'Austrasie avec des yeux bien différens de ceux de Frédégonde, conçut pour sa tante la plus vive passion. Il abandonna le projet d'une expédition qui lui avoit été confiée , pour aller faire ouvrir les portes de la prison où Brunchaud gémissoit , et lui demanda sa main pour prix de la liberté qu'il lui rendoit. Un évêque s'exposa à toute la vengeance de Frédégonde en bénissant des nœuds que la religion répronvoit. Il ne restoit à ces nouveaux époux qu'un parti à prendre , c'étoit celui de se retirer en Austrasie avec le prélat qui les avoit unis. Ils se laissèrent atteindre par la colère d'un père irrité , qui respecta d'abord l'asile sacré où ils s'étoient réfugiés : tant la superstition avoit alors d'empire sur le crime ! Mais bientôt le jeune Mérovée , trompé par les artifices de Frédégonde , devint

victime de sa crédulité , et un glaive dirigé par la haine de sa belle-mère le retrancha de la vie. La reine Brunehaud , destinée un jour à une fin plus malheureuse , fut renvoyée dans les états de son fils.

Le nom de Frédégonde ne se présente plus à la mémoire des hommes que pour rappeler l'assemblage de tous les forfaits. Elle a détrôné la première épouse de Chilpéric , elle a fait périr la seconde par le poison , elle a enfoncé le poignard dans le sein de son beau-frère , le roi d'Austrasie ; le jeune Mérovée a succombé sous le coup mortel qu'elle a dirigé ; l'évêque qui a bravé sa vengeance en unissant Mérovée à la reine Brunehaud , est poignardé par ses ordres au pied des autels. Mais ce monstre de cruauté a de commun avec les animaux les plus féroces l'affection maternelle : elle veut que ses enfans soient les seuls héritiers de Chilpéric. Il existe encore un jeune Clovis , fils de la première reine enfermée dans un cloître ; elle a résolu de détruire et la mère et le fils ; mais ses vœux les plus chers sont trompés : une maladie contagieuse enlève à cette mère ambitieuse les trois fruits de ses odieuses amours. Il ne reste plus dans son cœur que la rage et le désespoir. Elle fait tourner son dépit au profit de sa haine , dénonce Clovis comme l'auteur de la mort de

ses jeunes frères, et sa mère comme sa complice ; elle parvient par cette accusation calomnieuse à arracher du roi, que son mauvais génie dominoit, l'ordre de faire périr et Clovis et sa mère. Telle fut cette reine épouvantable, dont la vie s'est prolongée dans la puissance et l'impunité, tandis que celle qu'on a eu l'injustice de lui comparer, vit la sienne abrégée par un supplice dont on n'avoit point encore eu d'exemple. La mort des trois enfans de Frédégonde et du jeune Clovis avoit fait présumer que la postérité de Chilpéric seroit éteinte pour jamais, lorsque son indigne compagne donna le jour à un nouveau fils que le père voulut faire baptiser sous ses yeux dans Paris. Mais, pour accomplir ce dessein, il falloit violer le serment solennel qu'il avoit fait, de ne point entrer dans cette capitale sans le consentement de ses deux frères. Qu'étoit-ce qu'un parjure pour un roi déjà chargé de tant d'iniquités ? Cependant la superstition, qui se mêloit à ses vices sans leur servir de frein, lui faisoit craindre d'attirer sur lui la vengeance des saints dont il avoit invoqué le témoignage ; et, pour échapper à leur colère, il imagina de faire précéder sa marche des reliques de plusieurs autres saints qui devoient, dans l'ignorance de son imagination, lui servir de troupes auxiliaires, et le

protéger contre le courroux de ceux qu'il offensoit.

Combien il en coûte à la raison de transmettre à la mémoire des hommes des faits si indignes d'y demeurer ! Il ne nous reste plus rien à dire du règne de ce roi, qu'on a cru peindre en l'appelant le Néron de son siècle. Il protégea, il partagea les meurtres dont sa criminelle compagne a souillé sa vie. S'il est possible de saisir la vérité au milieu des ombres dont le crime ne sait que trop s'envelopper, nous ajouterons qu'il reçut la juste punition de sa docilité pour les inspirations de Frédégonde et de son aveugle passion pour elle, puisque, suivant l'opinion de ses contemporains, le coup mortel dont il fut frappé en revenant de la chasse, partoît de la main d'un amant de Frédégonde plus d'une fois accusée d'adultère.

La veuve de Chilpéric, qui ne pouvoit présenter à la soumission des sujets de son époux qu'un enfant de quatre mois, et qui avoit tant à redouter de la vengeance du roi d'Austrasie, se hâta de mettre les intérêts de son fils sous la protection de Gontran. Ce prince mêloit à la barbarie de son siècle quelques idées de justice : il crut devoir s'opposer aux projets de Childébert, et maintint sur le trône de Soissons le jeune orphelin pour lequel on réclamoit son

assistance ; mais , pour prévenir les abus que ne manqueroit pas de faire de l'autorité de régente une femme aussi dérégée que Frédégonde , il limita sa puissance en l'investissant d'un conseil qui la domineroit ; et , pour ne pas paroître protéger aveuglément un enfant dont l'origine étoit équivoque , il exigea que la légitimité de son existence subit un examen juridique. C'étoit , sans doute , trop présumer du discernement des hommes et de leur témoignage ; mais puisque le père s'étoit fait illusion sur ce point , pourquoi l'oncle ne l'auroit-il pas partagée ?

Il ne nous appartient pas de contester à Gontran le rang que l'église paroît lui avoir assigné sur la liste des saints qu'elle révère : ses riches dotations , son respect pour les asiles sacrés , sa déférence religieuse pour les décisions des évêques assemblés et des conciles qu'il convoqua , ont pu lui mériter cet honneur ; mais il eût épargné bien du sang à la France , si , bornant sa protection à maintenir le titre du jeune Clotaire , il eût fait une justice éclatante de tous les crimes de la mère. Peut-être crut-il la punir assez en frustrant son fils de son héritage , et en le faisant passer tout entier dans les mains du roi d'Austrasie. Childébert , dont la domination s'étendoit tout à coup sur le royaume de Bourgogne , ne put voir cet accroissement

de puissance sans s'abandonner à la pensée d'en accabler le jeune Clotaire, et d'immoler aux mânes de Sigebert et de sa tante la furie qu'il détestoit. On ne doit pas douter que Brunehaud, sa mère, n'excitât dans son cœur tous les sentimens de vengeance dont elle étoit animée. Frédégonde vit le danger qui la menaçoit : elle se hâta de lever une armée, se mit à sa tête, anima le courage de ses soldats par la présence de son fils, et remporta sur l'agresseur une victoire éclatante. Partout où elle passe elle laisse des traces de sa colère. Elle rentre dans ses états triomphante et chargée des dépouilles des vaincus. Childebert meurt, et la reine Brunehaud, devenue régente des états de ses petits-fils, reparoit avec une armée formidable. C'est sous la conduite de deux reines ambitieuses, que la nation, divisée en deux portions égales, se provoque, se menace d'une destruction sanglante. Frédégonde, plus aguerrie, plus rusée que sa rivale, remporte sur elle une victoire qui fixe sa supériorité et la rend maîtresse absolue du royaume de Paris. C'est ainsi que la fortune parut jeter le voile de l'héroïsme sur tant de forfaits, et présenta sous un aspect brillant celle qui fut grande comme mère, après avoir été exécrable comme épouse.

Si l'on ne peut pas reprocher à la reine

Brunehaut tous les crimes qui flétrissent la mémoire de sa rivale, il est impossible de la justifier de ce désir de domination qui étouffa dans son cœur tous les sentimens de la nature et de la justice. Childebert, en mourant, avoit laissé sous sa tutelle deux petits-fils, l'un roi d'Austrasie, l'autre de Bourgogne : ce devoit bien être assez pour l'âme orgueilleuse de cette aïeule, de voir la tête de ses deux descendans ornée d'une couronne. Son âge et son expérience lui donnoient le droit d'éclairer leur jeunesse; la tendresse maternelle et la politique lui commandoient de les unir, de les fortifier mutuellement, de leur concilier l'affection de leurs sujets : elle fit tout le contraire. Elle souleva la noblesse d'Austrasie par un despotisme révoltant, par des exécutions sanguinaires. Tous les grands du royaume se prononcèrent d'un accord si général contre son autorité arbitraire, que le jeune Théodebert fut forcé, pour se maintenir sur le trône, de bannir de ses états celle qui aliénoit de lui tous les cœurs. Irritée d'un ordre qui blessait sa fierté, elle alla chercher un asile à la cour de Thierry ; et abusant de l'ascendant qu'elle avoit sur ce prince, elle exigea de lui qu'il la vengeât de l'affront qu'elle avoit reçu. Alors une guerre affreuse et dénaturée s'éleva entre les deux frères. Le roi d'Austrasie périt

victime de la fureur de son aïeule. Clotaire , enchaîné par un traité secret avec Thierry , étoit resté spectateur paisible de cet horrible combat ; mais il étoit fils de Frédégonde , et quoique sa mère n'existât déjà plus , il n'étoit pas moins l'objet de la haine de Brunehaud , qui dirigeoit les desseins de Thierry. Tous deux furent bien punis de leur agression. Ils s'étoient proposé de renverser Clotaire de son trône , et ils éprouvèrent la plus épouvantable vengeance de sa part. Thierry , vaincu , expira dans Metz , d'une maladie qui annonçoit l'épuisement de ses forces. De quatre enfans qu'il avoit , deux furent égorgés , un troisième dégradé , et le quatrième disparut. Personne n'ignore le supplice de l'aïeule. On sait que cette misérable reine , après avoir été exposée ignominieusement à la risée de tous les soldats , fut attachée à la queue d'un cheval fougueux ; qui entraîna son corps sanglant au milieu des ronces et des pierres qui en déchirèrent les membres. Étoit-ce ainsi que devoit finir une princesse qui pouvoit se glorifier d'être fille , épouse , mère et aïeule de rois ! Ce fut après tant de meurtres , tant d'assassinats , tant de parricides , que Clotaire II s'éleva à la même domination que Clotaire I^{er} , et que la France entière n'eut plus qu'un monarque à reconnoître.

En ne considérant la France que sous le point de vue de l'humanité, qu'avoit-elle gagné jusqu'à présent à être délivrée du joug des Romains? Clovis et sa postérité avoient transformé son esclavage paisible en une liberté farouche et orageuse. Ce n'étoit qu'en s'armant les uns contre les autres, et en prenant place dans les bataillons des Francs, que les Gaulois échappoient à la honte de la servitude. Le mépris insultant de ces farouches guerriers n'épargnoit que les hommes d'armes et le sacerdoce; ils considéroient comme de vils serfs tous ceux qui s'adonnoient aux arts mécaniques et à l'agriculture. Les prêtres, qui n'avoient pour égide contre la fureur de barbares conquérans que le voile sacré de la religion, étoient intéressés à l'épaissir et à l'étendre : c'étoit la seule barrière qu'ils pouvoient opposer à la cupidité et aux dérèglemens; ils en faisoient sortir quelque lueur de justice et d'humanité. On a beaucoup crié contre la superstition de ces siècles d'ignorance; hélas ! c'est peut-être à elle qu'on fut redevable de moins d'atrocités. La crainte d'irriter les saints sauvoit la vie des foibles qui se réfugioient autour des autels : un pontife chargé de ses ornemens fit plus d'une fois reculer des soldats sanguinaires et rentrer le glaive dans le fourreau. Si le clergé

n'eût pas eu l'art de multiplier les dotations , d'accroître ses privilèges , de consacrer des asiles , d'imprimer du respect pour ses propriétés , tout fût devenu la proie du brigandage et des incendies ; les individus qui vouloient se consacrer au service du culte , ne trouvant ni considération , ni sécurité dans leur dévouement , seroient restés dans la foule obscure des laboureurs et des mercenaires. Nous ne connoissons que trop tous les maux qu'ont répandus sur la terre le fanatisme et la superstition ; mais qui peut savoir pendant combien de siècles l'ignorance et la barbarie se seroient prolongées chez nos ancêtres , s'ils n'eussent reçu d'autres lumières que celle de leur raison naturelle , et si l'instinct féroce des compagnons de Clovis et de leurs descendans n'eût jamais été adouci par les exhortations ou les menaces des ministres de l'évangile ! Il y a des époques où l'intelligence des hommes est trop faible pour soutenir le joug de la vérité ; peut-être alors est-il heureux qu'un nuage épais en rompe l'éclat et en laisse seulement parvenir jusqu'à nous quelques rayons salutaires.

TROISIÈME DISCOURS.

Clotaire II ; ses lois. — Dagobert I^{er}. — Foiblesse de ses successeurs. — Puissance des princes leurs vassaux. — Charles Martel. — Défaite des Sarrasins. — Pepin-le-Bref ; son sacre par le pontife romain.

Ce n'est ni la sagesse ni l'expérience qui conduisent les hommes à un meilleur gouvernement ; c'est presque toujours le sort des armes qui maîtrise et change leur destinée. La victoire éleva Clotaire II à la domination universelle de la France ; mais, tout en s'occupant de faire régner la justice, d'établir de sages réglemens, et d'effacer le souvenir de ses cruautés, il négligea de prévenir par une loi constitutionnelle de l'état les guerres intestines et les calamités qui étoient sorties de l'égalité du partage dans la succession des rois ; et, comme s'il eût craint que la France n'eût pas plus d'un monarque après sa mort, il se hâta de lui en donner deux de son vivant, en plaçant son fils Dagobert sur le trône d'Austrasie. Le désir de se concilier l'affection des grands et la reconnaissance du clergé, lui fermèrent les yeux sur

l'avenir : il laissa croître les prétentions des uns et l'ambition de l'autre ; il ne prévint pas que sa postérité seroit étouffée par ces deux corps qui ombragèrent le trône et en obscurcirent l'éclat. Cependant la France, épuisée d'hommes et d'argent , prit un aspect florissant sous son règne : ses finances s'améliorèrent , des lois plus sages , plus uniformes , protégèrent la vie et les biens des sujets ; ses expéditions militaires furent plutôt des châtimens que des combats ; et si son fils eût continué de marcher dans la route qu'il lui avoit tracée , l'état n'eût pas tardé de s'élever au plus haut degré de puissance et de gloire sous cette race si peu digne de le gouverner.

Nous en avons déjà trop dit pour faire connoître l'origine de la première dynastie , qui n'a brillé que sous un chef ambitieux , s'est affoiblie dans des guerres aussi injustes qu'impolitiques , et s'est éteinte dans une indolence honteuse.

Qu'avions-nous besoin de contempler le fastueux Dagobert , assis sur un trône d'or massif , et sommeillant au sein des voluptés ! Ses aveugles largesses , répandues sur les temples et sur d'avides prélats , peuvent-elles le sauver de la honte d'avoir exténué son peuple par des contributions multipliées , et donné à ses enfans

l'exemple d'une inertie qui leur devint si fatale ! Quel dégoût n'éprouverions-nous pas en nous arrêtant sur un Childéric II, assez dépourvu de sens pour se frustrer des conseils d'un vertueux prélat qui étoit l'appui de son trône ! Ce monarque paya bien cher son ingratitude, puisqu'il fut immolé par ses propres sujets, et disparut de dessus la terre, ainsi que sa femme et ses enfans, par un régicide dont les principaux seigneurs de sa cour se rendirent coupables. Depuis cette scène sanglante, la noblesse perdit le droit de se vanter d'être le plus éclatant bouclier de la majesté royale.

Ne nous attendons pas à rencontrer plus de sagesse et des principes plus stables dans la seconde dynastie. Elle sera fondée par des guerriers d'un mérite éminent, mais qui ne transmettront ni leurs vertus ni leur courage à leur méprisable postérité. Ne nous flattons pas de pouvoir jamais répandre sur l'histoire de notre nation ce charme, cet intérêt qui nous captivent, qui nous entraînent en suivant celle de ces deux grands peuples qui ont éclairé et dominé la terre. Quelle différence entre ces longues galeries qui offrent des fronts parés de la même couronne, et le tableau de ces républiques où figurent tant de personnages imposans par la fierté de leur attitude, par la vé-

hémence de leurs passions, par le calme de leur sagesse ! Pourquoi les Grecs et les Romains nous attachent-ils à leurs entreprises, à leurs succès, à leurs malheurs ? C'est parce que c'est toujours le même peuple qui agit, qui combat. L'esprit le suit dans ses conquêtes, dans ses triomphes, dans ses désastres, dans ses démêlés intérieurs. Les grands personnages dont la nation se glorifie n'en sont pas détachés, et ne répandent que plus de lustre sur son ensemble. Il n'en est pas de même des nations qui ont eu des empereurs et des monarques : le héros qui absorbe toute leur gloire n'a pas plutôt disparu, qu'elle semble s'être éclipcée, et on ne les observe plus qu'à travers les ténèbres. Aussi, combien l'histoire des empereurs romains paroît-elle triste et languissante, en comparaison de celle qui précède leur domination ! Il a existé tant de règnes indignes de rester dans la mémoire des hommes, qu'il faut en abandonner l'époque et la durée aux infatigables recherches des érudits, et ne s'arrêter, dans la chaîne des siècles, que sur les faits importants par leur nature et par leurs conséquences.

C'est dans cette disposition d'esprit que je franchirai de grands intervalles, pour épargner l'ennui et le dégoût d'une marche lente et pénible. Avant de passer à l'éclatant règne de

Charlemagne, nous voyons d'abord, parmi ceux qui lui ont transmis la couronne, un Pepin, duc d'Austrasie, qui sut se maintenir dans une souveraineté absolue, sous de jeunes rois qu'il faisoit apparôître au peuple comme de brillans fantômes, lorsque sa politique l'exigeoit, et qu'il replongeoit ensuite dans l'obscurité. Aussi grand général que sage administrateur, il étoit la terreur des ennemis de la France, et l'idole du peuple, qu'il soulageoit du fardeau des impôts par sa justice et son économie. Charles Martel, son fils, se montra le digne héritier de son courage et de son ambition. Aussi politique que son père, il composa long-temps avec l'affection que le peuple portoit aux descendans de Clovis; et ce fut avec autant d'art que de circonspection, qu'il se plaça au-dessus du trône de Chilpéric III, et du jeune Thierry, sur la tête duquel il avoit réuni les trois couronnes qui divisoient la monarchie. Avant de le voir partager la France entre ses enfans, examinons les droits qu'il avoit au respect de la nation qu'il gouverna jusqu'à sa mort. Il ne faut pas compter au nombre de ses titres les victoires qu'il remporta sur Chilpéric III, qu'il vit fuir devant lui, et qu'il avoit remplacé sur le trône. On ne peut pas disconvenir qu'il illustra la nation par ses triomphes sur les Saxons, sur les

Allemands , sur les Bavares , et sur un duc d'Aquitaine , qui avoit osé prétendre à la souveraineté. Le service le plus éclatant qu'il rendit , non-seulement à la France , mais à l'Europe entière , ce fut la victoire où sa valeur repoussa l'irruption effrayante des Sarrasins , qui , après avoir fait disparoître l'empire des Visigoths , s'étoient établis en Espagne , et y avoient fondé une puissance redoutable pour toute la chrétienté. Ce fut peut-être à la bataille que Charles Martel gagna sur ces barbares , que nos ancêtres sont redevables de n'avoir pas été plongés dans les erreurs de l'islamisme , et de n'avoir pas passé sous la honteuse domination des Maures.

On a peine à suivre ce grand capitaine dans le cours de ses victoires. La main qui vient de terrasser les Sarrasins se lève sur les Frisons , renverse , disperse tous les monumens de leur idolâtrie , et les réunit à la monarchie que le vainqueur agrandit par cette nouvelle conquête. Il punit de sa révolte le duc d'Aquitaine , par la dévastation de ses états , et reparoit au sein de la capitale , brillant de gloire et chargé de dépouilles. Faut-il s'étonner si , après tant d'actions mémorables , une nation guerrière consentit à reconnoître pour son véritable chef le héros qui faisoit disparoître tous ses ennemis , consolidoit son bonheur et sa sécurité.

Nous devons encore remarquer que cet ambitieux politique ne précipita point de son trône le jeune monarque dont il paroissoit l'organe ; il en éleva un autre , et s'y plaça sous le titre de duc des François ; et , afin de les habituer à ne reconnoître que lui pour chef suprême , à diriger vers lui seul leurs respects et leurs hommages , il laissa le trône vacant pendant plusieurs années , sans oser , dans un interrègne de cinq ans , se revêtir du manteau royal : tant cet homme , si hardi devant les peuples les plus courageux , se montroit circonspect et réservé devant le sentiment de la nation qu'il commandoit !

Nous sommes véritablement arrivés à l'époque où la première de nos dynasties est éteinte après avoir régné sur la France plus de deux siècles et demi. C'est maintenant sur Pepin seul , fils de Charles Martel , que nous devons arrêter nos regards , si nous cherchons le légitime roi des François , puisque Carloman , qui rivalisa quelques années de gloire et de puissance avec son frère , alla s'ensevelir dans un cloître , et que les deux derniers rejetons de Clovis se perdirent dans un monastère.

Cependant Pepin , après avoir osé franchir l'intervalle qui le séparoit du trône , n'est pas même rassuré par un premier sacre , il profite

de la présence d'un pape qui est venu lui demander l'hospitalité, pour affermir sa domination et la couvrir d'un voile religieux. Si le chef de l'église se montra trop indulgent envers celui de la seconde dynastie, il en fut bien généreusement récompensé, puisqu'il le délivra par ses armes du joug des Lombards, et lui transmit une souveraineté dont ses successeurs ont plus d'une fois abusé.

Il n'est pas de mémoire assez prodigieuse pour retenir la suite de toutes les victoires, de tous les triomphes de cet illustre guerrier, qui dompte les Saxons, soumet les Lombards, les Esclavons, châtie un duc d'Aquitaine, et finit par le dépouiller de ses états qu'il réunit à la France. Lorsqu'on réfléchit sur tous les prodiges de valeur de Charles Martel et de Pepin, on s'étonne que leurs noms ne soient pas devenus aussi célèbres que ceux des Alexandre et des César : il ne leur a manqué que des historiens capables d'imprimer l'immortalité à leurs actions héroïques ; la mythologie même n'a rien inventé de plus étonnant que le trait suivant dont l'histoire nous a transmis le glorieux souvenir.

Pepin, présent avec toute sa cour à un combat d'un lion et d'un taureau, invite le plus courageux des seigneurs à séparer ces deux

animaux furieux : à cette proposition, tous frémissent et gardent le silence de la crainte. Eh bien ! continue le héros, ce sera donc moi qui les séparerai. A l'instant il s'élance dans l'arène, plonge son glaive dans la gorge du lion, et abat le taureau du fer dont il frappe son front redoutable (1). Ce prodige de valeur transporte d'admiration tous les assistans. Le héros, dont la taille modeste avoit excité quelquefois leurs railleries, s'agrandit tout à coup à leurs yeux de plusieurs coudées ; et il n'en est pas un qui ne reconnoisse qu'il est digne de leur commander.

(1) Le récit commun est qu'il abattit la tête du lion avec tant de vigueur, que le fer pénétra jusque dans le cou du taureau.

QUATRIÈME DISCOURS.

Charlemagne protecteur du pape et destructeur du royaume des Lombards ; ses guerres ; ses capitaines devenus les héros des romanciers. — Embellissemens d'Aix-la-Chapelle. — Fondation de l'empire d'Occident.

Voici encore la monarchie devenue, à la mort de Pepin, un héritage divisé entre ses deux fils. Cet immense domaine ne suffit pas à l'ambition des deux frères : ils sont sur le point de renouveler les scènes qui avoient ensanglanté la France sous les enfans de Clovis. Rien ne démontre peut-être plus la nécessité de n'admettre qu'un seul héritier de la couronne, pour étouffer tout germe de discorde ; et prévenir des guerres civiles, que cette tendance à l'envahissement, qui arme les enfans d'un même père, et multiplie les divisions parmi les sujets d'un même empire.

Carloman régna trop peu de temps, et ne jeta pas assez d'éclat sur le trône d'Austrasie, pour qu'on en conservât le souvenir. Charlemagne se trouva tout à coup l'unique mo-

narque de la France et le plus grand potentat de l'Europe. Les Austrasiens, éblouis de ses succès et de sa valeur, ne veulent reconnoître que lui pour le digne héritier de Pepin, et immolent au désir de l'avoir pour maître les droits légitimes des enfans de Carloman. C'est donc là le seul monarque dont nous devons suivre la marche imposante. Nous ne verrons pas sous son règne la France en proie à des guerres intestines; son sang coulera sans doute, mais ce ne sera pas sur son territoire : ce sera au-delà du Rhin, où l'indomptable Saxon opposera pendant trente années une résistance surnaturelle au héros qui en triomphera sans pouvoir le décourager.

Il n'entre pas dans mon sujet d'examiner si ce grand prince eût été plus louable de se montrer le tuteur de ses neveux, de respecter les liens du mariage, de laisser à la source de toute lumière le soin de faire pénétrer celle de l'évangile dans l'âme des Saxons : ce n'est ni un cours de morale ni de politique que je me suis proposé de tracer.

Déjà depuis long-temps il n'existoit plus d'empereur d'Occident, et le sceptre du grand Théodoric, brisé dans les mains de ses descendants, avoit été relevé en partie par le roi des Lombards, qui jetoit toujours un regard d'en-

vie sur le territoire de Rome , et ne voyoit pas sans regret la thiaire l'emporter sur sa couronne. Le pape Adrien , qui attachoit un grand prix au don que Pepin avoit fait à l'un de ses prédécesseurs , ne négligea rien pour asseoir sa dignité sur cette propriété temporelle. En refusant de conférer le sacre aux enfans de Charlotman pour le trône d'Austrasie , il obtint du fils de Pepin ce que la reconnaissance du père avoit accordé au pape qui avoit sanctionné son élévation. Après s'être montré si généreux envers l'église , Charlemagne parut terrible envers Didier , que l'église regardoit comme son oppresseur. Il le précipita du trône de Lombardie , et , l'emmenant prisonnier , dépouillé de sa grandeur , il le relégua dans un cloître.

Une réflexion doit se présenter à notre esprit : c'est que la donation qui formoit le premier titre des successeurs de Saint Pierre , n'avoit pas une source plus pure que sa confirmation , et que le chef de l'église n'a point à se plaindre de cette justice divine qui a permis que , sous un nouveau Charlemagne , il perdit cette souveraineté acquise par des moyens que la politique suggère et que la religion réprouve.

Le vol de l'aigle n'est pas plus rapide que la marche du héros françois. Les Saxons le croient

retenu en Italie; ils osent s'avancer sur l'Oder, et ravagent la Hesse. Aussi terrible que le maître du tonnerre, Charlemagne, irrité de cette audace, reprend sa foudre et marche sur ces parjures, qui fuient devant lui et redemandent la paix. Il cède à leurs prières, pour aller châtier un duc de Frioul, assez imprudent pour vouloir relever un fils de Didier que l'empereur d'Orient avoit tenté de replacer sur le trône de son père. Si de semblables prodiges de valeur et de rapidité ne s'étoient opérés de nos jours, on auroit peine à croire qu'un grand monarque eût pu entraîner sans cesse avec lui une armée victorieuse du fond de l'Allemagne en Italie, et la ramener des Alpes au Weser, tantôt pour punir des parjures, tantôt pour écraser des rebelles : aussi une nouvelle mythologie fut-elle créée sous ce prodigieux règne. Les poètes s'emparèrent de cette merveilleuse période de l'histoire, pour en faire sortir ces chevaliers gigantesques qui figurent dans les contes d'un archevêque Turpin et dans le poème de l'Arioste. N'en croyons pas l'orgueil de l'Espagnol, qui se vante d'avoir obscurci la gloire de Charlemagne, parce que, s'éloignant avec la sécurité d'un vainqueur, et négligeant de surveiller son arrière-garde, quelques-unes de ses troupes tombèrent dans une embuscade, et abandon-

nèrent à l'ennemi une partie des bagages qu'elles ne pouvoient plus défendre. Il n'en est pas moins vrai que les Sarrasins , après avoir imploré ses secours et reconnu sa puissance jusqu'au sein de l'Espagne , consentirent à ne plus exiger des chrétiens le tribut qu'ils avoient imposé à leur foiblesse , et respectèrent les gouverneurs qu'il lui plut d'établir sur leurs frontières.

Qui pourroit le croire ? un prince si précieux à la France par le lustre qu'il répandoit sur toute la nation , par les richesses qui étoient le fruit de ses victoires , par les lumières qu'il y faisoit luire , par la sagesse de ses capitulaires , par sa clémence envers de grands coupables , fut sur le point de mourir de la main d'un fils ingrat , qui avoit associé à son parricide des courtisans que l'ambition dévorait. Cet enfant dénaturé , jugé et condamné , ne fut pas privé de la vie. Il avoit aspiré à s'élever sur le trône de son père , il fut précipité dans un cloître , où il expira dans le silence et dans l'oubli.

Jamais la valeur et la générosité ne furent mises à de plus grandes épreuves que celles de Charlemagne. Toujours vainqueur des Saxons lorsqu'il les combattit en personne , à peine les avoit-il défaits et soumis , qu'ils s'armoient de nouveau , et provoquoient sa vengeance par de

nouvelles hostilités. Les historiens qui lui font un crime d'avoir livré à la fureur de ses soldats trente mille Saxons, ne devoient pas oublier que ce prince avoit épuisé à l'égard de cette nation belliqueuse tous les moyens de l'adoucir et de la civiliser, et que s'il se montra une fois trop sévère envers elle, c'est parce qu'il ne put lui pardonner le meurtre du roi des Abodrites, son plus fidèle allié, qui eut le malheur de tomber dans une embuscade en se rendant au camp de Charlemagne.

Ce beau règne est si fécond en grands événemens, qu'on ne sait sur lequel on doit le plus s'arrêter. On voit la nation des Huns vaincue, soumise, et forcée de restituer à la France et à l'Italie les immenses richesses qui étoient le fruit de ses rapines et de ses conquêtes. Voulons-nous contempler un potentat dans toute la splendeur de sa puissance ? arrêtons nos regards sur Charlemagne lorsqu'il a fixé son séjour à Aix-la-Chapelle : c'est là qu'il présente le plus étonnant contraste entre la magnificence royale et la simplicité domestique. Le monument qu'il élève à la religion est la plus riche offrande qu'un mortel puisse faire à la mère d'un Dieu ; le palais dont il a tracé le plan, indique que c'est le séjour du chef d'une grande famille dont il surveille et protège tous les membres. S'il ma-

nifeste de l'attachement et de la vénération au pontife romain, c'est en échange des hommages et des marques de soumission qu'il en reçoit. Après avoir arraché Léon à la fureur de ses ennemis, il s'établit juge entre eux et ce pontife ; il lui enjoint de se purger, par serment, des accusations intentées contre lui, et ce n'est qu'après avoir reconnu son innocence, qu'il flétrit ses calomniateurs. Tous les habitans de Rome, et tous les étrangers accourus en foule pour contempler le héros dont la renommée s'étend d'une extrémité du monde à l'autre, s'empressent de lui payer le tribut d'admiration qu'on doit à sa justice et à sa puissance. L'Italie croit voir revivre dans ce potentat le plus digne héritier du trône des Césars, lorsque le pape place sur sa tête la couronne impériale, et s'agenouille devant lui.

Charlemagne, élevé au titre d'*empereur*, prouva qu'il étoit encore supérieur à toutes les dignités dont la fortune peut combler un simple mortel ; et si, comme on l'a prétendu, il ne se montra pas insensible à l'idée de réunir à sa couronne celle de l'Empire grec, par un mariage que l'artificieuse Irène lui proposa, il fit voir aux ambassadeurs de Nicéphore, que l'empereur d'Occident ne le cédoit ni en grandeur ni en magnificence à celui d'Orient ; et

celui-ci fut redevable à la modération et à la générosité de son rival, de quelques dominations qu'il conserva en Italie.

Cependant, quoiqu'il n'existât sur la terre aucun souverain plus puissant, plus comblé de gloire que Charlemagne, ce grand prince ne chercha point à se soustraire à la triste pensée d'une destruction inévitable. Déjà la mort l'avoit frappé dans la partie la plus sensible de ses affections : deux de ses fils, qui, quoique monarques, n'étoient que ses lieutenans et combattoient à sa voix, avoient été précipités dans la tombe. Louis, le plus jeune d'entre eux, leur avoit survécu, et s'étoit montré, par sa sagesse et son courage, digne de lui succéder. Il le distingua de toute sa postérité par la couronne impériale qu'il lui enjoignit de placer sur sa tête, sans néanmoins se démettre du pouvoir qui étoit attaché à celle qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il étoit bien loin de prévoir qu'il laisseroit après lui une puissance qui oseroit dégrader cet objet de ses préférences, et lui ravir le magnifique présent que la bonté paternelle venoit de lui faire.

En voilà assez pour donner une juste idée de la grandeur de Charlemagne, et du lustre qu'il répandit sur toute la France. Son titre d'empereur n'étoit point un vain nom, puis-

qu'il dominoit sur la plus belle partie de l'Europe. L'Italie, l'Espagne, les vastes contrées que séparent les fleuves du Rhin et du Danube, avoient fléchi sous ses lois. Il avoit dispensé des couronnes ou renversé des trônes au gré de ses affections et de sa politique ; son alliance étoit le plus sûr appui des monarques, qui n'osoient pas même se montrer jaloux de sa prépondérance. Sa vie, sans doute, n'est pas irréprochable ; mais si l'on se rappelle qu'il brilla dans un siècle d'ignorance et d'erreurs, on admirera davantage les actes de justice, de clémence et de générosité qui ont signalé sa puissance.

CINQUIÈME DISCOURS.

Louis-le-Débonnaire jouet de l'ambition de ses fils ; sa dégradation par des prélats séditeux. — Division et affoiblissement de la puissance créée par Charlemagne.

IL avoit bien été au pouvoir de Charlemagne d'investir le fils qu'il chérissoit de la dignité impériale ; mais il étoit au-dessus de sa puissance de lui transmettre son âme grande , sa fermeté courageuse , et cette dignité imposante qui commandoit le respect et l'admiration. La tendresse aveugle du père n'avoit pas démêlé que la religion de son fils étoit plutôt de la superstition que de la piété ; qu'en s'attachant aux pratiques d'une dévotion oiseuse , il négligerait les grands devoirs d'un souverain , et ne tarderait pas à être dominé par le sacerdoce , dont son autorité devoit toujours protéger le zèle et l'humilité. Ce fut sous son règne que les papes commencèrent à s'affranchir du droit que l'empereur avoit de confirmer leur élection. Déjà le surnom de *Débonnaire* présageoit sa faiblesse et sa dégradation ; cependant , comment

concilier sa douceur apparente et sa piété craintive, avec le supplice cruel qu'il fit subir à son neveu Bernard, roi d'Italie, qu'il priva de la lumière et de la vie, que ce prince perdit au bout de trois jours des suites de cette cruelle opération ? Il prouva que la couronne impériale étoit d'un poids trop accablant pour lui, puisqu'il s'empressa de la partager avec Lothaire son fils. Il devoit, sans doute, réparer ses injustices, s'abstenir d'en commettre de nouvelles ; mais il se monroit indigne de son rang, en s'humiliant aux yeux de tous les princes, devant tous les grands de la nation, en sollicitant comme une faveur une pénitence publique qui l'avilissoit.

Je suis encore si rempli des grandes vertus de Charlemagne, que j'ai peine à descendre du point où s'est élevée cette âme superbe, à celui où je vois ramper son misérable héritier ! Qui peut contempler sans indignation un empereur, un monarque françois, dans l'attitude d'un accusé, devant trois fils ingrats et dénaturés, qui, après avoir calomnié l'impératrice Judith, la séparent de leur père, et osent prescrire à l'empereur qui les a élevés au plus haut rang, de se démettre de son titre, et d'aller cacher sa honte dans un cloître ? Des évêques, des prélats, à la fois séditieux et parjures, se rendent

les complices d'un pareil attentat ; et si le prince échappe à cette condamnation criminelle, il n'en est redevable qu'à la politique d'un moine. Louis, trop débonnaire, tombe de la sévérité dont il avoit manifesté son repentir, dans une indulgence absurde, en pardonnant à tous les coupables. Il en fut bien puni : sa foiblesse ne fit qu'enhardir l'ingratitude et la perfidie. Une conjuration plus odieuse se trame entre les trois fils de ce père avili ; elle est autorisée par la présence d'un pape qui oublie tout à coup ce que le chef de l'église doit au fils de Charlemagne. Il entraîne dans son parjure l'armée que Louis commande en personne, et qui devoit enfin venger l'autorité paternelle. Réduit à quelques amis qu'il ne veut pas exposer à une mort certaine, Louis va, comme un suppliant, se mettre à la merci de ses odieux fils, qu'il a vus plus d'une fois se précipiter à ses genoux, et implorer leur pardon sous le masque du repentir. Il les trouve impitoyables. Lothaire, qu'il avoit eu la foiblesse d'associer à la dignité impériale, le traîne à sa suite comme un captif, le fait dépouiller de ses habits impériaux, revêtir de ceux de pénitent ; le force de s'accuser de crimes qu'il n'a point commis, et de se déclarer indigne de régner. De séditeux prélats se rendent encore les instrumens de

cette iniquité : un seul d'entre eux ose élever la voix en faveur de l'empereur ; mais son zèle éloquent est étouffé par l'ingratitude et les cris de la révolte.

Jamais prince ne fut plus souvent le jouet de la fortune que cet empereur débonnaire ; on le voyoit tour à tour sous le sac et le cilice de la pénitence, ou sous les pompeux habits du chef de l'empire. Deux de ses fils, indignés des traitemens qu'exerçoit sur lui l'infâme Lothaire, se réunirent pour le délivrer d'une tyrannie patricide, et parvinrent à frapper d'épouvante ce lâche triomphateur, au point qu'on le voit encore une fois se jeter aux pieds de son père, qui, par un contraste bien étonnant de bonté avec l'atrocité du fils, daigne le relever, et ne lui impose, pour toute punition de ses attentats, que l'obligation de se retirer en Italie, avec défense de repasser les Alpes sans la permission de l'empereur. Voilà donc ce malheureux Louis replacé sur son trône par ceux mêmes qui l'en avoient arraché. Il éprouve encore quelques sentimens de joie en revoyant l'impératrice Judith rendue à ses affections, ainsi que le jeune fils auquel la tendresse paternelle s'efforce d'assurer une existence royale. Ce vœu si naturel avoit jusqu'alors été la principale cause des discordes scandaleuses qui armèrent des fils contre un

père, et des frères contre un frère. Ce petit-fils de Charlemagne, dont l'enfance avoit été si agitée et si malheureuse, est tout à coup relevé de son abaissement, et passe à la postérité sous le nom de Charles-le-Chauve; surnom bien différent de celui qui nous donne une juste idée de la gloire de son aïeul.

Je n'ai plus qu'une réflexion à présenter. Quelle calamité pour un peuple, qu'un monarque dont la sévérité est sans justice, dont l'indulgence est sans prévoyance, dont la dévotion est aveugle et sans dignité! Charlemagne termina sa carrière tel que l'astre qui cesse d'éclairer le monde; Louis-le-Débonnaire finit la sienne comme un triste pénitent qui se résigne à la mort. En conférant l'empire au roi d'Italie, il détacha de la couronne de France son plus beau fleuron, et fit descendre au second rang cette monarchie, qui, depuis Pepin, étoit devenue la première de l'Europe.

SIXIÈME DISCOURS.

Charles-le-Chauve. — Invasions des Normands. — Guerre entre les princes françois. — Ignorance et abjection du peuple. — Louis III et Carloman. — Eudes. — Charles-le-Simple. — Puissance des grands vassaux et du clergé. — Rollon duc de Normandie. — Défaite et mort de Robert frère d'Eudes. — Fuite de Charles. — Perte de la Lorraine. — Herbert, comte de Vermandois, retient le roi prisonnier. — Raoul duc de Bourgogne et roi de France. — Louis d'Outre-mer. — Belles qualités du prince; foiblesse de la puissance royale. — Causes de la décadence de l'empire et de la race de Charlemagne. — Lothaire. — Hugues-le-Grand. — Charles, frère de Lothaire, duc de Lorraine et vassal de l'empire. — Louis-le-Fainéant. — Fin de la monarchie des Cárlovingiens.

CHARLES II, dont l'existence fut un si funeste sujet de guerres et de discordes, se montrera-t-il vraiment digne de cette prédilection d'un père trop foible et d'une mère ambitieuse? Hélas, non ! Il ne saura pas défendre ses sujets contre les habitans du Nord qui fondront sur ses états et les dévasteront; il ne les repoussera pas, comme Charlemagne, avec le glaive d'un grand capitaine, mais avec des sommes d'argent,

qui ne feront qu'exciter la cupidité de ces barbares qu'on verra réparaître avec plus d'audace et de férocité. Ce ne sera qu'avec le secours de son frère, le roi de Germanie, qu'il pourra défendre sa couronne que l'injuste Lothaire s'efforcera de lui ravir. Et comment trouveroit-il dans le courage de ses sujets l'appui qu'il doit en attendre ? Il ne sait les préserver ni du brigandage de l'étranger, ni de l'usurpation du chef de l'église, qui marche à grands pas vers une souveraineté absolue, en menaçant de ses foudres et les peuples et les monarques. Les conquêtes de Charlemagne ne furent pas plus rapides que celles des pontifes romains sur tous les esprits. Les progrès de cette nouvelle puissance sont à peine concevables, et prouvent l'empire de l'audace sur la foiblesse humaine. Un demi-siècle est à peine écoulé depuis que les humbles successeurs de Saint Pierre n'existoient qu'à l'abri du pouvoir des rois de France, et déjà ils se sont élevés au-dessus des trônes. Leur colère, leurs menaces, jettent l'effroi dans l'âme des souverains, qui pouvoient les réduire à leur pauvreté primitive. Ce fut cependant en s'humiliant devant eux, que Charles II parvint à recevoir de la main d'un pape la couronne impériale. Il devient nécessaire de particulariser les faits qui caractérisent ce malheureux règne.

L'insatiable ambition du plus ingrat des fils ne fut point satisfaite par le magnifique don que Louis-le-Débonnaire avoit fait à Lothaire avant de succomber sous le poids de ses chagrins domestiques. D'abord cet empereur d'Italie dirige ses projets d'envahissement contre le roi de Bavière, qui n'est point encore assuré de la soumission de la Germanie et des Saxons. Mais ce roi, qu'il croit trop foible pour arrêter la marche de son armée, en lève une assez formidable pour lui faire craindre l'issue d'une bataille; et il s'estime heureux d'en suspendre les suites par une négociation à la faveur de laquelle il ramène ses troupes sur cette partie du territoire de la France que l'on nommoit la Neustrie, et qui formoit la domination de Charles II. Ce ne sont pas les troupes d'un frère, ni les alliés des François, qui traversent la France; ce sont des brigands, des incendiaires avides de butin, qui portent le ravage et la désolation partout où ils passent; ils se flattent de ravir toutes les richesses du royaume, et de les reporter au-delà des Alpes. Charles, à l'exemple de son frère, s'est hâté de lever une armée qu'il conduit aux portes d'Orléans. Elle se montre si déterminée à demeurer fidèle à son prince, et à périr les armes à la main, que Lothaire préféra un traité de paix avantageux à l'incertitude d'un

combat dont il ne sortiroit peut-être pas vainqueur.

Ce farouche guerrier ne respectoit ni la voix de la nature, ni les engagemens les plus sacrés. Une nouvelle irruption en Germanie fit sentir à Louis de Bavière et à Charles II, qu'ils ne pouvoient se reposer sur aucun traité avec un frère qui se jouoit de ses promesses et de ses sermens; ils réunirent leurs forces contre lui, et formèrent une armée supérieure à la sienne, quoiqu'elle fût grossie par un corps de troupes que le fils du roi d'Aquitaine lui avoit envoyé, et qui lui inspira assez de confiance pour hasarder cette fameuse bataille de Fontenay, où tant de François, d'Allemands et d'Italiens périrent, que quelques historiens en portent le nombre jusqu'à cent mille. Cette fois, la victoire fut favorable à la cause de la justice; et Lothaire n'eût point échappé à la punition qu'il méritoit, si les deux frères eussent mis plus de chaleur dans leur poursuite. L'indigne petit-fils de Charlemagne se retire en fuyant dans Aix-la-Chapelle, dévaste le palais de son aïeul, dépouille la basilique que le vainqueur des Saxons avoit enrichie de tant d'offrandes, et se retire chargé de ces honteux trophées. Désespérant de désunir les deux frères dont l'accord lui avoit été si funeste, Lothaire consentit à un nouveau par-

tage de la domination de leur père. On concéda à Louis de Bavière toute la Germanie, en y comprenant les villes de Mayence, de Worms et de Spire; Charles eut pour sa part la Neustrie, l'Aquitaine et la Septimanie; et Lothaire se contenta du royaume d'Italie, en se réservant, sur le territoire françois, la Provence, la Franche-Comté, le Lyonnais et tout ce qui se trouve enclavé entre le Rhône, le Rhin, la Saône, la Meuse et l'Escaut. Quelle idée ce partage ne donne-t-il pas de la domination du premier empereur des François! Et de quelque ambition qu'on accuse aujourd'hui celui qui se montre le véritable héritier de sa gloire et de sa puissance, il est bien démontré que sa domination n'a pas la même étendue. Mais une des grandes règles du droit public, et qu'on ne doit pas perdre de vue, c'est que la conquête ne forme jamais qu'un titre provisoire, qu'elle est subordonnée aux traités, et que tant qu'ils ne sont pas détruits ou modifiés par des traités postérieurs, ils forment le seul titre des puissances.

Si Charles II avoit su s'élever à la hauteur de ses ancêtres, et se maintenir dans des idées de sagesse et de justice, de combien de calamités n'auroit-il pas préservé la nation dont le bonheur lui étoit confié! Une armée victorieuse lui étoit dévouée : il falloit l'employer à

faire respecter d'équitables réglemens, à contenir dans l'obéissance un duc de Bretagne, qui vouloit cesser d'être son vassal; fortifier les côtes maritimes, et les mettre à l'abri de l'irruption de ces hommes du Nord, qui vinrent tant de fois renouveler en France les scènes de dévastation qui avoient affligé l'Italie quelques siècles auparavant; rendre son clergé indépendant du pontife romain, avec lequel il ne devoit avoir de commun que l'humilité chrétienne et le respect pour les vérités de l'évangile. C'est parce qu'il ne fit rien de tout cela, que la Bretagne eut un roi pendant quelques années; que des sauvages appelés *Normands*, se répandirent dans toutes nos provinces, les saccagèrent, profanèrent les temples, exterminèrent les ministres du culte, violèrent les vierges saintes, égorgèrent les vieillards, et emmenèrent captifs de jeunes agriculteurs, s'avancèrent hardiment jusque dans la capitale du royaume, précédés par la terreur et l'incendie, tandis que le monarque tremblant ne s'occupoit que de protéger et de défendre le trésor de Saint-Denis : comme si le véritable trésor d'un roi n'étoit pas la population de son empire et la prospérité des campagnes !

Puisque ce roi des François mérite si peu d'attacher nos regards, arrêtons-les sur la na-

tion victime de l'imprévoyance de son chef. Hélas ! que verrons-nous ! un peuple opprimé par de grands propriétaires qui le soumettent à de serviles travaux ; abusé par des prêtres, par des moines qui obscurcissent son esprit au lieu de l'éclairer ; des juges qui ne sont que les instrumens de la cupidité des assemblées que l'on nomme parlemens, où l'on n'agit que des questions de guerre ou d'impôts ; un dédain général pour les beaux-arts, une ignorance universelle des langues anciennes, un langage corrompu, qui n'a pas même de rapport avec celui que le talent et le génie ont illustré depuis par tant de chefs-d'œuvre ; un commerce limité aux denrées d'une consommation journalière ; des richesses apportées ou enlevées successivement par la victoire ; un grand luxe dans l'appareil royal, dans les châteaux, dans les monastères, et une misère hideuse dans les villes et dans les campagnes : tel fut l'état de la France sous ce roi dont j'aurois honte de décrire le long règne, et qui cependant devint, après la mort de Lothaire, le troisième empereur des François. Louis, son successeur, ne mérite pas qu'on approfondisse si son élévation fut l'effet d'une combinaison régicide, et si la nature ou le crime le précipitèrent dans la tombe, après deux années d'un règne qui ne fut signalé par aucun

acte éclatant. Le surnom de *le Bègue*, sous lequel il a été transmis à la postérité, indique assez que nulles vertus ne le recommandèrent à l'estime et à la reconnoissance de son peuple ; la couronne, qu'il parut tenir plutôt de la générosité des évêques et des seigneurs que du droit de sa naissance, fut payée par des concessions honteuses et des privilèges dont le clergé continua d'abuser sous ses deux fils, qui se partagèrent son héritage.

Nous chercherions en vain la tête sur laquelle doit briller la couronne impériale. Cette magnifique dignité s'est éclipcée. Louis, qui avoit reçu dans ses états le pape Jean, persécuté par un duc de Spolette, n'avoit eu ni la noble confiance de faire valoir son titre d'héritier de l'empereur Charles II, en se revêtant des habits impériaux, ni même assez de politique pour exiger de son hôte qu'il le couronnât empereur. Il laissa donc échapper l'occasion de se parer aux yeux de l'Europe de cette prééminence de souveraineté.

Remarquons que déjà trois descendans de Charlemagne passent à la postérité sous des noms qui indiquent la foiblesse et la décadence de leur domination ; mais avant d'arriver à ceux que l'histoire flétrira d'épithètes non moins ignobles, arrêtons les yeux sur deux enfans de

ce Louis qui éclaira la fin de son obscure existence par un trait de sagesse, en ne désignant pour son successeur qu'un de ses enfans. Mais l'ambition des premiers vassaux de la couronne en disposa autrement, et deux de ses fils montèrent à la fois sur le trône. Le troisième, connu depuis sous le nom de Charles-le-Simple, fut abandonné à l'incertitude de l'avenir. Voilà donc la France encore partagée entre deux monarques, Louis et Carloman. Un ambitieux osa même se créer un trône en Provence. Heureusement cette usurpation ne fut qu'éphémère; celui qui s'en étoit rendu coupable succomba sous la réunion des deux légitimes souverains. Louis III ne régna pas plus long-temps que son père; mais Carloman se montra digne, par le courage qu'il déploya contre les Normands, de porter plus de cinq ans la couronne. Si, comme quelques historiens le racontent, il fut tué à la chasse, et attribua sa blessure mortelle à la fureur d'un sanglier, pour soustraire un de ses favoris, cause innocente de sa mort, aux poursuites de la justice, il prouva qu'il ne méritoit pas moins la reconnaissance de ses sujets, que l'affection de ses courtisans.

Ce qui démontre encore que la loi constitutionnelle de l'état fléchissoit trop souvent devant l'intrigue et l'ambition, c'est que le troisième

filz de Louis-le-Bègue , qui devoit être porté sur le trône des François après la mort de ses deux frères , y fut devancé par un oncle , sans que cette faveur insigne fût colorée de quelque apparence de justice.

• Nous touchons à une époque où la monarchie françoise se charge de nuages , et va être enveloppée de ténèbres à travers lesquelles percent d'horribles éclairs qui nous découvrent des scènes sanglantes , de nouvelles irruptions de barbares , et un lâche empereur qui ne sait ni protéger son peuple , ni défendre sa personne. Ce personnage se présente à nos yeux sous la dénomination de Charles-le-Gros. Déjà l'aveugle fortune l'avoit élevé à la dignité impériale , lorsque le clergé et les seigneurs françois l'appelèrent au trône de Neustrie. Paris , qui n'étoit alors qu'une cité bien resserrée , bien obscure , en comparaison de son étendue et de sa splendeur actuelle , étoit assiégé par une armée de Normands que la vengeance animoit : la ville soutint pendant deux ans leurs attaques , et finit par en triompher , tandis que l'empereur , indigne de l'élection qui l'avoit trop honoré , attendoit dans l'éloignement l'issue d'une lutte si périlleuse. Il ne tarda pas à éprouver le sort réservé à l'ingratitude et à la lâcheté : dépoillé de sa couronne impériale , et précipité à la fois

de plusieurs trônes, puisqu'il avoit réuni presque toute la domination de Charlemagne, il s'estima heureux d'être recueilli dans sa misère par un archevêque de Mayence, qui seul eut le courage de lui accorder une hospitalité qu'aucun de ses sujets n'osoit lui donner.

Cependant le jeune Charles, quoique foiblement protégé par le roi de Germanie, sut se maintenir sur le territoire de France, et obtint, par un traité, une partie de la souveraineté qui fut partagée entre lui et son heureux rival. La mort d'Eudes ne tarda pas à la lui rendre dans toute son étendue; mais alors un nouvel ordre de choses s'étoit établi dans tout le royaume. De la foiblesse des monarques il s'étoit créé une multitude de puissances partielles qui rivalisoient avec l'autorité du prince. Les gouvernemens, qui n'étoient auparavant que de simples commissions ou des charges temporaires, étoient devenus des patrimoines dans les familles, et on recueilloit, à titre d'hérédité, ce qui fut accordé comme une récompense par la justice et la libéralité du souverain.

Un prince qui avoit à peine seize ans, et au nom duquel fut attaché le titre de *Simple*, pouvoit-il ramener à la soumission des ducs orgueilleux, de fiers barons, qui se regardoient plutôt comme les protecteurs de sa puissance

que comme ses sujets ? Ne se seroit-il pas exposé à les voir se réunir contre lui pour défendre les privilèges qu'ils avoient usurpés ? Les vassaux , qui leur devoient assistance , même contre le monarque , sous peine de perdre leurs arrière-fiefs , auroient tout à coup formé une ligue redoutable qu'un roi , sans une armée aguerrie , n'auroit jamais domptée. Il fallut donc composer avec la nécessité , approuver cette indépendance orgueilleuse dont les seigneurs se paroloient. Il n'eût pas été plus politique de vouloir contester au clergé les privilèges que ce corps , devenu si puissant dans l'état , s'étoit arrogés. Aussi , cette grande domination étoit plus apparente que réelle , plus éclatante que solide , lorsque le fameux Rollon , ou Raoul , sorti des glaces du Danemarck , apparut en France comme un guerrier farouche , et y jeta tellement la terreur dans l'âme du monarque , que , pour désarmer cet ennemi formidable , il lui offrit la main de sa fille , et consentit à lui céder la Normandie et même une partie de la Bretagne.

Telle fut l'origine d'une nouvelle domination qui ramena la sécurité et l'abondance dans deux provinces où le conquérant déploya bientôt une autorité salubre et paternelle. Il sut rendre sa mémoire si chère aux habitans , que long-temps après sa mort il suffisoit d'invoquer

son nom pour arrêter la violence et l'oppression. Mais ses grandes qualités et les services qu'il rendit à la France ne le préserveront pas du reproche de n'avoir pas protégé Charles, son beau-père, contre la rébellion de Robert, qui osa dégrader son légitime souverain, et se placer sur son trône.

Un seul trait justifieroit le surnom de *Simple*, que l'histoire a attaché à la mémoire de Charles. Lorsque ce Robert, frère d'Eudes, lui contesta la couronne, Charles la défendit en attaquant son rival avec une valeur digne de son rang, et le tua même de sa main; mais, au lieu de soutenir par de nouveaux efforts ses premiers avantages, il se laisse arracher la victoire par le fils de Robert, le vaillant Hugues, et, s'abandonnant à une terreur indigne d'un descendant de Charlemagne, il se réfugie en Allemagne, à la cour d'un roi de Germanie, qui, dans le même temps, s'enrichit d'une partie de ses dépouilles en acceptant des peuples de Trèves le don d'une partie de la Lorraine. Mécontent sans doute des traitemens qu'il reçoit d'un roi peu sensible à son malheur, il se laisse attirer chez le perfide Herbert, duc de Vermandois, assez lâche pour l'enfermer dans une prison où la mort ne tarda pas à l'atteindre.

Nous voyons à cette époque la postérité de

Charlemagne dispaeroître momentanément du sol de la France. Ne nous étonnons donc plus si le nom de Raoul, duc de Bourgogne et gendre de Robert, figure sur la liste de nos rois. Ici se seroit peut-être éteinte la seconde dynastie, si cet usurpateur, mort sans postérité, eût laissé un héritier de sa valeur et de son courage. Mais un rejeton du malheureux Charles IV, transporté par la tendresse maternelle en Angleterre, est ramené sur sa terre natale. La politique de Hugues-le-Grand fait rendre un juste hommage à la légitimité de son titre : il est couronné aux acclamations du peuple, qui se plaît à revoir l'auguste descendant de ses rois. Lamer, qu'il a traversée pour revenir en France, n'éprouve pas plus d'orages que n'en essuiera son règne. Il faudra qu'il parvienne à échapper à la domination d'un gouverneur qui n'a protégé sa jeunesse que pour régner sous son nom; qu'il lutte contre la grande noblesse de son royaume, contre ce superbe vassal qui ne cessera de lui disputer l'autorité sans oser lui ravir la couronne. Les victoires qu'il remportera attesteront sa valeur, mais n'assureront jamais sa tranquillité ni celle de ses sujets. Après avoir défait les Normands, il deviendra leur captif, et sera plus redevable de la soumission de ses sujets à la puissance d'un pape, qu'à

la force de ses armes. Les grands se maintiendront dans leurs usurpations, et se montreront plus redoutables que fidèles.

Dans un temps où toute la France étoit armée, où tous les nobles ne songeoient qu'à étendre leurs usurpations et à se défendre des incendies et des ravages des barbares, où les grands bénéfices devenoient des récompenses militaires, où des prélats se montroient plus guerriers que religieux, comment les principes de la justice, l'amour des lettres, le goût des beaux-arts, auroient-ils pu naître et se développer au milieu de tant de calamités? Un monarque dont la couronne étoit toujours flottante et la main toujours armée, pouvoit-il songer à éclairer son peuple? Il étoit lui-même dénué de toute lumière; la passion de la chasse étoit son seul amusement; et Louis d'Outre-mer eut, comme son aïeul, le malheur de trouver la mort dans cet exercice, si funeste à ceux qui s'y abandonnent avec trop d'ardeur.

Ce n'est pas assez, pour connoître l'histoire, que d'avoir suivi l'enchaînement des règnes, d'avoir retenu les noms des principaux personnages qui ont figuré dans les siècles passés, de se souvenir de toutes les batailles qui ont ensanglanté la terre, il faut avoir médité sur les causes des révolutions que les gouvernemens ont éprouvées,

et s'être arrêté, par la pensée, sur l'origine des prospérités ou des calamités publiques : tel est l'objet que je me suis proposé en traçant l'histoire de notre monarchie. On a dû voir que les querelles excitées par l'ambition entre les descendants de Charlemagne, loin d'agrandir leur puissance, leur firent perdre tout l'éclat, toute la considération attachée à leur origine. S'ils se fussent mutuellement protégés, et contre les invasions des barbares, et contre les usurpations de l'autorité pontificale, ils n'auroient pas reçu, à titre de faveur, la couronne impériale; leurs trônes n'auroient pas été ébranlés par des sujets rebelles; de légitimes héritiers n'auroient pas été frustrés de leurs domaines; et d'illustres orphelins n'eussent point été condamnés à devenir des objets de pitié, après avoir subi le supplice qui leur ravissoit, avec la lumière, leurs droits à la souveraineté.

Déjà la Germanie avoit passé sous les lois d'un étranger. Un duc de Franconie, nommé Conrad, avoit ravi à Charles-le-Simple un héritage auquel la voix du sang l'appeloit après la mort du jeune Louis; et bientôt le titre d'empereur décora ce nouveau souverain. Ainsi, lorsque Raoul monta sur le trône de France, la postérité de Charlemagne avoit cessé de régner en Italie, en Allemagne et en Neustrie. Si la mer eût englouti

à son retour le jeune rejeton caché long-temps dans les Iles Britanniques, toute la descendance du premier empereur françois auroit été dès lors éteinte; mais si elle brille encore quelques années, son éclat sera si foible, si obscurci par le malheur, qu'il auroit autant valu qu'elle ne reparût plus sur la terre.

Lorsque Lothaire monta sur le trône, les honneurs de la majesté royale entourèrent sa personne; mais la puissance demeura fixée entre les mains de Hugues, qui dominoit tous les grands du royaume par sa naissance, par ses richesses et l'importance de ses emplois. Sa mort fut un jour de deuil pour le peuple, que ses grandes qualités avoient ébloui. La jalousie des seigneurs qui se voyoient à une grande distance de son pouvoir en fut soulagée, et le monarque parut reconquérir une autorité dont il étoit impatient de jouir. Il est inutile de le suivre dans ses tentatives infructueuses pour ressaisir la Normandie, ni dans ses victoires contre un comte de Flandre, encore moins dans sa téméraire entreprise sur le duché de Lorraine, possédé par l'empereur Othon; mais n'oublions pas que Charles, son frère, dévoré, comme tous ses ancêtres, de l'ambition de régner, et de l'amour de l'indépendance, eut le malheur de se détacher des intérêts de son

roi, de se séparer de la gloire de sa nation, en acceptant le duché de Lorraine, qui lui fut offert par la politique d'un ennemi puissant et astucieux, à la condition de lui en rendre hommage. Cette soumission parut aux yeux des François une lâche félonie ; elle lui aliéna tous les cœurs, et lui fit perdre par la suite la souveraineté qui lui auroit été dévolue après la mort de Louis, fils de Lothaire : en effet, ce jeune prince, qui ne fit que paroître sur le trône, moins comme monarque que comme pupille de Hugues Capet, étant mort sans postérité, eût été remplacé par Charles son oncle, si ce prince ne fût tombé dans une défaveur générale.

Hugues Capet sut profiter du sentiment national qui repoussoit le légitime héritier, et accepta la couronne que tous les grands vassaux lui offrirent. Ainsi s'éteignit pour jamais la seconde dynastie, qui s'étoit prolongée dans un espace d'environ deux cent quarante ans, mais qui n'eut pas même un siècle de splendeur et de prospérité.

SEPTIÈME DISCOURS.

Hugues Capet. — Guerre civile entre lui et Charles de Lorraine, dernier descendant de Charlemagne, terminée par la captivité et la mort de ce prince. — Le roi Robert excommunié. — Chevaliers normands. — Premiers bûchers allumés pour les hérétiques. — Loi qui fixe la successibilité à la couronne. — Famine extraordinaire. — Henri I^{er}. — Philippe I^{er}. — Guillaume-le-Conquérant. — Première Croisade. — Louis VI, dit le Gros. — Premières rivalités de la France et de l'Angleterre. — Louis VII, dit le Jeune. — L'abbé Suger. — Saint Bernard. — Affranchissement des Communes ; origine du tiers-état. — Causes particulières de l'affaiblissement des trois dynasties. — Seconde Croisade. — Administration de Suger. — Répudiation d'Éléonore de Guienne. — Suites funestes de ce divorce qui perpétue les guerres entre l'Angleterre et la France. — Esprit et mœurs du temps. — Saint Thomas de Cantorbéry. — Révolte du fils de Henri II, roi d'Angleterre, appuyée par le roi de France. — Victoires et pénitence de Henri II.

Nous sommes parvenus à la troisième dynastie, qui nous intéresse plus que les deux premières, parce que nous avons reçu le jour sous sa domination. Mais ne nous attendons

pas à la voir briller de plus de lumières dans son origine; et si elle s'est perpétuée pendant une longue suite de siècles, elle n'en a pas moins commis beaucoup de fautes qui devoient amener sa destruction. Lorsque Hugues monta sur le trône, il parut moins le monarque des François que le chef des ducs, qui l'envisageoient comme le premier entre leurs égaux : toute la France présentait alors le spectacle d'une multitude de petits souverains qui se regardoient comme indépendans les uns des autres. On ne pouvoit pas dire que ce fût un gouvernement aristocratique, puisque tous les seigneurs ne concouroient pas tous également à son action, et ne tendoient pas à un même but; c'étoit plutôt une anarchie féodale. Hugues Capet ne pouvoit pas se plaindre de cet état de choses, puisque son père et lui y avoient trouvé leur grandeur : le premier avoit asservi long-temps son roi, le second l'avoit remplacé à la faveur de l'indépendance à laquelle il s'étoit élevé.

Le règne de Hugues ne fut cependant pas aussi paisible qu'il s'en étoit flatté. Il trouva dans Charles un rival qui savoit défendre ses droits. Deux fois il éprouva la supériorité de ses armes et de son courage; et, sans une trahison qui le rendit maître de la personne de ce prince, peut-être eût-il éprouvé le sort ré-

servé à l'ambition téméraire. Mais l'infortuné descendant de Charlemagne, renfermé dans la tour d'Orléans, y mourut, deux ans après, d'ennui et de chagrin, si une cause plus déplorable ne termina point ses jours.

Hugues, pour assurer le trône à sa postérité, y fit monter, de son vivant, son fils Robert, qu'il associa à ses expéditions militaires : aussi la nation, accoutumée à voir ce jeune prince partager l'autorité du monarque, n'hésita point à le reconnoître pour son roi après la mort de Hugues. Mais qu'étoit sa puissance ? qu'étoit devenu l'éclat de la couronne, lorsqu'on vit ce prince abandonné de tous ses sujets, de tous ses serviteurs, parce qu'un Grégoire V, plus audacieux qu'aucun des pontifes qui l'avoient précédé, le frappa d'anathème, le contraignit de chasser du lit nuptial l'épouse qu'il chérissoit, et de baisser la tête sous le joug de la pénitence ? Quelle pitié n'inspire pas une nation qui se croit déliée du serment de fidélité, parce qu'il plaît à un pontife romain de regarder comme incestueuse une union avouée par le cœur et la nature ! De quel œil envisager des serviteurs qui s'éloignent de la personne d'un maître excommunié, comme si elle étoit atteinte d'une maladie contagieuse !

Cependant Robert oublia bientôt ses humi-

liations et ses chagrins domestiques dans les bras d'une nouvelle épouse , qui amena à la cour du monarque le goût des plaisirs et des fêtes qu'elle avoit puisé à celle du comte de Provence (1). Malheureusement cette passion s'allioit chez elle à des sentimens d'orgueil et de domination qui la rendirent odieuse à tous les seigneurs françois , et firent encore plus regretter cette reine Berthe , si indignement exilée.

Des guerres qui eurent alors pour objet de réunir la Bourgogne à la France , de disputer la Lorraine à l'empire , sont aujourd'hui d'un si foible intérêt pour nous , qu'il paroît inutile d'en conserver le souvenir. Rappelons seulement que ce fut sous le règne de Robert que doit être fixée l'origine de ces chevaliers qui abordèrent des côtes de Normandie à celles de la Sicile , y fondèrent une nouvelle domination , et méritèrent , par leurs exploits , que le chantre de *la Jérusalem délivrée* les rendit à jamais célèbres sous les noms de Roger et de Tancrede. Ce fut aussi sous ce règne que s'alluma le premier bûcher destiné à consumer cette secte d'hérétiques (2) qui, soutenue de l'autorité

(1) Constance , seconde femme de Robert , étoit fille du comte Guillaume surnommé *Taillefer*.

(2) Hérésie des nouveaux manichéens , dont les

de deux prêtres, osa nier la divinité de Jésus-Christ et nos plus saints mystères. Si ce moyen d'éclairer les esprits et de faire triompher la foi n'étoit pas excusable dans un temps d'ignorance et de barbarie, combien il le fut moins encore lorsqu'on l'opposa à des erreurs légères, et quand la France pouvoit se glorifier d'être éclairée par les lumières de la sagesse et de la raison !

On voit d'un côté le monarque françois s'élever à toute la majesté de son rang, dans une entrevue préparée entre lui et l'empereur Othon ; il y étale toute la magnificence, toute la dignité royale ; il ne souffre point que le souverain de Germanie prenne le pas sur lui ; mais, de l'autre, une piété aveugle l'abaisse et le dégrade au point de le faire figurer dans les églises sous une chape, avec la couronne en tête, et d'y entonner des hymnes comme un simple clerc. Ce fut sans doute à cette humilité religieuse, qu'il faut attribuer sa condescendance pour les injustices d'une marâtre qui se complaisoit à humilier les enfans de ce trop foible père, et à souffler la rebellion dans leur cœur. Elle ne parvint pas néanmoins à priver du trône les aînés du monarque, qu'il associa successivement à son titre.

chefs étoient Étienne, écolâtre de Saint-Pierre-le-Puellier, et Lisois, chanoine d'Orléans.

C'est à l'époque de cette troisième dynastie qu'il faut fixer la naissance de la loi qui attribue exclusivement la couronne à l'aîné des fils du monarque, et place ses frères au rang de ses premiers sujets. Nous avons déjà fait sentir combien cette loi, devenue depuis constitutionnelle, étoit importante pour la sécurité publique et l'éclat de la souveraineté : avant elle, la force triomphoit des droits du sang, immoloit de jeunes princes à la cruauté de l'ambition, et exposoit leurs états à des dévastations sangui- naires. Ce n'est trop souvent qu'après avoir été éclairées par le malheur, que les nations arri- vent à de sages institutions.

Je ne dois pas traverser le long règne de Robert sans observer le contraste que présente ce prince religieux avec ceux qui l'ont précédé. Après avoir posé de justes limites à sa domination, il s'occupa de consolider une paix générale, de faire jouir tous ses sujets d'une sécurité parfaite, à la faveur de réglemens équitables; de réformer les mœurs du clergé en l'édifiant par de bons exemples. Son excessive bonté l'entraîna quelquefois à une indulgence aussi pernicieuse qu'une rigueur excessive. Un seul trait rapporté par un historien digne de foi, peut donner une idée de son aveugle charité. Un jour, s'apercevant qu'un filou, après lui avoir coupé

une de ses franges d'or, se disposoit à lui en détacher une autre : « En voilà assez, lui dit-il, pour satisfaire tes besoins ; laisse celle-ci pour un de tes camarades plus pauvre que toi. » Mais que fait la bonté des rois de la terre pour le bonheur des hommes, lorsque le ciel les accable de ses fléaux ! En vain Robert épuisoit-il son trésor pour bâtir des temples et multiplier les autels, ses prières ne préservèrent pas la France de la plus horrible famine : elle fut si générale, qu'elle dépeupla les villes et les campagnes ; qu'elle réduisit les vivans à se repaître des cadavres des morts ; que des bouchers osèrent exposer en vente la chair des enfans qu'ils avoient égorgés ; qu'enfin, pour tromper la faim, on imagina de former du pain avec de la terre blanche mêlée de farine et de son. Lorsque qu'on rapproche ces temps désastreux de celui où tant d'injustes murmures se sont élevés contre l'autorité souveraine, on sent son cœur se refroidir sur le sort d'une nation qui ne sait pas supporter de légères infortunes, qui se croit toujours mal gouvernée lorsque ses desirs sont satisfaits.

« La mort de Robert troubla cette paix dont la France jouissoit depuis plusieurs années. Ce ne fut point alors un frère qui disputa à son frère la couronne ; ce fut une mère qui voulut

la ravir à l'aîné de ses fils , pour la donner à celui qu'elle chérissoit. Elle suscita contre Henri plusieurs des grands vassaux , qui n'étoient toujours que trop disposés à la révolte. Heureusement ce légitime monarque trouva dans Robert , duc de Normandie , l'asile qu'il cherchoit et l'appui dont il avoit besoin. L'armée qu'il en obtint , et qui fut bientôt grossie des sujets qui lui étoient restés fidèles , battit les troupes du comte de Champagne , ramena à la soumission tous les séditeux , et fit enfin fléchir l'orgueil de cette Constance , qui avoit mis à de si grandes épreuves la bonté du roi assez foible pour la craindre. Le fils qu'elle vouloit élever au trône s'humilia devant son frère , et reçut avec son pardon le duché de Bourgogne , qui parut alors détaché de la France , et n'y fut réuni qu'après la mort de Charles-le-Téméraire.

Ce règne de Henri I^{er} n'offre rien de remarquable , rien qui soit digne de demeurer dans notre mémoire : et en effet , que serviroit de savoir qu'il remporta plusieurs victoires sur un comte de Champagne , le plus audacieux de ses vassaux ? qu'après avoir protégé la jeunesse de Guillaume-le-Conquérant , il oublia tout à coup les services qu'il avoit reçus de son bienfaiteur , tourna ses armes contre l'héritier de Robert , et finit par lui rendre ce qu'il avoit

usurpé sur sa foiblesse ? Pour échapper au vide de ce règne , nos historiens se sont tous jetés dans de misérables digressions. Ils nous apprennent qu'à cette époque trois papes figurèrent sur la chaire de Saint Pierre , et s'en partagèrent les revenus ; que Léon , vaincu et prisonnier , mourut de dépit d'avoir reçu la loi de ces chevaliers normands , qu'on qualifioit d'*aventuriers* , et dont l'usurpation fut néanmoins sanctionnée par son successeur , à la charge d'une légère redevance au saint Siège. Ils n'ont pas voulu nous laisser ignorer que la fameuse hérésie (1) qui , plusieurs siècles après , a rendu Calvin si célèbre , prit naissance sous le règne de Henri ; que les cardinaux furent élevés à la première dignité de l'église , et eurent exclusivement le privilège de nommer un successeur au pape lorsque le saint Siège deviendrait vacant ; enfin , qu'à l'exemple de Hugues Capet et de Robert , Henri désigna , de son vivant , Philippe son fils pour l'héritier de sa couronne , et engagea , dans une assemblée solennelle , le clergé et la noblesse à lui prêter serment de fidélité , quoiqu'il ne fût encore âgé que de sept ans.

(1) Hérésie de Bérenger , archidiaque d'Angers , regardé comme le chef des *sacramentaires* , ou de ceux qui nient la présence réelle dans l'Eucharistie.

C'est déjà beaucoup pour une nation , que d'avoir un chef dont la légitime souveraineté comprime toutes les ambitions ; mais , s'il est encore dans l'enfance , qui le dirigera dans ses conseils , dans les ordres qui émaneront de sa foiblesse ? Sera-ce toujours une mère , qui souvent a le même besoin que lui d'être guidée par la prudence ? La mère du jeune monarque étoit la fille d'un souverain de Moscovie (1), et devoit avoir , par cette raison , bien peu d'appui pour s'élever en France à l'autorité de régente. Cette reine , qui avoit bien plus de piété que d'ambition , s'éloigna de la cour , et abandonna la destinée de son fils à la sagesse de Baudoin , comte de Flandres , qui fut élu régent , et se montra bien digne de la confiance de ceux qui lui déférèrent ce titre important , à l'exclusion du duc de Bourgogne , oncle du jeune roi.

Baudoin , joignant par un heureux accord la

(1) Anne , fille d'Iaroslaf I^{er} , après la mort du roi , épousa en secondes nocces Raoul II , comte de Valois , il paroît constant qu'elle mourut en France après son second veuvage , et toujours considérée du roi son fils. A cette époque le grand duc de Russie étoit allié , par les mariages , à l'empereur de Constantinople , aux rois de Hongrie , de Pologne , de Norwége , d'Angleterre , de France , et à des princes allemands.

sagesse au courage, sut ramener la Gascogne à l'obéissance. Il profita de la division des deux héritiers du comte d'Anjou pour réunir le Gatinois à la monarchie. Il n'est pas certain qu'on doive l'accuser d'imprévoyance, pour avoir favorisé le duc de Normandie dans sa conquête de l'Angleterre : pouvoit-il deviner que , plusieurs siècles après sa mort , une reine perfide appelleroit en France un roi de cette nation conquise, pour le placer sur le trône de Charles VI ? Peut-être pensoit-il que si Guillaume réussissoit dans son entreprise, la France seroit délivrée d'un vassal déjà trop puissant ; que si, au contraire, il échouoit, la province qu'il auroit épuisée d'hommes et d'argent seroit pour long-temps hors d'état de donner quelque ombrage à la monarchie. Malheureusement, les calculs de la politique sont souvent renversés par les événemens : le jeune monarque, frustré, par la mort de son tuteur, des conseils qui lui étoient encore si nécessaires, s'engagea dans des guerres malheureuses contre un duc de Frise et contre ce Guillaume qu'il avoit irrité par une imprudente ironie (1).

(1) Guillaume étoit d'un embonpoint excessif : Philippe s'avisa de demander un jour quand il accoucheroit ; et cette plaisanterie coûta la vie à quelques milliers d'hommes.

Si nous ne craignons pas de trop étendre les limites de cette histoire , nous parlerions de l'insolente fierté de ce Grégoire VII, qui osa, du haut du siège pontifical , foudroyer presque tous les monarques de l'Europe; qui abaissa à ses pieds l'empereur Henri IV, dégrada le roi de Pologne; et voulut soumettre à un tribut humiliant la France et l'Angleterre. Mais c'est ailleurs qu'on doit chercher et suivre tous les excès d'un orgueil intolérable , qui sont tout à la fois la honte du saint Siège et celle des princes qui n'eurent pas le courage de se soustraire à son empire.

Faut-il le publier ! les vices de Philippe replongèrent la France dans toutes les calamités , dans tous les brigandages de l'anarchie ; et , sans le courage et l'intrépidité naturelle du jeune Louis ; qu'il avoit associé à son pouvoir , son règne fût devenu un des plus désastreux de notre histoire : sa malheureuse passion pour Bertrade l'avoit avili aux yeux de tout son peuple , et l'exposa à une dégradation qu'il n'avoit que trop méritée.

Plus nos rois avançoient avec la marche des siècles , plus ils sembloient reculer vers l'ignorance et la barbarie. Philippe fut le second roi de cette troisième dynastie qui se laissa frapper d'excommunication , et se résigna à cette flétris-

sure qui refroidissoit l'amour des sujets les plus fidèles , et fournissoit aux grands vassaux un motif d'insurrection et d'indépendance.

Depuis que Guillaume étoit devenu roi d'Angleterre , il étoit plus éloigné que jamais de reconnoître le roi de France pour son suzerain. Mais il étoit , comme lui , en proie à des malheurs domestiques : il avoit rencontré dans un fils l'ambition d'un héros qui exigeoit de son père une souveraineté qu'on lui contestoit , et qu'il obtint les armes à la main ; tandis que Philippe voyoit le courage et la piété filiale du jeune Louis aux prises avec la perfidie de l'indigne compagne qu'il avoit associée à sa grandeur. Ce sont ces dissensions intérieures et privées qui donnent à notre histoire une teinte sombre et une marche languissante. Cependant elles ont une si grande influence sur le sort des peuples , qu'on ne peut pas les passer toutes sous silence ; qu'il nous suffise de savoir qu'il ne tint pas à Bertrade que ce fils de Philippe , qui avoit rendu des services si éclatans au monarque , en se montrant , comme un nouvel Hercule , la terreur de tous les petits tyrans , ne perdit la vie en Angleterre , ou ne montrât en France des suites du poison qu'elle lui avoit fait donner : si ses criminelles tentatives eussent eu le succès qu'elle en espéroit ,

on ne pourroit calculer les maux qui seroient résultés de cet épouvantable régicide, puisque l'ascendant qu'elle avoit sur Philippe ne permettoit à ce malheureux prince ni de protéger son peuple, ni de venger son fils.

Ce que la politique et la puissance royale n'auroient pas osé tenter sous nos foibles rois, l'aveugle fanatisme le produisit. Tout à coup les esprits furent frappés d'une contagion religieuse, qui les enflamma au point de se détacher des intérêts les plus chers, pour aller disputer à des infidèles la Terre Sainte qu'ils profanoient. Un ermite, indigné des outrages et des humiliations qu'éprouvoient de pieux pèlerins qui franchissoient des contrées désertes pour aller se prosterner devant le Saint Sépulcre, communiqua à tous les chrétiens ses projets de vengeance. Déjà il étoit parvenu à entraîner sur ses pas une multitude d'hommes armés qui se croyoient précédés d'un ange exterminateur, mais qui, dans leur égarement, portoient le ravage dans tous les lieux de leur passage. Comme ils dirigeoient leur marche par le pays des Hongrois, ils éprouvèrent plus d'une fois les effets d'un soulèvement général, et périrent, pour la plupart, avant d'arriver à cette contrée qu'ils s'étoient promis de conquérir.

Un des plus heureux effets de cet égarement religieux, fut l'héroïque abandon que firent plusieurs grands vassaux de leurs domaines, pour se précipiter dans cette nouvelle carrière de gloire. Le clergé s'enrichit des domaines qui lui étoient vendus à vil prix, et le monarque se fortifia par l'absence des propriétaires, qui se flattoient d'échanger ces biens périssables contre une couronne immortelle. Philippe, qui n'avoit plus d'ennemis à craindre dans l'intérieur de son royaume, et que l'Angleterre laissoit paisible, termina sans gloire un règne de cinquante ans, qui tira sa célébrité de la création de plusieurs ordres religieux que le temps a détruits. La nation doit cependant savoir gré à ce prince d'être demeuré fidèle à son poste, et de s'être préservé de cette contagion qui, depuis, troubla l'esprit d'un saint roi, et fit perdre à la France tout le bien qu'elle devoit attendre de ses éminentes qualités et de ses vertus.

Louis, qui méritoit un surnom plus auguste que celui de *le Gros*, et qui s'étoit déjà montré redoutable aux grands vassaux sous le règne de son père, auroit dû leur inspirer des sentimens de respect et de crainte lorsqu'il reçut l'épée royale des mains du clergé qui le couronna une seconde fois. Mais une aveugle présomption et

l'habitude du brigandage, les entraînèrent dans des entreprises où ils échouèrent successivement. Il se soit trop long de rapporter ici ces malheureux triomphes remportés sur la félonie et la rebellion; voyons plutôt le monarque françois aux prises avec un ennemi plus digne de son courage : c'étoit Henri, héritier des richesses et de la souveraineté de Guillaume-le-Conquérant. En vain Louis, animé d'une bravoure chevaleresque, voulut - il ne devoir qu'à lui seul l'honneur de la victoire, son rival rejeta le défi qu'on lui proposoit, et il fallut qu'une bataille fit triompher le prince qui vouloit épargner le sang de ses soldats. Henri vaincu eut recours à ce moyen devenu si familier à la nation qu'il commandoit : il suscita contre son rival plusieurs vassaux puissans et ambitieux, tels que les comtes de Champagne, de Poitou et de Bourgogne, dont la ligue détourna les armes de Louis; mais, après avoir châtié les séditeux, il réduisit le duc de Normandie à lui rendre hommage pour ce grand fief et pour celui de la Bretagne qui s'étoit élevé à une souveraineté indépendante.

Cette supériorité que Louis avoit prise sur son rival ne fut pas de longue durée. On peut reprocher à la mémoire de ces deux rois, d'avoir fait jouer l'un contre l'autre les ressorts

d'une politique imprévoyante et condamnable. En excitant réciproquement les sujets à la rébellion contre leurs souverains, n'étoit-ce pas allumer des torches de discorde, et se faire la guerre avec des flammes qui dévoreroient leurs états ?

Un des faits qui honorent et qui caractérisent l'esprit national, ce fut l'accord spontané de tous les seigneurs, de tous les vassaux de la monarchie, pour opposer à l'empereur Henri V une armée si nombreuse et si formidable, que sa seule vue le fit reculer d'effroi.

Il n'y eut jamais plus de guerres et plus de traités de paix entre la France et l'Angleterre que sous ces deux rivaux couronnés, qui paroissent et disparaissent sans cesse à la tête de leurs armées, et furent alternativement vainqueurs et défaits. Mais le grand avantage qui demeura au monarque françois, ce fut de paroître toujours généreux dans la victoire, tandis que le roi d'Angleterre se montra cruel, impitoyable dans ses vengeance, et exerça sur ses vassaux séditieux moins la sévérité d'un maître que la fureur d'un bourreau.

En suivant Louis jusqu'à sa dernière heure, j'aurois peut-être dû parler du pompeux couronnement de Louis-le-Jeune son fils. Innocent II, qui sacra ce prince sous les yeux de son

père, parut trop modeste aux prélats italiens, en acceptant un siège qui ne l'élevait pas au-dessus de celui du monarque. Je dois dire encore que son règne fut éclairé des lumières du vertueux Suger; qu'il vit briller le zèle trop ardent de Saint Bernard, qui mériterait encore plus notre vénération s'il eût toujours conservé l'aumôlité d'un moine, et s'il s'étoit montré moins jaloux d'accroître les richesses et l'ascendant du clergé.

Mais ce que la nation ne doit pas oublier, c'est le service que ce monarque rendit à la grande majorité de la population, en la tirant de l'état d'esclavage et d'opprobre où l'orgueil de la noblesse et l'ambition du clergé la laissoient croupir. Le peuple n'étoit qu'un immense troupeau de bêtes de somme, sur lequel les seigneurs avoient droit de vie et de mort : attachés à la glèbe dans les campagnes, ces malheureux étoient désignés sous le nom de *serfs*; les habitans des cités étoient un ramas d'artisans que, dans un langage barbare, on flétrissoit du nom d'*hommes poètes*, c'est-à-dire de sujets retenus sous le pouvoir. Louis VI métamorphosa, par de sages réglemens, les premiers en cultivateurs propriétaires, et les autres en citoyens. Peu à peu cette immense portion de la France revint à sa première origine, et fut

trouvée digne de figurer dans les grandes assemblées sous le titre de tiers-état. Pourquoi faut-il qu'elle ait plus d'une fois donné lieu à la souveraineté de se repentir de lui avoir rendu une justice que la nature et la raison réclamoient !

Si l'on n'a pas jeté un regard trop fugitif sur les tableaux que j'ai jusqu'à présent essayé de tracer, on a dû voir que nos dynasties ont été successivement affectées de maladies morales et politiques qui ont miné leur existence et devoient accélérer leur destruction. Les divisions et subdivisions du pouvoir et de la souveraineté ont répandu dans la première des germes de haine et d'ambition qui l'ont anéantie ; la prépondérance que la seconde laissa prendre à la puissance spirituelle, finit par l'étouffer. Nous verrons par la suite bien des causes concourir à l'affoiblissement et à la destruction de la troisième.

Louis-le-Jeune étoit redevable à son père de l'abaissement de ses vassaux, et il pouvoit se conserver sur eux une domination imposante. Le duc de Normandie, engagé dans des guerres contre l'empereur d'Allemagne, n'étoit plus un rival dangereux. L'affranchissement des communes étoit une nouvelle digue qu'il pouvoit opposer aux attaques du clergé et aux prétentions des barons. En se conciliant l'amour du

tiers-état, il se rendoit formidable à celui des deux ordres qui auroit tenté d'ébranler sa puissance. Mais, pour maintenir cette paisible prépondérance, il falloit se garder d'abandonner son peuple, d'aller loin de ses états chercher une gloire incertaine et périlleuse; ne pas épuiser ses trésors dans une entreprise téméraire, ne pas tarir les sources de la population en exposant une jeunesse florissante à tomber dans les pièges de la perfidie, et à périr de faim et de misère, pour enlever à des barbares une petite contrée qui ne pouvoit jamais devenir une province de l'empire.

Louis-le-Jeune, justement irrité contre le comte de Champagne, s'étoit abandonné à un excès de vengeance qu'il ne se pardonna pas; mais il crut que le ciel couvrirait cette faute de son indulgence, s'il alloit déployer son courage contre les profanateurs de la Terre Sainte. Parce qu'il avoit impitoyablement livré aux flammes treize cents habitans de Vitry, qui s'étoient réfugiés dans une église, il se flatta de se réconcilier avec le créateur des hommes en détruisant des milliers d'infidèles. Il se laissa entraîner dans cette erreur par cet abbé de Clairvaux (1), qui lui prédisoit au nom de Dieu le plus éclatant des triomphes.

(1) Saint Bernard.

Jamais zèle ne fut plus aveugle que celui de cet éloquent inspiré. Il n'avoit pas prévu que la jalousie secrète de Manuel Comnène lui feroit cacher, sous les dehors d'une amitié feinte, toutes les noirceurs de la perfidie, et que cet empereur, après avoir reçu Louis à sa cour comme un frère qu'il vouloit secourir de tout son pouvoir, le dirigeroit dans des routes périlleuses, livreroit son armée à la famine, à tous les besoins, et qu'enfin il se concerteroit avec les infidèles pour faire échouer ses projets. Déjà l'empereur Conrad avoit été victime de la dissimulation de ce perfide Grec. Une armée fortifiée d'une immense cavalerie s'étoit déjà anéantie au milieu des déserts les plus arides, et Louis-le-Jeune, qui devoit réunir la sienne à celle de son noble émule, eut la douleur de le voir sous les traits d'un fugitif que le malheur et la misère avoient humilié. Comment un exemple aussi déplorable ne dessilla-t-il pas les yeux du monarque françois? Comment les deux souverains ne revinrent-ils pas, animés d'une juste vengeance, sur l'insidieux Comnène, et ne s'emparèrent-ils pas de sa capitale, où l'empereur d'Allemagne auroit reçu tous les secours qu'il attendoit de ses états (1)?

(1) La conduite des Grecs envers les Latins est un de ces problèmes historiques où l'on peut défendre les

Si Louis eût suivi ce plan tracé par la sagesse et la politique , il auroit eu à sa disposition tous les vaisseaux nécessaires au transport de son armée , et ses jours n'auroient point été en péril , comme ils le furent , lorsqu'assailli par une troupe de Sarrasins , il se défendit seul contre ces barbares , en opposant son bouclier à leurs traits , et abattant ceux qui tentoient de l'approcher pour s'enrichir de sa dépouille. Mais ce n'étoit pas seulement par la perfidie des Grecs que cette expédition devoit être traversée : un prince d'Antioche se montra aussi fourbe et aussi déloyal que Comnène envers Louis ; et tous les efforts des chevaliers françois se brisèrent contre les murs de Damas , dont la conquête paroissoit être de la plus grande importance pour assurer celle de Jérusalem. Conrad et Louis , découragés par tant de contradictions , abandonnèrent la Terre Sainte , qui devenoit le tombeau de leurs soldats , et ne s'occupèrent plus que de rentrer chacun dans leurs états avec les foibles débris de leurs armées.

deux opinions opposées avec des moyens de succès. Si la politique pouvoit conseiller aux Francs de se rendre maîtres de Constantinople , il n'y a pas à se récrier qu'elle ait appris aux Grecs à se défendre d'aussi dangereux alliés.

Telle fut l'issue d'une entreprise plus pieuse que raisonnable, et qui plongea dans le deuil une multitude de familles trop douloureusement désabusées.

Si j'étois plus occupé des considérations de la politique que des sentimens de l'humanité, je dirois que l'empereur d'Allemagne et le roi de France ayant réciproquement de grands malheurs à réparer, et une humiliation semblable à effacer dans une cause qui leur étoit commune, furent peut-être moins disposés à se faire la guerre; que le séjour des François chez les Grecs et parmi les habitans de l'Asie, leur communiqua quelques lumières qu'ils rapportèrent au sein de leur patrie encore barbare; qu'ils apprirent à se défendre d'un zèle plus ardent qu'éclairé, et à ne plus ajouter foi à l'enthousiasme de la superstition. Mais ce qui dédommagea véritablement la France de la trop longue absence de son roi et de la perte de ses guerriers, ce fut la sage administration de Suger. Tout le mal qu'avoit produit un abbé de Clairvaux fut réparé par un abbé de Saint-Denis. Ce digne régent, investi du pouvoir royal, se montra supérieur à son siècle et aux passions du clergé, par l'ordre qu'il établit dans les finances, par la discipline militaire qu'il maintint dans le peu de troupes laissées pour la défense

du royaume, par le soin qu'il prit de fortifier les frontières, par les lumières qu'il fit jaillir de deux conciles pour dissiper les ténèbres de trois hérésies naissantes (1). Aussi, lorsque la calomnie essaya de le dégrader dans l'esprit du monarque, n'eut-il à opposer pour sa justification que l'usage qu'il avoit fait de son autorité trop passagère.

Pent-être aura-t-on peine à concilier l'ignorance générale dans laquelle étoit plongée la grande majorité de la nation, avec les écrits qui nous ont été transmis sous les noms de Saint Bernard et du malheureux amant d'Héloïse (2), qui vivoient à cette époque. Mais, pour éclaircir cette contradiction, il suffit de se rappeler que tous ceux qui brilloient alors dans les chaires étoient nourris des écrits des docteurs qui les avoient précédés; qu'ils parloient les langues des Chrysostôme et des Augustin, et que leurs ouvrages ne seroient pas lisibles si leurs idées n'étoient pas revêtues d'une latinité qui, sans être pure, a conservé la noblesse et la véhémence de cette belle langue.

(1) Il fallut ranger alors parmi les ennemis de l'église ce gentilhomme breton, nommé Eon, qui vouloit se faire reconnoître pour Dieu, fondé sur ce passage de la fin de certaines prières : *Per eum qui venturus est.*

(2) Abélard ou Abailard.

L'histoire des monarchies ressemble trop à ces grands dessins où l'artiste ne présente sur le premier plan que les rois et quelques grands personnages; la multitude se perd dans l'enfoncement, et paroît rejetée dans les ombres: fixons donc nos regards sur le monarque, luttant, dans la modestie et la simplicité de ses mœurs, contre les caprices et l'inconstance d'une reine qui blesse son honneur par ses scandaleuses amours. Le cœur de l'époux en fut tellement ulcéré, qu'il aima mieux perdre la Guienne que de conserver l'infidèle qui lui avoit apporté cette riche province en dot. Un divorce prononcé solennellement rendit à la princesse la libre disposition de sa main et de son duché; elle offrit l'un et l'autre au duc de Normandie, qui devint tout à coup le plus puissant vassal de la France (1). Le roi comprit alors qu'il avoit plus écouté son ressentiment que la politique, et déclara la guerre à son heureux rival; mais d'humbles soumissions le désarmèrent, et il ne tarda pas à voir celui qui lui rendoit hommage comme à son seigneur, porté sur le trône d'Angleterre par la mort d'Etienne qui, après lui avoir longtemps disputé la Normandie, consentit à le nommer son héritier.

(1) Henri, comte d'Anjou, bientôt après roi d'Angleterre sous le nom de Henri II.

C'est à cette époque que remonte l'origine des guerres désastreuses qui ont si long-temps armé l'une contre l'autre deux nations rivales, et placé depuis le vassal sur le trône du légitime souverain. Cependant la valeur de Louis repoussa l'ambition de Henri; et ces deux rois, tantôt divisés, tantôt alliés, se réunirent contre Frédéric I^{er}, empereur d'Allemagne, si connu sous le nom de Barberousse. Ils maintinrent sur le siège apostolique un pape Alexandre, qui ne leur manifesta la reconnoissance qu'il devoit à leur zèle qu'en daignant les considérer, du haut de son orgueil, comme de fidèles serviteurs de l'église.

Quelle tâche pénible pour l'historien, que celle de n'avoir à décrire que des combats, que des sièges qui produisent des traités aussitôt rompus que formés; des règnes dont toute la politique s'est réduite à diviser les vassaux pour les affaiblir par des querelles toujours renaissantes, à prévenir des alliances qui les auroient rendus redoutables; où la victoire est comptée pour tout, et le sang des hommes pour rien; où le noble paroît fier de son ignorance; où le clergé abuse de son savoir; où le prince qui brave la mort dans les combats, frémit à la seule menace d'une excommunication; où les monarques ont si peu le sentiment de leur gran-

deur, qu'ils n'osent réprimer l'insolence d'un prêtre par la puissance de la loi, et le font périr sous le fer des assassins ! Voilà ce que l'histoire de ces temps d'ignorance et de barbarie nous apprendra ; et si nous n'accordons pas à un archevêque de Cantorbéry (1) la palme du martyr, pour avoir ainsi succombé sous les coups que lui portèrent quatre favoris du roi d'Angleterre, nous ne pourrons pas non plus nous défendre de gémir de cette vengeance sacrilège. Elle fut bien funeste à celui qui l'exerça, car jamais humiliation ne fut comparable à la sienne.

Ici l'histoire du monarque anglois et celle du roi de France semblent se confondre, puisque c'est la France qui va devenir le théâtre de la guerre entre Henri et ses enfans. Le père, intimidé des suites de l'assassinat qu'il a provoqué, a l'imprévoyance de faire couronner l'aîné de ses fils ; mais ce prince n'a pas plutôt reçu les marques de la royauté, qu'il croit pouvoir prétendre à l'indépendance et à la souveraineté. Il trouve dans Louis un protecteur de son ingratitude.

Il falloit alors que les lumières du christia-

(1) Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, qui opposa une résistance opiniâtre aux prétentions de Henri II, au sujet des immunités ecclésiastiques.

nisme fussent bien fausses, puisqu'elles permettoient l'alliance des actes les plus révoltans et des pratiques les plus superstitieuses. Comment un roi pénétré de l'esprit de l'évangile, auquel on reprochoit d'avoir eu plutôt l'humilité d'un moine que la dignité d'un monarque, pouvoit-il appuyer les prétentions d'un fils dénaturé, qui soulevoit contre son père tous les sujets de ses états? Étoit-ce pour une semblable cause qu'il devoit exposer le sang de son peuple, et provoquer la fureur d'un ennemi aussi redoutable que le roi d'Angleterre? D'un autre côté, ce fier Henri, si jaloux de son pouvoir, si terrible dans ses vengeances, si habitué à voir tout plier sous ses volontés, devoit-il se laisser abattre par les foudres que lançoit contre lui la cour de Rome? Tout couvert du sang de ses ennemis qu'il avoit dispersés, comment put-il se dégrader jusqu'au point de se revêtir d'un habit de pénitent, de s'en dépouiller devant un autel, et de recevoir cinq coups de discipline de la main de chaque prélat qui voulut jouir de son humiliation et le punir d'avoir sacrifié à sa vengeance un de leurs confrères? Faut-il s'étonner que le chef de l'église devint de jour en jour plus superbe, et s'élevât au-dessus des trônes de la terre, lorsque les princes qui y étoient assis s'avilissoient ainsi devant sa puissance?

Nous occupons pas davantage de Louis VII, qui n'a laissé aucun monument de sagesse, qui n'a point honoré sa longue domination par des institutions utiles, par des réglemens salutaires; qui fut trop loué par le clergé, dont il protégea les privilèges, et trop blâmé de ses fautes, qui appartenoient plus à l'ignorance de son siècle qu'à la foiblesse de son caractère.

HUITIÈME DISCOURS.

L'affranchissement des serfs n'accélère pas la marche des lumières. — Philippe-Auguste. — Rues de Paris pavées. — Richard Cœur-de-Lion roi d'Angleterre. — Troisième Croisade ; son mauvais succès. — Philippe attaque les états de Richard pendant sa captivité. — Jean Sans-Terre. — Meurtre d'Arthur , duc de Bretagne. — Condamnation de Jean , comme vassal félon. — Conquête de ses fiefs de Normandie , de Touraine , d'Anjou , de Poitou. — Raimond , comte de Toulouse. — Sa tolérance à l'égard des Albigeois est le prétexte d'une Croisade formée pour le dépouiller. — Ligue de Jean Sans-Terre , du comte de Flandre et de l'empereur Othon contre la France. — Bataille de Bouvines. — Victoire et triomphe de Philippe. — Son fils Louis appelé au trône d'Angleterre , et forcé d'y renoncer. — Qualités et fautes de Philippe.

DÉJÀ nous touchons à la fin du douzième siècle , et les lumières d'une saine raison n'éclaircissent ni les dogmes , ni la législation , ni la police , ni l'administration , ni le droit public. Nous avons vu les habitans des cités et des campagnes sortir de l'état de servitude par un sage règlement de Louis-le-Gros ; mais un

demi-siècle s'est écoulé depuis que le François
 s'est élevé au titre de *citoyen* ; et si son exis-
 tence est plus libérale , son esprit n'en est pas
 plus cultivé ; il semble même être devenu plus
 accessible à l'erreur , et plus propre à recevoir
 des germes d'hérésie. Les parlemens n'ont point
 encore été créés ; les conseils des rois sont for-
 més d'une réunion d'hommes occupés de dé-
 fendre leurs prérogatives , de maintenir leurs
 usurpations ; ils n'ont pas même la pensée de
 l'intérêt national , toute la patrie est dans leurs
 domaines. Voyons si Philippe , qu'on a décoré
 du titre d'*Auguste* , justifiera ce surnom que
 l'histoire lui a conservé. Heureusement pour
 lui , et encore plus pour son peuple , son en-
 fance a été confiée à un sage instituteur , qui ne
 s'est pas seulement occupé de le faire briller
 dans les exercices du corps , et de lui inspirer
 ce courage dont ses ancêtres n'ont donné que
 trop de preuves dans les combats qu'ils ont
 livrés tantôt à leurs vassaux , tantôt aux sou-
 verains jaloux de leur puissance : doué d'un
 esprit plus éclairé que ses prédécesseurs , à peine
 a-t-il seize ans , et déjà il a prouvé qu'il n'a be-
 soin d'être guidé ni par un comte de Flandre
 qu'on lui avoit donné pour tuteur , ni par une
 mère qui se flattoit de gouverner sous son nom.
 La capitale dut à ce prince l'important service

de n'être plus une ville de boue, et de ne pas paroître sortir de la fange. Jusqu'à lui, nul monarque n'avoit songé à fixer le sol sous la pierre, et à garantir les passagers de ces enfoncemens multipliés par le poids des chariots et la marche des chevaux qui traversoient cette grande cité. Peut-on se former une idée de ce que devoient être les rues de Paris après de longues pluies, ou dans la chute et la fonte des neiges? quels étoient aussi l'embarras, les périls des habitans qui erroient la nuit, au milieu des ornières ou des boues amoncelées? Si Philippe-Auguste opéra aux dépens de son trésor ce merveilleux changement, comment la reconnaissance des Parisiens ne lui érigea-t-elle pas une statue, puisqu'ils lui étoient redevables de la salubrité de l'air, et de la facilité de communiquer entre eux et le jour et la nuit?

Nous nous sommes trop long-temps occupés de ces guerres du monarque contre des vassaux rebelles, pour en parler encore; nous passerons également sous silence ces débats qui s'élevèrent au sein de la France, entre le roi d'Angleterre et ses fils, et dans lesquels Philippe ne prit que trop de part. Alix, une de ses sœurs, avoit été promise à l'aîné des enfans du roi d'Angleterre; et ce vieux monarque, que nous avons vu couvert du cilice, avoit arrêté

sur sa bru des regards criminels, et devancé les amours de son fils. Dominé par cette passion incestueuse, il éludoit d'accomplir une union cimentée par plusieurs traités; et ce ne fut qu'après bien des combats, où la victoire favorisa toujours les armes de Philippe, que Henri consentit enfin à se détacher du dépôt qu'on lui avoit imprudemment confié, et à partager son trône avec Richard. Mais, pourrat-on le croire? cette Alix, qui avoit armé le bras du fils contre le père, ne fut bientôt plus jugée digne de partager sa couche, et Philippe n'osa pas insister sur une union qui auroit offensé la nature et les lois (1). Le vieux Henri, épuisé de fatigues, dévoré de chagrins domestiques, ne tarda pas à payer à la mort le tribut qu'elle impose aux monarques comme aux sujets. L'autorité dont il avoit été si jaloux, et dont il avoit trop souvent abusé, lui échappa.

(1) Le mariage de Richard et d'Alix fut d'abord ajourné jusqu'après la Croisade où les deux jeunes rois s'étoient engagés, et qui eut lieu peu après la mort de Henri II. Mais Richard, pendant son séjour en Sicile, d'où il ne partit qu'au printemps de 1191, conclut son mariage avec Bérengère, fille de Sanche VI de Navarre. Alix, rendue à son frère après la Croisade, épousa le comte de Ponthieu.

Richard , qui s'étoit jusqu'alors reconnu le vassal de Philippe , devint son égal en montant sur le trône d'Angleterre.

Une nouvelle scène va s'offrir à nos regards ; et si nous ne voulons pas perdre de vue les deux monarques , il faut nous résoudre à les suivre jusque dans la Palestine , puisque tous deux , égarés par des idées chevaleresques , sont devenus rivaux de gloire , et ont juré de punir le grand Saladin des triomphes qu'il a remportés sur des princes chrétiens , auxquels il a enlevé jusqu'au signe sacré de notre rédemption. Voilà donc encore la pieuse entreprise des premiers croisés renouvelée. Ce n'est plus à la voix de deux missionnaires que marchent de redoutables armées ; c'est à celle de Baudoin et de Lusignan , menacés de perdre leurs états et de passer sous le joug des infidèles (1). Cette guerre aura-t-elle une issue plus heureuse que celles qui l'ont précédée ? Hélas ! après quel-

(1) Ce fut la perte de la bataille de Tibériade , livrée en 1187 , par Lusignan , roi de Jérusalem , à Saladin , qui acheva de ruiner les affaires des chrétiens en Orient , et détermina la troisième Croisade , dont Philippe avoit commencé les préparatifs dès l'an 1188. Il imposa , à cette occasion , le subside extraordinaire qu'on appela *dîme saladin*.

ques triomphes passagers , après la prise d'une seule ville , assaillie et défendue avec une égale valeur (1), Richard abandonnera sa conquête et tombera dans une horrible captivité. Le roi de France , qui a remis le gouvernement de ses états à la prudence d'une mère qui ne trompa point ses espérances , reparoîtra aux yeux de ses sujets avec des signes de difformité qui feront soupçonner les effets d'un poison donné par la perfidie (2). C'étoit pour la seconde fois que la France voyoit le repentir entrer dans l'âme de ses imprudens monarques , et payoit de ses trésors et du sang de ses chevaliers la stérile gloire de disputer à l'impie une conquête que le ciel ne permettoit pas qu'on lui arrachât. Heureuse si cette double expérience eût préservé un prince plus digne d'éloges , du malheur de succomber dans un semblable dessein !

Jusqu'à présent Philippe s'est montré sous les traits d'un noble et généreux chevalier , sa vie n'est encore souillée d'aucune tache , et

(1) Acre, où les François étoient arrivés dès le 20 avril 1191 , et qui ne se rendit que le 13 juillet suivant , après qu'ils eurent été joints par Richard.

(2) Philippe avoit été attaqué d'une maladie qui lui fit tomber les ongles et les cheveux.

l'éclat qui brille sur sa tête réfléchit sur toute la nation. Pourquoi faut-il que nous ayons à lui reprocher une déloyauté qui le dégrada aux yeux de l'Europe entière? Richard, son frère d'armes, son émule de gloire, qu'il devoit protéger et comme son allié et comme son vassal, languit dans une prison où le retient un impitoyable empereur d'Allemagne : non-seulement il ne fait pas d'efforts pour le délivrer (1), il abuse de son malheur en lui déclarant la guerre, se propose de partager ses états avec un frère du captif, qui bientôt prouve qu'il mérite encore plus le nom de Jean *sans honneur* que celui de Jean *sans terre*, en immolant trois cents François qu'il a appelés autour de lui sous les dehors de la protection et de l'amitié. Voilà de ces traits qu'on ne rencontre pas dans les histoires anciennes, et que nos histoires mo-

(1) L'inimitié qui s'étoit élevée entre Richard et Philippe dès le commencement du voyage de la Terre Sainte, et que le premier avoit provoquée par la hauteur et les éclats de son caractère intraitable, dispensoit bien Philippe de prendre les intérêts d'un vassal, au fond son ennemi ; il pouvoit aussi être justement irrité de sa conduite envers les François qu'il avoit laissés en Palestine : cependant on ne peut disconvenir que le choix du moment pour commencer les hostilités, n'a pas été d'une politique très-généreuse.

dernes ne nous offrent que trop souvent. Philippe tira une éclatante vengeance de cette atroce perfidie ; mais le sang qu'il versa dans la ville d'Eyieux , le feu qu'il mit aux maisons des habitans , la destruction de leurs églises , ne furent que des calamités de plus ajoutées à celles qui désolent la terre ; elles n'atteignoient pas le traître qui s'étoit réfugié dans son île.

Cependant Richard, déchaîné, revint avec la fureur d'un lion dans ses états, et fit une guerre à outrance à Philippe, qui ne se montra pas moins terrible dans les combats que ces deux ennemis se livrèrent. C'est en lisant le récit des ravages de leurs armées, des incendies qu'elles multiploient, des désolations qu'elles répandoient dans les campagnes, qu'on est pénétré de cette vérité : *Que les égaremens des rois sont une calamité pour le peuple* (1).

On n'avoit point encore vu en France de haines aussi violentes, aussi prolongées que celles dont se montrèrent animés l'un contre l'autre Richard et Philippe. Leurs trêves n'étoient que des jours de repos qu'ils donnoient à

(1) Ce fut dans cette guerre, qui dura quatre ans, que Philippe, surpris près de Blois, perdit tous les titres de la couronne, dont les rois se faisoient suivre dans leurs expéditions, et qui sont restés en Angleterre.

leurs armées; s'ils faisoient un traité de paix, c'étoit pour pouvoir méditer de nouvelles guerres: la démarche la plus indifférente devenoit un prétexte de rupture ou d'invasion. Ce Richard, auquel on avoit donné le surnom de *Cœur-de-Lion*, en montrait tout le courage, et l'on ne dut pas regretter que la main d'un arbalétrier ait abrégé les jours de cet infatigable ennemi du monarque françois (1). Jean Sans-Terre, qui lui succéda, avoit mis trop à découvert sa perfidie et la noirceur de son âme, pour que l'on dût ajouter quelque confiance à ses protestations de respect et d'attachement envers son suzerain; mais la dissimulation étoit alors la morale des princes. Il ne faut donc pas s'étonner si ce nouveau roi d'Angleterre fut reçu avec magnificence à la cour de Philippe, et s'il se montra bientôt son ennemi. Aussi, les guerres à peine assoupies recommencèrent-elles avec acharnement. Le jeune Arthur, neveu de Jean, qui avoit eu pour apa-

(1) Richard périt en assiégeant Chalus, bicoque près de Limoges, où il croyoit un trésor caché; un archer, nommé Gourdon, dont il avoit tué le père et les frères, lui décocha le trait dont il périt. Le roi, avant sa mort, ordonna qu'on lui laissât la vie; mais il fut écorché vif.

nage le duché de Bretagne, fut poignardé de la main de son oncle; irrité de cet acte tyrannique, Philippe s'éleva tout à coup à la dignité de son rang suprême, fit citer à son tribunal cet assassin couronné, qui, n'osant comparoître, fut solennellement condamné à perdre la vie, et dépouillé de tous les fiefs qu'il possédoit en France. Mais qu'eût été ce jugement, si le courage de Philippe ne l'eût pas sanctionné par la victoire, et n'eût forcé le roi Jean à se réfugier dans son île ? Ce vaillant prince ne borna point ses conquêtes au duché de Normandie : il réunissait sous sa puissance la Normandie, la Touraine, le Poitou et l'Anjou. Il fit plus encore, il opposa à la cour de Rome, qui prétendoit limiter ses triomphes, la noble résistance d'un souverain qui a le sentiment de son rang et de ses droits.

Cependant, si nous jetons nos regards sur une autre partie de la France, quelles scènes affligeantes ne verrons-nous pas ! de combien d'humiliations des princes, fiers de leur indépendance, eussent été préservés, s'ils ne se fussent pas soustraits à l'autorité protectrice de leur monarque ! Raimond, comte de Toulouse, qui gouvernoit ses états avec une sagesse qui sembloit supérieure à celle de son siècle, avoit déjà des idées de tolérance qui attirèrent sur lui l'œil

farouche et inquiet du fanatisme. On ne tarda pas à lui faire un crime de laisser respirer quelques misérables atteints d'hérésie, et connus sous le nom d'*Albigéois*. Il fut tout à coup signalé à la chrétienté comme un ennemi de l'église, qu'il falloit exterminer. A l'instant une formidable Croisade est dirigée contre ses états; plusieurs princes sont assez aveugles pour s'y enrôler; et le valeureux Raimond, assailli par une armée de cinq cent mille hommes, a la douleur de voir ses places enlevées, ses sujets égorgés; les innocens ne sont pas plus épargnés que les coupables. Dans sa douleur, il va se jeter aux genoux d'un chef d'inquisiteurs, qui l'entraîne aux pieds des autels, et le frappe insolument de plusieurs coups de verges. Ses larmes ne peuvent désarmer ce délégué de la cour de Rome, qui n'encourage pas moins Montfort, le général de la Croisade, à poursuivre ses conquêtes et contre le comte de Toulouse et contre le roi d'Arragon; la puissance du pape même ne peut servir de rempart au malheureux Raimond, dont l'innocence est proclamée par le chef de l'église. Que de sang répandu, que de châteaux démolis au nom de cette religion qui seroit le plus beau présent que le ciel eût fait à la terre, si d'indignes ministres ne l'eussent pas profanée par d'exécra-

bles vengeances ! Qu'il nous suffise de savoir qu'une église , dans laquelle s'étoient réfugiés sept mille habitans , de tout âge , de tout sexe , fut impitoyablement livrée aux flammes par les ordres d'un de ces fanatiques , assez farouche pour répondre à ceux qui lui demandoient s'il falloit confondre dans la même destruction les innocens avec les coupables : *Dieu saura démêler les bons et les méchans* (1). Mais détournons nos yeux de ces scènes d'horreur , et portons-les sur Philippe-Auguste , qui va prouver qu'il est digne de passer avec gloire à la postérité.

Jean Sans-Terre s'est dégradé au point de se reconnoître vassal d'Innocent III ; et après avoir mis , par cette abdication honteuse , tous ses états sous la protection du pape , il pénètre en France , et se flatte de s'y maintenir , à la faveur d'une ligue formée entre un comte de Flandre et l'empereur d'Allemagne , contre le monarque françois , dont ils se sont déjà partagé la souveraineté dans leurs pensées présomptueuses. Philippe ne peut opposer aux Flamands et aux Impériaux , dont le nombre

(1) Le trait se passa à Beziers : la réponse horrible à laquelle il donna lieu n'est pas aussi bien constatée : les uns l'attribuent au comte de Montfort , les autres à l'abbé de Cîteaux.

s'élève à cent cinquante mille combattans, qu'une armée de cinquante mille hommes. Il y va du salut de la France, si les confédérés, prêts à fondre sur elle, ne sont arrêtés et dispersés. Un prélat expérimenté dans l'art de la guerre a disposé l'ordre de la bataille (1); Philippe commande le centre. Toute sa noblesse est animée du désir de se signaler sous les yeux de son prince; tous ses soldats ont juré de le défendre jusqu'à la mort. Des prodiges de valeur se font remarquer dans les deux armées; la victoire se balance long-temps: Othon et Philippe se cherchent mutuellement, un péril égal les menace; tous deux sont sur le point de devenir captifs; le danger qu'ils courent transforme leurs fidèles sujets en héros, tous s'élançant avec la même intrépidité au-devant de la mort; enfin la valeur françoise l'emporte, et sur les troupes de l'empereur, qui échappe par une fuite précipitée, et sur les Flamands, dont le prince reste au pouvoir du vainqueur.

Depuis l'existence de la monarchie, jamais roi des François n'avoit paru avec l'éclat d'un triomphe comparable à celui de Philippe, après

(1) Le chevalier Guérin, nommé à l'évêché de Senlis, et qui commandoit l'armée, *non mie pour combattre, mais pour admonester les barons.*

cette fameuse victoire de Bouvines. Tous les bourgs, toutes les villes qu'il traversa avec son armée, retentissoient de cris d'allégresse; les villageois, les citadins se précipitoient sur les pas du vainqueur pour lui témoigner leur amour et leur joie. Mais ce fut surtout dans la capitale que sa marche triomphale s'offrit avec le plus de pompe : la sombre tristesse des captifs, l'humiliation du comte de Flandre traîné dans un chariot découvert, contrastoient avec la fierté du héros et celle de sa noblesse victorieuse (1). Il ne manquoit à la gloire nationale que le plaisir de contempler à la tête de ces captifs le superbe Othon, qui étoit allé cacher sa honte au fond de l'Allemagne, et perdit tout à la fois l'honneur et l'empire.

(1) Le prince Ferrand, ou Ferdinand, de Portugal étoit devenu comte de Flandre par son mariage avec Jeanne, fille aînée du comte Baudoin I^{er}, empereur latin de Constantinople. Le peuple de Paris chantoit autour de la litière où il étoit enchaîné :

Quatre *ferrands* bien ferrés
Portent Ferrand bien enfermé;

Le François se battoit en ce temps-là mieux qu'il ne chantoit sa victoire. C'est à la bataille de Bouvines que l'on vit pour la première fois l'étendard royal semé de fleurs de lis; c'est au moins la première fois qu'il est fait mention de cet événement dans les historiens.

Il seroit superflu d'ajouter que Philippe n'eut besoin que de se montrer pour ramener à la soumission tous les rebelles, et faire fléchir devant lui les ambitieux qui avoient osé se livrer à des idées d'indépendance.

Sacrifions-nous la vérité à une juste admiration en jetant un voile sur la politique de Philippe qui, d'un côté, ménageoit l'ascendant de la cour de Rome, et de l'autre secondoit les entreprises de son fils sur le trône d'Angleterre, où toute la nation paroissoit l'appeler pour être à jamais délivrée d'un roi qui avoit tant de fois déshonoré sa couronne? Malheureusement pour le prince françois, la mort éteignit la haine qu'on portoit au roi Jean, et le peuple préféra l'autorité de l'ainé de ses fils à celle d'un étranger qui auroit fait tomber sa faveur sur les sujets de sa nation. Cette considération trop tardive fit perdre pour jamais à Louis une couronne qu'il ne porta que dix-huit mois, et qu'il avoit payée du sang de plusieurs François qui périrent en combattant pour sa cause; il dut même s'estimer heureux de se retirer dans les états de son père, à la faveur d'un traité plus honorable que sa situation ne permettoit de l'espérer.

On pourroit encore reprocher à la mémoire de Philippe, d'avoir vu d'un œil indifférent les cruautés exercées par le comte de Montfort sur

les vassaux du comte de Toulouse; de ne s'être pas interposé dans une guerre où le fanatisme déploya toutes ses fureurs, et d'avoir permis à son fils d'obéir trop docilement à la voix des inquisiteurs qui l'appelèrent à soutenir leurs criminelles usurpations. Mais quel prince peut se montrer à la postérité sans taches et sans reproches? Devoit-on attendre ce prodige d'un siècle où les ténèbres de la superstition obscurcissoient encore tous les esprits; où les prêtres et les prélats se soumettoient au joug d'une discipline flétrissante; où des princes humiliés, frappés de verges, se relevoient satisfaits d'une absolution gagnée dans l'opprobre et la souffrance? Honneur soit donc rendu à Philippe, pour n'avoir pas compromis la dignité de son rang avec une puissance trop redoutée, et lui avoir fait craindre une juste résistance à des prétentions scandaleuses !

NEUVIÈME DISCOURS.

Premiers établissemens d'instruction. — Corruption des mœurs. — Éléments de la force militaire. — Louis VIII dit Cœur-de-Lion. — Louis IX dit Saint Louis. — Ligue des grands vassaux. — Régence de la reine Blanche. — Continuation de la guerre contre les Albigeois ; pénitence du jeune Raimond de Toulouse. — Établissement de l'inquisition en France. — Vertus de Louis IX. — Passage de l'Empire grec dans les mains du comte de Flandre. — Formation en Italie des partis des Guelfes et des Gibelins. — Quelle eût pu être à cette époque la politique du roi de France. — Sa conduite ferme et indépendante entre le pape et l'empereur. — Révolte de la comtesse de la Marche ; défaite des Anglois qu'elle a appelés. — Maladie de Louis ; il fait vœu de se croiser. — Funeste expédition d'Égypte ; ses premiers succès. — Désordres de l'armée. — Échec des François à la Massoure. — Fautes de Louis. — Négociations avec le soudan. — Le roi est fait prisonnier. — Sa constance dans le malheur. — Deuil de la France à la nouvelle de ces désastres. — Les pastoureaux. — Opérations de Louis en Palestine. — La reine Blanche fait délivrer les serfs du chapitre de Paris. — Sa mort hâte le retour du roi. — Ordre judiciaire et justice de Louis. — Avantages inconsiderés qu'il accorde au roi d'Angleterre. — Ignorance et superstitions. — Louis , arbitre entre le roi d'Angleterre et ses barons. — Don du royaume de Sicile fait par

le pape à Charles d'Anjou. — Mort de Louis à Tunis.
— Reproches qu'on peut lui adresser effacés par ses
grandes qualités.

JE voudrois, en suivant le fil des règnes que nous avons à parcourir, n'arrêter l'attention de ceux qui m'entendent que sur des objets dignes de rester dans leur mémoire ; mais en vain les siècles se succèdent, celui des lumières n'arrive point. Une académie qui fut, dit-on, le berceau de l'Université, existe déjà ; Philippe lui a donné des statuts, mais il n'a pu lui communiquer la véritable science. Des maîtres entichés de sophismes, de systèmes absurdes, se glorifient d'avoir un grand nombre de disciples ; ils leur communiquent des erreurs avec leurs leçons. Comment parviendroient-ils à épurer les mœurs de la jeunesse, lorsqu'il existe des fêtes où la profanation s'introduit dans les temples et se mêle aux cérémonies religieuses ; où ce que l'on nomme un roi des Ribauds est autorisé, par une prérogative de sa charge, à percevoir des droits sur les jeux de hasard et sur la prostitution. Nos rois ont bien une armée permanente et soldée par eux ; mais la fleur de cette armée est une troupe de téméraires habitués à la licence, et dont on ose à peine contrarier la débauche, dans

la crainte d'éteindre leur courage : l'autorité semble avoir pour première règle de tout sacrifier à l'esprit militaire, et pour système, qu'elle sera toujours respectable tant qu'elle ne manquera ni de soldats, ni d'argent pour les payer. C'est dans cet état de choses que nous voyons Louis VIII monter sur le trône. Aussi ne fera-t-il rien de grand : il se maintiendra par son courage dans toutes les conquêtes de Philippe-Auguste; il repoussera Richard, frère du roi d'Angleterre, qui ose revendiquer les fiefs dont son père fut si justement dépouillé; il aura la foiblesse de ranimer cette Croisade dirigée contre le fameux comte de Toulouse, et de se montrer le docile instrument de la vengeance et de la cupidité d'un pape; il n'aura pas honte d'en accepter une domination conquise par l'injustice sur le malheur. Que d'autres louent sa chasteté, ses opinions religieuses, ses vertus domestiques; nous ne verrons toujours en lui qu'un prince guerrier, qui ne sut ni conserver la couronne qu'il avoit reçue d'Angleterre, ni rendre plus brillante celle dont il avoit hérité. Son père lui avoit, dit-on, prédit que s'il déclaroit la guerre au comte de Toulouse, il périrait dans cette injuste entreprise, et ne laisseroit à la France qu'un roi encore enfant : c'étoit prévoir de loin la vérité. Heureusement pour l'état;

cet enfant avoit une mère sage, éclairée , qui avoit déjà donné de grandes preuves de prudence et de courage.

Il falloit que la France fût un corps bien robuste et doué d'une constitution toute particulière , pour ne pas être épuisée par les combats sans cesse renaissans qu'elle avoit à soutenir et contre les puissances étrangères et contre ses propres enfans , qui lui déchiroient le sein et sembloient être altérés de son sang. Chaque règne qui se renouveloit , devenoit pour l'orgueil et l'ambition un prétexte de guerre. Si l'héritier de la couronne étoit encore dans l'enfance , c'étoit à qui des grands vassaux usurperoit son autorité sous le titre de régent ou de tuteur ; pour peu qu'on lui soupçonnât une âme douce et pacifique , on attaquoit son autorité par des réclamations injustes , par des offenses à la souveraineté.

A peine Louis IX fut-il signalé à toute la France comme l'héritier de la couronne , que les principaux ducs et barons s'éloignèrent du trône , et prirent une attitude menaçante. Se sentant trop foibles pour combattre isolément contre la puissance royale , ils formèrent une ligue redoutable , dans laquelle , pour la première fois , n'entra point le comte de Champagne. Par cette désertion , il excita toute la

fureur des princes ligués; ils s'emparèrent de plusieurs de ses villes, désolèrent ses domaines en y portant le fer et la flamme. Ce vassal, jadis si présomptueux et si redoutable, reconnut de quelle importance il étoit pour lui de se couvrir de l'égide de son suzerain; il appela à son secours la régente et le jeune roi, qui fit reculer devant son armée celle des rebelles, et se constitua l'arbitre et le juge des prétentions d'une reine de Chypre sur le comté de Champagne qu'elle vouloit enlever au neveu du précédent propriétaire dont elle se disoit la fille légitime, titre qu'on lui contestoit. Tel fut le premier acte qui honora la souveraineté de Louis IX et la régence de la reine Blanche sa mère.

A peine cette guerre étoit-elle terminée, qu'une autre, d'un genre bien différent, porta le trouble au sein de la capitale. Quelques écoliers de l'Université, très-peu lettrés, et qui avoient passé de beaucoup l'âge où l'on suit les écoles, s'étoient, dans une ivresse honteuse, abandonnés à des excès très-répréhensibles. La régente ordonna au prévôt d'en faire justice; malheureusement, cette justice ne fut point éclairée, et fit tomber ses coups sur des innocens, ce qui occasionna de nouveaux troubles et des actes plus séditeux. Mais devons-nous nous arrêter sur des débats qui n'eurent d'im-

portance que parce que la cour de Rome et la protection d'un roi d'Angleterre osèrent y intervenir ? Suivons Louis dans des actes d'un ordre plus relevé. Un comte de Bretagne ose tenter de se soustraire à sa dépendance ; il fait sentir à ce vassal l'ascendant de sa puissance par la prise de Bélesme , fortifiée avec art , et dont un rigoureux hiver sembloit encore défendre les approches. Frappé d'épouvante , le séditieux se hâte d'implorer le pardon du vainqueur. Louis IX se montre également terrible et indulgent envers quelques villes de Normandie qui furent assez déloyales pour vouloir rester sous la dépendance de l'Angleterre.

Cependant le jeune comte Raimond luttoit toujours avec un noble courage contre le fanatisme d'un légat qui faisoit pleuvoir toutes les calamités sur ses états. Cette Croisade, dont on nourrissoit le zèle, sous prétexte d'extirper l'hérésie, déracinoit tous les arbres, arrachoit toutes les vignes, incendioit les moissons, et faisoit éprouver les horreurs de la famine aux malheureux habitans de Toulouse. Leur prince, qu'on ne mettoit pas au nombre des hérétiques, mais auquel on faisoit toujours un crime de leur être favorable, essaya de soustraire ses sujets à une trop longue persécution ; il implora la justice de Louis : elle se montra bien foible ; mais peut-

on faire un crime à un jeune monarque soumis à la volonté de sa mère, de n'avoir pas déployé alors toute l'énergie, toute la fermeté qu'exigeoit la dignité de sa couronne; d'avoir composé avec les idées superstitieuses de son siècle, et de n'avoir pas préservé son illustre vassal de la honte de renouveler dans une église de Paris ce spectacle déplorable, qui offensoit tout à la fois et la dignité du souverain et la prérogative royale? Si quelques prélats triomphèrent, dans leur orgueil, de l'humiliation de Raimond, les dignes ministres de la religion durent en gémir.

Rien ne pouvoit être plus favorable à l'accroissement de l'autorité du clergé, que la flexibilité d'un jeune monarque, et la docilité religieuse d'une régente toujours prête à se soumettre à la volonté d'un pape ou à celle de ses légats : aussi voit-on, sous Louis IX, s'élever au sein de la France une domination bien plus impérieuse, bien plus despotique que celle du monarque et des lois. Un concile tenu à Toulouse établit ce terrible tribunal de l'inquisition qui devoit couvrir de son ombre toutes les provinces du royaume. Il fut enjoint aux évêques de députer dans chaque paroisse un prêtre et trois laïques, pour suivre à la trace tous les hérétiques, les rechercher dans toutes les maisons, les arracher des asiles les plus secrets, et pour

contraindre toutes les justices à prêter main-forte à ces perquisitions effrayantes. Un seigneur qui auroit osé tolérer dans ses domaines la présence de ces malheureux , étoit considéré comme leur complice , et encourroit la confiscation de ses terres. En rentrant volontairement dans le sein de l'église on n'échappoit pas à la flétrissure : deux croix ignominieuses portées sur le vêtement , devenoient le signe ostensible d'une erreur dont le repentir et la pénitence n'effaçoient pas la tache primitive. A l'égard de ceux auxquels la crainte des châtimens faisoit abjurer l'hérésie, ils étoient condamnés à une prison perpétuelle, et recevoient en alimens une légère portion de leurs biens confisqués. Les hommes arrivés à l'âge de puberté devoient jurer de demeurer fidèles à la religion catholique, de dénoncer les hérétiques, et de renouveler ce serment tous les deux ans. On enlevait aux laïques l'ancien et le nouveau testament, comme si ces livres eussent été des sources d'erreurs ; on ne leur laissoit que le bréviaire, le psautier et les livres d'office, à la condition qu'ils ne seroient pas traduits en langue vulgaire. Tel étoit le joug imposé aux simples sujets. Mais ce n'étoit pas assez pour cette autorité usurpatrice d'asservir ainsi le vulgaire, elle vouloit étendre encore son sceptre sur toutes les puissances,

en leur défendant de bâtir de nouveaux forts , de reconstruire ceux qui avoient été détruits, de ne former de ligue que contre les ennemis de la religion; elle enjoignit à tous les juges de rendre gratuitement la justice, et de publier ces statuts quatre fois l'année. Si l'on ne peut lire sans indignation un semblable décret, on a peine à se défendre d'un sentiment de pitié pour le prince qui eut la foiblesse de l'accueillir et de le sanctionner par une ordonnance qui en confirmoit presque tous les articles. Peut-être une fausse politique crut-elle y découvrir un moyen d'abaisser les grands vassaux, et de prévenir les ligues contre la puissance royale; mais il étoit encore plus de la sagesse du monarque d'intimider ses ennemis par la terreur de ses armes, qu'à la faveur d'un secours aussi insultant pour son pouvoir.

Si ce fut à sa soumission aux décrets de la cour de Rome, que Louis IX fut redevable des domaines du comte de Toulouse, quelle qu'en fût l'importance, il paya trop cher cette conquête, puisqu'elle ne fut acquise qu'en ternissant le lustre de sa couronne. Il lui rendit quelque éclat en faisant fuir devant lui Henri III, qui avoit osé reparoître avec une armée nombreuse sur le sol de la France, pour y recevoir l'hommage d'un comte de Bretagne, toujours

empressé à se montrer rebelle et déloyal.

Il a existé des rois qui ont fait de grandes fautes, et qui les ont couvertes par d'éclatantes victoires. Louis IX a eu ses erreurs, sans doute ; mais elles semblent s'être dérobées sous le voile de ses vertus ; et en effet , bien peu de rois en ont fait briller de si éminentes : c'est parce qu'il avoit pour ses sujets l'affection d'un père , que , regardant l'hérésie comme une maladie contagieuse , il se montra trop sévère envers ceux qui en étoient atteints ; ce fut parce qu'il se défioit des lumières de sa raison , qu'il suivit celles qu'il croyoit lui venir du ciel par l'organe des prêtres ; sa piété filiale lui inspiroit un tel respect pour la volonté de sa mère , qu'il conserva pour elle sur le trône la docilité d'un enfant. Personne n'ignore que son amour pour la justice étoit sa passion dominante , et qu'il se complaisoit à concilier des familles divisées par des jugemens qu'il rendoit dans toute la simplicité de sa sagesse. Il se refusoit à tous les plaisirs dispendieux , à toutes les représentations d'éclat , pour donner plus de pompe à la religion et soulager le peuple du poids des impôts.

Les célèbres historiens de l'antiquité savoient agrandir leurs personnages jusque dans les détails de leur vie privée : pourquoi les historiens modernes n'ont-ils pas le même art , et abaissent-ils

plutôt qu'ils n'élèvent les princes dont ils nous décrivent les mœurs domestiques? Qu'étoit-il besoin de nous apprendre que le vertueux Louis, marié à une jeune comtesse de Provence, fit long-temps à la chasteté le sacrifice des plaisirs les plus légitimes; qu'il souffrit que sa mère conservât même de l'empire sur ses sens au point de l'expulser de la chambre conjugale, et de le réduire à ne s'approcher de la reine qu'à la dérobée. Abandonnons à l'oubli tout ce qui ne mérite pas de demeurer dans la mémoire des hommes, plaçons-nous pour un instant sur le trône de Louis IX, et observons de ce point d'élévation les divers événemens dont l'Europe est le théâtre.

Si nous jetons nos regards sur l'empire d'Orient, nous verrons qu'il a passé depuis quelque temps sous la puissance de Baudoin, comte de Flandre; que, par conséquent, ce fut à tort qu'on l'appela l'empire des Latins. Cette noble conquête eût à jamais enrichi et illustré les descendans de ce nouvel empereur, si tous eussent fait éclater le courage des deux princes qui se montrèrent dignes d'en porter le titre. Mais la destinée de cet empire étoit de devenir un objet de haine et de pitié, et de passer sous le joug des infidèles, après avoir épuisé pendant des siècles toute l'énergie des esprits.

dans des disputes sur les mystères de la foi.

Si nous arrêtons les yeux sur l'Italie, nous y verrons un pape aux prises avec Frédéric II, empereur d'Allemagne, et leurs querelles donner naissance à ces deux partis trop connus dans l'histoire sous le nom de Guelfes et de Gibelins (1); l'un portant pour signe de ralliement la croix, et l'autre les deux clefs de Saint Pierre. C'est sous cette livrée du christianisme, de cette religion qui ne prêche que la paix, que tant de combats furent livrés, que tant de sang fut répandu, et que les deux chefs vomirent l'un contre l'autre des injures atroces que nulle bouche n'avoit encore osé proférer.

(1) Les factions des Guelfes et des Gibelins qui désolèrent si long-temps l'Italie, naquirent au milieu des démêlés de la cour de Rome avec l'Empire. Elles prirent les noms qui les distinguent encore vers la fin du douzième siècle, selon Muratori, lorsque le pape Innocent III réclama la Toscane et les autres fiefs possédés par les Allemands en Italie, depuis que la comtesse Mathilde, souveraine de Toscane, avoit épousé, à peu près cent ans avant cette époque (en 1089), le fils de Welfe I^{er}, duc de Bavière. Ce fut après la mort de l'empereur Henri VI, en 1197, que les rivalités de Philippe son frère, duc de Souabe et nommé marquis de Toscane, et d'Othon IV, son compétiteur à l'empire et dernier descendant des *Welfes*, firent prendre aux Italiens, qui, avec le pape à leur tête,

Si nous contemplons l'Angleterre, nous en verrons sortir Richard, frère de son roi, conduire une armée jusque dans la Palestine, et borner ses exploits à la délivrance de quelques prisonniers. Nous ne pourrons pas nous défendre d'un sentiment de douleur et de pitié, en considérant l'aveugle fanatisme enrôler sous ses étendards une jeunesse imprévoyante, qui va chercher la mort ou la captivité dans les sables de l'Arabie.

Cette puissance illusoire, qui s'enorgueillissoit au bruit des foudres du Vatican, commençoit à paroître moins redoutable depuis qu'un empereur osoit les braver et portoit la terreur au sein de Rome. Ces grands vassaux de la couronne, tels que les ducs de Bourgogne, les comtes de Toulouse, étoient allés se perdre dans les contrées de l'Asie; le monarque anglois

soutenoient le parti d'Othon, la dénomination de *Guelfes*, tandis que les Impériaux se distinguèrent par celle de *Ghibelings* ou Gibelins, nom de l'ancienne maison dont descendoit Philippe.

André-le-Hongrois imagina ensuite une explication digne de l'ignorance de ces temps-là, en disant, par allusion au mot latin *gibbus*, que *Gibelin* signifioit *bosse*, *élévation*, et désignoit l'orgueil des ennemis de l'église : il trouvoit dans *Guelfe* les initiales de guerre, *lion fort*, d'où ce nom vouloit dire, *guerre forte des lions*.

sembloit ne plus avoir de prétentions sur le territoire de la France. Quelle gloire se fût acquise Louis IX. aux yeux de la sagesse, s'il eût profité de la position où il se trouvoit, pour régénérer l'enseignement public, accélérer le progrès des arts utiles, appeler au sein de la France les savans épars dans l'Italie et dans la Grèce, et former autour de son trône un foyer de lumières, à la lueur duquel il auroit rédigé un code de lois équitables, et dicté des ordonnances bien supérieures à celles qui nous sont parvenues sous son nom! S'il eût jugé dans sa politique qu'il étoit important, pour la prospérité de ses états, que le trône de Constantinople fût occupé par un allié fidèle, il auroit maintenu la postérité de Baudouin par la puissance de ses armes, et eût abandonné à des aventuriers le stérile honneur de disputer aux infidèles une terre qu'ils avoient souillée de leurs fureurs. Il eût montré son amour pour le Christ, en faisant fleurir sa doctrine salutaire dans le cœur de tous ses sujets. Après avoir fixé sur des bases certaines la propriété, et l'avoir affranchi des servitudes honteuses, il eût à jamais préservé son peuple des horreurs de la famine, en facilitant dans toutes les provinces la circulation des produits de la terre. Si ces pensées vraiment royales ne l'eussent point placé au nombre des

saints, il n'en eût pas moins obtenu l'éternelle récompense de la justice divine et les bénédictions de son peuple, dont il auroit été le bienfaiteur. Mais il ne s'agit pas de réfléchir sur le bien que Louis IX auroit pu faire; bornons-nous à connoître ce qui lui mérita la vénération qui s'étend encore sur sa mémoire.

Avant de suivre Louis IX dans les expéditions où l'excès d'un zèle religieux l'entraîna, arrêtons-nous sur les faits qui peuvent nous donner une juste idée de sa sagesse et de sa magnanimité. Malgré son respect pour l'autorité maternelle et sa soumission à celle du chef de l'église, il fit voir plus d'une fois qu'il avoit le sentiment de sa grandeur et de sa puissance. En vain Grégoire VII le pressa d'intervenir, comme son allié, dans ses démêlés avec l'empereur, Louis ne voulut jamais jouer que le noble rôle de médiateur; et, après avoir restreint au vingtième le tribut que le pape levoit sur les biens du clergé, il arrêta tout à coup les sommes qui alloient s'écouler de la France et se répandre en Italie, parce qu'il découvrit que ce secours d'argent ne devoit servir qu'à prolonger la guerre scandaleuse de la tiare contre la couronne impériale. Il montra la même fermeté à l'égard de Frédéric, lorsqu'il retint dans les prisons plusieurs prélats françois qui s'étoient embarqués

pour se rendre à un concile convoqué par Grégoire , dans l'intention de frapper d'une excommunication solennelle et de faire descendre du trône un prince assez hardi pour braver ses foudres. La lettre que Louis IX écrivit , à ce sujet , à l'empereur , fit une telle impression sur lui , qu'il n'osa s'exposer à son juste ressentiment , et remit en liberté les évêques que Louis réclamait.

Ce prince avoit abattu tant de rebelles , qu'il ne devoit pas s'attendre à voir renouveler dans ses états une de ces guerres qui désolèrent tant de fois le sein de la France. Malheureusement , une veuve de Jean Sans-Terre , descendue du rang de reine à celui de comtesse de la Marche , voyoit avec peine les terres de son mari soumises à un hommage envers le roi de France ; il lui sembloit moins humiliant d'avoir pour suzerain Henri son fils. Ne prenant donc conseil que de son orgueil , elle souffla la rebellion dans l'âme du comte de la Marche , et fit jouer tous les ressorts d'une politique odieuse pour attirer son fils en France avec une armée et des trésors. Louis IX , indigné d'une pareille audace , et des agressions du rebelle , se hâta de lever une armée , marcha à sa tête , fond sur les terres de l'orgueilleux vassal , s'empare d'une ville très-fortifiée , qu'un jeune comte de la

Marche défendoit avec courage, le fait prisonnier, et le soustrait à la fureur du soldat en le faisant conduire dans un de ses châteaux. Il marche avec célérité contre Henri. Une seule rivière sépare les deux armées; les François la passent à travers une grêle de flèches. Louis, qui s'est frayé un passage sur un pont (1) défendu par un ennemi bien supérieur en nombre, range en bataille ses soldats à mesure qu'ils atteignent l'autre rive. Il ne laisse pas refroidir l'ardeur de ses troupes, les anime par son exemple, frappe, abat tout ce qu'il rencontre, et met en déroute les Anglois, qui n'osent plus lui résister. Le carnage devient si épouvantable, que Richard, frémissant du danger que court le roi son frère, prend le parti de se présenter à Louis sous les dehors d'un chevalier désarmé. A cette vue le monarque s'arrête, rappelle ses soldats, suspend leur fureur, et accueille avec distinction l'illustre messager de paix qui se confie à sa générosité. Louis n'eut qu'à se repentir de sa loyale clémence: les Anglois n'en profitèrent que pour prendre le temps de se rallier et de recommencer le lendemain, un combat encore plus sanglant que le premier, et où la victoire, après avoir long-temps ba-

(1) Le pont de Taillebourg sur la Charente.

lancé, se décida en faveur des François. Cette victoire de Xaintes ne fut ni moins glorieuse, ni moins importante que celle que l'aïeul de Louis IX avoit remportée sur les Allemands. Le comte de la Marche et la superbe Isabelle en furent épouvantés au point d'aller se jeter aux genoux du monarque, et de recevoir, à titre de grâce, les domaines que le roi victorieux n'avoit pas encore conquis. Raimond, comte de Toulouse, fut également puni de son ingratitude et de son parjure, par un traité de paix (1) qui le dépouilla de la plus grande partie de sa souveraineté. Le roi d'Angleterre acheta à prix d'argent la permission de traverser la France pour se rendre à Calais, et s'y embarquer avec les débris d'une armée que deux défaites et tous les fléaux de la guerre avoient presque anéantie.

Il en est des états comme des hommes : leurs prospérités sont passagères, et leurs triomphes ne sont souvent que les précurseurs de la consternation et du deuil. Ce monarque, devenu de plus en plus cher à la nation par ses vertus et son courage, ne tarda pas à devenir un sujet d'angoisses et de terreur. La foiblesse de sa con-

(1) C'est vers ce temps que ces pays furent désignés sous le nom de *Languedoc*, par opposition aux pays de *Langue d'Oyl*.

stitution paroissoit près de succomber sous le poids d'une maladie qui l'épuisait ; déjà le froid de la mort avoit saisi tous ses membres, sa bouche n'articuloit plus de paroles et sembloit avoir exhalé le dernier souffle. Les reines, les courtisans avoient perdu toute espérance, lorsqu'une crise salutaire le rendit à la vie. Mais si la santé ne nous préserve pas toujours des illusions, combien elles doivent être plus fréquentes dans un cerveau affoibli et troublé par une diète prolongée ! Louis crut voir une étoile partir de l'Orient et s'avancer vers lui ; à cette vision, il ne douta pas qu'il ne soit appelé par la puissance divine à délivrer la Terre Sainte de ses oppresseurs, et que c'est même à ce prix que l'existence lui est rendue. Il insiste pour obtenir cette marque ostensible qui va le lier à une cause qu'il faudra défendre de toute la force de ses armes : on n'ose point lui refuser ce qu'il demande avec tant d'ardeur. La reine Blanche, que le désespoir avoit chassée de la chambre de son fils, arrive à la nouvelle de sa résurrection ; mais, en apercevant le signe de la Croisade attaché sur la poitrine du roi, sa joie est troublée par le pressentiment d'un funeste avenir. A peine ose-t-elle espérer de détourner son fils d'une résolution imprudente ; et bientôt elle demeure convaincue que rien ne peut la

faire changer. Les raisons les plus fortes, les larmes d'une épouse, d'une mère, le trouvent inébranlable; et il fallut céder à une volonté d'autant plus absolue, qu'elle sembloit être inspirée par Dieu même.

L'exemple du prince dans une monarchie toute belliqueuse a une si grande influence sur tous ses sujets, qu'il lui suffit de faire les premiers pas dans une carrière qu'il appelle celle de la gloire ou de l'honneur, pour y être bientôt suivi de tous ceux qui sont jaloux de son suffrage : aussi Louis vit-il ses frères, les ducs, les prélats et tout ce qu'il y avoit de grands dans le royaume, se disputer l'avantage d'aller au loin partager ses dangers. Il ne faut cependant pas croire que ce pieux monarque fût tellement entraîné par son zèle, qu'il négligeât ses devoirs de roi et l'intérêt de ses sujets. Avant de s'éloigner de la France, il consolida, autant qu'il étoit en lui, la paix avec l'Empire et l'Angleterre; il opposa à la cupidité de la cour romaine les franchises de l'église gallicane et la puissance de son clergé. En entraînant avec lui les principaux personnages dont la soumission lui étoit suspecte, il prévenoit les orages des rebellions. Une nouvelle ville qu'il faisoit bâtir, et qui lui assuroit un port dans la Méditerranée, devoit faciliter ses transports, ses com-

munications, et fournir un abri à ses vaisseaux. Enfin, en déposant son autorité entre les mains d'une mère dont l'expérience et la sagesse lui étoient bien connues, il prouvoit qu'il n'étoit point le jouet d'un enthousiasme aveugle, et que si son entreprise étoit avouée du ciel, il n'auroit point de reproches à craindre de la justice des hommes. Jamais expédition lointaine ne fut dirigée avec plus de solennité et n'eut un caractère plus religieux. Nos augustes pèlerins débarquèrent d'abord en Chypre, où Louis et son armée se reposèrent des fatigues d'une pénible navigation. Si cette Croisade se fût dirigée sur-le-champ vers la Palestine, la sainte cité, qui étoit le principal objet de ses vœux, n'eût pas tardé à rentrer sous la domination de ses adorateurs, et le titre de roi de Jérusalem ne seroit pas devenu une des chimères de l'orgueil; mais les conseils d'une politique profonde et ambitieuse l'emportèrent sur le plan le plus naturel et le plus facile à suivre. On se persuada que pour rendre la conquête de la Palestine stable à jamais, il falloit entreprendre celle de l'Égypte et s'emparer de Damiette. On fit précéder cet acte d'hostilité d'une déclaration de guerre au soudan, et de la menace de le renverser de son trône s'il ne se hâtoit d'abjurer la religion de Mahomet, et de rendre hommage à

celle du Christ. Ce n'étoit pas ainsi que le fils de Dieu vouloit qu'on accrût le nombre de ses adorateurs ; mais ceux qui se proposoient de répandre les lumières de l'évangile en avoient bien peu l'esprit. Le fanatisme et l'intolérance avoient obscurci sa clarté divine, qui répand un jour si doux sur ceux qui sont assez sages pour ne pas suivre d'autre guide.

La réponse du soudan, quoique menacé d'une destruction prochaine, fut noble et fière. Il appela sur la tête de ses agresseurs les malédictions et la mort ; et, dans l'indignation qui sembloit l'inspirer, il leur prédit tous leurs malheurs.

Contrarié par les vents, Louis éprouva d'abord que le ciel n'étoit pas favorable à son entreprise. Plusieurs de ses vaisseaux, dispersés par la tempête, affoiblirent son armée ; mais, rejoint par des secours qu'il n'attendoit pas, il s'avança avec plus de confiance vers le rivage, et s'élança dans les eaux pour aborder sur cette terre qu'il regardoit déjà comme sa conquête. Son courage héroïque se communique à tous ses compagnons d'armes, qu'il range en bataille : on diroit que c'est une armée de géans qui vient de sortir du sein des eaux. Il se précipite avec une telle ardeur sur les infidèles, que tout plie devant lui. Ceux qui paroissent

l'attendre de pied ferme ne voient plus de salut pour eux que dans une fuite rapide, et s'efforcent de gagner un abri dans la ville de Damiette. Ils donnèrent le lendemain une preuve bien plus étonnante de la terreur dont ils étoient frappés, en livrant eux-mêmes aux flammes cette ville fameuse, qui étoit regardée comme le boulevard de l'Égypte. Louis pouvoit à peine en croire ses yeux; et ce ne fut qu'avec circonspection qu'il pénétra dans la ville, et la sauva d'un incendie général. Jamais expédition ne s'étoit montrée sous des auspices plus glorieux et plus favorables : mais que sont les triomphes lorsqu'ils ne sont pas affermis par la prudence ! Je rougirois de retracer ici les désordres et les débauches auxquels se livrèrent tous ces croisés, qui avoient sans cesse le nom de Dieu à la bouche, et profanoient les temples qui venoient d'être consacrés à la religion dont ils se disoient les vengeurs. Quelle dut être la douleur d'un monarque si pur dans ses mœurs, en voyant la pudeur sans cesse outragée, les lieux les plus saints devenus les réceptacles de la corruption, et ses propres serviteurs deshonorant le palais de leur maître par une licence scandaleuse ! Qu'ils étoient loin de leurs maximes et de leur sublime institution, ces chevaliers qui ne respectoient pas les vierges dont

ils auroient dû protéger la foiblesse , et outrageoient la nature par d'abominables amours !

D'autres triomphes devoient encore précéder le désastre et la ruine de ces chrétiens si peu dignes de ce nom. Jaloux de conquérir une Babylone que l'on nomme le Caire (1), ils dédaignent de s'emparer d'Alexandrie. Cette marche téméraire fut arrêtée par bien des obstacles que la patience et le courage surmontèrent. Un frère de Louis (2), qui avoit voulu partager la gloire et les dangers de son expédition , fut une des premières causes de son malheur. Ce jeune prince , qui ne le cédoit en valeur à aucun chevalier françois , traverse le canal Tanitique : il n'a pour escorte qu'une troupe de templiers qu'il entraîne par son exemple au milieu d'un bataillon ennemi qu'il ébranle , qu'il disperse , et arrive avec une telle célérité aux portes de la Massoure , que les fuyards n'ont pas le temps de les fermer : il y pénètre hardiment avec sa petite troupe qui est bientôt grossie par d'autres chevaliers. Tant de bonheur aveugle les vain-

(1) Babylon , dont les restes existent encore aujourd'hui , sous le nom de *Baboul* , auprès du *vieux Caire* , passe pour avoir été bâtie par les Perses.

(2) Robert , comte d'Artois , le plus âgé des frères de Saint Louis.

queurs: au lieu de songer à se maintenir dans ce poste important, à s'y fortifier contre l'ennemi qui l'a abandonné, mais qui peut y revenir en plus grand nombre, ces soldats ne s'occupent que de pillage, afin de s'enrichir de dépouilles qu'ils pensent soustraire à l'armée des croisés, en s'en formant un butin secret. Cette lâche cupidité leur fut bien funeste. Tandis que le frère de Louis, qui avoit traversé la ville pour atteindre les fuyards, s'abandonnoit à toute la témérité de sa valeur, il se vit envelopper par un corps d'ennemis, et tomba percé de coups avec plus de deux cents chevaliers qui succombèrent en s'efforçant de le défendre. Les habitants de la Massoure, revenus de leur frayeur, firent éprouver le même sort aux soldats qui se croyoient déjà si riches du butin qu'ils avoient amoncelé. Le grand maître des templiers, échappé presque seul à la mort, alla porter cette triste nouvelle au roi qui en fut consterné.

De quelle influence est une seule faute sur une grande entreprise! Si le frère de Louis eût eu la sagesse de se maintenir un jour de plus dans la Massoure, toute l'armée des croisés arrivoit triomphante; elle apprenoit des habitants le moyen d'arrêter le ravage de ces féroces grégeois, plus effrayans dans leur développement que ceux qui sont vomis par nos canons;

des ponts construits sur la branche Tanitique du Nil lui auroient assuré des communications avec Damiette; l'ennemi, consterné de ses défaites, n'auroit pas tardé à demander humblement la paix, et la France eût vu revenir bientôt après son roi comblé de gloire et de bénédictions. Hélas ! il en fut bien autrement. Les infidèles se hâtèrent de publier la mort de Louis, en offrant à tous les regards la tête de son frère; ils vinrent attaquer le pieux monarque jusque dans ses lignes; et quoique repoussés plusieurs fois, ils affoiblirent tellement son armée, que la victoire qu'il remporta sur eux dut être regardée comme un sujet de deuil plutôt que comme un triomphe. Cependant tout n'étoit point encore perdu si l'on eût su profiter de la retraite de l'ennemi pour en effectuer une honorable et prompte à la faveur des ténèbres. Il suffisoit de repasser le fleuve en silence, d'en former une barrière entre les deux armées, et de regagner en bon ordre Damiette où un corps de troupes considérable avoit été laissé pour la défense de la ville et la garde de la reine. Mais, dans ce moment, toutes les grandes vues du général s'éclipsèrent devant une piété puérile qui absorba toute son intelligence. Il ne put se résoudre à abandonner sans sépulture cette multitude de croisés étendus sur la pou-

sière, ou dont les cadavres flottoient dans les eaux. Les soins qu'il crut devoir donner aux morts lui firent oublier le salut des vivans. Des momens bien précieux se perdirent dans des cérémonies d'autant plus superflues, qu'on étoit persuadé que l'âme de tous les croisés dont on auroit abandonné les tristes restes jouissoit déjà d'une gloire éternelle.

C'est ici que s'élève à vos regards un personnage d'un ordre surnaturel, et tel que l'antiquité ne vous en offrit jamais un qui lui soit comparable pour la vertu et la résignation au sein du malheur. Au milieu des soins charitables que Louis avoit rendus aux victimes de son entreprise, une maladie contagieuse atteignit son corps exténué : il ne lui restoit plus assez de force ni pour fuir ni pour se défendre. Il demandoit la paix ; et la perfidie qui jouissoit des désastres de son armée, cherchoit à les accroître par des propositions insidieuses : elle osoit exiger que sa personne sacrée demeurât pour ôtage de leur accomplissement. Le monarque, dont l'unique désir étoit alors de sauver ses compagnons d'armes d'une destruction entière, étoit prêt à s'immoler pour les arracher à la captivité ou à la mort. Mais ici l'amour des sujets l'emporta sur la générosité du prince. Tous déclarèrent qu'ils ne souscriroient point à une con-

dition si révoltante, et qu'ils préféroient la mort à la honte d'abandonner leur roi. Il fallut donc encore se résoudre à essayer de vaincre un ennemi formidable par la supériorité de sa cavalerie et la force de ses armes. Tout ce que le courage et le désespoir peuvent produire d'héroïque se développa dans cette retraite malheureuse. C'étoit à qui des chevaliers feroit de son corps un rempart contre les coups dirigés vers le monarque qui s'éloignoit à pas lents, et n'avoit pas même la force de supporter une cuirasse. Il avoit refusé de s'embarquer avec quelques prélats et des chevaliers blessés, pour ne pas séparer sa destinée de celle des guerriers qui se dévouoient si courageusement à sa défense. O vertu ! pouvoit-il s'écrier, de quel prix es-tu donc aux yeux du ciel, puisque tu ne preserves pas l'homme des plus grandes misères ! Tout sembla se réunir pour accélérer le malheur de Louis. Il avoit donné l'ordre de rompre le pont jeté sur le Nil, et cet ordre n'avoit point été exécuté ; il n'avoit pas commandé à ses soldats de rendre les armes aux ennemis qui l'enveloppoient, et un traître fit proclamer ce fatal commandement, qui transforma tout à coup en captifs des guerriers que le vainqueur n'approchoit encore qu'en tremblant.

Ainsi donc, le fruit de tant d'actes de valeur,

de tant de sacrifices, de tant de trésors prodigués, c'est la captivité de Louis et des deux frères qui lui restent; c'est la destruction de l'élite des templiers, des chevaliers qui ont changé leurs riches domaines contre des fers, qui ont vaincu dans tant de combats pour périr sous le fer de bourreaux. Le premier monarque de l'Europe est le prisonnier, le jouet des infidèles; ses vêtements royaux, ses équipages, l'oriflamme qu'on portoit devant lui, sont devenus la proie des barbares. A peine daigne-t-on lui laisser le livre de prières d'où son esprit tire sa principale force, et avec lequel il se console de tout ce qu'il a perdu. Jeté dans une prison, il n'a qu'un seul serviteur resté fidèle près de lui; à peine une mauvaise couverture le met-elle à l'abri des injures du temps; il n'y a plus de sérénité pour lui que celle d'une conscience pure, d'autre espérance que la justice du ciel, d'autre autorité que celle qu'il exerce sur son âme; à laquelle il interdit tout murmure; d'autre couronne que celle du martyr qu'il attend d'heure en heure. Il faut l'avouer, il n'y a que la foi ardente du christianisme qui puisse donner à un prince la force de se soutenir dans un pareil accablement.

Une révolution subite parut venger Louis des affronts qu'il avoit reçus d'Almaôdan. Ce jeune soudan, qui avoit succédé à son père, avoit à

peine signé les articles d'une trêve avec son captif, et fixé le prix de sa rançon, que des séditions le percèrent de coups, le forcèrent de se réfugier dans une tour qu'ils embrasèrent, et mirent en pièces son corps à demi-brûlé. Ainsi périt le vainqueur, devenu plus malheureux que le vaincu. Cet événement inattendu exposa le religieux monarque à de nouvelles épreuves. De quelle fermeté n'eut-il pas besoin pour se montrer insensible aux menaces dont on s'efforçoit d'ébranler son courage ! La majesté de son silence imprimoit du respect pour sa personne, et les barbares qui l'environnoient se hâtoient d'abaisser le glaive qu'ils avoient osé lever sur sa tête auguste. Mais ce qui dut le plus navrer son âme religieuse, ce fut de voir une multitude de chrétiens n'échapper à la mort qu'en se courbant sous la loi de Mahomet. Qui pourroit peindre les souffrances dont il fut déchiré, lorsqu'il entendit les gémissemens d'un patriarche que ses barbares ennemis torturoient, pour forcer Louis à ratifier le traité qu'il avoit signé par une formule de serment qu'il regardoit comme un outrage à la divinité ? Celui qui auroit préféré mille morts à cette profanation, ne put se résoudre à sauver à pareil prix le malheureux prélat qui imploroit sa sensibilité et le conjuroit de mettre un terme à ses

douleurs. Enfin ce traité , si pénible à conclure , rendit au prince sa liberté , ainsi qu'à ceux que le fer des assassins avoit épargnés. Il fut permis à Louis de rentrer dans Damiette , de s'y réunir à une épouse chérie , qui offrit à ses regards un fils qui venoit de recevoir le jour , et auquel on donna le nom de Tristan , sans doute parce qu'il étoit sorti du sein des larmes et de la douleur. Il fallut la rendre , cette cité , conquise à travers tant de périls , et s'éloigner en toute hâte d'une contrée d'où une armée , jadis si florissante , ne remportoit que la honte et des regrets.

Comment cette preuve trop sensible de l'indifférence du ciel , pour une expédition si funeste n'éteignit-elle pas pour jamais dans l'âme du sage monarque le désir de la renouveler ? Mais , avant de revenir sur ce second égarement d'une piété trop peu éclairée , portons nos regards sur cette France , qui ne connoit ni les malheurs de son roi , ni les désastres de ses chevaliers. Des nouvelles , semées par l'erreur et la présomption , lui ont persuadé que les infidèles , fuyant toujours devant les croisés , leur ont abandonné le Caire , et que l'Égypte est devenue leur conquête. La sécurité et l'allégresse sont tellement répandues dans les esprits , que deux individus auxquels la vérité est par-

venue, sont ignominieusement punis d'avoir osé la révéler. Blanche, l'équitable Blanche, fait pendre impitoyablement ces deux imprudens oracles, qui meurent convaincus qu'il est plus sûr d'être l'écho du mensonge qui flatte les hommes, que celui de la vérité qui les humilie. Cependant l'illusion ne tarda pas à se dissiper, il fallut bien se résoudre à croire ce qui devenoit tous les jours plus constant. La désolation de la famille royale, celle du chef de l'église et de tous les bons François ne peuvent pas se peindre. Un voile funèbre sembloit s'étendre sur toutes les familles, et le silence du deuil comprimoit toutes les pensées. Qui pourroit le croire ! les chaires retentirent encore du projet d'une Croisade plus nombreuse et plus formidable que celle dont la destruction étoit si récente. De misérables fanatiques parcouroient toutes les provinces, pour échauffer les esprits et enrôler de jeunes laboureurs et des pâtres imbécilles sous les étendards de la croix. Selon quelques historiens, le nombre de ces hommes abusés s'éleva à plus de cent mille, dont l'ardeur farouche contrastoit singulièrement avec le doux nom de pasteurs qu'ils s'étoient donné (1).

(1) Le principal apôtre de cette nouvelle folie fut un moine hongrois, sorti de Cîteaux, nommé le père *Jacq.*

Mais bientôt leur férocité laissant par toutes les villes et les campagnes d'horribles traces de leur passage, la régente, qui les avoit d'abord protégés, fut forcée de rendre des édits de mort qui les dissipèrent et évitèrent aux Égyptiens la peine de les combattre.

Tandis que ces scènes sanglantes se passaient au sein de son royaume, Louis, qui s'en étoit trop détaché, s'occupoit de fortifier plusieurs villes de la Palestine, de racheter les esclaves retenus au Caire, de faire enlever de dessus les murs de cette grande ville les têtes que les barbares exposoient comme des monumens de leur victoire. Si des témoins dignes de foi, tels que Joinville, ne l'attestoient, on ne pourroit pas croire qu'avec le peu de soldats et de chevaliers qui lui étoient demeurés fidèles, Louis eût opéré des choses si étonnantes, et se fût relevé à un tel degré de dignité et de grandeur, que son alliance étoit recherchée par les soudans de Damas et d'Egypte; que le chef des régicides, *ce vieux de la montagne*, lui envoya des présens, et qu'on lui offrit même de le conduire honorablement jusque dans cette cité de Jérusalem, pour y adorer en toute sécurité le sauveur du monde.

Heureusement pour les François, une habile régente les préservait des projets ambitieux du

roid d'Angleterre, et se maintenoit dans une neutralité imposante entre l'inflexible Innocent III et le courageux Frédéric. Un des traits qui caractérisent sa fermeté, ce fut le courage avec lequel elle lutta contre la tyrannie du chapitre de Paris qui, par le plus cruel abus de ses privilèges, avoit entassé une multitude de serfs dans une prison infecte où ces malheureux périssent de misère et de contagion. La régente, justement indignée du refus que le chapitre lui fit de délivrer ces misérables débiteurs, marche à la prison, encourage par son exemple ses soldats, qui craignent d'en enfoncer les portes, et rend à la lumière une foule de pères et d'enfans qui n'étoient déjà plus que des spectres. Il ne manquoit à cet acte de justice qu'une sévère punition des coupables ; mais tel étoit l'ascendant du clergé, qu'il fallut composer avec eux pour assoupir leur avarice.

Le roi d'Angleterre ne tarda pas à reconnoître que la prudence de cette régente l'élevoit au-dessus de tous les ménagemens et de toutes les craintes, par le refus d'un passe-port qu'il lui demandoit pour traverser la France et aller combattre quelques rebelles de la Gascogne. Tant de sagesse et de vertu pouvoit dédommager les sujets de Louis de l'absence de leur roi ; mais le désir de le posséder n'en étoit pas

moins vif dans tous les cœurs; ils l'appeloient et par leurs vœux et par la foiblesse des secours qu'ils lui envoyaient. Leurs prières furent encore plus ardentes lorsque la mort précipita dans la tombe celle qui leur faisoit goûter les fruits de la paix et d'une justice éclairée. La nouvelle d'une perte aussi affligeante qu'imprévue rappela le monarque au premier de ses devoirs; il comprit qu'un prince, son héritier, âgé de douze ans, auquel on avoit confié l'autorité royale, étoit trop foible pour en supporter le poids, et résolut aussitôt de revenir au sein de ses états. A peine y eut-il reparu, qu'il se montra à ses sujets, non plus comme un guerrier, encore moins comme un religieux absorbé dans le jeûne et les prières, mais sous les traits d'un sage législateur. Il existoit alors des assemblées qu'on nommoit parlemens; mais ce n'étoient point ces cours de justice que nous avons vues depuis figurer sous ce titre antique, et qui se plaçoient entre l'autorité royale et les intérêts du peuple : c'étoit toujours la réunion des principaux personnages de l'état, que le roi appelloit autour de son trône pour éclairer sa puissance, pour donner plus de poids et de solennité aux délibérations de son conseil. La justice étoit alors rendue par des baillis, des prévôts, des vicomtes, et par des juges qui leur étoient infé-

rieurs. Louis leur défendit expressément de recevoir aucun présent de ceux qui étoient leurs justiciables, de leur emprunter de l'argent, et de faire aucun don aux conseillers chargés d'examiner leurs comptes. Son indulgence alla trop loin en leur permettant de recevoir quelques comestibles dont il borna la valeur à dix sous parisis; il leur fit défense d'acheter aucun domaine dans l'étendue de leur juridiction, d'exiger des amendes avant qu'elles eussent été publiquement prononcées; il leur interdit l'entrée des cabarets et des lieux de débauche. C'étoit là, comme on voit, moins fixer les règles de la justice, qu'en purifier la source. Aussi sommes-nous bien éloignés de comparer les ordonnances de Saint Louis, quelque sages qu'elles soient, à celles qui honorent la législation de Louis XIV, et encore moins à ce Code qui, par sa précision et sa clarté, juge plus de procès dans l'intérieur des cabinets, que tous les tribunaux ensemble. C'est surtout dans l'exercice que Louis fit de la justice, que ce prince est admirable. La sévère fermeté qu'il déploya contre Enguerrand de Coucy, qui avoit fait pendre, sans forme de procès, trois gentilshommes, dont le seul crime étoit d'avoir chassé dans les bois de ce baron, prouve que si l'horreur qu'il avoit du blasphème lui fit passer les

bornes de l'équité, son respect pour la vie de ses sujets le rendoit encore plus terrible contre l'abus du pouvoir. L'un de ses frères même éprouva toute l'énergie de son impartialité, par la protection qu'il accorda à un simple gentilhomme qui sortit triomphant d'un procès que lui avoit suscité le duc d'Anjou. Le bien qu'il ne pouvoit pas prescrire par lui-même, il le faisoit faire par des députés qu'il envoyoit dans toutes les provinces de sa domination, et qu'il chargeoit de réparer tous les torts commis non-seulement sous son règne, mais sous celui de son prédécesseur.

Répéterai-je ce que tant d'autres ont dit de ces augustes et modestes audiences, où le monarque écoutoit, assis auprès d'un chêne, les plaideurs qui venoient soumettre leur cause aux inspirations de sa sagesse, et recevoient ses jugemens moins comme des arrêts que comme des oracles ? C'est par des traits semblables que les rois se montrent dignes du pouvoir souverain, et que tout ce qui leur obéit applaudit à leur puissance, et voudroit même en reculer les limites.

L'anéantissement de ces religieux qui se devoient à la mendicité, et cachioient tant d'orgueil sous les vêtemens de l'humilité, me dispense de parler de leurs luttes scandaleuses

contre les privilèges de l'Université (1), et que Louis devoit étouffer de sa seule autorité, au lieu de les laisser prendre de l'importance par l'intervention d'un pape toujours jaloux d'étendre sa puissance sur celle des monarques. Mais c'étoit déjà beaucoup que l'espèce de neutralité dans laquelle se maintenoit un prince si disposé à céder à l'ascendant des idées religieuses. Cet esprit d'une piété mal entendue, lui inspira l'étonnante pensée d'échanger son manteau royal contre le froc d'un moine, et de briser les liens qui l'attachoient à son épouse, à ses enfans et à ses sujets, pour aller s'ensevelir dans l'obscurité d'un cloître. Si ce projet, qu'il osa révéler à sa famille, et qu'un soulèvement général repoussa, eût été réalisé, jamais l'égarement de la foi n'eût plus dégradé la majesté royale.

Malheureusement, les célestes pensées de Louis, en le détachant de la terre, lui firent envisager son royaume comme trop passager.

(1) Pierre Lombard, sous Louis VII, avoit donné au corps enseignant des formes régulières : lorsqu'il fut constitué sous le nom d'*Université*, sous Saint Louis, déjà la direction de l'enseignement lui étoit attribuée. La querelle de ce corps avec les ordres mendiants, vint de ce que ceux-ci voulurent ouvrir des écoles rivales et indépendantes.

Au lieu d'y répandre tout le bien qu'il pouvoit y faire fructifier, et de continuer de se montrer le pacificateur des princes dont il terminoit les sanglantes querelles, il nourrissoit toujours dans son cœur cette passion dominante d'arracher aux infidèles une contrée où s'étoient opérés les grands mystères de la religion. C'est à cette passion seule qu'il faut attribuer sans doute les sacrifices qu'il fit au roi d'Angleterre par le traité de 1258, qui réintégra Henri III dans la propriété de quelques provinces de la France, tandis qu'un roi plus attaché à la gloire et aux intérêts de sa nation, lui auroit enlevé celle qu'il conservoit encore malgré le jugement solennel prononcé contre le meurtrier du jeune Arthur.

Il faut cependant l'avouer : si ce prince paroît quelquefois dominé par l'esprit de son siècle, il lui est souvent bien supérieur. Le duel qu'il proscriit dans ses domaines, l'usure qu'il étouffe, les actes de violence qu'il comprime, la justice qu'il éclaire et réforme, les études qu'il protège, les exemples de désintéressement et de charité qu'il donne au clergé, le respect qu'il imprime pour sa personne aux papes les plus superbes, environnent sa mémoire d'une auréole de gloire que les siècles de lumière n'ont pas obscurcie. Si nous jetons nos regards sur l'Europe entière, nous ne voyons à cette époque que superstition,

ignorance, fraude et barbarie. Déjà plus de la moitié du treizième siècle s'est écoulée, et notre langue, sortied'un idiome corrompu, n'a ni grâce ni élégance, comme l'attestent tous les écrits d'alors (1). Aucune science n'est appuyée sur la démonstration et la vérité; les erreurs les plus grossières sont enracinées dans tous les esprits; la démence est si contagieuse, qu'elle se communique et se propage avec une rapidité effrayante: on la voit tout à coup transformer des peuplades entières en troupes d'insensés qui se flagellent dans les rues, et arrivent, exténués de fatigue et de coups, dans les églises qu'ils rougissent de leur sang; ils ont rêvé que le ciel est irrité contre eux, et ils essaient de désarmer sa rigueur par celle qu'ils exercent sur eux-mêmes.

C'est du milieu de ce délire et de cette ignorance universelle, qu'il faut contempler la sagesse de Louis pour en sentir toute la supériorité. Jamais elle ne parut à un plus haut degré de gloire, que lorsque la nation angloise et son souverain choisirent le monarque françois pour arbitre de leurs débats sur les limites de la préro-

(1) Les chansons du comte de Champagne, du sire de Coucy et autres princes et chevaliers, les Mémoires du sire de Joinville, annonçoient cependant un mouvement favorable dans la langue et les esprits.

gative royale. Quel procès peut être comparé, pour son importance, à celui qui fut alors plaidé devant l'auguste tribunal où Louis se montra dans tout l'appareil de sa puissance, où les plaideurs furent, d'un côté, les représentans d'un peuple entier qui réclamoit l'exercice de ses privilèges, et de l'autre un roi environné de ses héritiers, qui faisoit valoir les prérogatives attachées à la majesté de son titre. Louis, après avoir, du haut de son trône, recueilli et pesé dans la balance de sa justice toutes les demandes et toutes les objections des parties, les concilia par un jugement qui est un des plus beaux monumens de sa grandeur et de son impartialité (1).

Comment l'exemple d'un prince si pur et si juste n'eut-il pas une plus grande influence sur le caractère de Charles d'Anjou son frère, qui reçut, peut-être avec trop de docilité, la couronne de Sicile que le pontife romain se permit d'enlever à Mainfroy l'un des fils de l'empereur Frédéric? Ce fut là un présent bien funeste que le saint Siège fit au prince françois, puisqu'il devint par la suite le principe des guerres les

(1) Ce fut à Amiens, en 1264, que Louis prononça cette célèbre sentence que rejetèrent cependant les barons, qui avoient offert de s'en rapporter à l'équité du monarque.

plus sanglantes dans lesquelles s'engagèrent nos rois , et où l'un d'eux perdit la liberté .

Tandis que le nouveau roi de Naples éblouissoit l'Italie de ses éclatantes victoires , et affermissoit sa conquête par le supplice du jeune Conradin , dernier rejeton de l'illustre maison de Souabe , Louis ne cessoit de tourner ses regards vers la Palestine ; son âme étoit navrée des nouvelles qui lui apprennent la prise ou la destruction des villes qu'il avoit fait fortifier , et les querelles sanglantes qui divisoient les hospitaliers et les templiers . Son âge et sa foiblesse n'avoient point éteint le brûlant désir qu'il avoit d'aller replanter l'étendard de la foi sur ces cités devenues la proie d'un des plus terribles ennemis des chrétiens . Le calme qui régnoit dans toutes ses provinces lui parut favorable au projet d'une nouvelle Croisade , plus excusable sans doute que celle qui n'avoit eu pour objet que de renverser un comte de Toulouse et de détrôner un empereur . Mais ce n'étoit pas assez pour le succès de cette entreprise que le zèle de la religion , il falloit qu'elle fût précédée d'un plan bien conçu , bien arrêté ; que les vaisseaux de transport ne fussent pas des objets de spéculation pour des commerçans avides et rusés , tels que l'étoient alors les Génois . La sagesse et la politique commandoient de marcher directe-

ment vers les places que possédoient encore les chrétiens, et qu'ils étoient menacés de perdre ; de ranimer, par la présence d'une nouvelle armée, le courage de ces vieux guerriers qui lutoient depuis tant d'années contre les Sarrasins, et auxquels l'expérience et la connoissance des lieux donnoient un grand avantage sur des troupes nouvellement débarquées. La grande pensée de Louis avoit malheureusement pour objet plutôt de convertir les infidèles que de les vaincre. La conquête dont il étoit le plus jaloux étoit celle des âmes : on eût dit qu'il s'inquiétoit peu de dépeupler ses états, pourvu qu'il conduisît des nations entières dans le chemin du ciel. Ce fut par un effet de ce sentiment plus religieux que politique, qu'il fit débarquer son armée à Tunis, où elle fut assaillie de maladies contagieuses qui ne tardèrent pas à y jeter le découragement. Mais de tous les malheurs qu'elle éprouva, le plus grand sans doute fut l'état déplorable dans lequel tomba son vénérable chef. Menacé d'une mort prochaine, Louis ne se dissimula point qu'il touchoit au moment de disparaître de dessus la terre. Il réunit le peu de forces qui lui restoient, pour faire passer dans l'âme de son successeur ses sentimens de justice et de bonté ; il ne l'engagea point à suivre sa téméraire entreprise ; il l'exhorta à se concilier

l'affection de son peuple en le soulageant du poids des impôts, en s'occupant toujours de sa prospérité.

La religion et la reconnoissance publique ont placé ce monarque dans le ciel; l'antiquité lui eût dressé des autels. La postérité l'honorera toujours et pour le bien qu'il fit et pour celui qu'il voulut faire.

Il ne tint pas à lui que tous les ministres de la justice ne fussent purs et désintéressés, que le clergé ne donnât l'exemple des vertus évangéliques, que tous les grands propriétaires n'abusassent jamais de leurs pouvoirs, que les pauvres ne trouvassent dans les riches cette source de charité qui alimente l'indigence et soutient la faiblesse. Sa soumission pour l'église ne l'empêcha pas de donner à l'autorité de ses ministres des limites qu'ils ne vouloient pas reconnoître. Nous ne nous proposons pas de justifier sa mémoire du reproche qu'on lui a fait, d'avoir deux fois abandonné son peuple pour aller chercher au loin une gloire stérile; mais lorsqu'on se rappelle toutes les cruautés que faisoient éprouver les infidèles à d'humbles pèlerins, qui n'entreprenoient un long et pénible voyage que dans le dessein d'expier leurs fautes par l'hommage qu'ils alloient rendre au sauveur du monde, on est tenté d'excuser ce zèle reli-

gieux contre des barbares qui insultoient sans cesse aux adorateurs du Christ et les immoloient à une fureur impie. Les fautes de Louis furent celles de l'homme, et ses projets furent ceux d'un saint. Mais il est temps de voir si son successeur se montra docile aux exhortations touchantes d'un père qui ne perdit jamais de vue le bonheur de son peuple, lors même qu'il en étoit le plus éloigné.

DIXIÈME DISCOURS.

Traité des croisés avec les Sarrasins. — Retour en France de Philippe III dit le Hardi. — Tyrannie du duc d'Anjou, roi de Sicile, punie par les Vêpres siciliennes. — Expédition des François en Navarre. — Premières lettres de noblesse. — Philippe IV dit le Bel. — Lois somptuaires. — Guerre entre la France et l'Angleterre, à la suite d'une querelle entre deux matelots. — Prétentions de Boniface VIII repoussées par le conseil du roi. — Défaites des Anglois et des Flamands. — Canonisation de Saint Louis. — Le pape, par cette flatterie, obtient de Philippe d'être pris pour arbitre entre lui et Édouard; son injuste sentence, toute favorable aux vaincus, est repoussée avec indignation. — Enlèvement du pape dans Agnani, suivi de sa délivrance et de sa mort. — Révolte des Flamands, excitée par les excès de Châtillon leur gouverneur. — Défaite à Courtrai de l'armée commandée par le comte d'Artois, et perte de la Flandre. — Constitution des parlemens. — Bataille de Mons; fin de la guerre de Flandre; rétablissement du fils du dernier comte. — Doucin, nouveau sectaire. — Clément V. — Réunion de la ville de Lyon à la monarchie. — Procès et condamnation des templiers; opinions diverses sur les causes de cet événement. — Procès des princesses épouses des fils du roi, accusées d'adultère. — Derniers mo-

mens de Philippe. — Reproches à sa mémoire. —
Mystères joués sur le théâtre.

LA mort de Louis avoit plongé sa famille dans le deuil; mais une inquiétude générale tenoit tous les esprits en alarme. Comment s'éloigner de cette terre maudite, où l'on avoit à lutter contre les maladies et l'audace des Sarrasins, qui, se croyant maîtres de tous les croisés, les considéroient comme autant d'esclaves qui n'auroient plus à choisir qu'entre les fers et la mort? Le roi de Sicile, qui s'étoit trop fait attendre, et qu'on commençoit à soupçonner de perfidie, arriva heureusement à la tête d'une belle armée, et rendit la confiance aux François. Il n'avoit point été témoin des derniers soupirs de son frère qui venoit d'expirer; lorsqu'il entra dans sa tente, déjà l'on s'occupoit de préserver ses tristes restes de la destruction, afin de les reporter en France pour y être ensevelis dans l'église de Saint-Denis. Cependant les Sarrasins commencèrent à reconnoître qu'ils s'étoient beaucoup trop flattés en imaginant que les croisés alloient devenir leurs captifs. Deux batailles qu'ils perdirent successivement, malgré la supériorité de leur nombre, et les préparatifs

du siège de Tunis les frappèrent d'une telle épouvante, qu'ils proposèrent une trêve dont les conditions furent bien honteuses pour eux, puisque ce fut au prix de deux cent dix mille onces d'or, et de la liberté de tous les esclaves chrétiens, qu'ils achetèrent la retraite de ceux qu'ils espéroient retenir dans les fers. Le nouveau roi et les princes de son sang ne s'éloignèrent qu'après avoir vu toute l'armée embarquée pour regagner les côtes de Sicile, d'où Philippe partit pour aller à Rome accélérer la nomination d'un nouveau pontife. Deux grands sujets de deuil accompagnèrent son retour en France : il avoit perdu un père qu'il chérissoit, et une épouse digne de sa tendresse venoit de lui être enlevée par un accident imprévu. C'est souvent ainsi que les hommes n'arrivent au plus haut point d'élévation qu'à travers des malheurs si déchirans, qu'ils devraient plutôt exciter la pitié que l'envie. Il est difficile d'assigner la cause du surnom de *Hardi* qu'on a donné au successeur de Saint Louis, puisque rien dans sa vie n'offrit le caractère de la hardiesse et de l'audace. Sa retraite de Tunis n'étoit qu'un acte de prudence : en prenant possession des comtés de Toulouse et de Poitou, il ne faisoit que recueillir paisiblement et sans danger l'héritage de l'un de ses oncles qui ne laissoit point d'en-

fans; on ne peut pas considérer non plus comme un exploit éclatant la prise du comté de Foix, ni celle du rebelle qui avoit osé méconnoître la puissance royale. Seroit-ce donc pour avoir franchi les Pyrénées, mis le siège devant la ville de Gironne, et réduit cette place à capituler, que ses contemporains l'auroient considéré comme un prince remarquable par sa hardiesse? Mais qu'y avoit-il de si noble, de si courageux, à recevoir des mains du saint Siège une couronne que la politique et le sentiment de sa grandeur ne devoient pas lui permettre d'accepter, et à quitter ensuite un royaume qu'il ne pouvoit ni conquérir ni conserver?

A cette époque, le roi de Naples force par un grand désastre la France à s'occuper de sa destinée, et y répand le denil sur une multitude de familles qui devoient être étrangères aux intérêts du roi des Deux-Siciles. On se rappelle que ce conquérant, auquel le nom de *Hardi* conviendrait bien plus qu'à Philippe, étoit devenu le possesseur paisible de la domination de Mainfroi, depuis qu'il avoit éteint dans le sang de son dernier rejeton tous les droits de la maison de Souabe; mais, loin de justifier sa conquête et son usurpation par un gouvernement équitable, il avoit aliéné le cœur de ses nouveaux sujets par tous les excès de

l'autorité arbitraire , en levant sur eux des contributions qu'il renouveloit sans cesse ; en ne mettant point de frein à la licence de ses soldats , qui offensoient les maris et les pères dans ce qu'ils avoient de plus cher au monde ; en rejetant avec dédain les plaintes qui lui étoient adressées de toutes parts. Bientôt les murmures se changèrent en des cris séditieux , que l'on crut comprimer avec des supplices , et qui ne firent qu'accroître la haine et le désespoir. Le duc d'Anjou commit la plus grande faute dont un conquérant puisse se rendre coupable ; il fit regretter à ses sujets leurs anciens maîtres , et détester les appuis de son trône. La fureur des Siciliens fut telle contre le roi et contre les François qu'il avoit introduits à sa suite , que , par un mouvement presque spontané , ils immolèrent à leur vengeance tout ce qui avoit reçu le jour en France. Ce massacre , dont l'histoire a perpétué le souvenir sous la dénomination de Vêpres siciliennes , est bien odieux , bien horrible sans doute , puisqu'il enveloppa dans la même proscription les innocens et les coupables ; mais on ne peut se dissimuler qu'il fut encore plus la faute des François que celle d'un peuple opprimé , outragé , et auquel on refusoit toute justice. Jamais semblable catastrophe n'eût souillé la terre de tant de sang , si le duc d'Anjou eût

eu la première des vertus de son frère; le roi d'Arragon n'eût pas même tenté de faire revivre les droits d'une épouse qu'il disoit être l'héritière de la maison de Souabe, et à laquelle on contestoit la légitimité de sa naissance; le pape, que sa démarche audacieuse avoit irrité contre lui, n'auroit pas eu de prétexte pour disposer de sa couronne en faveur de Philippe, qui ne recueillit de ce funeste don que le danger d'une expédition témérairement entreprise et la perte d'une armée florissante.

Je parcours rapidement ce règne de Philippe, et je cherche en vain un digne héritier de Saint Louis : il n'en a ni la sagesse ni les vertus héroïques. Conjuré par une reine de Navarre de se montrer le protecteur de sa fille (1), il charge un comte de Beaumarchais de pénétrer dans la Navarre, d'en prendre possession. Tout cède d'abord au courage et à l'habileté de ce gouverneur; mais bientôt abusant de son autorité, il

(1) Blanche, nièce de Saint Louis, veuve de Henri I^{er}, comte de Champagne et roi de Navarre, avoit emmené sa fille Jeanne en France, pour la soustraire aux prétentions rivales des rois d'Arragon et de Castille, qui vouloient acquérir la Navarre par son hymen : conformément aux volontés du père de la princesse, Philippe la fit épouser par le second de ses fils, depuis Philippe-le-Bel, qui prit le titre de roi de Navarre.

heurte les mœurs et les habitudes d'un peuple disposé à l'obéissance, et finit par le soulever contre son despotisme. Pressé de toutes parts, il fait face à la tempête, appelle des secours qui lui arrivent des provinces voisines; un cousin du monarque est à leur tête; les chefs des séditieux retranchés dans Pampelune commencent à désespérer de résister aux assaillans, et se dérobent à l'insu des habitans qui se réfugient dans une église d'où ils font proposer une capitulation. Malheureusement, on s'aperçoit que les murailles et les forts sont abandonnés; on pénètre sans résistance dans la ville, une soldatesque impitoyable viole alors tous les droits de l'honneur et de l'humanité; pille, massacre tout ce qui se rencontre sur son passage; les femmes, les enfans sont immolés à sa férocité. Robert, comte d'Artois, gémit de ne pouvoir arrêter une fureur si sauvage, et ce n'est qu'après qu'elle est assouvie, qu'il s'efforce d'en réparer le dommage, en faisant restituer à ceux qui sont échappés au fer du soldat quelques effets qu'on arrache au larcin. Quel protecteur, pouvoient-ils s'écrier, notre reine nous a-t-elle donné! Nos historiens s'efforcent de justifier les François de cet acte de cruauté, et le rejettent sur les Gascons (1); mais quels qu'en soient les auteurs, on

(1) Il paroît en effet certain que ce furent le comte

n'en est pas moins forcé de gémir sur le malheur de l'espèce humaine, trop souvent dévouée à des calamités dont toute l'autorité des lois ne peut la préserver.

Le fameux duc d'Anjou, qui a eu l'imprudence de quitter ses états pour aller combattre en chevalier le déloyal roi d'Arragon, apprend à son retour la captivité de son fils, et meurt avant d'avoir pu ressaisir la Sicile et délivrer l'héritier de son nom.

Le règne qui vient de passer sous nos yeux a duré quinze ans; il n'a rien d'éclatant pour le prince, ni pour la nation, qui n'a fait nuls progrès en lumières : Philippe étoit incapable de dissiper les ténèbres de son siècle. La superstition avoit rétréci ses idées, ses vertus n'avoient rien de relevé : il étoit tellement accessible au mensonge, qu'un misérable favori, indigne de toutes les grâces dont il l'avoit comblé, étoit parvenu à lui faire croire que la reine, qu'il chérissoit (1), avoit empoisonné l'ainé de ses fils, qu'il

de Foix et le vicomte de Béarn, qui, sortis en désordre du camp tandis qu'on traitoit, et voyant les murailles sans gardes, se jetèrent avec leurs gens dans la ville.

(1) Marie de Brabant, seconde épouse de Philippe, accusée par Pierre de la Brosse, barbier de Saint Louis et ministre de son fils, et justifiée par une religieuse ou

avait eu de son premier mariage, et qu'elle projettoit de faire éprouver le même sort aux jeunes princes qui devoient précéder les siens dans la succession au trône. C'étoit déjà une grande foiblesse que de ne pas repousser une accusation si criminelle; c'en fut une bien plus grande d'en faire dépendre la vérité de l'inspiration d'une espèce de Pythonisse, qu'un monarque chrétien devoit rougir de consulter. Heureusement pour l'innocence, des oracles aussi suspects se déclarèrent en sa faveur; et le calomniateur, qu'on n'osa pas encore punir, subit une mort honteuse en se rendant coupable d'une trahison avérée.

On prétend que ce fut sous Philippe-le-Hardi que furent délivrées les premières lettres de noblesse, et que cet usage de la prérogative royale illustra un nommé Raoul, orfèvre. Peut-être ne falloit-il donner que de l'or à l'ouvrier qui savoit donner à ce métal des formes élégantes; mais n'étoit-ce pas trop relever la profession des armes et la possession d'un fief, que d'y attacher exclusivement la noblesse, et de fixer pour jamais dans l'obscurité de la roture des professions aussi utiles qu'honorables? La

béguine de Nivelles, qui passoit pour avoir des révélations.

uite nous apprendra si cette race de nouveaux nobles qui sortira de la faveur de nos monarques, se montrera vraiment digne de figurer dans une caste distinguée de la multitude, ou si, au contraire, elle ne deviendra pas onéreuse à l'état, par l'abus qu'elle fera de ses privilèges (1).

Déjà depuis plusieurs générations la mort du monarque n'étoit plus pour la France un sujet de trouble et de division; l'aîné des fils prenoit sur le trône la place que l'usage, qui avoit force de loi, lui assignoit exclusivement. Le jeune Philippe, auquel une taille régulière et les grâces de sa figure avoient fait donner le surnom de *le Bel*, succéda donc sans contestations à Philippe-le-Hardi; mais alors il n'avoit que dix-sept ans. C'étoit un âge bien peu avancé

(1) Raoul étoit *argentier* du roi; ce mot auquel on donne quelquefois la signification d'*orfèvre*, signifioit aussi *trésorier*. C'est dans ce sens qu'il fut le titre du célèbre *Jacques Cœur*. Au reste, il est douteux que l'ennoblissement que Raoul reçut en 1270, soit le premier acte de cette nature: Selon Voltaire (*Essai sur les Mœurs*), Philippe I^{er} ennoblit un bourgeois de Paris, nommé *Eudes Lemaire*; et il n'est pas probable que Pierre la Brosse, dont il vient d'être parlé plus haut, et qui de barbier de Saint Louis devint son chambellan, n'ait pas été ennobli en quittant son premier état.

pour gouverner une grande monarchie et se préserver des embûches de la politique. Les rois avoient alors besoin de beaucoup d'instruction pour connoître l'étendue de leurs prérogatives, et ne rien laisser perdre des droits et hommages qui y étoient attachés; il falloit qu'ils fussent doués d'une grande fermeté de caractère, pour ne se laisser ni séduire par les faveurs, ni intimider par les menaces de la cour de Rome. Il étoit nécessaire qu'ils inspirassent le sentiment de leur force à des voisins ambitieux, toujours occupés de reculer les limites de leur domination; qu'ils pussent, sans être soupçonnés de foiblesse, ou refuser d'entrer dans des ligues offensives, ou abandonner des prétentions injustes et nuisibles à leurs sujets. Qui pouvoit avoir transmis à Philippe des lumières aussi précieuses? ce n'étoit pas son père, qui en étoit lui-même dépourvu; ce n'étoient pas les savans qui brilloient dans son siècle, puisque les plus célèbres étoient alors des théologiens, des moines, des astrologues ou des scolastes (1);

(1) Parmi les noms des écrivains ou savans de cette époque que l'histoire a conservés, on peut remarquer ceux de maître Albert, qui donnoit ses leçons près de la place dite encore *Maubert*, de son nom; son disciple, Saint Thomas d'Acquin; le savant cordelier

les uns esclaves dociles du saint Siége , les autres, intrépides défenseurs des droits de l'Université, et dont le grand objet étoit d'anéantir les religieux mendiants. Heureusement pour le jeune prince, l'honneur étoit le sentiment national, et le courage en étoit la vertu. Ces deux grands ressorts donnoient le mouvement à la monarchie, et entraînoient le monarque et le peuple dans un cercle régulier. Nous ne nous arrêtons pas à parler ici des lois somptuaires qui signalèrent les premiers actes de la législation de Philippe : elles peuvent donner quelques idées des mœurs et des habitudes du temps; mais elles sont contraires à ce système libéral qui laisse à la propriété et à l'opulence la disposition franche de toutes ses facultés; elles nuisent à l'industrie, concentrent les richesses,

anglois, Roger Bacon; Hugues de Saint-Cher, premier auteur des *Concordances de la Bible*; Saint Bonaventure; Yves, curé breton, et juge des plaideurs, qu'un hymne lonoit d'avoir été *avocat* et point *voleur*; et le fameux auteur de la *Légende dorée*, Jacques de Voragine, né à Voragio, dominicain, archevêque de Gènes. Dans ces temps encore si peu éclairés, jamais docteurs ne furent qualifiés de titres plus magnifiques: ils s'appeloient *angéliques*, *séraphiques*, *irréfragables*, *universels*, *solennels*, et c'étoit là tout le mérite de la plupart.

qui ne peuvent trop se répandre , et paralysent les manufactures en restreignant le nombre des consommateurs : en flattant la vanité de quelques individus privilégiés , elles excitent l'envie de la multitude. Ce n'est pas du législateur que doivent émaner les lois somptuaires; c'est de la sagesse même des familles : c'est à elle qu'il appartient de régler le nombre des mets qu'elles doivent faire servir sur leur table (1), le prix des vêtemens, la nature des étoffes dont elles doivent se parer, la richesse des meubles qu'elles réuniront dans leurs habitations, la forme des voitures qui les transporteront d'un lieu dans un autre. C'est à l'opinion publique à faire justice, par la puissance de sa censure, du faste de la bourgeoisie. Ne tirons donc point de l'oubli ces lois somptuaires, qui peuvent convenir à un petit état, à des républiques très-limitées, mais qui sont étrangères à de grandes monarchies, où la liberté de faire tout ce qui ne nuit point aux autres est le dédommagement de l'obliga-

(1) La loi ne permettoit *au grand repas* que deux mets et un potage *au lard sans fraude*, et un mets et deux entremets *au petit repas*. Alors aussi l'église tonna contre l'impiété des souliers *à la poulaine*, armés d'une pointe démesurée, relevée et chargée de diverses figures.

tion de concourir de tous ses efforts à la volonté d'un maître.

En renonçant à toutes prétentions sur le royaume d'Arragon ; en abandonnant à sa destinée l'héritier de la maison d'Anjou , qui avoit perdu la Sicile et ne conservoit plus que le territoire de Naples , Philippe-le-Bel sembloit devoir laisser jouir la France d'une paix bien nécessaire à sa prospérité. Depuis long - temps l'Angleterre paroissoit ne pas vouloir la troubler ; son roi ne croyoit pas son orgueil offensé en se reconnoissant pour le premier vassal du monarque françois : c'étoit sous ce titre qu'il jouissoit du grand fief de la Guienne , et exerçoit sa domination dans cette fertile province ; mais le démon de la guerre souffla la discorde entre les deux princes.

Elle eut une origine bien singulière , cette guerre qui fut depuis mêlée de tant de succès et de revers. Ce ne fut ni l'amour des conquêtes ni l'ambition qui la firent naître ; ce fut une querelle élevée entre deux matelots , l'un normand , l'autre anglois , qui , semblable à une étincelle , produisit cet embrasement funeste aux deux monarchies. Que de fureurs , que de massacre le supplice des deux coupables eût épargnés ! Ce fut sans doute parce que les matelots normands virent que le meurtre d'un de

leurs compatriotes étoit impuni, qu'ils jurèrent d'en tirer vengeance sur les Anglois, se saisirent d'un de leurs vaisseaux, et s'oublèrent au point d'en suspendre le pilote au mât du navire (1). Ce premier acte d'hostilité fut suivi de plusieurs agressions et captures auxquelles les deux souverains ne prenoient d'abord aucune part ; mais bientôt il fallut qu'ils se montrassent les protecteurs de leurs sujets, et se demandassent mutuellement raison des pertes et des offenses que ceux-ci venoient d'éprouver. Mais lorsque l'orgueil des rois se mêle à leurs réclamations, il est bien rare que la paisible équité les satisfasse et les apaise. Édouard I^{er}, roi d'Angleterre, étoit trop fier pour se rendre à la citation qui lui fut donnée de comparoître au tribunal de Philippe ; et Philippe étoit trop jaloux de conserver sur son vassal l'ascendant du suzerain, pour soumettre ses demandes à la décision de la cour de Londres. Le refus d'Édouard donna lieu à la saisie des fiefs qu'il possédoit en France. C'est ainsi qu'une querelle

(1) Le matelot normand dont l'ombre allumoit cette guerre ; avoit été tué d'un coup de couteau par le matelot anglois qu'il avoit vaincu à coups de poings. Le port de Bayonne avoit été le théâtre de cette querelle.

particulière élevée entre deux obscurs sujets arma l'un contre l'autre deux puissans monarques de l'Europe. Je ne parlerai point de tout ce que ces deux grands ennemis employèrent d'adresse et de ruses pour accroître leurs forces et grossir leur parti avant de se mesurer. Chacun d'eux se concilia par des promesses et des séductions les princes qui pouvoient lui fournir des subsides et des soldats. Édouard avoit pour objet de soustraire la province qu'il possédoit en France à la suzeraineté de Philippe, en le laissant maître de s'en emparer, pour la reprendre ensuite et la posséder à titre de conquête. Ce fut d'après ce plan, qu'un connétable (1), chargé de porter les armes du roi en Guienne, ne trouva point de résistance, et prit possession de toutes les places possédées par les Anglois. Bordeaux lui ouvrit ses portes, et ce fut là qu'il établit le centre de la nouvelle domination de son maître. Mais Édouard fit bientôt paroître une armée formidable qui ressaisit les places qu'on venoit de lui enlever, à l'exception de Bordeaux, où le connétable se maintint par une fermeté si imposante, que l'Anglois n'osa pas même tenter d'en former le siège. Une armée, commandée par Robert,

(1) Le connétable Raoul de Nesle.

comte d'Artois, vient à la rencontre du général anglois, détruit une partie de ses troupes; le reste n'échappe à la mort ou à la captivité qu'à la faveur des ténèbres et de l'épaisseur d'une forêt. Cet ennemi, qui avoit montré tant d'assurance, est saisi d'une telle crainte, qu'il n'ose reparoitre, et laisse le vainqueur maître de la campagne. Philippe n'a pas plutôt signalé son règne par cette victoire, qu'un autre ennemi plus formidable se présente devant lui et déclare la guerre à sa puissance. Faut-il le dire encore ? cet ennemi, c'est un pape, qui, dans l'ivresse de l'orgueil et de la vengeance, vient d'abattre à ses pieds l'illustre famille des Colonne. Il en a détruit les palais et les villes ; il en a dispersé tous les membres, à l'aide d'une Croisade que le fanatisme et la superstition ont grossie. Fier de ce triomphe, Boniface VIII ne voit plus rien au-dessus de son pouvoir ; il se regarde comme le dispensateur de toutes les couronnes, comme le dominateur de tous les rois ; il accueille à sa cour un comte de Flandre, dont il protège la rebellion et le parjure (1) ; il fait redemander à Philippe, avec l'autorité d'un maître, la fille

(1) Gui de Dampierre, comte de Flandre, s'étoit laissé gagner par Édouard, à condition que sa fille épouserait l'héritier du trône d'Angleterre.

que le comte a remise en ôtage comme le garant de sa fidélité; il le menace, dans deux bulles, de toutes les foudres de l'église, s'il se permet d'imposer sur les biens du clergé la taxe la plus légère. Heureusement pour Philippe, les ténèbres de l'ignorance commençoient à se dissiper, et son conseil, plus éclairé que celui de ses prédécesseurs, montra toute son indignation contre un attentat aussi révoltant à l'autorité souveraine. Les envoyés de cet orgueilleux pontife reçurent des réponses où se déploya toute la dignité du monarque.

Ne nous arrêtons pas sur ces chimériques prétentions de la cour de Rome, toujours renouvelées par l'orgueil, et dont la raison a depuis fait justice. Philippe, après avoir prouvé à son superbe adversaire qu'il ne redoutoit pas ses foudres, pénétra dans la Flandre pour punir le vassal qui s'étoit flatté de trouver un abri sous la protection du saint Siége. Tandis que le roi se prépare à se rendre maître de Lille, il détache deux généraux qui se disputent la gloire d'accélérer sa conquête et de la rendre plus éclatante par leurs victoires. Robert d'Artois et le connétable voient fuir devant eux tout ce qui ose braver leur approche, et pénètrent en conquérans dans toutes les villes de la Flandre. Lille est la seule qui résiste aux efforts du mo-

narque ; mais , en apprenant les succès de ses troupes , elle craint de voir l'ennemi franchir les brèches qui s'élargissent de jour en jour ; à peine laisse-t-elle au fils du comte son seigneur le temps de s'évader , elle se hâte de se soustraire à la fureur des assiégeans par une capitulation dont les conditions sont acceptées.

Jamais campagne ne fut plus rapide et plus heureuse. La Flandre a passé sous la domination du vainqueur ; le roi d'Angleterre , qui est venu au secours du rebelle , fuit avec lui dans les murs de Bruges , qu'ils abandonnent bientôt ; une flotte angloise , pour éviter d'être prise ou brûlée , quitte le port de Dam et gagne la mer à pleines voiles ; un duc de Bar , qui avoit osé sortir de ses petits états pour soutenir son système d'indépendance , est trop heureux d'obtenir son pardon en se jetant aux genoux de Philippe-le-Bel , qu'il reconnoît pour son maître ; enfin Édouard , qui vouloit briser avec son épée le joug de vassal , sollicite humblement une trêve que le généreux suzerain veut bien lui accorder. Des succès si rapides donnèrent une idée si imposante du monarque françois , que Boniface comprit qu'il étoit trop dangereux de vouloir dicter des lois à un souverain qui couvrait ses bulles menaçantes d'édits plus impérieux. Sa politique substitua des moyens de

séduction à ceux de l'emportement, et se flatta de subjuguier l'âme de Philippe, en inscrivant son aïeul sur la liste des saints (1), et en consentant à la levée de quelques subsides sur les biens du clergé. Cette apparente condescendance ne réussit que trop à cet adroit pontife, puisque Philippe eut la foiblesse de le prendre pour arbitre entre Édouard et lui dans les différens qui divisoient les deux rois. Le jugement que rendit Boniface décéla tout à coup le secret de ses affections; et non-seulement il replaçoit le roi d'Angleterre dans toute l'étendue de son ancienne domination, mais réintégroit encore le comte de Flandre dans celle

(1) Les enquêtes pour la canonisation de Saint Louis étoient commencées depuis vingt ans environ. Le premier commissaire avoit été nommé par Grégoire X. Cette affaire fut prise et reprise à différentes fois sous huit de ses successeurs; enfin Boniface VIII, cherchant à plaire au prince qu'il n'avoit pu humilier, la termina en 1297 : on constata soixante-trois miracles opérés par le saint monarque; le jour de sa première fête, fixée au 28 août, son corps fut exhumé de Saint-Denis, apporté en grande pompe à la Sainte-Chapelle, et reporté ensuite à son tombeau par les princes et seigneurs. Les jacobins d'Evreux, l'évêque de Tournai, le sire de Joinville, son vieux compagnon d'armes, furent les premiers qui lui consacrèrent des autels.

qu'il avoit perdue ; d'où il résulta que le vainqueur ne recueilloit aucun fruit de sa victoire , et que la rebellion demeurait impunie. Une décision si contraire aux principes de l'équité fut plus fatale au protégé de Boniface que n'aurait pu l'être la sentence la plus sévère. Le conseil de Philippe ne put l'entendre sans manifester son indignation ; et le comte d'Artois , son parent , en fut tellement irrité , qu'il arracha la sentence inique des mains du prélat qui en faisoit la lecture , et la déchira avec les dents (1). A peine la trêve fut-elle expirée , que la guerre contre la Flandre recommença avec plus de fureur ; les villes furent reprises avec autant de célérité qu'elles l'avoient déjà été. Ne pouvant plus rien espérer ni de ses alliés ni de ses sujets , le comte se flatta d'obtenir par son humiliation un pardon qu'il ne méritoit pas ; et celui qui avoit réclamé avec tant de hauteur la liberté de

(1) Boniface , après avoir publié sa sentence à Rome , chargea l'évêque de Durham , ambassadeur d'Édouard , de la signifier au roi de France en son conseil : l'indignation , qui s'étoit contenue aux articles relatifs à l'Angleterre , éclata sans ménagement quand il fut question du comte de Flandre. On ne manqua pas d'attribuer ensuite la fin désastreuse du comte d'Artois à une punition de Dieu , pour avoir méconnu et insulté l'autorité de son vicaire.

sa fille, perdit la sienne et celle de ses deux fils (1). Après un triomphe aussi éclatant, le monarque françois devoit-il entrer en lice avec un adversaire qui avoit perdu son estime, pour soutenir sa prérogative royale et les privilèges de son église (2)? On a peine à lire sans dégoût les pièces de cet interminable procès, suscité

(1) Ce fut par le conseil du comte de Valois que le comte Gui vint se mettre à la discrétion du roi, qui le retint prisonnier avec ses deux fils.

(2) Le pape, malgré le peu de succès de ses précédentes entreprises, ayant continué ses tentatives pour établir son pouvoir au-dessus de celui du monarque, força Philippe à soutenir cette grande lutte de la puissance temporelle contre la puissance spirituelle; lutte où le bon droit prit quelquefois des formes violentes provoquées par les excès de l'agresseur, mais qui n'en est pas moins intéressante par le rapport intime qu'elle a avec la marche des lumières et les progrès de la civilisation. Philippe, obligé d'opposer une grande force d'opinion à celle qu'exerçoit encore sur les esprits le caractère sacré de son superbe ennemi, appela (en 1302 et 1303) les membres des communes à délibérer avec les grands et les prélats sur les moyens de défendre l'honneur du trône et les libertés de l'église gallicane: c'est dans la seconde de ces assemblées, qu'il fut résolu unanimement de faire juger le pape par un concile. De là, selon nos historiens, la véritable origine des états généraux.

par un pape irascible , qui avoit toujours pour objet de ramener sous le despotisme du saint Siège le monarque, le clergé de France et la nation. Pour concevoir tant d'arrogance d'un côté, tant de déférence de l'autre , il faut se reporter à ce temps où la puissance spirituelle dominoit tous les esprits, et avoit tant d'empire sur eux, qu'il suffit à Boniface de commencer le quatorzième siècle par l'annonce d'un jubilé, pour attirer au sein de Rome plus de deux cent mille pèlerins qui accoururent de toutes les parties du monde , séduits par l'idée de se purifier de toutes leurs iniquités, et de jouir de la plénitude d'un bonheur éternel. Comment , dans une illusion si générale, tenter de se soustraire à l'ascendant du saint Siège, et de faire prédominer des principes d'une indépendance absolue ? Les plus zélés défenseurs des privilèges de l'église gallicane auroient-ils osé briser les liens qui asservissoient la multitude au joug ultramontain ? Bien des siècles devoient encore s'écouler avant que la raison pût opérer une pareille révolution dans la pensée des hommes. Cependant le monarque françois, fort de l'amour de son peuple et de la haine qu'avoit excitée contre le pape son indomptable orgueil, conçut le hardi projet de le faire déposer dans un concile , et de se saisir de sa personne. Deux

agens zélés secondèrent ce dessein avec autant d'adresse que d'intrépidité : ils surprirent Boniface dans la ville d'Agnani, où il s'étoit retiré, pénétrèrent jusque dans son appartement, ne s'en laissèrent point imposer par sa contenance majestueuse et ses décorations pontificales. Ils se complurent à l'accabler de reproches et d'humiliations. L'un d'eux (1), animé de toute la vengeance des Colonne, s'oublia jusqu'à le frap-

(1) Sciarra Colonne, qui s'étoit joint pour cette expédition à Guillaume de Nogaret, passé de la judicature dans les armes. Une poignée de François, soutenus des habitans d'Agnani, emportèrent d'assaut les palais du pape et de ses défenseurs, commandés par le marquis de Cajetan son neveu. Boniface vaincu donna le spectacle des inégalités d'un caractère plutôt emporté et violent que ferme et intrépide, en passant tour à tour des larmes à des accès de rage, et de la bassesse à la dignité ; au reste, Nogaret, dont le grand-père avoit été brûlé comme *albigeois*, et à qui le pape rappela amèrement ce malheur, en le traitant de *patarin* (c'étoit l'insulte du temps contre les hérétiques), Nogaret conserva constamment toute la modération d'une fermeté respectueuse. Colonne, seul, animé contre le pape d'une haine personnelle, et provoqué par les malédictions que vomissoit le père des fidèles contre ses ennemis, ne put se contenir, et le frappa de son gantelet ; Nogaret arrêta sa violence.

per au visage, et l'auroit peut-être fait succomber sous ses coups, s'il n'eût été retenu par Nogaret, son collègue, qui mit la personne de cet illustre captif sous la sauve-garde d'une escorte. Cette précaution salutaire ne rassura pas Boniface contre la crainte d'être empoisonné; et il se seroit peut-être laissé mourir exténué de besoins, si un sentiment de pitié n'eût succédé dans l'âme de tous les habitans d'Agnani à leur premier emportement. Ceux mêmes qui avoient favorisé les assaillans dans leurs vols et leurs brigandages (1) s'armèrent en sa faveur, massacrèrent plusieurs François, suppléèrent de tous leurs moyens les trésors que la cupidité des soldats avoit pillés, et ramenèrent ce pontife triomphant dans Rome, où il expira, peu de jours après, étouffé par la colère et le ressentiment d'outrages qu'il ne pouvoit pardonner.

(1) Ceux qui pillèrent le plus, furent les habitans mêmes d'Agnani : la troupe proprement dite de Nogaret n'étoit que d'un petit nombre de soldats, et encore la plupart enrôlés secrètement en Italie, où ils avoient servi sous le comte de Valois. Leur chef fit tout ce qu'il put ; mais en vain, pour arrêter le pillage : on prétendit que les richesses du pape, de son neveu, et des trois cardinaux qui se trouvoient à Agnani, surpassoient celles de tous les rois de l'Europe.

Telle fut la fin de celui qui s'étoit élevé par la séduction sur la chaire de Saint Pierre, qui y déploya la fierté la plus intolérable, et en fut précipité par le désespoir de ne pouvoir se venger d'un affront qu'il avoit trop mérité.

Avant d'être délivré de son plus redoutable ennemi, Philippe-le-Bel avoit éprouvé combien il est imprudent de confier l'administration du pouvoir à des hommes qui n'ont d'autres titres que la faveur attachée à leur nom : devenu par la puissance de ses armes le souverain des Flamands, il avoit conquis leur affection par des dehors affables et par la remise de plusieurs impôts. Châtillon, oncle de la reine (1), fut malheureusement nommé gouverneur de la Flandre, et se montra tout à coup indigne de l'autorité qui lui étoit confiée. Au lieu de suivre l'exemple du monarque, et d'achever de lui concilier l'attachement de ses nouveaux sujets, il les souleva par les vexations les plus odieuses et le gouvernement le plus tyrannique. La révolte et la sédition se communiquèrent dans

(1) Jacques de Châtillon, comte de Saint-Paul : il suivait aveuglément les impulsions de Pierre Flotte, garde-des-sceaux, tyran subalterne, dont l'avidité et les exactions poussèrent les Flamands à la révolte, et qui fut une des victimes de la bataille de Courtrai.

toutes les villes; deux artisans, sortis de la classe la plus obscure de la société, amentèrent les mécontents, arrachèrent l'étendard royal; et massacrèrent les François avec cette férocité qui caractérise toujours l'animosité d'une populace en furie (1). Cette catastrophe ne fut que le prélude d'un événement bien plus désastreux. Philippe-le-Bel, au lieu de remonter au principe de la révolte, de manifester son mécontentement envers celui qui en étoit la première cause, et d'annoncer l'intention de réparer les torts de Châtillon, crut qu'il étoit de sa dignité de soumettre par la terreur un peuple qu'il pouvoit ramener à l'obéissance par des actes de sa justice. Cette erreur de l'orgueil fut bien funeste à la France. Une armée dans laquelle brilloit toute la fleur de la noblesse, et commandée par le comte d'Artois, regardé jusqu'alors comme l'un des plus grands généraux de son frère, fut dirigée avec une confiance téméraire contre celle des Flamands, bien retranchée, et animée par le zèle de la liberté et la certitude

(1) Le chef de la révolte fut un tisserand de Bruges, nommé Pierre le Roi, petit de taille, âgé de soixante ans, mais d'un esprit et d'une vigueur au-dessus de son âge et de son état. Jean Breyel, boucher, connu par des actes d'intrépidité, fut son second.

de n'échapper au supplice que par la victoire. L'armée françoise, embarrassée par des marais, se vit condamnée à périr de la main d'un ennemi qu'elle méprisoit, et qui en fit un si horrible carnage, que, si l'on en croit nos historiens, plus de quatre mille éperons dorés ornèrent le triomphe des rebelles. Châtillon, premier auteur de ce désastre, expia son crime dans une mort trop glorieuse pour lui. Le comte de Nesle, dont le comte d'Artois avoit dédaigné les sages conseils, préféra la mort à la honte de se rendre; et le prince, qui se croyoit si sûr de vaincre, perdit à la fois la vie et sa réputation de grand capitaine (1). Cette défaite, aussi honteuse qu'inattendue, fit repasser tout à coup sous la domination de ses anciens maîtres toutes les villes qui étoient demeurées fidèles aux François. Tandis que le comte et la comtesse de Flandre gémissaient dans la captivité; ainsi que leurs fils aînés, Jean, comte de Namur, fils de sa seconde femme, saisit les rênes du gouvernement, et demeura investi de l'exercice de la souveraine puissance.

(1) Cette bataille, livrée près de Courtrai, et perdue par la plus folle présomption, fut une nouvelle preuve du danger qu'il y a à mépriser l'ennemi en apparence le plus méprisable.

Heureusement ce revers, qui pouvoit relever le courage des Anglois, n'empêcha pas les deux nations rivales de terminer leurs querelles par un traité de paix qui devoit les unir plus étroitement que jamais, puisque les deux premières conditions furent que le roi d'Angleterre épouserait la sœur de Philippe-le-Bel, et qu'Edouard son fils recevrait la main de la fille du monarque françois. Pourquoi faut-il que ces alliances de souverains ne produisent pas toujours l'effet qu'on en espère, et deviennent trop souvent des germes de guerre ?

C'est sous le règne de Philippe-le-Bel que l'on voit naître ces grandes cours de justice, qui se sont décorées du titre de parlemens, et qui n'eurent point encore cette stabilité, cette permanence qui leur donnèrent depuis un assez grand poids pour contrebalancer l'autorité royale (1). Elles ne devoient, dans leur origine, avoir que deux séances de deux mois chacune dans le cours de l'année. Les clercs ou laïques adjoints aux pairs et aux grands dignitaires étoient si loin de prétendre à l'inamovi-

(1) Ce fut en 1303 que Philippe, dans sa fameuse ordonnance pour la réformation du royaume, rendit sédentaire à Paris le premier parlement qui, jusquelà, suivait partout la cour.

bilité de leurs offices, qu'ils ne jugeoient qu'en vertu de commissions renouvelées chaque année, et qui étoient rarement continuées: tant on paroissoit craindre qu'ils ne s'arrogassent trop de puissance, et n'arrivassent à ce point d'indépendance, désirable sans doute, si elle reposoit toujours sur l'amour et le zèle de la justice!

Il seroit trop long et superflu de rendre compte de tous les combats qui eurent lieu et sur terre et sur mer pour reconquérir la Flandre, et pour effacer la honte que la bataille de Courtrai avoit répandue sur les armes françoises; il suffit de savoir que le roi remporta à Mons-en-Puelle (1), sur les Flamands, une victoire qui fut payée du sang de ses plus courageux chevaliers, et dans laquelle Philippe montra une valeur égale à celle de son aïeul, puisqu'il lutta presque seul contre une multitude d'assaillans qui furent sur le point de s'emparer de sa personne, lorsque le comte de Valois son frère vint le délivrer de ce danger: alors les Flamands n'échappèrent que par la fuite à une

(1) A son retour à Paris, le roi fit célébrer de solennelles actions de grâces pour sa victoire, et fonda à Notre-Dame une messe en mémoire des dangers auxquels il avoit échappé. Sa statue votive fut placée vis-à-vis de l'autel de la Sainte-Vierge.

destruction générale. Vaincus, mais non découragés, bientôt une nouvelle armée reparut, et ne laissa à Philippe que l'alternative de s'exposer à l'incertitude d'un nouveau combat, ou de les désarmer par un traité de paix. Ce prince crut devoir préférer ce dernier parti, et consentit à rendre la liberté à l'ainé des fils de Gui, comte de Flandre, qui venoit d'expirer dans sa longue captivité, et à le réintégrer dans le domaine de ses ancêtres, à la condition qu'il se reconnoîtroit pour vassal de la France, et rendroit hommage au roi, qui conserveroit les villes de Douai, Lille, Orchies et Béthune, et recevrait en outre 200,000 francs pour les frais de son expédition. Telle fut la fin de cette malheureuse guerre, qui jeta dans l'âme des Flamands les profondes racines de cette haine nationale qui s'est perpétuée pendant plusieurs générations.

En voilà trop, sans doute, pour faire sentir toutes les conséquences d'un mauvais choix dans l'exercice de l'autorité souveraine. Quelle n'eût pas été la puissance de Philippe-le-Bel, s'il fût demeuré paisible possesseur de la Flandre, s'il eût conservé l'affection d'un peuple belliqueux, si une de ses plus belles armées n'eût point été détruite à Courtrai, et si la fleur de ses chevaliers ne fût pas tombée sous le fer

des Flamands, dans les plaines de Mons, avant l'honneur de la victoire ! Les impôts excessifs, une altération dans la monnaie (1), des réquisitions d'hommes et d'argent n'auroient pas désolé une multitude de familles et imprimé une tache à l'autorité royale.

N'espérons pas encore trouver sous ce règne de Philippe-le-Bel de grands progrès dans les sciences. Si la découverte de la boussole jette quelque lustre sur la naissance du quatorzième siècle, ce n'est pas à un François qu'en revient la gloire (2). On avoit si peu réfléchi sur la

(1) Philippe, que les besoins de la guerre conduisirent à la ruineuse ressource d'altérer les monnoies, est celui de nos rois qui le premier avoit semblé vouloir les rendre sacrées en leur imprimant la légende *sit nomen Domini benedictum*.

(2) On attribue communément l'invention de la boussole à un pilote napolitain nommé Flavio Gioia, d'Amalfi; c'est une de ces opinions qui passent de confiance dans tous les livres et qui ne peuvent soutenir l'examen. On ne peut disconvenir que les Chinois ne connussent la propriété directive de l'aimant; il est probable que cette connoissance nous vint par suite de nos communications avec les Orientaux : ce qui est au moins certain, c'est que dans des vers de Guyot, chanoine de Provins, qui fleurissoit de la fin du douzième siècle au commencement du treizième, la boussole se

liberté du commerce intérieur, qu'on accrût le désastre d'une disette en établissant une taxe arbitraire sur cette denrée de première nécessité, dont le prix s'élève ou s'abaisse au gré des saisons, et dont une autorité paternelle doit prévenir les variations trop subites. Autant les hommes avancent à pas lents vers la vérité et le bon goût, autant ils se précipitent rapidement dans l'erreur et l'extravagance. Il ne faut donc pas s'étonner de l'absurdité des systèmes qui se multiplioient dans ces siècles d'ignorance. L'un des plus ridicules sortit de l'imagination d'un nommé Doucin (1). Il annonçoit aux nations qu'après avoir passé successivement sous la loi de justice, qui étoit celle de Dieu le Père, sous celle de la sagesse, qui étoit celle du Fils, elles étoient arrivées sous la loi d'amour, qui étoit celle du Saint-Esprit. Suivant ce sectaire, l'ar-

trouve évidemment décrite sous le nom de *marinière*; qu'ainsi les François furent des premiers, et probablement les premiers à s'en servir, et que l'Amalfitain ne fit que le perfectionner. On peut voir sur ce sujet une savante dissertation de M. Azuni, membre du corps législatif. Le véritable nom de Guyot étoit Hugues ou Hugniot.

(1) Doucin, fils d'un prêtre italien, prêchoit sa doctrine aux environs de Verceil; on sent qu'il ne dut pas manquer de sectaires. Sa concubine se nommoit Marguerite de Trente.

dent amour purifioit toutes les actions , autorisoit la prostitution et la débauche. Celui qui prêchoit une doctrine si perverse n'éprouva ni amour ni charité de la part de ses juges, qui le condamnèrent à être démembré et consumé dans un bûcher. La concubine que son zèle avoit séduite partagea le même sort.

° Pourquoi faut-il que l'histoire de notre monarchie ne puisse se détacher des haines et des affections ultramontaines; qu'on ne puisse offrir à la nation le portrait de son roi, sans l'environner d'accessoires qui devraient lui être étrangers? Les ombres de Boniface VIII et de Clément V semblent se répandre toujours sur la physionomie de Philippe-le-Bel, et obscurcissent ses traits caractéristiques. Le premier ne cessa de contrarier les desseins du monarque françois, d'empiéter sur son pouvoir, de diriger sur lui tous ses foudres; le second, redevable à Philippe de son élévation, ne donna point de bornes à sa reconnaissance, et devint le docile instrument de ses vengeances. En fixant son séjour à Avignon, il parut se mettre encore davantage sous la dépendance de son bienfaiteur. Pour sentir l'influence réciproque de la politique et des idées religieuses dans le quatorzième siècle, il suffiroit de savoir que Philippe, ayant à cœur de voir s'élever sur le trône pontifical un pape

qui lui fût dévoué, n'y fit porter un archevêque de Bordeaux, qu'à la condition que ce prélat ambitieux s'accorderoit avec lui sur six articles d'un traité mystérieux qui précéda sa nomination; que l'observation de ce traité fut solennellement jurée sur une hostie, et que Clément se crut lié par ce serment simoniaque (1). Cependant l'un de ces articles, sur lequel le roi avoit laissé un voile, étoit l'élévation de son frère sur le trône impérial; et ce trône venoit de vaquer par la mort d'Albert d'Autriche, qui fut assas-

(1) Clément V (avant son élection, Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux) étoit dévoué à la faction de Boniface VIII. Le parti françois dans le conclave joua les Italiens en leur proposant de présenter trois candidats à leur choix, parmi lesquels les cardinaux attachés à la France s'engageroient à choisir le souverain pontife. L'un de ces candidats fut Bertrand de Got. Philippe, averti du succès de la ruse de ses agens, appelle ce prélat à une conférence dans une forêt voisine de Saint-Jean-d'Angely, lui fait voir qu'il est maître de l'élever sur le saint Siège, et le lui offre à six conditions, dont une ne devoit être révélée qu'après l'intronisation. L'ambitieux Gascon accepta et promit tout. On doute si cette condition secrète étoit plutôt l'élection du frère du roi à l'empire, que la destruction des templiers. Par le fait, la condamnation de ces chevaliers fut le dénouement de cette tragi-comédie politique.

siné au moment où il se disposoit à se venger des Cantons helvétiques, qui avoient osé secouer son joug et rentrer dans toute la plénitude de leur liberté, après une victoire éclatante sur ses généraux. Le pape, averti du dessein de Philippe, crut devoir s'opposer à une liaison de puissance qui auroit rendu l'autorité du roi de France supérieure à celle du saint Siège. Il pressa l'élection d'un nouvel empereur ; et elle fut faite si subitement en faveur de Henri de Luxembourg, que Philippe fut frustré de l'espérance de voir la couronne impériale briller sur la tête de Charles de Valois. Dans son dépit, il revint avec plus d'instance sur la condamnation de Boniface, dont sa haine poursuivait l'ombre jusque dans le cercueil.

Ce fut sous ce prince, que la ville de Lyon, que d'anciens partages avoient détachée de la monarchie, fut réunie à la France, après avoir été conquise sur l'orgueil de son archevêque et de son chapitre, dont les membres ne conservèrent plus que le titre de comtes.

Il est impossible de parler du règne de Philippe-le-Bel et de passer sous silence le trop fameux procès intenté aux templiers, et qui fut terminé par l'extinction de cet ordre de chevaliers et l'affreux supplice de ses chefs. Plus nous sommes éloignés de cette grande catastrophe,

plus il paroît difficile d'avoir une opinion certaine sur la vérité de l'accusation ; et sur les motifs du jugement. Ce qui est incontestable, c'est que si la moindre partie des griefs sur lesquels portoit cette sentence d'extermination, étoit démontrée, il ne seroit pas douteux que les templiers n'eussent mérité, je ne dis pas l'horrible mort à laquelle ils furent condamnés, mais au moins d'être dégradés et bannis de toute société humaine. Et en effet, pouvoit-il être un plus grand crime pour des chevaliers dévoués par état à la défense des chrétiens, qu'un accord perfide avec les Sarrasins, pour livrer ceux qu'ils devoient protéger ; que d'adorer une puissance infernale sous les traits d'une figure hideuse ; que de renoncer à un amour pur et légitime, pour s'abandonner à une passion honteuse réprouvée par la nature ; que de feindre une consécration d'hostie, et d'en profaner l'image ; que d'assujettir les novices de leur ordre à des cérémonies aussi honteuses que révoltantes ? Mais qui peut croire que la dépravation fût assez générale, assez audacieuse, et d'une témérité assez aveugle, pour consigner dans des statuts des égaremens aussi abominables ? Pour adopter une accusation hors de toute vraisemblance, il ne faudroit pas moins que la confession libre et spontanée des

coupables, que la déposition de plusieurs témoins impartiaux et dignes de toute confiance. Combien cette preuve, si nécessaire, est loin de se montrer dans le procès des templiers ! Ils ont pour dénonciateur un criminel, qui déclare tenir les faits qu'il révèle de la confession d'un apostat, compagnon de ses fers (1). Ce misérable obtient sa grâce pour prix de cette confiance que Philippe s'abaisse à recevoir de sa bouche. Et c'est sur ce vil témoignage que s'appuie une accusation éclatante, qui retentit d'abord dans le conseil du pape, et ensuite dans toute l'Europe ! C'est d'après elle qu'on empoisonne, qu'on jette dans les cachots tous les chevaliers qu'on peut saisir ; qu'on leur fait essuyer les horreurs de la torture, celle de la faim, et qu'on ne leur laisse entrevoir le terme de leurs tourmens, que dans l'aveu de tous les crimes qu'on leur impute ! Osent-ils le ré-

(1) Les vieux historiens varient sur les circonstances de la première dénonciation des templiers. L'opinion la plus répandue est qu'un chevalier apostat et un bourgeois de Beziers, nommé Squin de Florian, renfermés dans la même prison, se confessèrent l'un à l'autre, suivant l'usage de ces temps-là, et que Squin apprit du templier les importans et odieux secrets qu'il fit offrir de révéler, à condition que ce seroit au roi lui-même.

tracter, cet aveu fatal, on les précipite dans un bûcher. C'est par cet exemple de terreur, qu'on fixe sous le poids de leur ignominieuse confession, ceux qui tiennent plus à la vie qu'à l'honneur. D'après ces faits constatés par l'histoire, peut-on regarder comme preuves ces aveux arrachés à la foiblesse, à la crainte et aux souffrances ? On objectera que le grand maître lui-même confessa qu'il avoit connoissance des pratiques viles et odieuses dont on accusoit son ordre ; et il n'avoit point été mis à la torture. Cela est vrai ; mais avant de se couvrir de cet opprobre, n'avoit-il pas été plongé dans une prison ? n'étoit-il pas encore chargé de chaînes lorsqu'il parut devant le pape pour se justifier ? Qui sait si l'on n'avoit point séduit ce vieillard par des promesses, si l'on n'avoit point exténué son courage par la privation des alimens ; enfin, ne prouva-t-il pas que sa foiblesse avoit un instant trahi la vérité, par le courage avec lequel il se dévoua aux flammes, ne pouvant, disoit-il, expier par trop de douleurs son premier mensonge ! Que d'autres faits ne peut-on pas opposer à la preuve qui résulte de ses aveux isolés, qui sembloient justifier la condamnation des templiers ! Accusera-t-on d'impiété, d'idolâtrie, celui d'entre eux qui, après s'être séparé de son ordre pour embrasser la règle

austère des chartreux, dont il ne put supporter la rigidité, n'obtint de rentrer parmi ses anciens compagnons, qu'en se soumettant à une pénitence aussi sévère que flétrissante? Peut-on croire que le chevalier qui se seroit écarté des principes abominables qu'on imputoit à son ordre, pour rendre hommage à ceux de la nature, eût livré son enfant à de féroces confrères, qui se le seroient rejeté de main en main, jusqu'à ce que cette innocente créature eût succombé dans ce balottement homicide?

S'il m'étoit permis de faire intervenir mon opinion après toutes celles qui se sont heurtées et combattues depuis tant d'années, je dirois que les templiers, plus guerriers que religieux, se plongèrent dans le luxe et la débauche; que font naître les richesses subitement accrues; qu'habitué à trafiquer des rançons, à faire du noble métier des armes une profession mercantile, les sentimens de la générosité s'étoient effacés de leur cœur; qu'ils avoient perdu l'idée primitive de leur institution; qu'il est possible qu'errans dans les déserts de la Palestine, sous un ciel brûlant, quelques-uns d'entre eux eussent contracté ce goût dépravé qui a pris naissance dans l'absence des femmes, dans la conformité apparente des deux sexes, lorsqu'ils sortent de l'adolescence, ou dans une organi-

sation vicieuse. Mais je ne croirai jamais que cet excès de la dépravation puisse être transformé en préceptes, et devenir la loi fondamentale d'un ordre de chevaliers; j'admettrai que s'il est possible à la perversité de l'esprit d'abjurer toute croyance aux mystères de notre religion, ce ne sera jamais pour passer de bonne foi et sans nulle contrainte à l'idolâtrie la plus absurde. Il pouvoit donc être juste de dissoudre l'ordre des templiers, parce qu'ils ne remplissoient plus le but de leur création par une charitable protection accordée aux pèlerins; de les priver de leurs biens, parce qu'ils étoient mal acquis, et ne servoient plus qu'à nourrir l'orgueil et la mollesse; mais il étoit inique de les condamner à un supplice épouvantable, sur des aveux émanés de la séduction et de la crainte, et pour des crimes qui ne pouvoient tout au plus être que ceux de quelques individus.

Il paroît prouvé que Philippe-le-Bel ne s'appropriâ point le bien des templiers (1); mais on peut le soupçonner d'avoir eu la pensée d'en grossir son trésor; et ce fut peut-être pour

(1) Il est certain qu'il ne se réserva que les deux tiers des meubles et de l'argent, qui servirent à acquitter les frais du procès.

la favoriser, que le chancelier Nogaret, qui devoit tant de reconnoissance à son roi, ne mit pas dans l'instruction du procès toute la sagesse et toute l'impartialité qu'exigeoit son ministère. Si je me suis aussi étendu sur cette grande catastrophe du règne de Philippe-le-Bel, c'est parce qu'elle n'est pas tout-à-fait étrangère à notre siècle, où les esprits se sont encore échauffés sur le même sujet, en le voyant exposé sur la scène françoise et attirer un si grand nombre de spectateurs (1).

Je ne veux plus revenir sur ces guerres toujours renaissantes des François contre les Flamands, si funestes aux deux peuples, et qui épuisèrent la nation par la levée de nouvelles armées, par l'accroissement des impôts et tant de taxes arbitraires. Je parlerai encore moins de ce concile de Vienne, que Philippe-le-Bel avoit convoqué par des ordres réitérés, et qui trompa son espérance (2). M'arrêterai-je sur les

(1) La dissertation que vient de publier tout récemment sur ce grand procès M. Raynouard, auteur de la tragédie des Templiers, semble devoir fixer invariablement tous les doutes sur cette affaire.

(2) Un des actes du concile de Vienne fut de confirmer la fête du Saint Sacrement, instituée à Liège environ soixante ans auparavant (en 1246), sur la

malheurs domestiques de ce prince ? Déjà, depuis plusieurs années, il avoit perdu sa compagne, si digne de toute sa confiance. Il en avoit eu trois fils, unis à des princesses qui devoient perpétuer son illustre race; mais la cour de Philippe n'étoit plus celle de Saint Louis, où régnoit la décence et la pudeur, où Blanche souffroit à peine que son fils se livrât aux plaisirs légitimes du plus chaste hymen. Il s'éleva tout à coup des soupçons terribles sur la fidélité conjugale des trois princesses, qui devoient seules donner à la nation les héritiers du trône. Au grand scandale du sang royal, les trois brus du monarque furent mises en jugement, et toutes trois condamnées à une réclusion ignominieuse (1). Mais ce qu'il y eut de plus affli-

révélation d'une religieuse nommée Julienne, qui avoit vu en songe la lune échanerée; ce qui signifioit qu'il manquoit une fête à l'église, et que cette fête étoit celle du Saint Sacrement.

(1) Marguerite, fille de Robert II, duc de Bourgogne, femme de Louis Hutin; et Blanche, fille cadette du comte palatin de Bourgogne, femme de Charles-le-Bel, furent déclarées convaincues d'adultère, renfermées au Château-Gaillard d'Andely, où la première fut étranglée peu après par l'ordre de son mari; Blanche fut répudiée pour cause de parenté, et se fit religieuse. Jeanne, sa sœur aînée, femme de

geant pour l'humanité, ce fut le supplice qu'on inventa pour punir deux gentilshommes accusés d'adultère (1); ils furent impitoyablement écorchés, traînés sanglans sur un champ nouvellement fauché, et, comme si la colère paternelle n'eût pas dû être assouvie par tant de douleurs, les membres de ces malheureux furent séparés d'un tronc inanimé. Nous ignorons d'après quel code pénal ce jugement fut prononcé. Quelque énorme que fût le crime des coupables, nous ne pouvons nous dispenser de dire que leur supplice dépasse de beaucoup toute idée de justice, et caractérise, comme celui des templiers, un siècle de barbarie. Les murmures qui s'élevoient de toutes parts contre un roi qui abusoit de son pouvoir, qui donnoit trop de confiance à d'insatiables ministres, troublèrent les derniers jours de Philippe, et firent naître des remords dans son

Philippe-le-Long, alors comte de Poitiers, après un an de détention, fut déclarée irréprochable; et le prince son époux, dit Mézerai, plus heureux ou plus sage que ses frères, eut le bon esprit de la reprendre.

(1) Ces deux gentilshommes étoient Normands, et se nommoient Philippe et Gauthier de Launay. Ils étoient attachés au service des princesses, et tous deux, dit-on, assez mal faits. Cette scandaleuse aventure occasionna beaucoup d'autres supplices dont on blâma le roi.

âme altière. Étoit-il en sa puissance de réparer ses fautes? Les victimes de sa cruauté l'avoient précédé devant ce tribunal où il sentoit qu'il alloit paroître chargé d'iniquités; il s'efforçoit, dans sa juste frayeur, de l'adoucir. Quel que soit le jugement qu'il en ait obtenu, nous dirons que la nation ne peut pardonner à sa mémoire le sang qu'il fit répandre dans la Flandre, les impôts dont il accabla le peuple, la fraude dont il se rendit coupable dans la fabrication des monnoies. Les vices de son gouvernement ne peuvent être balancés ni par ses vertus guerrières, ni par le courage qu'il ne cessa d'opposer aux prétentions de la cour de Rome, ni par la ferme politique avec laquelle il enchaîna l'ambition de l'Angleterre. On prétend qu'il protégea les sciences; il favorisa tout au plus leur naissance, puisque, jusqu'à lui, on ne voit aucun homme recommandable briller en France par une sage érudition, et encore moins par le goût. Sans doute il ne dépend pas d'un roi de créer des Corneille, des Racine; mais Philippe ne pouvoit-il pas s'opposer à ce qu'on profanât, sous les yeux d'une cour brillante et dans des fêtes publiques, les saints mystères, et à ce qu'on travestit en scènes burlesques les paraboles de l'évangile (1).

(1) Philippe, en altérant les monnoies, provoqua le

surnom injurieux de *Faux monnoyeur* qui lui fut donné. Mais, par les gênes qu'il apporta au droit de battre monnoie exercé par les hauts seigneurs, il amena l'utile réunion de ce droit important à la couronne. Il restreignit les apanages aux hoirs mâles. Il créa l'université d'Orléans. Les collèges de Navarre, fondé par la reine Jeanne, sa femme, du Cardinal-le-Moine et de Montaigu, s'élevèrent sous son règne. Il osa arrêter les progrès du despotisme pontifical; et ce fut un bienfait pour le monde. Il n'est pas aussi certain que les lumières du temps lui permissent de voir une profanation dans la représentation des *Mystères*. Au reste, pardonnons à ces spectacles, d'où devoit sortir le théâtre françois, d'avoir, en 1313, amusé la cour et la ville, lors des fêtes qui furent célébrées à la Pentecôte devant le roi d'Angleterre, pour la collation de l'ordre de chevalerie aux princes françois. Philippe à cette même époque se croisa, mais ne sortit point de son royaume. Parmi les hommes qu'on doit distinguer sous son règne, sont notre vieux chroniqueur Guillaume de Nangis; Jean de Meung, dit *Clopinel*, continuateur du roman de la Rose; Guillaume Duranti, juriconsulte; Jean Duns, dit Scot et le *docteur subtil*, célèbre rival de saint Thomas, et Gilles de Rome, de l'illustre famille des Colonne, précepteur du roi, qui le fit archevêque de Bourges. Dante (ou Durant) Alighieri de Florence, qui eut la gloire de fixer la langue italienne, et osa se créer un nouveau genre d'épopée, fleurissoit de la fin du treizième au commencement du quatorzième siècle. Il mourut en 1321, sous le règne de Philippe-le-Long, second fils de Philippe-le-Bel.

ONZIÈME DISCOURS.

Louis X dit Hutin. — Guerre de Louis de Bavière et de Frédéric-le-Beau pour la possession de l'Empire.

— Troubles du conclave pour la nomination d'un successeur de Clément V. — Procès et supplice d'Enguerrand de Marigny. — Pluies et famine extraordinaires. — Guerre des Flamands. — Pénurie du trésor royal ; liberté vendue aux paysans et aux juifs pour le remplir. — Siège de Courtrai levé. — Paix accordée au comte de Flandre. — Mathilde, comtesse d'Artois, protégée par le roi contre ses vassaux rebelles. — Mort de Louis. — Régence, en attendant la fin de la grossesse de la reine ; mort du fils qu'elle a mis au monde. — Philippe V dit le Long, frère de Louis, obtient la couronne malgré les prétentions de Jeanne sa nièce. — Excès des nouveaux pasteurs. — Pénitens d'amour. — Le pape persécute les cordeliers. — Les juifs et les lépreux accusés d'avoir empoisonné les puits et les fontaines, à l'instigation des Musulmans d'Espagne ; supplices ordonnés à cette occasion. — Projet de Philippe pour établir l'unité des poids et mesures. — Charles IV dit le Bel, son frère, lui succède. — Dîmes accordées au pape.

LE règne de Louis X, que l'on surnomma Hutin, sans qu'on puisse assigner au juste l'origine de ce nom bizarre, fut si court et si peu glorieux, qu'il mérite à peine d'arrêter nos re-

gards (1); c'est cependant un point duquel nous devons observer les événemens étrangers qui s'y rattachent. Les dissensions intestines qui agitent l'Angleterre deviennent favorables à la France, en prolongeant une paix qui lui étoit bien nécessaire. Édouard, poursuivi par ses sujets, contraint de leur abandonner, dans sa fuite, un ministre qu'il ne peut plus défendre, est réduit à capituler avec les rebelles, et à leur pardonner des fautes qu'il n'est pas en son pouvoir de punir.

La couronne impériale flotte, au gré des électeurs, sur la tête de deux concurrens. Louis de Bavière et Frédéric-le-Beau, fils de l'empereur Albert d'Autriche, l'obtiennent en même temps, et s'efforcent de confirmer leur élection par la force des armes. Une longue guerre ensanglante l'Allemagne : elle est enfin terminée par une bataille où Frédéric demeure prisonnier, et se voit contraint de céder à son heureux rival un titre qu'il ne peut plus lui disputer (2).

(1) Il paroît que le vieux mot *hutin* avoit à peu près le sens de *mutin*, d'ami des querelles et jeux militaires et bruyans. On conjecture aussi que ce surnom fut donné à Louis, pour avoir combattu dans sa jeunesse des révoltés qu'on nommoit les *Hutins*.

(2) Cette guerre dura huit ans. Elle fut terminée

La mort de Clément V avoit laissé le saint Siège vacant, et les cardinaux n'étoient pas plus d'accord pour l'élection d'un nouveau pape, que les électeurs d'Allemagne sur le choix d'un nouvel empereur. On auroit peine à croire, si l'intrigue ne rendoit pas tout croyable, qu'une des deux factions, qui vouloit donner pour successeur à Clément un pape gascon, fit mettre le feu au conclave pour triompher du parti qui lui étoit opposé; que les cardinaux, dispersés par le danger qui avoit menacé leurs jours, n'en demeurèrent que plus obstinés dans leurs divisions, et qu'il fallut enfin user d'artifice pour réunir les colonnes de l'église dans une même enceinte (1).

II L'Espagne, en proie à la domination des Maures, dont elle ne pouvoit ni supporter ni rompre le joug, avoit pour roi légitime un en-

par la bataille de Muhldorf en 1322. Le traité par lequel le prince autrichien renonce à l'empire pour recouvrer sa liberté, fut conclu en 1325.

(1) Leur réunion fut un des premiers actes du règne de Louis X. Il confia cette mission à Philippe, comte de Poitiers, son frère, qui, sous divers prétextes et même par de fausses promesses, ayant attiré les cardinaux dans le couvent des frères prêcheurs de Lyon, leur déclara qu'ils n'en sortiroient point, qu'ils n'eussent donné un chef à l'église.

fant dont des sujets ambitieux se disputoient l'autorité (1).

Si Louis Hutin, qui monta sur le trône dans un semblable état de choses, n'eût pas trouvé les esprits indisposés contre l'autorité royale, par l'abus qu'en avoit fait son père, rien ne se fût opposé à une administration douce et paternelle. Mais il semble entrer dans la destinée des peuples de voir sortir le malheur de leur sein, lorsqu'il ne leur est pas apporté par des mains étrangères. Il faut d'abord compter au nombre de ces malheurs la violation de toutes les règles de la justice à l'égard d'Enguerrand de Marigny, surintendant des finances, qui tomba du sommet des grandeurs et de la puissance dans le plus profond abîme de la persécution (2). Il

(1) Alphonse XI, surnommé le Vengeur. Son aïeule, Marie de Molina, l'infant Pierre, fils de cette princesse, oncle du jeune roi, la mère de celui-ci, Constance de Portugal, et son grand-oncle, l'infant Jean, à la tête de quatre partis, se disputoient la régence. Bientôt Marie et son fils réunirent leurs intérêts, ainsi que Constance et l'infant Jean; et à la mort de la reine mère, son habile concurrente réunit les princes en leur confirmant à tous deux le titre de régent, ne se réservant que la tutelle de son petit-fils; ce qui ne l'empêcha pas de conserver la principale influence dans le gouvernement.

(2) Marigny étoit d'une ancienne famille de gentils-

ne sortit du cachot où la haine d'un oncle du roi l'avoit plongé , que pour aller subir un supplice infâme aux fourches patibulaires qu'il avoit fait élever pour prolonger l'opprobre des condamnés. Nous ne prétendons pas que cette grande victime de la vengeance du comte de Valois fût innocente; mais il nous suffit de savoir qu'on lui refusa le secours d'un défenseur , qu'on ne lui permit pas de se justifier , qu'on n'observa aucune des formes qui devoient éclaircir l'accusation intentée contre lui , pour révoquer en doute tous les abus et toutes les iniquités dont on le chargeoit. Le jeune roi commit sans doute une grande faute, en abandonnant sans défense un

hommes normands , dont le vrai nom étoit *Le Portier*. Ils avoient pris le nom de Marigny par le mariage du grand-père d'Enguerrand avec l'héritière de cette maison. Un procès entre les seigneurs de Tancarville et d'Harcourt , où Enguerrand et le comte de Valois prirent parti , celui-ci pour d'Harcourt , celui-là pour Tancarville , furent la cause première de l'inimitié du prince. Marigny fut ignominieusement pendu aux fourches de Montfaucon. Pierre Remy , intendant des finances de Charles-le-Bel , qui les fit réparer , y périt aussi ; et Jean Mounier , lieutenant civil de Paris , après y avoir ordonné quelques travaux , y fit amende honorable : ce qui fit remarquer à Pasquier qu'elles portoient malheur à ceux qui s'en mêloient.

ministre que son père avoit honoré si longtemps de sa confiance. Devoit-il souffrir qu'un gentilhomme, décoré des plus hautes dignités, périclât de la mort réservée aux scélérats les plus abjects (1)? Il faut néanmoins faire honneur à ce prince de son repentir. Il est si rare aux dépositaires de l'autorité de se rappeler leurs injustices, et de vouloir en effacer les traces (2)!

Le peuple, qui dans ses calamités n'en découvre presque jamais les véritables causes, eut la faiblesse d'attribuer à un dieu vengeur de l'innocence le fléau dont il fut frappé peu de mois après le supplice de Marigny. En effet, il

(1) Le roi, convaincu du peu de fondement des accusations relatives au maniement des finances, défendit long-temps Marigny; alors ses ennemis dressèrent une autre batterie: on produisit un sorcier et des statues de cire représentant le roi et le comte de Valois; ce sorcier, nommé Delor, gagné, disoit-on, par la femme et la sœur du surintendant, devoit, par ses opérations sur ces images, faire périr les princes. La mort de Delor, qu'on trouva étranglé dans sa prison, fut présentée comme un suicide et une preuve qu'il se reconnoissoit coupable; et le roi effrayé déclara qu'il *retiroit sa main de Marigny*.

(2) Charles, comte de Valois, témoigna aussi à sa mort un repentir qui fut utile à la mémoire de sa victime. Elle fut réhabilitée, et ses biens rendus à la famille.

sembla qu'un nouveau déluge dût ensevelir la France sous les eaux. Des pluies qui tomboient par torrent ne discontinuèrent pas pendant quatre mois, et enlevèrent au cultivateur toute espérance de récolte. Le prix du blé fut si excessif, que les riches pouvoient à peine y atteindre. D'homicides boulangers, au lieu de nourrir le pauvre, l'empoisonnèrent par une fabrication dégoûtante et meurtrière (1). Des femmes à demi-nues, des hommes dépouillés de tout vêtement, marchaient en prières, formant des processions plus indécentes que religieuses. Les vœux qu'ils adressoient au ciel en étoient repoussés. A cet horrible fléau vint se joindre celui de la guerre. Les Flamands, si souvent vaincus et toujours indomptés, recommencèrent leurs hostilités. Mais où trouver les moyens de lever une armée ? Exiger de nouveaux impôts, c'eût été soulever tous les esprits déjà trop disposés à la révolte. La nécessité fit sortir de ces deux calamités publiques un édit qui auroit pu consoler l'humanité, si elle en eût senti tout le prix. Il accordoit la liberté à tous les habitans

(1) Ce fut un bourgeois de Paris, nommé *Roger-Bontemps*, qui découvrit et dénonça les indignes pratiques des boulangers. On croit que c'est le même qui a rendu le nom de *Roger-Bontemps* célèbre.

des campagnes , et brisoit ce joug honteux qui les attachoit à la glèbe , à la condition de donner au trésor public une somme proportionnée à leurs facultés. Qui pourroit le croire ? cette classe servile , plus attachée à son or qu'au don le plus précieux , s'obstinoit à le refuser ; et il fallut la contraindre à l'accepter (1). Les sommes que l'on recevoit pour un objet qui devoit être d'un si grand rapport , furent tellement affoiblies par l'indifférence , qu'on fut réduit à trafiquer d'une autre liberté. On accorda aux juifs celle de revenir en France , et de s'y établir pendant douze années consécutives ; mais on y mit des conditions si dures , qu'elle ne produisit point encore tout ce qu'on avoit lieu d'en espérer. Cependant Louis fut en état de diriger une armée formidable contre les Flamands , qui ,

(1) Il n'y avoit encore que les bourgeois ou habitans des villes d'affranchis. Les habitans de la campagne étoient toujours *gens de main-morte* ou *gens de pouesté* ; c'est-à-dire , sous la puissance ou possession. Il est probable , au reste , qu'en ces temps malheureux , l'affranchissement ne leur offroit pas beaucoup d'avantages , ou qu'on mettoit un trop haut prix à ce présent , d'après le peu d'empressement qu'ils témoignèrent à le recevoir. Cette circonstance paroît une des plus fortes preuves qu'on puisse donner du malheur et de l'ignorance du peuple à cette époque.

frappés de terreur, rentrèrent dans leurs villes fortifiées. Cette expédition étoit contrariée par le temps et la saison. Il fallut lever honteusement le siège qu'on avoit mis devant Courtrai, et l'on fut réduit à incendier les chariots et les machines qu'on ne pouvoit arracher d'un terrain fangeux, pour qu'ils ne devinssent point la proie des assiégés. Cependant la disette fatale aux François n'avoit point épargné les Flamands; et ils forcèrent par leurs cris séditieux leur comte à demander la paix, ou plutôt son pardon, qui lui fut accordé, et dont il se montra bientôt indigne en violant son serment de fidélité (1).

Ce règne si court devoit encore être agité par un nouvel orage. Une conjuration se forma contre Mathilde (2), pour la dépouiller du comté

(1) Ce comte étoit Robert III, dit de Béthune, qui avoit été long-temps prisonnier à Paris avec son père Guî, sous Philippe-le-Bel.

(2) Mathilde ou Mahaut, comtesse d'Artois, étoit petite-fille de Robert I^{er}, comte d'Artois, frère de Saint Louis, tué à la Massoure. Robert II, père de la princesse, avoit péri à la bataille de Courtrai. Philippe, son fils du premier lit, étoit mort de ses blessures après la bataille de Farnes, laissant un fils nommé Robert, qui disputa la succession de son père à sa tante Mathilde, mais qui fut toujours débouté de

d'Artois. Des seigneurs et des chevaliers s'étoient permis de prendre les armes sans l'agrément du prince, et s'étoient déjà emparés d'une ville principale (Vieux-Hesdin), lorsque la comtesse, effrayée de cette agression criminelle, réclama l'appui de l'autorité royale qui vint à son secours; et au même instant ces guerriers séditionnaires baissèrent leurs lances devant le monarque, et obtinrent leur pardon.

Il y avoit à peine dix-huit mois que Louis étoit monté sur le trône, qu'une mort prompte l'en précipita. Le comte de Poitiers son frère n'y fut pas placé sur-le-champ : son titre étoit subordonné à l'existence de l'enfant que la reine portoit dans son sein; ce qui donna lieu à un interrègne de quelques mois. Ce fut à cette époque que la loi qui exclut les filles du trône reçut une nouvelle sanction, par un jugement solennel émané de la cour des pairs, qui prononça que si la reine accouchoit d'une princesse, Philippe seroit reconnu roi des François, et que si elle donnoit le jour à un enfant mâle, il seroit tuteur du

ses prétentions, fondé sur ce que la *représentation*, c'est-à-dire la succession dans la ligne masculine, n'étoit pas établie dans le comté d'Artois, où par conséquent les frères ou les sœurs devoient hériter au préjudice de leurs neveux.

jeune roi, et déclaré régent jusqu'à la majorité de son pupille.

Devons-nous inscrire sur la liste des rois de France cet enfant (1) qui ne vécut que cinq jours, et qui, en disparoissant, laissa tomber sur la tête de son oncle la couronne dont il s'étoit déjà montré jaloux en provoquant le jugement dont nous venons de parler. Des réclamations imposantes s'élevèrent contre son sacre, et l'aveugle ambition, toujours disposée à susciter des troubles pour en tirer quelque avantage, essaya de faire prévaloir sur la loi constitutionnelle du royaume les droits chimériques de la fille du dernier roi.

Cette fille, que l'histoire nomme Jeanne, avoit une origine équivoque, puisqu'elle étoit issue de la première épouse du feu roi, flétrie d'une accusation d'adultère (2). Philippe aimait

(1) Ce prince nommé Jean, fils posthume de Louis Hutin et de Clémence de Hongrie, figure dans quelques tables des rois de France, sous le nom de Jean I^{er}.

(2) Louis, au lit de la mort, avoit reconnu solennellement la légitimité de sa naissance; mais c'étoit le *droit de la nation*, selon l'expression des historiens du temps, plutôt que les désordres de sa mère, qui l'excluait du trône. Cette princesse épousa Philippe, comte d'Évreux, et devint reine de la Navarre qui lui

mieux assoupir les troubles par un traité avantageux au duc de Bourgogne, oncle maternel de la princesse, que de les dissiper par la force des armes (1). Le nouveau monarque avoit déjà signalé sa fermeté en contraignant, par une réclusion absolue, les cardinaux à donner un successeur à Clément V (2); et sa justice, en soumettant à des formes régulières les prétentions du neveu de Mathilde sur le comté d'Artois (3);

fut cédée par le roi pour terminer toutes les querelles.

(1) Avant de négocier, et aussitôt après son sacre, Philippe avoit convoqué à Paris une seconde assemblée des barons, des prélats et des bourgeois, qui déclarèrent loi de l'état l'usage national et constamment suivi jusqu'alors, d'après lequel *au royaume de France les filles ne succèdent point*.

(2) Cette nomination eut lieu après vingt-huit mois de vacance. Elle tomba sur Jacques d'Ense, d'une noble famille de Cahors, évêque d'Avignon; il prit le nom de Jean XXII.

(3) Robert d'Artois, qui s'étoit rendu volontairement prisonnier à Paris pour attendre le jugement des pairs, y fut déchu de toutes ses prétentions; mais, malgré ses sermens de soumission, il les renouvela et des fit soutenir par Edouard III, roi d'Angleterre. Au reste, ici la justice de Philippe se trouvoit d'accord avec son intérêt: il avoit épousé Jeanne, fille de la comtesse de Flandre, il pouvoit lui être utile que le principe de

Voyons maintenant si son règne réalisera les espérances que ces deux grandes qualités d'un roi avoient fait naître. Il acquit des droits à la reconnaissance des François et des Flamands, en éteignant cette longue guerre, que le parjure et la rebellion avoient renouvelée tant de fois, sans rien perdre de ses prérogatives de suzerain, ni du territoire que ses prédécesseurs avoient conquis (1). Mais l'impartialité ne nous permet pas de dissimuler que ce prince, loin de s'élever au-dessus de la superstition de son siècle, eut besoin d'être retenu par le pape Jean, pour ne pas se mettre à la tête d'une nouvelle Croisade; qu'au lieu d'éteindre dans son principe la renaissance de ces vagabonds, qui, sous le nom de pastoureaux, égorgoient, massacroient sans pitié les juifs et tous les ennemis du christianisme, il eut d'abord l'imprévoyance d'applaudir à leur zèle, et de souffrir qu'ils traversassent la capitale en conquérans,

la loi salique ne fût pas appliqué à la succession de ce grand fief.

(1) Les guerres contre les Flamands duroient depuis vingt-cinq ans. Il fut stipulé par le traité de paix, que Louis dit de Nevers, petit-fils du comte régnant, épouserait la fille du roi, et que la succession aux états de son grand-père lui seroit dévolue.

et parvinssent jusqu'aux frontières précédés de la terreur qu'ils répandoient sur leur passage : ainsi ces malheureux israélites , auxquels le dernier roi avoit accordé sûreté et protection pendant l'espace de douze années , devinrent victimes de leur crédulité , et trouvèrent la mort sur une terre qu'ils avoient regardée comme hospitalière.

Il est si humiliant pour l'humanité de connaître tous les travers de son esprit , que j'ai honte de parler d'une autre espèce de fanatiques , qui prirent le nom de *Confrairie des pénitens d'amour*, et de *Galois et Galoises*. Ils mettoient leur gloire à braver le froid. Le plus grand nombre expira glacé des rigueurs de l'hiver auxquelles ils opposoient à peine un léger vêtement.

Ne faisons pas aux autres nations l'honneur de croire qu'elles fussent supérieures à la France en lumières et en sagesse. Les humbles descendants des Romains n'étoient ni plus éclairés ni plus équitables : les Guelfes et les Gibelins continuoient de s'attaquer , de se détruire sous les étendards du saint Siège et de l'Empire. Le pape Jean faisoit brûler sans pitié les cordeliers , qui se piquoient de suivre l'exemple du Christ et de ses disciples , en renonçant à toutes les propriétés des biens terrestres , et en ne s'en

réervant que l'usage (1). L'asile et la protection que leur accorda l'empereur les rendirent encore plus odieux au chef de l'église, et les exposèrent davantage à la persécution des Guelfes. Qu'étoit donc alors devenue la morale répandue par les philosophes de l'antiquité? Et si la tradition de ces règles de justice établies par Platon

(1) Cette persécution, aussi atroce que la cause en étoit ridicule, vint de ce que les cordeliers, dans leur esprit de détachement des biens de la terre, prétendoient que le pain même qu'ils mangeoient n'étoit pas à eux, et qu'ils le tenoient de la bonté et de la libéralité du pape : celui-ci fut peu sensible au nouveau droit de propriété qui lui étoit accordé sur le pain des cordeliers, et trouva bon qu'on leur prouvât qu'ils étoient non-seulement de mauvais raisonneurs, mais encore des *blasphémateurs* ; et voici comme la dialectique du temps argumenta contre eux : Les cordeliers, disoit-on, ont le droit de vivre, qui entraîne celui de manger. Or on ne peut manger *légitimement* que les alimens dont on a la propriété : donc les cordeliers ont la propriété de leur pain ; donc ils ne peuvent manger sans rompre le vœu qu'ils font de renoncer à toute propriété ; donc ils sont en état permanent de parjure et de sacrilège : de plus ils blasphèment contre Jésus-Christ, dont ils prétendent suivre en tout les divins exemples ; donc il faut les brûler, *Quod erat demonstrandum*. N'est-ce pas le cas de s'écrier : a Belle conclu-

par Cicéron , par Marc-Aurèle , étoit perdue , on ne pouvoit pas méconnoître celles qui étoient émanées d'une source plus pure et plus récente. L'évangile étoit dans les mains de toutes les puissances de la terre : comment donc , au mépris de cette loi de douceur et de charité , osoit-on verser tant de sang et allumer tant de bûchers pour des opinions religieuses et des subtilités puériles ?

Un danger plus effrayant que tous ceux que la France avoit éprouvés jusqu'alors , la menaça d'une dépopulation entière. Les Musulmans , inquiets de la résolution que le monarque françois avoit manifestée de reporter la guerre au milieu d'eux , conçurent le projet de se délivrer de leurs ennemis par un moyen bien lâché et bien horrible : c'étoit celui d'empoisonner tous les puits et toutes les fontaines du royaume. Ils firent servir à l'accomplissement de leur dessein le ressentiment des juifs et le mécontentement des lépreux. Mais il étoit difficile que ce plan exécrable s'exécutât dans toute son étendue avant qu'on en eût découvert les agens et arrêté les suites. On prétend qu'Ismaël , roi maure de Grenade , avoit favorisé cette conjuration et digne de l'exorde ! » L'affaire des cordeliers précéda l'apparition des nouveaux pastoureux.

ration homicide, en versant beaucoup d'argent dans les mains des juifs, qui en répandirent une partie dans celles des lépreux, et leur fournirent le poison qui devoit communiquer la mort, ou au moins la lèpre, à ceux qui ne seroient pas victimes du trépas : alors, n'existant plus qu'avec des hommes frappés de la même maladie contagieuse, ils n'auroient plus été réprouvés par la société, et séparés avec opprobre de leurs parens et de leurs amis. Déterminés par cette espérance, ces misérables acceptèrent la mission dont ils étoient chargés, et commencèrent par empoisonner les eaux qui abreuvoient les habitans de la Haute-Guienne ; ce qui produisit une mortalité si rapide, que la terreur se répandit dans toute cette contrée. Le même ravage menaçoit le Poitou, lorsqu'on en découvrit le principe par la confession d'un lépreux surpris au moment où il faisoit usage de sa funeste recette. Le crime une fois avéré et les auteurs connus, une juste punition atteignit les coupables. Philippe rendit un édit qui ordonnoit que tous les lépreux convaincus de ce forfait seroient brûlés vifs, que les autres seroient renfermés plus étroitement. A l'égard des juifs, la haine qu'on leur portoit rendit la sévérité plus générale et peut-être plus aveugle. Cent cinquante furent en un seul jour préci-

pités dans un brasier ardent; d'autres se don-
nèrent la mort pour échapper au supplice;
quelques-uns, très-riches, furent dépouillés de
leur fortune et renfermés dans la même prison
que les lépreux : mais la peine ne remonta pas
jusqu'aux premiers instigateurs du crime, parce
qu'il est une barrière si élevée et si imposante,
qu'elle ne peut être franchie que par la justice
divine (1).

(1) Il est bien constant qu'une épidémie rava-
gea alors quelques provinces; mais ne pourroit-on
pas élever quelques doutes sur la cause qu'on lui at-
tribua? D'abord, peut-on empoisonner des eaux de
source et de fontaine? et quelles quantités de poison
ne faudroit-il pas pour rendre mortelles celles de tous
les puits d'une province? Ensuite, pourquoi le roi de
Grenade; pressé alors par les rois d'Espagne, n'em-
ployoit-il pas ce moyen destructeur contre ses enne-
mis immédiats, plutôt que de le tourner contre la
France, avec laquelle il n'avoit rien à démêler? Ce
que les historiens du temps racontent de la composition
de ces poisons, pourroit bien aussi exciter quelques
doutes dans nos écoles de chimie. La base en étoit de
sang humain, de l'urine, trois plantes inconnues, des
hosties, des têtes de couleuvres, des pates de crapaud,
des cheveux de femme. On ajoutoit que ces ingrédients,
mêlés d'une liqueur noire et fétide, jetés dans des brâ-
siers ardents, résistoient à l'action du feu. Il paroîtroit
probable que l'horreur qu'inspiroient les lépreux, et

Après ce grand acte de sévérité, Philippe paroit s'être occupé d'épurer les tribunaux, qui s'étoient souillés de prévarications scandaleuses et faisoient un trafic honteux de la plus noble fonction. Parmi les sages réglemens que rendit ce prince, et auxquels il ne manque que d'être exprimés dans un style moins barbare, nous ne devons pas oublier celui qui eut pour objet de rendre inaliénables les domaines de la couronne. Quoique ce règlement ait été plus d'une fois renouvelé par les successeurs de Philippe, et notamment par l'ordonnance de Moulins, il n'en a pas moins été violé toutes les fois que des circonstances impérieuses ou une faveur aveugle l'ont emporté sur l'intérêt de l'état.

Il faut aussi savoir gré à ce prince de la pensée qu'il eut d'assujettir le commerce à un même poids et à une même mesure ; mais ce projet, inspiré par l'équité, éprouva tant de difficultés de la part des seigneurs, qu'il fallut sacrifier l'intérêt général à l'intérêt particulier.

Philippe ne mérite pas moins l'amour et la vénération de son peuple, par sa persévérance

peut-être l'envie qu'excitoient les biens des laderies, seconda l'ignorance des temps pour rendre le gouvernement peu scrupuleux sur les moyens de faire disparaître ce fléau de la société.

à réprimer la fraude qui s'attachoit à la fabrication des monnoies. Pour arriver à ce but salutaire , il dépouilla plusieurs seigneurs et le clergé d'un privilège dont les puissances laïques et séculières faisoient un abus préjudiciable à tous leurs vassaux (1). Malheureusement ce prince , qui méritoit de passer à la postérité sous un titre plus relevé que celui de Philippe-le-Long , ne régna pas même six ans , et ne laissa d'autre héritier de la couronne qu'un frère , auquel on a donné le nom de Charles-le-Bel.

Ce troisième et dernier fils de Philippe-le-Bel ne marque dans l'histoire que par une équité dont la sévérité ne faisoit acception ni des rangs ni des personnes. Il soutint avec vigueur la prérogative de sa souveraineté contre le roi d'Angleterre ; mais quels éloges peut-on donner à un roi qui ne sut ni protéger ni dominer une sœur que la dissolution et les outrages d'Edouard ramenèrent en France , et qui ne reparut dans son île que pour y autoriser un régicide épou-

(1) Le roi fit enlever jusque dans la Guienne , possédée alors par le roi d'Angleterre , les coins et monnoies des ateliers monétaires. La mort l'empêcha d'achever cette utile entreprise que nous avons vue commencée par Philippe-le-Bel.

vantable (1) ? Pouvons-nous dissimuler, qu'égaré par une fausse nouvelle, Charles se hâta de ravir la liberté et les biens à tous les Anglois établis dans ses états, et que, revenu de son erreur, il se contenta de faire ouvrir les portes de leurs prisons à ces étrangers, sans leur restituer ce que l'honneur ne lui permettoit pas de conserver (2) ?

Ce descendant de Saint Louis n'eut ni ses hautes pensées ni sa sagesse, puisqu'il n'eut pas honte d'autoriser le pape à lever une dîme sur

(1) Isabelle, sixième enfant de Philippe le-Bel, et mariée à Edouard II, roi d'Angleterre, étoit venue en France demander du secours contre Spencer, le favori d'Edouard. Elle-même étoit accusée de galanterie avec Roger de Mortimer. Quoi qu'il en soit, à sa rentrée en Angleterre, il s'opéra un soulèvement en sa faveur. Edouard II, renfermé, consentit à sa déposition, et bientôt périt dans sa prison d'une mort horrible : on prétend qu'on lui introduisit un fer rouge dans les entrailles. Peu après, Isabelle, à son tour, fut jetée dans une prison où elle vécut vingt-huit ans.

(2) Ces querelles avec l'Angleterre n'eurent lieu qu'en 1326, vers la fin du règne de Charles-le-Bel. Il fit la guerre avec succès ; et son oncle, Charles de Valois, termina sa carrière militaire en enlevant aux Anglois cette Guienne toujours prise et toujours rendue, et destinée à être bientôt après le théâtre de nouvelles fureurs.

le clergé de France, à la condition d'en partager le produit ; accord indigne d'un monarque, et qui flétrit son autorité d'une cupidité déshonorante. En vain diroit-on, pour le justifier, qu'il se proposoit de défendre de malheureux chrétiens que les infidèles menaçoient de chasser de l'île de Chypre et de l'Arménie : il valoit encore mieux voler à leur secours, en dirigeant vers eux cette flotte qu'il fit équiper à grands frais, et dont il confia le gouvernement à un illustre coupable qui se montra bientôt indigne du pardon qu'on lui avoit accordé (1). Voilà donc encore un de ces règnes qui doivent tomber dans l'oubli, puisqu'il ne communique à la nation ni plus de bonheur, ni plus d'éclat (2) !

(1) Amalric, vicomte de Narbonne, chargé de cette expédition, passoit pour habile général ; mais ses vexations et ses actes de despotisme lui avoient attiré plusieurs fâcheuses affaires : il étoit encore en prison pour le meurtre de deux gentilshommes, lorsque le roi lui accorda sa grâce. Au reste, l'expédition s'évanouit en longs et inutiles préparatifs.

(2) On ne doit pas passer sous silence que Charles-le-Bel, après avoir réprimé l'orgueil de Louis de Nèvers, comte de Flandre, qui avoit semblé vouloir se soustraire à sa suzeraineté, en se mettant en possession de son héritage sans attendre son consentement, le soutint ensuite contre les entreprises de son

Nous allons entrer dans un autre qui sera bien plus orageux : car il me semble que cette France, si favorisée du ciel et par la nature de son climat, et par la fertilité de son sol, et par la situation de ses ports, soit destinée à voir renaître sans cesse de nouvelles calamités qui sortent de son sein ou lui arrivent de l'étranger.

oncle Robert de Cassel, et fit exécuter avec fermeté le traité par lequel Philippe-le-Long avoit réglé l'ordre de la succession du comte de Flandre. On croit que ce fut pendant le séjour de Charles à Toulouse, que l'académie, dite ensuite des Jeux Floraux, y acquit une consistance régulière.

DOUZIÈME DISCOURS.

La reine veuve de Charles-le-Bel accouche d'une fille.

— Transmission de la couronne à la première branche masculine collatérale dite des Valois , en la personne de Philippe VI dit le Fortuné. — Prétentions d'Edouard III repoussées. — Guerre de Flandre. — Hommage d'Edouard. — Brouilleries entre l'Empire et la France , pour l'élection du pape. — Abus de la juridiction ecclésiastique. — Préparatifs d'Edouard contre la France. — Projets de Croisade de la part de Philippe. — Luxe public et misère privée. — Défaite de la flotte française devant l'Ecluse. — Descente d'Edouard en France , et son embarquement sans avoir rien fait d'important. — Mariage de la nièce du duc de Bretagne avec le comte de Blois , neveu du roi , source de guerres intestines. — Courage de la comtesse de Montfort. — Ravages d'Edouard en France. — Funeste bataille de Crécy. — Siège et prise de Calais. — Épidémie en France. — Donation au pape du comtat d'Avignon. — Réunion du Dauphiné à la France. — Aspect lugubre des dernières années du règne de Philippe.

La mort de Charles-le-Bel tint encore la couronne suspendue , dans l'attente de l'événement qui devoit en faire connoître l'héritier : ce prince , en effet , laissoit une veuve enceinte ; il

avoit par son testament investi de la régence Philippe de Valois, son cousin; et ce prince devoit être son successeur, si l'enfant que la reine portoit dans son sein étoit une fille. Mais l'ambition, toujours habile à obscurcir les règles de la justice, s'étoit emparée de l'âme d'Edouard III, roi d'Angleterre, fils d'Isabelle sœur des trois derniers rois, par conséquent petit-fils de Philippe-le-Bel et neveu des princes dont il réclamoit l'héritage. A ce titre, il sembloit appartenir de plus près au roi qui venoit de mourir; mais la loi salique ne transportoit point à sa personne un droit dont étoit frustrée sa mère (1). Philippe fut reconnu pour légitime héritier par l'assemblée des pairs et barons du royaume; il triompha des moyens de séduction employés par Édouard; et la veuve de Charles-le-Bel n'ayant pas donné le jour à un enfant mâle, il fut sur-le-champ couronné.

Pourquoi tous les actes religieux dont ce

(1) Édouard annonça ses prétentions, en faisant demander que la régence lui fût dévolue, comme plus proche parent des derniers rois, et pensant que ce premier pas pourroit le conduire au trône. Repoussé à Paris, il porta sa cause devant un parlement anglois à Northampton; et là même il ne put faire reconnoître ses prétendus droits.

prince environna son élévation, ne le préservèrent-ils pas, lui et son peuple, de tous les malheurs qui marquèrent son règne? A peine est-il sur le trône, qu'un comte de Flandre, chassé de ses états, vient réclamer sa protection, et l'entraîne dans une nouvelle guerre dont il sort avec éclat (1). Les rebelles sont châtiés, et forcés de courber leur tête devant la puissance dont ils ont voulu secouer le joug (2). Mais un triomphe plus difficile, et qui sembloit en promettre d'autres, fut celui que Philippe remporta sur la fierté d'Edonard, qui, après avoir paru méconnoître la légitimité de son titre, vint s'humilier devant lui, en lui prêtant son hommage pour ses domaines de Guienne, et se reconnut son vassal, en présence des rois de Bohême, de Navarre et de Majorque, qui assistèrent à cette solennelle cérémonie, où le monarque françois déploya tout le faste d'un sou-

(1) Louis de Nevers, comte de Flandre, dont il a été parlé plus haut.

(2) Ce fut dans cette guerre que se livra la fameuse bataille de Cassel, où une armée de paysans, de pêcheurs, d'artisans, conduite par un marchand de poisson nommé Colin Zannequin, osa entrer par surprise dans le camp françois, où elle faillit à prendre le roi, mais où elle resta tout entière sur la place.

verain qui a pour objet de dépasser en grandeur et en magnificence un superbe vassal.

Tout à coup un nouvel ennemi s'éleva contre Philippe : ce fut Louis de Bavière, qui, animé plus que jamais contre le pape Jean XXII, se permit de le déposer de sa seule autorité, et de créer un nouveau pape sous le nom de Nicolas (1). Philippe étoit trop religieux observateur des lois ecclésiastiques, pour tolérer cette violation scandaleuse qui devoit nécessairement produire un schisme dans l'église. Il invita donc tout le clergé de France à ne reconnoître pour chef spirituel que celui qu'un concile avoit élevé à cette dignité, et qu'un concile seul pouvoit en

(1) L'anti-pape Nicolas V. étoit un frère mineur nommé Pierre Rainallucci, né dans l'Abruzé, et qui avoit quitté sa femme pour se faire religieux. Il ne put conserver que quelques mois le poste où il avoit été élevé; et lorsque les affaires d'Allemagne eurent éloigné l'empereur de l'Italie, le frère Rainallucci fut arrêté et conduit à Avignon, où il demanda sincèrement pardon au pape qui le traita avec bonté, mais cependant le retint en bonne et sûre garde. Cet événement est postérieur au procès du clergé dont suit le récit.

Ce même pape Jean XXII faillit peu après à devenir hérétique en voulant expliquer la *vision béatifique*, c'est-à-dire la manière dont les saints voyoient Dieu. Il eut le bon esprit de rétracter son opinion condamnée par les docteurs de Paris.

faire descendre. Ce fut cependant cet acte de justice qui jeta dans l'âme de l'empereur d'Allemagne le germe de la haine contre les François, et l'unit à la cause d'Edouard, dont il se montra par la suite un des plus ardens défenseurs.

Je ne parlerois pas d'un procès élevé entre le clergé de France et les barons, dont le roi attira la connoissance à son tribunal, s'il ne servoit à faire connoître les abus qui existoient alors dans l'ordre judiciaire. Le discours que prononça Pierre de Cugnières (1), nous apprend jusqu'à quel point la puissance ecclésiastique dominoit les justices séculières, même dans les affaires qui n'avoient rien de commun avec la religion. Un laïque se permettoit-il de trafiquer avec un laïque excommunié, ou de travailler pour lui, il étoit traduit à l'officialité, et condamné à une amende. Un voleur surpris en flagrant délit sous des habits séculiers, osoit-il se dire tonsuré, il étoit sur-le-champ réclamé par un des tribunaux du clergé; et si le juge sé-

(1) Ce chevalier, distingué par son courage et son savoir, posa avec fermeté les bornes de la puissance spirituelle dans son discours prononcé moitié en latin moitié en françois, pour être entendu de la noblesse et même d'une partie des prélats. De ces querelles, au reste, naquit *l'appel comme d'abus*, qui détruisit la juridiction du clergé.

culier n'avoit point égard à cette déclaration véritable ou mensongère, il encouroit lui-même l'excommunication. Un notaire recevoit-il un testament, si ce tabellion n'étoit pas institué par une autorité ecclésiastique, on n'avoit nul égard à la volonté du défunt; enfin, si un créancier renvoyé devant l'autorité séculière n'obtenoit pas justice de son débiteur, l'officialité condamnoit le juge à payer pour le débiteur insolvable. C'étoit contre de semblables abus, que les barons élevoient la voix; et tel fut l'ascendant du clergé, que, sans qu'il osât nier les griefs exposés par l'orateur des barons, le monarque crut devoir s'abstenir de rendre un jugement que réclamoit l'intérêt public : il se contenta d'inviter les évêques à réformer des abus dénoncés si publiquement à l'autorité souveraine. Cette cause, plaidée contradictoirement à son tribunal et devant son conseil, prouve que le parlement, dont on a voulu faire remonter l'origine au règne de Philippe-le-Bel, étoit encore loin d'avoir acquis cette grande importance et cette dignité qui répandit depuis tant d'éclat sur la magistrature.

Deux pensées bien différentes occupoient les esprits des deux monarques par les mains desquels alloient se répandre les calamités d'une guerre désastreuse. Philippe, après avoir con-

servé dans toute son intégrité sa prérogative de suzerain à l'égard d'Edouard, songeoit à signaler son zèle religieux contre les infidèles, et à leur arracher des mains le stérile royaume de Jérusalem ; il se faisoit même assez d'illusion pour se flatter d'entraîner dans la même entreprise le roi d'Angleterre. Son rival, au contraire, n'étoit occupé que de son projet, de briser le joug sous lequel il s'étoit vu forcé d'abaisser une tête couronnée. Il épioit avec le sentiment de la haine l'occasion de se relever de l'humiliation qu'il avoit dévorée. Des motifs spécieux ne manquoient point à Édouard pour faire éclater une rupture manifeste : ces indemnités toujours demandées, toujours éludées pour les villes prises ou démantelées dans la Guienne, fournissoient un prétexte apparent à l'ennemi de la paix. Mais Édouard, aussi politique que guerrier, ne vouloit pas se jeter dans les hasards d'une entreprise téméraire ; il s'occupoit d'accroître ses forces et d'augmenter ses appuis. Il appela sur le trône d'Ecosse un usurpateur qui se reconnut son vassal, et l'obligea à l'assister de ses armes et de sa personne.

Ce n'étoit pas dans de pareilles circonstances que Philippe devoit songer sérieusement à former une nouvelle Croisade. Cependant il en publia hautement le projet, et obtint même du

pape , avec lequel il eut une entrevue à Avignon , la permission de lever , pendant deux ans , le dixième des biens du clergé ; mais ce fut en vain qu'il voulut faire partager son zèle religieux au roi d'Angleterre. Ce prince se montrait occupé de soins dont il étoit impossible à Philippe de méconnoître le but. Malheureusement , il fut distrait des préparatifs de défense que la prudence lui commandoit , par la tentative criminelle d'un prince de sa maison , toujours animé du désir d'entrer en possession du comté d'Artois , et qui , pour anéantir les jugemens solennels prononcés contre lui , avoit imaginé de se créer de faux titres , et s'obstinoit à les produire comme s'ils fussent émanés de la vérité et de la bonne foi : par la sentence prononcée contre cet illustre faussaire , le monarque s'en fit un ennemi irréconciliable , et qui bientôt se rendit tout à la fois parjure et traître (1). Il passa en Angleterre à la faveur d'un

(1) Robert d'Artois , dont il a déjà été parlé plus haut , vivoit à cette époque dans une grande intimité avec Philippe de Valois , dont il avoit épousé la sœur. Il avoit même rendu d'importans services au monarque françois , en appuyant fortement son titre à la régence , et en combattant avec distinction dans la guerre de Flandre. Il paroît qu'une intrigante , nommée La Divion ,

déguisement, et n'eut pas honte d'aller offrir ses services à l'ennemi de son roi et de sa patrie.

Le zèle religieux de Philippe de Valois ne lui faisoit pas perdre de vue l'intérêt de son peuple et la gloire de sa couronne; il savoit qu'il importoit à la tranquillité du royaume et à la sécurité de sa puissance, que la résidence du saint Siège fût fixée à Avignon. Aussi s'opposait-il à ce que le successeur de Jean XXII le transportât à Rome, comme il le désiroit, ainsi que l'empereur d'Allemagne, qui avoit tenté de se réconcilier avec le chef de l'église depuis que la mort avoit fermé les yeux à son ennemi (1). C'étoit déjà beaucoup pour les rois

vint à bout de lui persuader que l'évêque d'Arras, dont elle avoit été la concubine, lui avoit révélé en mourant l'existence de pièces secrètes qui anéantissoient le traité par lequel la succession de l'Artois avoit été assurée à la comtesse Mathilde, tante de Robert; que ce prince, trompé par ces actes fabriqués, entama de bonne foi l'affaire de ses nouvelles réclamations; qu'enfin, lorsqu'il s'aperçut du piège où il étoit tombé, sa fierté naturelle lui persuada que son honneur étoit engagé à ne pas reculer; et que de là résulta la condamnation qui en fit un ennemi de son roi et de son pays.

(1) Jean XXII, qui mourut à Avignon âgé de quatre-vingt-dix ans, laissa à l'église un trésor de vingt-cinq

de France de s'être élevés à ce point de domination, et d'avoir éteint ainsi dans la main des papes ces foudres qu'ils n'osoient plus lancer contre un prince dont ils étoient si voisins. Une retenue plus louable que politique ne permit pas à Philippe de s'emparer d'un trésor de plus de quarante millions, amassé par le pape défunt, et qui ne devoit avoir d'autre destination que les frais de cette Croisade sollicitée avec tant de chaleur.

millions de florins, richesses prodigieuses pour le temps, et en outre la fête de la Sainte Trinité et la prière de l'*Angelus* qu'il avoit instituée. L'*Angelus* ne se récitait d'abord que le soir ; mais Louis XI mit cette dévotion en plus grand crédit, en obtenant du pape trois cents jours d'indulgence pour ceux qui la pratiqueroient trois fois par jour. Ce fut aussi ce même pape qui ajouta sur la tiare pontificale une troisième couronne à celles que les papes Hormisdas et Boniface VIII y avoient déjà placées. Il eut pour successeur un savant théologien qui prit le nom de Benoît XII. Il étoit fils d'un boulanger du comté de Foix ; ce qui le fit connoître sous le nom de Jacques *Fournier* ou du *Four*. A son exaltation, il reçut des négociateurs de la part de Louis de Bavière, qui tentèrent de faire relever ce prince de ses censures ; mais le roi de France s'y opposa, et le pape n'osa pas absoudre l'empereur, qui s'en vengea en embrassant le parti d'Edouard contre Philippe.

Les suites n'apprirent que trop combien il est dangereux de ne pas prévenir l'ennemi qui menace de nous attaquer. Le dessein d'Édouard étoit connu : il avoit accueilli dans ses états un traître qu'il ne devoit pas recevoir, comme vassal de la France. Il avoit soulevé les Flamands contre leur prince légitime (1); il entretenoit avec des princes d'Allemagne des relations ouvertes, pour les porter à envahir le territoire françois; il soudoyoit l'usurpateur du trône d'Ecosse, qui n'étoit plus que le lieutenant du roi d'Angleterre (2). Il s'étoit refusé, avec autant

(1) Depuis que, par la bataille de Cassel, le comte avoit été raffermi dans ses états, la dureté de son gouvernement lui aliéna le cœur de ses sujets, et devint le principe de troubles utiles à la politique de l'Angleterre, et dont un des principaux moteurs fut Robert d'Artevelle, brasseur de Gand. Les affaires de Flandre furent postérieures à celles d'Ecosse.

(2) Édouard Baillol ou Bailleul, fils de Jean, avoit été détrôné par Robert Brus; la reine, mère d'Édouard, avoit alors reconnu l'indépendance de l'Ecosse et conclu le mariage de David, fils de Robert, avec une sœur d'Édouard. Celui-ci, peu satisfait de ce traité, chercha à s'en dégager, et fit offrir sous main à Édouard Baillol, resté en France, de le favoriser dans le projet de reprendre son royaume sur le jeune David Brus, qui, après quatre défaites consécutives, fut obligé à son tour de venir chercher un asile auprès de Philippe.

de hauteur que d'insolence, à la proposition que lui avoit faite Philippe, de marcher de concert à la délivrance de la Terre Sainte (1) : il falloit attaquer ouvertement cet astucieux rival, porter la guerre au sein de ses états, diriger vers son île cette flotte équipée pour combattre les infidèles, et faire tomber sur ses sujets le fléau d'une guerre devenue nécessaire. Les Écossois, indignés du joug qu'on leur avoit imposé, se seroient unis aux armes de la France, et pas un des princes qu'Édouard avoit séduits ou corrompus par ses largesses, n'auroit osé venir le défendre. La circonspection n'est pas toujours de la sagesse, et l'on eut souvent à se

Cette expédition, qui eut lieu en 1333, précéda la mort du pape Jean arrivée l'année suivante.

(1) Il y avoit environ quatre ans que le roi avoit publié son projet de Croisade, lorsqu'il prit solennellement la croix en 1333, lors des fêtes du mariage de son fils, le prince Jean. Cependant l'époque de l'exécution fut ajournée à trois ans; et cette circonstance a fait conjecturer que Philippe, malgré toutes les démonstrations de son zèle, ne pouvoit songer sérieusement à quitter son royaume, lorsque toute la conduite d'Édouard, son refus de prendre part à l'expédition, les troubles qu'il venoit de susciter en Écosse, tout enfin annonçoit qu'il méditoit d'autres conquêtes que celle de la Terre Sainte.

repentir de n'avoir pas voulu paroître l'agresseur, lorsque le salut public en faisoit un devoir.

Une faute commune à tous les princes qui régnoient depuis plus d'un siècle en France, ce fut leur indifférence sur les progrès et les résultats de l'industrie; ils n'avoient pas même l'idée de la balance du commerce, et laissoient écouler l'or de la nation chez l'étranger, qui apportoit tous les produits de ses manufactures, et recevoit à peine en échange ceux de l'agriculture. Un faste ridicule et ruineux contrastoit avec les dehors de la misère : à peine nos fabriques fournisoient-elles à l'artisan l'étoffe la plus grossière. De là naissoit la difficulté de faire subsister la multitude indigente, et la nécessité d'accabler d'impôts les propriétaires.

Mais comment concilier cette détresse presque générale avec cette émulation de luxe et de magnificence que nos rois déployoient à la réception des monarques étrangers; avec ces riches dotations que leur piété multiplioit; avec ces dons que leur générosité accordoit à ceux qu'ils enrôloient dans leurs expéditions pour la Terre Sainte; enfin avec la dépense qu'entraînoit la levée des armées opposées tantôt aux Flamands, tantôt aux Anglois?

Philippe se vit bientôt forcé de rassembler une armée de terre lorsqu'Édouard menaça nos

côtes; et en outre, une flotte équipée à grands frais, commandée par trois amiraux, reçut l'ordre d'aller le combattre sur l'Océan, et de prévenir sa descente. Malheureusement, il est plus aisé de donner de pareils ordres que d'en assurer le succès. Qu'elle fut fatale aux François cette bataille navale donnée devant le port de l'Écluse, où l'habileté des Anglois vit encore son triomphe facilité par la mésintelligence des généraux françois! Si le roi d'Angleterre, qui combattit en personne sur l'Océan, eût été repoussé loin de nos rivages, il n'aurait pas osé se parer de ce titre de roi de France, dont il orna depuis ses écussons (1). Cependant il ne

(1) La bataille de l'Écluse eut lieu en 1340; elle avoit été précédée d'hostilités du côté de la Flandre. En 1339, Édouard forma le siège de Cambrai, s'avança jusqu'en Picardie, et fut arrêté à Vironfosse par le roi que les ennemis n'osèrent pas attaquer. En cette même année 1339, Édouard, dit-on, pour imposer aux Flamands, prit, par les conseils de Jacques d'Artevelle et de Robert d'Artois, le titre de *roi de France*; mais on a la preuve qu'il se l'étoit déjà donné auparavant. Les amiraux qui commandoient à la bataille de l'Écluse étoient Kyriel ou Kervel, breton, Barbevère, génois, et le trésorier Bahuchet, manseau. Édouard déshonora sa victoire, en faisant pendre à son mât le corps de Bahuchet tué dans le combat, parce que ce marin avoit porté le ravage sur les côtes d'Angleterre.

tarda pas à éprouver qu'il ne suffît pas de débarquer sur le territoire de France pour en devenir le légitime possesseur. D'abord arrêté longtemps devant Tournai, il est forcé d'en lever le siège; et l'armée que lui oppose Philippe fixe la sienne dans une inaction si funeste, qu'il est trop heureux de pouvoir se rembarquer et de regagner l'Angleterre, à la faveur d'un armistice qui se prolongea pendant deux années. Peut-être un prince moins circonspect que Philippe auroit-il décidé par un combat ce grand procès élevé entre deux souverains, sur le droit à la couronne de France; mais ce monarque ne voulut pas soumettre au hasard d'une bataille un titre qui lui étoit acquis et par sa possession et par une loi de l'état. Une politique plus éclairée auroit au moins retenu Édouard en France, pendant que le légitime roi d'Ecosse, qui avoit habilement profité de l'absence de son ennemi, reconquéroit ses places, et menaçoit de pénétrer jusqu'au sein de l'Angleterre. Édouard, de retour, reparut précédé de la terreur que répandoit l'approche de son armée, et ne tarda pas à faire évanouir les espérances que David Brus avoit conçues de s'affermir sur le trône de ses ancêtres (1).

(1) Ce prince, que Philippe avoit envoyé en Ecosse

Si les vues de la politique pouvoient percer dans l'avenir, sa marche seroit souvent bien différente. Philippe-le-Bel, en unissant sa sœur à l'aïeul d'Édouard, et sa fille au père de ce jeune héros, crut cimenter une alliance qui consolideroit à jamais la paix entre les deux états ; et ce fut précisément de ces alliances que sortit le germe d'une guerre désastreuse. Un autre mariage aussi funeste à la France, fut celui d'une nièce de Jean III, duc de Bretagne, avec Charles de Blois, neveu de Philippe. Jean, toujours occupé du bonheur de ses sujets, n'avoit rien imaginé de plus sage que de leur donner pour appui la protection de la France, et il avoit en conséquence institué la comtesse de Blois l'héritière de ses états (1) ; mais le comte de Montfort, son

avec un puissant secours, étoit arrêté au siège de Salisbury, lorsqu'il fut obligé de céder de nouveau à l'ascendant d'Édouard. La place avoit été vigoureusement défendue par la belle comtesse de Salisbury, dont on raconte que le monarque anglois devint éperdument amoureux, et pour laquelle il institua, peu après, l'ordre de la Jarretière, dont la devise étoit *honni soit qui mal y pense* ; mots qu'Édouard prononça quand il obtint le bonheur de relever, dans un bal, la jarretière de la comtesse.

(1) Ces arrangemens projetés depuis long-temps par Jean III dit le Bon, duc de Bretagne, n'avoient été

frère , irrité d'une préférence qui faisoit passer sur la tête d'une fille une souveraineté dont il étoit jaloux , prétendit que l'ordre de la succession ne pouvoit être réglé à son préjudice , d'après la *représentation* ou transmission des droits des pères aux enfans par rang de primogéiture ; et il plaça son titre , qu'il regardoit comme légitime , sous la protection d'Edouard , qui saisit avec joie l'occasion de porter de nouveaux coups à son ennemi , et d'avoir pour vassal un personnage aussi important que devoit l'être un duc de Bretagne. Ce fut ainsi que la pensée paternelle de Jean III , au lieu de mettre ses états à l'abri des troubles et des horreurs de la guerre , y répandit la désolation et le sang. Les villes principales de cette contrée , prises et reprises , éprouvèrent alternativement les excès des vainqueurs. La comtesse de Montfort , loin d'être découragée par la captivité de son mari (1) , ne se montra que plus ardente à faire valoir ses droits et ceux de son fils. Elle sut électriser le cœur de tous ses sujets par les traits d'une valeur héroïque ; un fils , âgé de trois ans ,

terminés qu'en 1338. La mort de ce prince , en 1340 , fut le signal des troubles qu'il avoit voulu prévenir.

(1) Il avoit été pris à Nantes par le duc de Normandie , et envoyé à Paris , où il fut enfermé.

qu'elle portoit dans ses bras, sembloit être un talisman qui transformoit en soldats tous les habitans qu'elle rencontroit sur son passage. Je ne veux point m'arrêter sur tous les désastres de cette guerre, où une femme acquit tant de célébrité : j'observerai seulement que si le duc de Normandie, qui tenoit Édouard assiégé dans son camp, n'eût point commis en Bretagne la même faute que Philippe, en laissant échapper l'ennemi à la faveur d'une nouvelle trêve, ce roi, que l'Angleterre compte au nombre de ses héros, eût vu sa gloire s'ensevelir près des murs de Vannes; et la France se seroit vantée de sa captivité avec plus de raison que l'Angleterre ne s'est depuis enorgueillie de celle du roi Jean. Voilà comme une seule faute influe sur la gloire et la destinée des empires. Je n'ai pas le courage de retracer ici toutes les calamités qui en résultèrent. La plus horrible dévastation se répandit successivement dans la Bretagne, la Guienne et la Normandie, et jeta l'effroi jusqu'aux portes de Paris. Philippe, qui ne savoit jamais prévenir son ennemi, et qui le laissoit toujours échapper lorsqu'il pouvoit le désarmer, ne cessa de le voir reparoitre sur ses frontières et au sein de ses états, au mépris des trêves qu'il violoit hardiment. Ce prince, qui osoit se dire le roi des François, brûloit leurs

villes, incendioit leurs récoltes, détruisoit leurs églises, et renouveloit les scènes horribles de ces Normands, qui, après avoir semé la terreur et le meurtre sur leur passage, retournoient à leurs vaisseaux, chargés d'un immense butin devenu la proie du vainqueur.

Ce qu'il y avoit peut-être de plus affligeant pour la France, c'est que la main qui lui portoit tant de coups sanglans étoit dirigée par des transfuges auxquels elle avoit donné le jour. Ce Robert, comte d'Artois, s'étoit montré dans la Bretagne comme un ennemi furieux qui croit cesser de paroître lâche en se montrant féroce et impitoyable (1). Un comte d'Harcourt avoit entraîné Édouard dans la Normandie, et conduisoit ses troupes à travers une province dont il connoissoit toutes les routes. Bien d'autres traîtres furent dénoncés à Philippe, qui parut les punir plutôt avec le sentiment de la vengeance qu'avec celui de la justice (2). Ce prince,

(1) Robert d'Artois étoit mort dans la première expédition des Anglois en Bretagne, d'une blessure qu'il reçut au siège de Vannes, en 1343. L'expédition où Édouard faillit à être pris par le prince Jean, duc de Normandie, eut lieu en 1345.

(2) On dit que le comte de Salisbury, pour se venger de l'affront qu'il avoit reçu d'Édouard, dont les amours avec la comtesse avoient cessé d'avoir pour

qui, comme nous l'avons déjà dit, ne le cédoit point à Édouard en courage, lui étoit bien inférieur en prudence et en tactique. Parce qu'il le vit se retirer devant son armée, il ne s'occupa que du soin de l'atteindre, et le joignit malheureusement à Crécy, avec des troupes si harassées par une marche forcée, qu'elles étoient hors d'état de combattre. Si la vengeance ne l'eût point aveuglé, il auroit commencé par faire prendre du repos à son armée, il eût attendu dans un camp bien retranché la jonction de tous les corps qui lui arrivoient des diverses communes de la Normandie, et ce n'eût été qu'après avoir bien observé l'ordre de bataille de son ennemi, qu'il eût fondu sur lui avec cette justesse de vue qui sait choisir les points d'attaque et calculer les résistances. Philippe fit tout le contraire : il se laissa d'abord précéder par le duc d'Alençon, qui fondit sur les Anglois sans que le roi pût arrêter une impétuosité dont il reconnoissoit déjà tout le danger (1).

devise honni soit qui mal y pense, fit connoître au roi de France la liste des seigneurs qui s'étoient vendus à l'Angleterre.

(1) Le roi d'Angleterre avoit passé la Somme lorsque Philippe y arriva. La marée le força d'aller chercher un passage à Abbeville; ce ne fut que le lendemain matin qu'il marcha aux Anglois : il avoit trois lieues

Cette bataille, si témérairement engagée, coûta la vie à plus de trente mille François, parmi lesquels Philippe eut le malheur de compter ce jeune et vaillant duc d'Alençon et toute la fleur de sa noblesse : peu s'en fallut même qu'il ne succombât sous les coups du vainqueur ; et on fut obligé de faire violence à sa valeur pour le préserver de la honte de devenir son captif (1). Comme si ce n'eût pas été assez pour lui du malheur d'avoir vu tous ses compagnons d'armes étendus morts ou dispersés, il eut encore la douleur d'apprendre que toutes les troupes qui étoient accourues pour se réunir le lendemain sous ses drapeaux avoient été surprises et taillées en pièces. Ce fut dans cette situation déplorable

à faire pour les joindre ; quand il les sut retranchés, il envoya, mais en vain, ordonner au duc d'Alençon, son frère, qui conduisoit l'avant-garde, de s'arrêter pour former les troupes. La témérité de ce jeune prince le porta sur les Anglois, qui furent même d'abord enfoncés, et ne reprirent le dessus qu'après la mort du duc d'Alençon.

(1) Philippe avoit eu un cheval tué sous lui. Le comte de Hainault le fit remonter sur celui d'un cavalier, et le roi blessé en deux endroits continua de combattre ; mais le même seigneur, voyant qu'il étoit sourd à ses représentations, saisit la bride du cheval du roi et l'entraîna hors de la mêlée. La bataille de Crécy fut donnée le samedi 25 août 1346.

que Philippe, qui s'étoit flatté d'une brillante victoire, se vit contraint de venir se montrer aux habitans de sa capitale; et d'ajourner ses projets de vengeance à des temps plus heureux. Qu'on se peigne la consternation d'un peuple à la vue d'un roi qui ne peut dissimuler ni son humiliation, ni son impuissance; qui, après avoir perdu, dissipé tout l'argent que des contributions multipliées ont pu produire, se trouve dans la dure nécessité d'abandonner son trône, ou de se soutenir par la levée de nouvelles armées et de nouveaux impôts! Il ne faut donc pas s'étonner si, dans cette affreuse position, le gouvernement fut obligé de recourir aux expédiens les plus désastreux, tel que celui de l'altération des monnoies.

Tandis que Philippe s'agitoit pour arrêter les conquêtes de son heureux rival, la ville de Calais demouroit assiégée et investie de toutes parts : le courage de ses habitans luttoit depuis long-temps contre la famine, lorsque, pour échapper à une destruction générale, et désarmer un farouche vainqueur, d'illustres citoyens firent éclater ce dévouement héroïque que le génie d'un auteur de nos jours a fait reparoître sur la scène françoise (1).

(1) On sait qu'Édouard exigea que six des princi-

Une trêve conclue entre les deux rois Édouard et Philippe suspendit les horreurs de la guerre. Mais alors la nature parut se montrer comme le plus redoutable ennemi de la France, et mit le comble à sa consternation en frappant ses habitants d'une maladie si contagieuse, qu'elle dépeupla ses plus florissantes cités, et n'épargna pas même la reine et la duchesse de Normandie (1). Ce fut à cette époque que le pape, toujours fixé dans le comté d'Avignon, en devint propriétaire, par une donation que lui fit la coupable reine Jeanne, dans l'espoir sans doute d'obtenir le pardon de son crime, et de légitimer un mariage précédé d'un régicide (2).

paux bourgeois lui fussent remis pour *en faire à sa disposition* : l'histoire n'a conservé les noms que de quatre de ces généreuses victimes. Il n'est point d'ouvrage sur l'Histoire de France où ils ne doivent se trouver. Les voici : Eustache de Saint-Pierre, Jean Daire, son cousin, et les deux frères, Jacques et Pierre Wissant.

(1) La Lorraine, la Flandre, le Hainault virent, à cette époque, se propager la folie des *Flagellans*. Le roi prit des mesures pour en arrêter la propagation dans l'intérieur du royaume.

(2) La reine, fuyant la vengeance du roi de Hongrie irrité de l'assassinat de son frère, se réfugia en Provence, où, plus encore par nécessité que par désir

La réunion du Dauphiné à la France devint bientôt après une foible compensation de toutes ses calamités (1). Une sévère justice exercée contre les traitans ramena dans le trésor de l'état une partie des sommes que l'usure en avoit pompées. Les souvenirs qui pouvoient rester aux François de leur existence sous les règnes de Philippe-Auguste et de Philippe-le-Bel, devoient leur rendre leur situation présente bien pénible. Depuis près d'un siècle, la monarchie avoit paru redoutable à tous ses ennemis ; nulle puissance ne lui avoit fait perdre cet ascendant qui la plaçoit au premier rang. Aujourd'hui, humiliée par un de ses vassaux, elle étoit réduite à invoquer la médiation du saint Siège, pour retarder les nouveaux coups que l'invincible Édouard menaçoit de lui porter. Sa noblesse, découragée par les revers qu'elle avoit éprouvés, n'osoit plus se confier à sa valeur ; elle évitoit de rentrer dans une carrière où elle ne voyoit plus de gloire à recueillir. La défiance

de l'absolution, elle vendit Avignon aux papes pour quatre-vingt mille florins.

(1) Le Dauphiné fut acquis de Humbert II qui, après avoir perdu malheureusement son fils unique, voulut se retirer du monde : les négociations pour ce marché, terminé en 1349, avoient duré cinq ans.

étoit entrée dans l'âme de Philippe ; et parce que la fortune l'avoit abandonné, il ne se croyoit plus environné que de traîtres. Les murmures de ses sujets lui sembloient être les cris de la rebellion, et le rendoient plus sévère. Le peuple, qui apprécie ses rois sur sa prospérité, commençoit à désirer un autre règne : hélas ! il ne prévoyoit pas qu'il étoit réservé à éprouver de plus grandes calamités sous celui qui alloit suivre. Faut-il s'étonner si l'esprit national, en avançant dans le quatorzième siècle, faisoit si peu de progrès, si la superstition l'obscurcissoit toujours de ses épaisses ténèbres, si le goût des beaux-arts lui demeuroid si longtemps étranger, si la soif des richesses étoit toujours la passion dominante de tous les individus ?

Détournons nos regards de dessus ce chef de la première tige des Valois, qui ne mérita point les regrets de la France, et qui, descendant de Saint Louis, n'en eut ni les lumières, ni la justice, et ne parut avoir hérité que de ses erreurs (1).

(1) On a attribué à Philippe de Valois l'établissement de la gabelle, ou impôt sur le sel, et l'on en fixe l'époque à 1342 ; mais il paroît constant que depuis long-temps cette denrée étoit exposée à être soumise à

un droit dans les besoins publics. On voit des traces de cet impôt sous Saint Louis et Philippe-le-Long. Dès les premières années de son règne, Philippe de Valois avoit établi des greniers à sel, d'où Édouard l'appeloit assez plaisamment l'auteur de la *loi salique*. L'édit de 1342 pour cette perception ne détermine donc point l'époque de la création de la gabelle. On voit de plus qu'elle n'étoit point alors perpétuelle. Le mot *gabelle* vient, dit-on, du mot saxon *gapel*, qui veut dire impôt.

TREIZIÈME DISCOURS.

Le roi Jean ; sa foiblesse envers Charles-le-Mauvais , roi de Navarre. — Nouvelle invasion des Anglois. — Horrible disette. — États généraux. — Capitation. — Arrestation du roi de Navarre ; ses suites funestes. — Succès et talens du prince de Galles. — Bataille de Poitiers ; prison du roi ; régence de son fils Charles , dauphin et duc de Normandie. — Troubles de Paris. — Premiers succès de Duguesclin. — Caractère des séditions populaires. — Charles-le-Mauvais à la tête des factieux. — Combat des trente. — Fureurs des paysans contre les nobles. — Meurtre du prévôt Marcel et rétablissement de l'autorité du régent dans Paris. — Traité de Brétigny. — Les soldats licenciés ou sortis des places évacuées , forment des bandes de brigands. — Continuation de la guerre entre les partis de Blois et de Montfort pour l'héritage de Bretagne. — Réunion de la Bourgogne. — Projet insensé de Croisade. — Philippe , dernier fils de Jean , nouveau duc de Bourgogne. — Loyauté du roi Jean qui retourne mourir captif en Angleterre.

IL est des rois qui tirent toute leur célébrité de leurs conquêtes , de leur héroïsme ; de leurs vertus , de leur sagesse ; il en est d'autres qui n'ont acquis le droit de transmettre leur nom à la postérité que par l'excès de leurs malheurs :

de ce nombre est le roi Jean. Si une éducation cultivée, si les avis d'un père au lit de la mort, si l'expérience des fautes passées sous ses yeux avoient pu fortifier sa raison, le fils de Philippe de Valois auroit dû se montrer digne de porter la couronne ; mais il signala la première année de son règne par un acte d'injustice qui offensoit tout à la fois et les lois de l'état et celle du droit des gens. Sur un seul soupçon de trahison ou de lâcheté, qu'il ne se donna pas même le temps de vérifier, il fit trancher la tête à un comte d'Eu (1), connétable du royaume, qui avoit obtenu d'Édouard la permission de venir en France traiter de sa rançon, et il revêtit de cette charge importante le comte d'Espagne, son favori. Après s'être rendu odieux à toute la noblesse du royaume par cet acte d'une autorité arbitraire, il se montra coupable de faiblesse et de lâcheté par un acte de clémence qui outrageoit les lois et l'amitié, en accordant un pardon solennel au roi de Navarre (2), qui avoit

(1) Raoul, comte d'Eu et de Guines, dont la conduite à Caen, qu'il étoit chargé de défendre, fut sans doute coupable, mais dont la condamnation ne fut pas moins arbitraire, et par conséquent injuste. Charles d'Espagne, dit de la Cerda, qui envioit la charge de connétable, paroît avoir excité le roi à cet acte odieux.

(2) Charles, roi de Navarre, dit le *Mauvais*, avoit,

fait assassiner le nouveau connétable et dont le roi avoit juré de venger la mort. Subjugué par une crainte qui ne devoit point approcher de son cœur, il ne sut point profiter de la trêve qui arrêtoit les projets hostiles du roi d'Angleterre, pour écraser à sa naissance un ennemi plus perfide, ce roi de Navarre que l'histoire flétrit du surnom de *Charles-le-Mauvais* : on eût dit que le roi vouloit l'encourager à renouveler ses crimes, en ne cessant de le couvrir de son indulgence, et en récompensant ses trahisons par de nouvelles faveurs. Cependant le roi d'Angleterre écludoit toujours de rendre la sécurité à la France par un traité honorable pour ses armes; il sembloit qu'il se proposât d'établir les fondemens de sa gloire et de celle du prince de Galles, son fils, sur les ruines d'une monarchie qu'il n'espéroit plus envahir. Déjà, au mépris d'une

dit Mézerai, toutes les belles qualités qu'une méchante âme rend pernicieuses. Il tenoit le royaume de Navarre de Philippe, comte d'Evreux, son père, à qui Jeanne son épouse, fille de Louis IX, l'avoit apporté en dot. Les dons que le roi fit à Charles d'Espagne de terres sur lesquelles le Navarrois avoit des prétentions, irritèrent celui-ci qui le fit assassiner. Le roi transigea avec lui, dans la crainte qu'il ne livrât ses domaines de Normandie aux Anglois qui déjà lui offroient leur perfide protection.

trêve, il s'étoit emparé de la ville de Guines (1), qui touchoit à sa conquête de Calais; il y avoit établi le prince de Galles, comme dans un fort d'où il pouvoit sortir et répandre au loin les ravages et la terreur. A peine la trêve étoit-elle expirée (2), que le monarque anglois et son fils fondirent sur les provinces de la Guienne, de l'Artois et de la Picardie, moins en héros qu'en brigands, portèrent partout la désolation et l'incendie, et se retirèrent chargés d'un immense butin devant l'armée que commandoit le monarque françois, qui défia vainement Édouard, et ne put parvenir à lui faire accepter

(1) La ville de Guines fut surprise dès l'an 1351, au commencement du règne de Jean, pendant les fêtes qu'il donnoit pour l'institution de l'ordre de l'Étoile : c'étoit le premier ordre de chevalerie de cette nature, régulièrement établi en France. Guines fut livrée par la trahison de Jean de Beaucourroy, qui commandoit en l'absence du gouverneur appelé aux fêtes dont il vient d'être parlé.

(2) Pendant la dernière année de la trêve, en 1354, Édouard redoubla ses préparatifs de guerre et ses démonstrations pacifiques. Des négociateurs se rendirent de part et d'autre à la cour d'Avignon; mais les Anglois, fidèles à leurs instructions secrètes, rendirent tout accord impossible. Leur roi entra en France l'année suivante.

le combat, parce qu'il espéroit encore plus de ses ruses que de sa valeur.

Les tentatives que le roi faisoit pour faire triompher la cause de Charles de Blois étoient si malheureuses, qu'elles achevoient d'épuiser le royaume d'hommes et d'argent. Le découragement étoit général, et une horrible disette (1), loin de permettre la levée de nouveaux impôts, forçoit le gouvernement de faire au peuple la remise de ceux qu'il ne pouvoit déjà plus payer. Ce fut dans cette situation déplorable, que l'autorité royale crut devoir se fortifier de la puissance de la nation, et s'environner des lumières de ses représentans. Cette première assemblée se tint à Paris en 1355 (2), et n'eut pour résultat qu'une perception plus régulière de l'impôt sur les gabelles, et une taxe de huit deniers pour livre sur la vente de tous les immeubles.

Si le roi n'obtint pas de l'assemblée des états

(1) La famine qui désola le royaume sous le roi Jean, est de l'an 1351.

(2) Elle s'ouvrit le 2 décembre. Ces états ne furent composés que des provinces de la *Langue d'Oyl*, c'est-à-dire de la France septentrionale, en-deçà de la Garonne. Nous avons vu que les provinces au-delà, y compris le Rouergue et le Quercy, s'appeloient de la *Langue d'Oc*; *Oyl* et *Oc* signifioient *oui*.

tout ce qu'il en désiroit, son autorité n'ent point à se plaindre d'une lutte offensante et d'une opposition orgueilleuse. La nation, de son côté, eut à se louer d'une sage ordonnance qui mettoit un frein à la cupidité des percepteurs, et réprimoit les exactions des gens de guerre, dont un séjour prolongé et des demandes arbitraires étoient onéreux aux cultivateurs. On reconnut bientôt que l'impôt nouvellement créé ne pouvoit suffire aux dépenses qu'alloit entraîner une défense devenue tous les jours plus nécessaire; il fallut y suppléer par un acte qui sembloit porter plutôt sur la tête des habitans que sur leurs propriétés, et qu'on nomma par cette raison *capitation*. Quoique notre délicatesse ait paru depuis s'en offenser, il n'avoit rien d'humiliant, puisque les princes eux-mêmes n'en étoient pas affranchis.

Hélas ! qu'importoit à la gloire et au salut de la France, que son roi pût rassembler une grande armée et fournir aux dépenses de son entretien, si son chef ne savoit point en diriger l'action, et multiplioit ses ennemis, au lieu de les dompter ! La haine peut sans doute pénétrer dans une âme généreuse : il étoit permis à Jean de détester le roi de Navarre, qui avoit assassiné lâchement son favori, et qui, depuis

son pardon trop légèrement accordé, s'étoit rendu coupable d'un nouveau crime en voulant enlever l'héritier de la couronne (1); mais, après avoir souscrit des traités de paix avec ce criminel, le roi devoit-il méditer, nourrir un projet de vengeance contre ceux qui reposoient tranquillement sous la foi d'un traité royal? Cependant, au mépris de cet engagement sacré, il va surprendre le roi de Navarre dans le palais du dauphin, duc de Normandie, qui le re-

(1) Cette audacieuse entreprise précéda la convocation des états généraux. Le dauphin Charles, si célèbre depuis par sa prudence, mais n'étant alors âgé que de dix-sept ans, faillit à être la victime de la perfidie du roi de Navarre, qui étoit venu à bout de lui faire craindre l'autorité de son père, et lui promettoit de le conduire auprès de l'empereur. Dans le trouble que devoit causer l'évasion de l'héritier de la couronne, le piège étoit tendu pour enlever aussi le roi. Heureusement une réflexion lumineuse, un noble sentiment d'amour filial, engagèrent Charles, au moment même de l'exécution, à tout avouer à son père, qui, touché des dangers ainsi que de la vertu de son fils, lui pardonna avec une tendre générosité. Mais il paroît qu'une nouvelle offense déterminâ le roi à punir son ennemi par une perfidie semblable; vengeance indigne d'un roi, et qui le changeoit en tyran, quand il pouvoit et devoit n'être que juste.

tient, avec son cortège, à la faveur d'un grand festin (1). Il se hâte de faire périr d'une mort infâme les principaux objets de sa vengeance. On conduit dans une des prisons de la capitale le roi de Navarre, auquel il réserve les formes d'une condamnation juridique; mais ce grand coupable avoit un frère, les seigneurs auxquels on avoit fait subir un supplice ignominieux avoient des parens, qui tous jurèrent de venger le sang répandu en violant les lois (2). Édouard, toujours prêt à accueillir les rebelles et les mécontents, ne balance pas à protéger la cause du roi de Navarre, et à recevoir l'hommage des seigneurs normands, qui l'appeloient dans une

(1) Charles, attiré à Rouen avec beaucoup de seigneurs de son parti, y fut surpris et arrêté par le roi en personne, qui s'étoit caché avec de la troupe à quelque distance de la ville. Le comte d'Harcourt et trois autres eurent de suite la tête tranchée. Le roi, pour justifier sa conduite, montrait dans les rues un traité qu'il disoit être celui du prince et de ses partisans avec les Anglois. On doit dire que les seigneurs accusés de cette trahison la nièrent jusqu'à la mort.

(2) Philippe de Navarre, frère de Charles, et Geoffroi d'Harcourt, le même qui, sous le règne précédent, avoit déjà livré son pays aux Anglois, furent des premiers à tramer contre le roi. Ils allèrent eux-mêmes en Angleterre rendre hommage à Édouard.

province dont ils le proclamoient souverain. Une armée formidable ne tarda point à descendre en Normandie, et à renouveler sur les malheureux habitans cette fureur, cette rage impitoyable dont ils avoient été si souvent les victimes. D'un autre côté, le prince de Galles, qui promettoit à l'Angleterre un roi bien supérieur à Édouard, parut dans le midi avec une armée que la bravoure et l'intelligence de son général sembloient rendre invincible. Il ne rencontroit pas d'obstacles sur son passage ; à peine une ville fortifiée osoit-elle retarder sa soumission de quelques jours (1). Cependant le monarque françois, en apprenant les triomphes de ce jeune guerrier, quitte la Normandie, où il avoit obtenu quelques succès contre le duc de Lancastre, et se hâte d'aller arrêter les progrès de ce nouvel ennemi. L'élite de ses troupes et la plus brillante noblesse marchent sous l'étendard royal. Déjà l'armée est arrivée

(1) C'est dans cette expédition qu'on voit indubitablement les Anglois se servir de canon au siège de Romorantin. Villani est le seul qui leur attribue d'avoir employé ces machines dès la bataille de Crécy. Il paroît, au contraire, qu'il répugna long-temps aux idées chevaleresques de les employer contre les hommes; elles ne servoient que pour abattre les murailles.

sous les murs de Poitiers : elle est si supérieure en nombre à la troupe que commande le prince de Galles, qu'elle se croit assurée de la victoire ; elle ne daigne point écouter les propositions les plus honorables. Le prince de Galles, enveloppé de toutes parts, offre d'abandonner ses conquêtes, s'engage à ne plus porter les armes contre la France pendant plusieurs années ; il n'exige que de pouvoir se retirer sans honte. Mais plus le prince se montre modéré, plus on se croit certain d'en triompher. On réduit l'héroïsme au désespoir, en exigeant qu'il se livre prisonnier : on ne l'a point encore vaincu, et l'on prétend à tout ce que peut accorder la victoire. Le prince de Galles, ne voyant plus que la nécessité de vaincre ou la honte de la captivité, n'hésite point à se préparer au combat (1). A peine compte-t-il dix mille hommes sous ses étendards ; et l'armée qui va l'assaillir en a plus de soixante : quelle gloire pour lui, s'il est vainqueur ! quelle honte pour son ennemi, s'il est

(1) Le roi auroit attaqué les Anglois dès le premier jour qu'il les eut joints, et c'eût peut-être été un bonheur, parce qu'ils n'auroient pas eu le temps de fortifier leur camp comme ils le firent, le cardinal de Périgord n'eût, pendant une journée entière, fait de vains efforts pour obtenir un accommodement. La bataille fut livrée un lundi 19 septembre 1356.

vaincu ! Je n'ai pas le courage de m'étendre sur un récit qui flétrit le cœur d'un François ; je voudrois pouvoir effacer de l'histoire cette défaite ignominieuse pour nos armes , et si désastreuse pour l'état. Abandonné dès le premier choc par deux divisions de l'armée , dont l'une étoit commandée par l'héritier de la couronne , et l'autre par le duc d'Orléans , frère du monarque , il ne resta plus au roi que celle à laquelle il donnoit l'exemple d'un courage indomptable. Jean se montra dans cette journée vraiment digne d'un meilleur sort. Malheureusement , la force d'une armée n'est pas dans les bras de son chef ; ce ne sont pas les coups qu'il porte qui décident du succès : les ennemis qu'il renverse et qui tombent à ses pieds , sont bientôt remplacés par d'autres qui s'acharnent avec plus de fureur contre lui , et qui , le voyant épuisé et couvert de blessures , ne lui laissent plus d'autre parti à prendre que celui de se rendre et de passer sous le pouvoir du vainqueur. Telle fut la destinée de Jean , qui , la veille , pouvoit s'éloigner humblement de lui le prince dont il étoit devenu le captif (1).

(1) Le roi se rendit avec le plus jeune de ses fils , le prince Philippe , âgé alors de treize ans , à un chevalier françois natif de l'Artois , passé au service de l'An-

Il faut s'élever à la hauteur de la dignité royale pour sentir tout ce que dut éprouver un roi de France, en se voyant désarmé et retenu dans la tente du prince de Galles. Près de lui gémit un fils qui ne l'a point quitté dans le combat, et dont la valeur a devancé les années. Il a partagé ses dangers, il partage sa captivité. Que de tristes pensées s'offrent au roi dans l'avenir ! Il est encore dans ses états, et nulle armée ne viendra le délivrer ni le préserver de la honte d'être offert aux regards d'un superbe vassal qui jouira de son humiliation et de son malheur. Cependant, si quelque chose pouvoit adoucir tant d'incertume, ce seroit le témoignage de respect dont l'accable son jeune vainqueur. Il proclame à haute voix la valeur de son illustre captif ; il le flatte de l'espoir d'être accueilli par Édouard avec tous les honneurs dus à son rang ; il fait apporter devant lui tous les rafraîchissemens dont il peut avoir besoin ; il pousse la délicatesse jusqu'à vouloir le servir ; il refuse de s'asseoir devant l'infortuné descendant de Saint Louis, et prouve par sa vénéra-

gleterre. Il ne fut conduit qu'avec beaucoup de peine au prince de Galles, au milieu d'une troupe forcenée de Gascons et d'Anglois, qui se disputoient cette proie plus par intérêt que par honneur.

tion ; qu'il reconnoît pour roi de France le prince auquel Édouard ose contester ce titre, et qu'il a qualifié d'usurpateur.

Ainsi que la suite le démontra, le malheur du monarque devint une source de calamités pour son peuple, dont il ne fit qu'aggraver les maux par son imprudence, au lieu de les alléger par des mesures de sagesse. Le duc de Normandie reparut dans la capitale : il étoit l'héritier de la couronne. Quelque temps avant la bataille de Poitiers, le roi son père lui avoit conféré le titre de lieutenant du royaume ; mais, pour que ce titre imposât le respect et la soumission, il auroit fallu qu'il fût environné de quelque réputation de sagesse, et jusqu'alors Charles n'avoit fait entrevoir que de la foiblesse et de la lâcheté. Il ne faut donc pas s'étonner si cette première époque de sa puissance fut obscurcie par la rebellion ; si des clameurs séditieuses étouffèrent sa voix ; si une populace effrénée arbora dans la capitale l'étendard de la révolte ; si des secours demandés aux états qui s'assemblèrent à Paris furent insolemment refusés (1) ; si un tribunal composé de seize

(1) Le dauphin ne trouvant pas dans les états le dévouement qu'il devoit en attendre, et alarmé au contraire de toutes les prétentions de leurs membres,

séditieux usurpa l'autorité de la justice; si un factieux prévôt des marchands, devenu le tribun de la populace qu'il égaroit, fit trembler tous les honnêtes citoyens et fuir devant lui tout ce qui formoit le conseil du régent. La noblesse, détruite en partie aux combats de Crécy et de Poitiers, ou déshonorée par sa retraite honteuse, avoit perdu son ascendant sur le tiers-état; le clergé, qui n'étoit plus fortifié par la protection royale, osoit à peine faire entendre sa voix dans les temps orageux qui sembloient accuser de nullité son fastueux ministère et sa vaine représentation. Ce fut néanmoins dans

feignit d'accéder à leurs propositions, demanda quelques jours pour consulter son conseil, et les congédia avec beaucoup de dextérité sans avoir rien accordé. Les deux plus violens ennemis de l'autorité à cette époque, furent Robert Lecoq, évêque et duc de Laon, comblé des bienfaits des princes, et Étienne Marcel, prévôt de Paris, qui, à la tête des échevins et de la populace, luttoit de puissance avec le dauphin. Il le força à supprimer un édit pour la refonte de la monnaie, que ce prince avoit rendu pour se procurer de l'argent, et à indiquer une nouvelle convocation des états généraux, aussi tumultueux que ceux qu'il avoit été obligé de dissoudre. Marcel osa aussi arrêter ses plus fidèles serviteurs, entre autres Simon de Bussy, premier président.

des conjonctures aussi embarrassantes que la sagesse de Charles se développa. Elle ne préserva pas la France de tous les maux qui la désoloient, mais elle l'empêcha de succomber sous leur poids. Une victoire remportée sur Geoffroi d'Harcourt qui périt les armes à la main, délivra la Normandie de ce redoutable rebelle; l'intrépidité de Bertrand Duguesclin (1) sauva Rennes du malheur de tomber sous le joug de l'Anglois, et une trêve de deux ans, conclue entre Édouard et son captif, ne laissa bientôt aux François pour ennemis que les François eux-mêmes.

Pourquoi les insurrections populaires contre l'autorité royale ne produisent-elles presque toujours qu'anarchie et cruauté? C'est parce qu'elles ne sont dirigées que par les passions et le génie de la haine; c'est parce que leurs instrumens sont encore plus vils que ceux qui les mettent en action. De toutes celles que nous offre l'histoire, il n'en est qu'une qui présente un caractère noble, une marche sage et un résultat honorable : c'est celle du peuple romain

(1) Ces deux événemens sont de deux années différentes. Ce fut en 1356 que Robert de Clermont, commandant en Normandie, défit Geoffroi d'Harcourt; le siège de Rennes n'eut lieu qu'en 1357.

lorsqu'il brisa le joug du dernier des Tarquins. Quelle différence entre l'attitude vertueuse des premiers chefs de la république, et celle de ces obscurs séditeux qui, dans tous les temps, ont échauffé la populace par des illusions de bonheur, de liberté; qui ont excité l'envie de l'indigence contre les riches, celle de l'obscurité contre la noblesse, attaqué tous les principes de justice, brisé tous les freins du crime, et déchaîné tous les vices pour s'en former des légions redoutables !

Parce que le roi Jean étoit devenu prisonnier de l'Anglois, étoit-ce une raison pour chasser ses ministres, ses conseillers, pour méconnoître l'autorité de son fils, pour substituer des factieux ignorans aux véritables magistrats ? L'ennemi menaçoit-il la capitale de son approche, pour former des barricades, pour creuser des fossés, pour élever des murailles, pour violer les propriétés par la destruction de plusieurs édifices ? Quelle devoit être la pensée des bons citoyens, des fidèles sujets ? Celle de lever une armée qui fût animée du désir de venger l'honneur national, de prouver à l'Anglois qu'il ne gagnoit rien à retenir dans les fers un monarque dont l'absence n'avoit nulle influence sur l'ordre public, et de rendre, par une contenance ferme et courageuse, sa liberté plus

facile et sa rançon moins onéreuse. Mais ce n'étoit pas là la pensée d'un Marcel et d'un Robert Lecoq, qui crurent s'agrandir en se rendant les idoles d'une populace effrénée, et en l'opposant comme une barrière insurmontable à la volonté de Charles et de son conseil. De quelle prudence, de quelle sage politique ne falloit-il pas que le régent (1) fût doué, pour atténuer les efforts des séditeux, pour opposer à leur violence l'ascendant de son titre; pour leur céder lorsqu'il se voyoit hors d'état de résister à leur puissance? A quelles épreuves ils mirent sa circonspection, lorsqu'ils offrirent à ses regards ce Charles, roi de Navarre, que la trahison rendit à la liberté, et qui crut sans doute alors que nul criminel ne devoit rester dans les fers, puisque les siens étoient brisés (2)?

(1) Il faut remarquer que le dauphin ne prit le titre de régent qu'en 1357, lorsqu'il eut atteint sa majorité par l'accomplissement de sa vingt-unième année; jusque-là il n'avoit porté que le titre de lieutenant du royaume, comme on l'a dit plus haut.

(2) Le dauphin avoit brisé l'autorité de Marcel dans un moment où les courses des troupes du roi de Navarre avoient jeté la terreur dans Paris; et il parcouroit les principales villes du royaume pour y ranimer l'esprit public. Marcel et sa faction, alarmés de cet acte de fermeté et de prudence, apaisèrent le prince par des démonstrations

Et en effet, le premier acte qu'il fit de son pouvoir fut de faire ouvrir toutes les portes des prisons qui étoient sur son passage, d'exiger de Charles qu'il fit sortir de leurs cachots les assassins, les incendiaires, et jusqu'aux empoisonneurs. Qu'un prince sage est à plaindre lorsqu'il est forcé de souscrire à une pareille loi, et de faire ainsi refluer dans la société le limon

perfides et l'engagèrent à rentrer dans sa capitale. Ce fut même en mémoire de cette réconciliation, que fut fondée l'offrande annuelle à Notre-Dame, d'une bougie *longue comme le tour de la ville*, qui fut remplacée en 1605 par la lampe d'argent placée devant l'autel de la Vierge. A la faveur de ce calme trompeur, Jean de Péquigny, gouverneur d'Artois, entra par surprise dans le château d'Arleux, situé sur les frontières de la Picardie et du Cambresis où étoit détenu Charles-le-Mauvais, et déchaina ce fléau sur la France. Ses complices arrachèrent au régent un sauf-conduit avec lequel il vint à Paris y haranguer le peuple, et força le dauphin à le recevoir comme un ami et bon parent, lorsqu'il se préparoit à l'empoisonner. Le poison dont ce prince fut en effet atteint dans ce même temps, fut toujours regardé comme un des présens par lesquels le roi de Navarre scelloit sa prétendue réconciliation avec le régent. Le mal fut si violent, que ce prince en perdit de suite les ongles et les cheveux; et quoique secouru promptement et à propos, il en conserva une foiblesse qui abrégéa ses jours.

impur de tous les crimes! Mais ce qui dut coûter encore plus au cœur du régent, ce fut la nécessité d'accueillir dans son palais ce libérateur des scélérats, de partager sa table avec lui, et de s'exposer au danger d'en être empoisonné.

Lorsque le roi Jean apprit à Londres le triomphe de son ennemi, et l'humiliation de son fils, combien sa servitude dut lui paroître affreuse! combien il dut gémir de son impuissance! Ah! que n'avons-nous plutôt à offrir aux regards de nos lecteurs des faits héroïques dont la nation françoise pourroit s'honorer sous ce règne de calamités! J'ai parlé de l'aurore du jeune Duguesclin qui, fondant à l'improviste sur le camp du duc de Lancastre, incendia ses tentes, détruisit, dispersa les troupes qu'il avoit laissées devant Rennes, ranima par sa présence et l'arrivée d'un convoi, la garnison de cette ville. Mais dois-je passer sous silence le combat de trente gentilshommes bretons, contre trente gentilshommes anglois, et dans lequel ces illustres champions déployèrent toute la valeur chevaleresque (1)? Il ne manquoit au triomphe

(1) Ce combat avoit été livré dès la première année du règne de Jean, en 1350. Le chef des trente Bretons étoit le seigneur de Beaumanoir qui, en

des François dans ce combat célèbre, que d'avoir été précédé d'un accord des puissances, pour en faire dépendre le succès de la cause qu'ils défendoient. Le comte de Blois eût alors été reconnu pour le légitime duc de Bretagne, et la guerre qui ensanglanta si long-temps cette province eût été glorieusement terminée. Mais telle étoit la destinée de la nation, que, pour quelques traits d'héroïsme et quelque lueur de vertu qui honoroient sa noblesse, la multitude se couvroit de crimes et d'ignominie. Les deux villes de Rouen et de Paris montraient tour à tour un zèle ardent pour la défense des intérêts du roi de Navarre ; ces deux cités, également tumultueuses, sembloient se disputer la honte

voulant engager Richard Brembro, commandant anglois de Ploërmel, à ne pas ravager les campagnes désarmées, eut avec lui une conférence qui donna lieu à ce célèbre défi. On remarque que les Anglois ne purent compléter le nombre de trente gentils-hommes ou chevaliers, et qu'ils s'adjoignirent quelques soldats de fortune. Le chef des Anglois, Brembro, y périt. Il avoit un parent du même nom avec lequel on l'a confondu. Celui-ci, dont le prénom étoit Guillaume, lors du succès obtenu par Duguesclin sur le duc de Lancastre, défia le brave Breton à rompre une lance avec lui, et il périt aussi dans ce combat que le duc avoit honoré de sa présence.

d'accueillir et de protéger ce chef de brigands. A peine reparoissoit-il dans la capitale, que les séditeux redoublaient d'audace et d'insolence. C'étoit un spectacle pitoyable que celui d'un jeune prince toujours réduit à composer avec le crime, à pardonner les plus odieux attentats, à trembler pour ses jours, lorsqu'on égorgeoit sous ses yeux deux maréchaux et ses serviteurs les plus zélés, lorsqu'on le contraignoit d'échanger les marques ostensibles de sa dignité contre les signes de la révolte (1) : ce fut pourtant par cette condescendance, qui dans une autre crise auroit le caractère de la faiblesse, que Charles conserva son existence et le dépôt qui lui avoit été confié.

Il est des égaremens populaires qui paroissent appartenir à la force des circonstances, et que l'on ne rencontre que trop souvent dans

(1) Lorsque les factieux virent le dauphin armer contre le roi de Navarre, qui soulevoit Rouen, ils adoptèrent pour signe de ralliement un chaperon *mi-parti* de rouge et de vert; et quelque temps après, Marcel ayant eu l'audace d'aller lui-même au palais faire assassiner devant le dauphin les maréchaux de Champagne et de Normandie, le seigneur de Conflans et Robert de Clermont, et voyant le prince épouvanté de cet attentat, lui donna son chaperon, comme pour lui servir de sauve-garde, et porta lui-même celui du dauphin.

le cours de l'histoire. Aussi n'est-on pas étonné qu'après la bataille de Poitiers, la captivité du roi, la fuite des principaux chefs de l'armée, des troupes de soldats mercenaires devenus tout à coup sans discipline, frustrés de leur solde, se soient transformées en bandes de maraudeurs, aient cherché leur subsistance dans le pillage, dans le vol, se soient répandues dans les campagnes pour arracher par la terreur à la foiblesse tout ce qui tentoit leur cupidité. On conçoit également qu'une populace si légère, si inconstante dans ses opinions, et trop semblable aux sables du desert que les vents agitent et dispersent à leur gré, obéisse aveuglément aux impulsions des factieux, perde en un instant tout respect pour l'autorité légitime, se précipite avec une joie féroce dans une indépendance absolue, paroisse sourde à la voix de la raison, de l'équité, de la nature, et que des citadins, sollicités d'apporter un nouveau tribut au malheur de la monarchie, jouissent de l'abaissement et des anxietés de ceux qu'ils avoient l'habitude de révéler. Mais ce qui paroît étranger à la civilisation, ce qu'on a peine à concilier avec les idées de la nature humaine, c'est cette fièvre subite qui jeta tout à coup le délire et la fureur dans l'esprit des villageois, arma leurs mains de bâtons ferrés, avec lesquels

ils s'élancèrent sur tous les nobles comme des bêtes féroces, n'épargnant ni les femmes ni les enfans, incendiant les châteaux, exerçant leur rage sur quelques-unes de leurs victimes au point d'en dévorer les lambeaux (1). Voilà pourtant à quel degré de perversité on vit l'espèce humaine se dénaturer !

Que faisoit pendant ce temps-là le régent de la nation ? Il s'occupoit, avec quelques débris

(1) Les *Compagnies*, nom qu'on donnoit aux soldats qui s'étoient formés en bandes de pillards, ravageoient la France dès l'an 1357. Les rassemblemens de paysans ne se formèrent que l'année suivante. Cette nouvelle espèce de faction s'appela la *Jacquerie* ou les *Jacques*. Il paroît que l'excès seul du désespoir précipita ces malheureux aux derniers excès d'une rage, pour ainsi dire aveugle, ou du moins sans autre but que celui de se venger de ceux qu'ils regardoient comme les auteurs de tous leurs maux. En effet, il est difficile de concevoir un sort plus affreux que celui des paysans à cette époque ; entraînés à des guerres sans fin par leurs seigneurs ; pillés , outragés , incendiés tour à tour par les Anglois , les Navarrois et les Compagnies ; n'ayant plus même la propriété sûre de leur vie , il est déplorable , mais il n'est pas étonnant qu'ils n'aient plus pris conseil que de leur fureur. Ils tardèrent peu , au reste , à en être punis : le danger réunit la noblesse , qui extermina les *Jacques* ou les fit rentrer dans leurs chaumières.

des états généraux réunis tantôt à Senlis, tantôt à Compiègne, de trouver les moyens de pacifier la capitale, de la soustraire au joug des séditions. Ce qu'il n'auroit pu faire avec les sujets qui lui deméuroient fidèles, un simple habitant de Paris l'effectua par son courage, en précipitant à ses pieds, d'un coup de hache, l'infâme Marcel, au moment où ce traître alloit livrer Paris à la fureur du Navarrois (1). La mort de ce scélérat saisit de terreur tous ses complices, qui, désarmés, emprisonnés, éprouvèrent bientôt le même sort. Cette révolution inattendue ramena le régent dans la capitale,

(1) Le régent avoit réuni autour de lui une partie considérable de la noblesse ; et beaucoup d'autres bons François, qui ne pouvoient plus douter des desseins perfides et ambitieux du roi de Navarre, avoient abandonné son parti. Ce méchant prince, tout entouré d'Anglois et de brigands, s'étoit rendu si odieux aux Parisiens, qu'ils l'avoient forcé de sortir de leur ville au moment où les troupes royales en formoient le blocus. Ce fut dans cette circonstance que Marcel, voyant l'esprit du peuple changé, et aspirant après le retour de l'autorité légitime, résolut d'ouvrir la ville au Navarrois et à ses troupes. Jean Maillard, capitaine d'un des quartiers de Paris, qui surveilloit toutes ses démarches, le tua au moment même de l'exécution de ce criminel dessein.

et lui rendit l'ascendant qu'il avoit perdu depuis long-temps. Sa prudence, sa modération lui concilièrent l'attachement de tous les Parisiens ; et l'on proclama comme sauveur de l'état le prince qui, quelques jours auparavant, sembloit en être l'exécration. Tel est, tel sera toujours l'effet de cette inconstance populaire, qu'on ne peut jamais espérer de fixer que par l'attitude de la force et de la justice.

J'épargne à ceux qui me lisent le récit des scènes les plus sanglantes, telles que celles des horribles représailles de la noblesse contre les paysans qui expièrent leurs attentats, et qui trouvèrent dans le roi de Navarre dont ils avoient servi la cause, un impitoyable exterminateur (1). Ce fléau de la France sembloit être l'aveugle génie du mal. Après avoir pompé tout l'or de Paris, que Marcel lui avoit fait

(1) Ces faits sont antérieurs à la reddition de Paris. Mais lorsque le roi de Navarre vit que le complot formé par Marcel avoit échoué, il traita hautement avec le roi d'Angleterre, s'engagea, moyennant la cession de la Champagne et de quelques autres domaines, à l'aider à conquérir le reste de la France, et rassembla autour de lui les Compagnies, qui exerçoient tant de ravages, qu'en plusieurs provinces les campagnes restèrent en friche, et n'offroient plus que des ruines au milieu d'un désert.

passer, et avec lequel il soudoya ses odieux satellites, il portoit partout le meurtre et la dévastation : d'un côté, il amusoit le régent par un accommodement simulé ; et de l'autre il préparoit à Édouard la route de la domination sur toutes les provinces du royaume (1). Le malheureux Jean, dont la captivité devenoit de jour en jour plus rigoureuse, se consumoit de regrets et de douleurs. Fatigué de voir que toutes les négociations entamées pour sa liberté s'évanouissoient en vaines paroles, il résolut de traiter directement de sa rançon avec son vainqueur. Les sacrifices ne paroissoient lui rien coûter ; il acquiesçoit à toutes les demandes de l'orgueil et de la cupidité. Il se seroit réduit à la seule possession du Louvre et de la capitale, si l'on eût voulu ne prendre conseil que de son impatience et de ses ennuis.

Le traité que ce prisonnier souscrivit dans les fers, et qui fut apporté de Londres, parut

(1) Charles-le-Mauvais conclut en effet, en 1359, une paix mensongère avec le régent ; il lui rendit quelques villes qu'il ne pouvoit plus garder, parce que les Anglois et ses capitaines de Compagnies les vendoient eux-mêmes pour pouvoir transporter leur butin en Angleterre ; mais, au fond, il n'attendoit que l'invasion d'Édouard pour reprendre les armes.

si révoltant à l'héritier présomptif de la couronne, qu'il crut devoir plutôt écouter la voix de la patrie que celle du sang ; mais , pour ne pas aggraver la douleur de son père par son refus , Charles convoqua une assemblée du clergé, de la noblesse et du tiers-état. La difficulté pour tous ces représentans appelés à prononcer sur de si grands intérêts , étoit d'arriver à la capitale. Toutes les routes étoient interceptées par une soldatesque insolente , qui arrêtoit les voyageurs , leur vendoit des passe-ports qu'il falloit renouveler à mesure qu'on rencontroit une autre bande de brigands. Ceux qui purent se rendre près du régent formoient une bien foible assemblée , mais elle étoit fortifiée de l'honneur national ; et lorsque le régent lui communiqua le traité qui faisoit passer sous le joug de l'Angleterre les provinces les plus fertiles , constituoit Édouard souverain de la Normandie et de la Bretagne , épuisait le royaume par l'enlèvement de la totalité de son numéraire , un cri d'indignation s'éleva contre des conditions aussi tyranniques. Édouard , irrité d'un refus qui blessait sa fierté , et auquel il s'attendoit d'autant moins qu'il connoissoit l'état déplorable de cette monarchie jadis si florissante et maintenant si stérile , si désolée , résolut d'obtenir par la force de ses

armes ce qu'on osoit lui contester. Il arrive au port de Calais avec une flotte qui porte cent mille combattans, qu'il grossit encore d'une multitude d'aventuriers arrivés de l'Allemagne, et dont l'existence est attachée au métier des armes. Qui luttera contre ce colosse de puissance qui s'avance à grands pas, précédé de l'épouvante ? Le régent a-t-il une armée comparable en nombre, en équipemens, en courage ? A peine peut-il payer quelques soldats qu'il jette dans des places fortes. Celui qui ne cesse de se parer du titre de roi de France a dirigé sa marche vers la ville de Reims, dans l'espoir sans doute d'y trouver un prélat qui sanctionnera son usurpation par la cérémonie du sacre ; mais cette ville, fidèle à son souverain, loin de lui ouvrir ses portes, lui oppose une résistance si courageuse, qu'il est forcé d'en lever le siège. Cet échec ne fait qu'accroître sa fureur ; et après avoir ravagé, incendié tout le territoire qui environnoit la ville qu'il vouloit punir de sa fidélité, il marche sur Paris, se montre, pour ainsi dire, aux yeux du régent, qu'il défie, qu'il appelle au combat ; mais ce prince, devenu de jour en jour plus circonspect, se garde bien d'exposer la couronne qu'il doit porter au hasard d'une bataille. Il fait les plus rigoureuses défenses à toute la noblesse qui l'en-

vironne de tenter aucune sortie, et, pour la première fois, il tire parti de l'ouvrage de la rébellion qui avoit fortifié Paris; il oppose aux Anglois ces remparts, ces fossés que les séditions avoient creusés ou élevés pour lui en fermer l'entrée. Cependant, quel spectacle s'offre à ses regards? De quelque côté qu'il les jette, il ne voit, il ne découvre que meurtre, qu'incendie; les villes, les bourgs sont condamnés aux flammes, et les cris des habitans qui en sont dévorés peuvent arriver jusqu'à lui; déjà la famine se fait sentir dans la capitale. Charles est-il bien sûr qu'elle ne le réduira pas bientôt à la dure nécessité de capituler honteusement avec l'usurpateur? Mais celui-ci éprouve que la guerre n'est pas moins un fléau pour les vainqueurs que pour les vaincus. Son armée, fatiguée de ses marches, exposée aux rigueurs de l'hiver, commence à s'affaiblir, à se décourager; forcé d'aller chercher des subsistances dans le pays chartrain, Édouard, sans être superstitieux, éprouve une terreur salutaire. Un orage affreux a jeté l'épouvante dans son camp, a dispersé ses tentes; il croit voir la fortune l'abandonner, et se montre accessible à des propositions de paix (1). Des négociateurs, chargés de pouvoirs,

(1) Édouard étoit campé près de Chartres lors de

s'occupent sans relâche de mettre fin à la guerre la plus désastreuse, et concluent le traité connu sous le nom de Brétigny. Les conditions en sont bien dures pour la France ; c'est à un bien haut prix que le vainqueur met la liberté de son captif : il a renoncé à la suzeraineté de la Normandie et de la Bretagne ; mais il exige qu'on lui abandonne, outre ce qu'il possède dans la Guienne et la Gascogne, la Saintonge, le Poitou, l'Agénois, le Périgord, le Limousin et le Quercy. Il se désiste, pour lui et ses successeurs, de ses prétentions sur le royaume de France. Par un autre article, il s'engage à ramener à Calais le roi Jean, qui y demeurera jusqu'au paiement de six cent mille écus d'or, à compte sur trois millions d'écus que le régent s'oblige de lui fournir dans le cours de six années.

L'inexécution de ce traité, quoique précédé des sermens les plus solennels et les plus religieux, nous dispense d'en faire connoître tous

cet événement que ses suites rendirent encore plus remarquable. On rapporte que la grêle tua un millier de soldats et six mille chevaux, et qu'Edouard se tournant vers l'église de Chartres, dont il apercevoit les clochers, fit vœu à la Vierge de rendre la paix à la France.

les articles. Avant de voir reparoître dans sa capitale le monarque , contemplons - le dans cette ville de Calais , qui ne fait plus partie de sa domination. Il est encore prisonnier d'Édouard ; mais que son sort est déjà changé ! Le régent du royaume est accouru vers lui , et il jouit de ses embrassemens et de son respect. Le comte de Flandre s'est précipité à ses genoux , et lui rend hommage comme à son suzerain (1) ; d'illustres sujets l'environnent des témoignages de leur amour et de leur fidélité. Le roi d'Angleterre le traite comme son égal , affecte même de lui accorder une préséance à laquelle le François se refuse avec autant de politesse que de dignité. Ces deux rivaux dérobent sous des dehors si affectueux leurs anciens ressentimens , qu'on croiroit voir plutôt deux frères que deux ennemis ; on a peine à distinguer le vainqueur d'avec le vaincu. En observant leurs combats mutuels d'égards ou de respect , on pourroit douter si c'est le monarque françois qui est à la cour d'Édouard , ou si c'est le roi d'Angleterre qui est à la cour de Jean. Enfin le moment est arrivé où , après une captivité de

(1) Le comte de Flandre , qui fléchit le genou devant le roi de France , ne salua Édouard que d'une simple inclination.

plus de quatre ans, le prince françois rentre dans une indépendance absolue (1). Déjà il est à Saint-Denis, et les Parisiens, ramenés à des sentimens bien différens de ceux qu'ils avoient manifestés, se préparèrent à lui faire la réception la plus éclatante. Voilà le second roi captif et malheureux qu'ils voient reparoître dans leurs murs. Mais quelle différence entre Saint

(1) Après tous les arrangemens pris, après avoir commencé à mettre à exécution les articles du traité de Brétigny, le roi Jean sortit de Calais le 25 octobre 1360, et alla à pied faire un pèlerinage à Boulogne. Il faut remarquer que, lors de l'expédition de l'acte du traité, l'article 12, qui stipuloit la renonciation du roi d'Angleterre au titre de roi de France, et celle du roi Jean à la suzeraineté des provinces cédées, ne s'y trouva plus. Si l'on ne peut douter que la soustraction de cette clause ne fût un subterfuge ménagé à dessein pour faire renaître un jour des prétentions qu'on sembloit abandonner, on n'est pas également d'accord sur l'auteur de cette violation *intentionnelle* du traité de Brétigny. Cependant, en considérant la bonne foi avec laquelle le roi Jean continua de l'exécuter, et envoya à Bruges son *acte de renonciation*, tandis qu'Edouard se refusa toujours à y envoyer le sien, on ne peut guère hésiter à croire que celui-ci, conservant l'espoir et le dessein d'achever la conquête de la France, n'aura pas voulu se lier par la renonciation stipulée au traité.

Louis et le roi Jean ! Le premier rentrait dans ses états intacts et paisibles pendant son absence, et les retrouvait riches et florissans ; l'autre n'y revenait que par le sacrifice de plusieurs de ses provinces ; et celles qui lui restoient , épuisées d'hommes et d'argent , étoient encore en proie à la guerre et à la disette. Il falloit , sous peine de redevenir captif ou d'exposer des otages chers à son cœur , achever d'exténuer par de nouvelles taxes un corps accablé sous la multitude de ses calamités.

Le roi de Navarre avoit trop secondé les efforts d'Edouard pour qu'on ne stipulât point dans le traité de Brétigny les intérêts de Philippe son frère et les siens. A la suite de cet accommodement définitif, qui avoit déjà été précédé d'un traité conclu avec le régent , il vint hardiment s'offrir aux regards du monarque, qui reçut son serment de fidélité et parut oublier toutes ses anciennes perfidies (1).

(1) Le roi de Navarre, en stipulant le pardon de tous ses adhérens, se réserva d'en nommer trois cents auxquels on devoit expédier des lettres de grâce particulières, sans exception d'aucun crime, même celui de lèse-majesté. A la tête de cette liste horrible figuroit l'évêque de Laon, ce Robert Lécoq, digne compagnon de Marcel et l'un des plus furieux artisans des désordres de ces temps malheureux. Le roi exigea ce-

La fidélité avec laquelle le monarque françois observa le traité qui faisoit passer sous la domination de son ennemi une partie de ses états, mit son cœur à de cruelles épreuves. Il fallut lutter contre l'amour de ses sujets, pour les détacher d'un roi qu'ils s'obstinoient à reconnoître comme leur unique souverain (1).

pendant que ce prêtre factieux sortit de ses états. Il passa en Espagne où il mourut évêque de Calahorre. Ce fut à Saint-Denis que le Navarrois vint rendre ses hommages au roi. Après l'entrevue il passa en Normandie. Le roi, de retour à Paris, fut obligé, pour avoir de l'argent, de rappeler les juifs, en réglant le taux de l'usure qui ne dut pas être de plus de quatre deniers par livre pour chaque semaine ; intérêt énorme, et qui prouve seul l'excès de la détresse qui le fit consentir. On dit aussi qu'on altéra la monnoie de billon, et même qu'on en fit une de cuir avec un clou d'argent au milieu. Alors aussi il donna sa fille Isabelle à Jean-Galéas Visconti, qui venoit d'acquérir Milan, et qui paya, dit-on, l'honneur de cette alliance.

(1) Les chefs des plus illustres familles regardoient comme un avilissement insupportable de passer sous la domination de l'Angleterre ; ils opposoient leurs chartes et privilèges à la volonté du roi, et ne cédèrent qu'à ses prières. La ville de la Rochelle ferma un an entier ses portes aux Anglois. Ses magistrats, en cédant, déclarèrent qu'ils ne se reconnoissoient anglois que des lèvres, et que leur cœur restoit françois.

Édouard ne se piquoit pas du même scrupule : les ordres qu'il paroissoit avoir donnés à ses commandans, d'évacuer les villes dont ils s'étoient emparés, étoient si foibles, qu'il fallut employer plus d'une fois la force des armes pour leur arracher ce qu'ils s'obstinoient à retenir sous de vains prétextes. Mais à cette épouvantable époque de notre monarchie, les succès mêmes se transforment en désastres. Les diverses garnisons furent à peine contraintes de sortir de leurs places, qu'elles formèrent de nouvelles compagnies de brigands, au nombre de quinze ou seize mille hommes, qui marchoient de dévastations en dévastations dans les provinces du midi, et remportèrent une victoire bien funeste à la France sur Jacques de Bourbon, qui se flattoit de les disperser avec l'élite des troupes qu'il avoit rassemblées (1).

(1) Ces nouvelles *compagnies*, non moins dévastatrices que celles qui les avoient précédées, ravagèrent principalement la Champagne, la Bourgogne et le Lyonnais. On les appela les *tard-venus*. Cependant ils vinrent encore assez à temps pour faire éprouver à la France de cruels désastres. Le combat qu'ils osèrent chercher contre Jacques de Bourbon, et où ce brave et malheureux prince fut blessé à mort, avec un grand nombre de chevaliers de haute distinction, eut lieu auprès du château de Brignas. Ici on peut re-

Enhardis par ce succès, ils s'avancèrent sur le territoire d'Avignon; ils se seroient emparés de tous les trésors du saint Siége, si un comte de Montferrat n'eût éteint leur soif de l'or par les sommes considérables qu'il leur distribua, et ne les eût enrôlés à son service pour aller reprendre des villes conquises sur lui par les ducs de Milan (1).

marquer deux choses, d'abord la confiance des François toujours trompée, toujours indocile aux leçons de l'expérience; ensuite la déloyauté des Anglois, toutes les fois qu'il s'agit de nous faire du mal. Si l'on n'eût point exécuté de bonne foi toutes les conditions du traité, tandis que ceux-ci n'en exécutoient aucune; si, au lieu d'attaquer imprudemment et sans se souvenir de Poitiers, les brigands à leurs ordres, on eût retenu les provinces qu'on leur cédoit, jusqu'à ce que leur roi eût rappelé toutes ces bandes qui n'avoient quitté son service que par le refus perfide qu'il faisoit de les payer, on auroit prévu ces nouveaux désastres, et peut-être obtenu des changemens avantageux au traité de Brétigny. Mais Édouard, déjà trop fort de son habileté et de sa mauvaise foi, avoit encore contre nous, pour alliés, nos fautes et notre imprévoyance.

(1) Il en coûta au pape soixante mille florins et l'absolution des brigands, qui s'étoient moqués de son excommunication. Il faut observer qu'en 1357 les premières compagnies, conduites par Arnaud de Cervole, surnommé l'Archiprêtre, avoient déjà rançonné

La Bretagne ne s'étoit point ressentie de cette paix apparente entre les deux rois. Les prétentions des comtes de Blois et de Montfort, toujours indécises, paroissoient abandonnées au sort des armes; et cette malheureuse province étoit menacée d'une dépopulation générale, avant de reconnoître auquel des deux contendans elle devoit appartenir. Mais si le monarque anglois se monroit indifférent (1) dans

la cour d'Avignon, qui acheta cette fois sa sûreté quarante mille écus, sans parler de l'absolution. Ce fut à cette époque que furent élevés les célèbres remparts d'Avignon. Cet archiprêtre étoit un brave chevalier, mais qui ne savoit que se battre : il servit contre les *tard-venus*, et fut pris au combat de Brignais, où, si on l'eût cru, on n'auroit pas essuyé une honteuse défaite. Un des chefs de ces derniers brigands étoit un gentilhomme navarrois, nommé Seguin de Baudsol, avec lequel le roi Jean traita, mais qui, après avoir désarmé, renoua de nouvelles intrigues avec le roi de Navarre qui le fit empoisonner, voyant qu'il mettoit ses services à trop haut prix.

(1) Aux conférences de Calais, on proposa divers accommodemens; mais Édouard ne témoigna aucune envie de servir son gendre le comte de Montfort. Il paroissoit n'être pas fâché de laisser sur le sol de la France un foyer de discorde; et tout ce qu'on obtint de lui, ce fut qu'il stipulât la neutralité de la France et de l'Angleterre dans cette querelle.

cette grande cause, le roi Jean paroissoit toujours favorable au prince de son sang, dont il avoit protégé les droits. Il lui fournit un appui bien important, en attachant à son service le fameux Duguesclin, dont la valeur s'étoit signalée plus d'une fois sous les regards du régent (1).

Il y a des époques où l'on ne peut pas faire valoir les princes par le bien qu'ils font, mais seulement par le mal qu'ils arrêtent; semblables alors à des médecins qui, ne pouvant rendre tout à coup à un corps languissant les forces qu'il a perdues, ménagent sa faiblesse, adoucissent ses douleurs, et attendent encore plus du temps que de leurs remèdes une guérison complète. Le roi Jean, éclairé par la sagesse de son fils, avoit relevé la dignité de ses cours de justice. Son parlement et sa chambre

(1) C'est au service de France que le roi Jean attachait, à cette époque, Duguesclin, qui avoit jusque-là combattu en Bretagne. On le fit commandant de Pontorson, en Normandie, où il réprima les brigandages des Anglois, dont, comme on l'a dit, la conduite n'étoit qu'une longue violation du traité qu'ils prétendoient exécuter. A cette même époque, les seigneurs et prélats de la province de Bretagne obtinrent des deux prétendants une trêve qui devoit durer jusqu'à la Saint-Michel de l'an 1363.

des comptes reprirent assez de consistance pour opposer une barrière à la cupidité des traitans et des favoris. Deux ordonnances firent rentrer dans le domaine royal plusieurs aliénations. Mais ce qui dédommagea véritablement la monarchie des pertes qu'elle avoit éprouvées, ce fut l'héritage du duché de Bourgogne, dont le roi Jean se mit en possession après la mort de Philippe de Rouvre.

Pour achever de démontrer combien le roi de France étoit inférieur à son adroit rival en politique et en prévoyance, il suffiroit de rappeler ici un trait historique de sa vie. Il avoit appris qu'Édouard étoit sur le point d'unir un de ses fils à la fille du comte de Flandre (1). Justement alarmé des conséquences qui pouvoient résulter un jour de cette alliance, il va trouver le pape et parvient à le déterminer à s'opposer à ce mariage, que les degrés de parenté réprouvoient. A peine a-t-il réussi dans son objet, qu'oubliant tout à coup la position où ses malheurs ont réduit ses sujets, il s'abandonne à l'idée de former une nouvelle Croisade, et d'aller dispu-

(1) Marguerite de Flandre, veuve du duc de Bourgogne : ce mariage auroit achevé de faire passer les plus belles provinces de France sous la domination anglaise.

ter la malheureuse terre de Jérusalem aux infidèles, au risque de trouver à son retour son royaume envahi par Édouard et par le prince de Galles, déjà établi comme souverain dans cette grande partie de la France que le traité de Brétigny en a détachée.

Il falloit que cette maladie des Croisades , si funeste à Saint Louis, et dont le germe lui avoit été transmis par Philippe-Auguste , fût devenue héréditaire dans sa postérité, puisqu'elle l'égarait pendant plus d'un siècle. Et qu'avoit donc de si important pour la France et la gloire de ses rois cette conquête de Jérusalem, qui leur faisoit perdre de vue leurs plus chers intérêts? Si la chrétienté étoit si jalouse de la possession du Saint Sépulcre, au lieu de verser tant de sang pour en disputer l'empire aux soudans d'Égypte, étoit-il si difficile aux Génois, aux Vénitiens, de l'acheter à prix d'or, d'y construire un temple, d'y bâtir une forteresse, et d'y entretenir une redoutable garnison aux frais de tous les princes chrétiens? Le tribut payé à l'infidèle se seroit ennobli par son objet; il auroit épargné le sang des hommes et garanti la cité sainte du malheur d'être souillée du joug des profanateurs. Si nous sommes revenus sur ce sujet, c'est parce qu'un écrivain célèbre, qui sait communiquer à son style toute la richesse d'une poésie héroïque,

semble vouloir rallumer ce zèle éteint depuis long-temps, et qui n'a jamais produit que des malheurs pour l'espèce humaine.

On ne l'a déjà que trop remarqué, les qualités éminentes du monarque françois étoient la bravoure et la loyauté. Celle-ci se montra dans tout son éclat, par la résolution généreuse qu'il prit d'aller à Londres se remettre dans les mains de son ennemi, lorsqu'il apprit que le duc d'Anjou son fils avoit violé les lois de l'honneur en s'éloignant furtivement d'une terre où son titre d'otage devoit le fixer (1). Mais si ce dévouement de sa personne fait honneur à son cœur, la tendresse qu'il manifesta pour le jeune Philippe, son dernier fils, qui avoit été le compagnon de son infortune, ne fait pas le même honneur à son esprit. Comment ne prévint-il pas

(1) Édouard, qui retenoit les otages françois contre la teneur du traité de Brétigny, mit à leur délivrance de nouvelles conditions que le régent empêcha le roi d'accepter. Le duc d'Anjou, indigné et impatient de tant de délais, quitta Londres où rien ne put l'engager à retourner. Le prince prétendoit avoir des raisons particulières qui s'opposoient à ce qu'il se remit entre les mains d'Édouard. Par cette action, le prince, sans contredit, manquoit à sa parole; mais étoit-ce à Édouard à lui en faire un crime? Quoi qu'il en soit, le roi Jean, après avoir pourvu à la sûreté de Paris par une ordon-

qu'en cédant à ce prince le duché de Bourgogne, avec les mêmes attributs et la même indépendance dont les anciens propriétaires avoient été investis, il faisoit perdre à la couronne un de ses plus beaux fleurons, et donnoit naissance à une nouvelle tige de souverains qui porteroient ombrage au trône françois ! Ce fut là une des plus funestes fautes du roi Jean. Bientôt après, n'écoutant que la voix de l'honneur, il se montra sourd à toutes les sollicitations de la nature, pour aller acquitter la dette d'un fils transgresseur de sa parole. Quelques historiens anglois, aveuglés par un sentiment jaloux, n'ont pas craint d'altérer par le mensonge ce trait héroïque ; mais il doit demeurer consigné dans notre histoire, comme un de ceux qui caractérisent le plus la grandeur chevaleresque de nos monarques et leur fidélité aux lois de l'honneur. Édouard, ébloui sans doute par un acte de vertu si supérieur à son âme, ne reçut point le

nance qui régloit le service du guet, passa à Londres, où il mourut l'année suivante, le 8 avril 1354. Les Anglois ont conté qu'au lit de la mort il reconnut les droits d'Édouard sur la France. Ce voyage, loué comme un trait de loyauté, fut cependant une faute qui ralluma en France la guerre civile par les intrigues du roi de Navarre.

roi de France comme un captif, et chercha à s'élever à sa hauteur, en déployant devant lui tous les dehors de la magnificence et de l'égalité. Ce fut dans cette terre, où il s'exila volontairement, que Jean termina son orageuse carrière, laissant au régent son fils une couronne bien épineuse, et le poids d'une autorité qui eût accablé un prince moins sage et moins éclairé par l'expérience du malheur.

QUATORZIÈME DISCOURS.

Charles V dit le Sage. — Victoire de Duguesclin sur les troupes du roi de Navarre. — Il est fait prisonnier à la bataille d'Auray en Bretagne. — Le comte de Montfort reste maître du duché. — Duguesclin conduit les Compagnies en Espagne contre don Pèdre. — La guerre se rallume entre la France et l'Angleterre. — Duguesclin, connétable. — Victoire de Pont-Vilain, suivie de succès dans le Poitou et la Saintonge. — Ordonnances de Charles. — Édouard se fait un allié du duc de Montfort. — Ses vassaux se soulèvent contre cette félonie. — Olivier Clisson. — Conclusion d'une trêve. — Majorité des rois fixée à quatorze ans. — Suite des succès des armes françaises sur terre et sur mer. — Richard II, roi d'Angleterre. — Le roi de Navarre tente de faire assassiner le roi; il est condamné à perdre ses fiefs en France; il cède aux Anglois Cherbourg, la dernière place qui lui restoit en Normandie. — Troubles dans l'Italie à la suite du retour des papes à Rome. — Schismes d'Urbain VI et de Clément VII. — Charles entreprend de réunir la Bretagne à sa couronne en faisant condamner son duc; ce projet lui aliène les Bretons; il soupçonne injustement Duguesclin, et répare bientôt cet outrage. — Honneurs rendus à la mémoire du connétable. — État de la France à la mort de Charles V.

Ce fut sous les auspices de la victoire, que Charles reçut l'onction sacrée, et associa la

reine à cette auguste cérémonie. Pendant sa première régence, le roi de Navarre avoit déployé contre lui toute l'activité de la haine et toutes les ruses de la perfidie; à son avènement au trône, il retrouvoit cet indigne adversaire plus jaloux de son autorité et plus acharné à la lui disputer. Le roi de Navarre avoit confié le commandement de ses troupes à un général qui se proposoit de rompre toute communication entre Paris et la Normandie (1). Charles n'avoit à lui opposer que le brave Duguesclin, et une troupe de chevaliers et de soldats dont le nombre s'élevoit à peine à douze cents. Quelle armée! et méritoit-elle même ce nom, si son chef ne lui eût pas donné une grande importance! Le général navarrois s'avance d'abord avec confiance devant un ennemi si foible et que ses soldats méprisent; mais cependant il connoît tout le parti qu'un homme de guerre tel que Duguesclin peut tirer de la troupe qu'il commande; il s'obstine à conserver la position avantageuse où se trouve son armée, et ne

(1) Jean de Grailli, plus connu sous le nom de captal de Buch, étoit chargé d'arrêter les premiers exploits de Duguesclin qui, par la prise de Rouboise, de Mantes et de Meulan, avoit rétabli les communications entre Rouen et Paris.

rougit point de refuser le combat qui lui est offert dans la plaine qui s'ouvre devant lui (1). Alors Duguesclin feint de se retirer. L'armée, qui observe ses mouvemens, prend sa retraite simulée pour une fuite, et commence à craindre que cette troupe timide ne lui échappe : elle n'écoute que sa fureur, dédaigne les défenses de son général, l'entraîne avec elle. Duguesclin, satisfait de cette audacieuse impétuosité, présente un front terrible à son ennemi, anime ses soldats, leur promet une victoire complète, et, profitant du désordre de ceux qui n'étoient occupés que du désir de l'atteindre, il leur donne à peine le temps de se former en bataille, les frappe, les disperse, leur arrache une vic-

(1) Le captal, en s'avancant vers Duguesclin, qui marchoit aussi à lui, prit poste à Cocherel, sur la rive gauche de l'Eure, où il occupoit une éminence avantageuse. La disposition des François les lui fit juger plus nombreux qu'ils n'étoient ; il s'étoit résolu d'attendre un renfort, lorsque la ruse de Duguesclin l'entraîna dans la plaine, où il fut battu. Cette victoire de Cocherel fut surtout importante par ses résultats moraux : elle *étrenna heureusement*, comme le disoit Duguesclin en exhortant ses gens à bien faire, *la couronne du nouveau roi de France*, dont elle précéda le sacre de trois jours. Le captal fut pris par le courage de trente chevaliers gascons qui s'étoient engagés à ne s'attacher qu'à sa personne.

toire dont ils se croyoient déjà certains, fait leur général prisonnier, et l'envoie à Charles comme le signe le plus certain de son triomphe (1). Il y avoit si long-temps que la victoire avoit abandonné les armes de la France, que celle-ci ranima toutes les espérances, et parut être le présage d'un glorieux avenir. Et en effet, elle fut suivie de plusieurs conquêtes sur les domaines du roi de Navarre; peut-être même ne seroit-il pas resté à ce vil ennemi une seule de ses places, si cette fatale guerre de Bretagne, qui s'étoit renouvelée avec plus d'acharnement, n'eût forcé le monarque d'arrêter Duguesclin dans le cours de ses succès pour l'opposer au comte de Montfort (2). Il reparut sous les

(1) Le captal et les autres prisonniers furent présentés au roi, lorsqu'après son sacre il vint visiter la Normandie. Charles récompensa Duguesclin par le don du duché de Longueville, d'où il chassa les Anglois pour s'en mettre en possession.

(2) Ce comte de Montfort, que bientôt nous verrons duc sous le nom de Jean IV ou Jean V, étoit fils de celui par lequel avoit commencé cette grande querelle, et, comme nous l'avons dit, gendre du roi d'Angleterre, dont la fille Marie mourut sans lui donner d'enfans : il épousa ensuite la fille du prince de Galles. Sa mère, la célèbre comtesse Jeanne de Montfort, étoit fille du comte de Flandre : après la mort de son mari,

étendards du comte de Blois, pour défendre la cause que la France avoit tant d'intérêt à soutenir.

A quoi tient la destinée des grands hommes et des provinces ? Toute la noblesse de la Bretagne étoit divisée en deux partis : l'un tenoit pour le comte de Montfort, l'autre pour la comtesse de Blois. Ce grand procès alloit se décider par une bataille sanglante (1) ; les noms les plus illustres alloient s'éteindre dans la poussière, lorsque les prélats interposèrent leur médiation pour prévenir la mort de tant de braves champions ; et, à force de sollicitations, ils parvinrent à concilier les prétentions des deux chefs, au moyen d'un traité qui partageoit la Bretagne en deux souverainetés dont l'une devoit appartenir au comte de Montfort, et l'autre au comte de Blois : le premier auroit eu Rennes pour capitale de son duché, et Nantes devenoit celle de son rival. Tout paroissoit terminé : le comte de Blois sembloit être satisfait

en 1345, on la vit soutenir la cause de son fils encore jeune, avec un courage, un héroïsme qui contribua beaucoup à préparer les derniers succès de ce prince.

(1) Les deux partis étoient en présence auprès de Bécherel, que le comte de Blois se préparoit à assiéger.

de ce partage, et tous les chevaliers bretons jouissoient d'avance des douceurs de la paix, dans la certitude de ne plus combattre pour savoir auquel des deux prétendans ils auroient à obéir; l'ambition d'une femme détruisit cet heureux accord, et fit évanouir un si bel espoir. Avant de ratifier ce traité, le comte de Blois crut devoir en soumettre les articles à celle de qui il tenoit son titre à l'héritage de la Bretagne. Mais la comtesse, indignée, s'abandonnant tout entière aux inspirations de l'orgueil, exigea du comte de Blois qu'il soumit au sort des armes une domination qu'elle ne vouloit point partager (1). Pourquoi la peine d'un refus si fatal

(1) La comtesse de Penthievre, à la lecture du message de son époux, eut recours aux larmes, au désespoir, dit qu'elle aimeroit mieux perdre la vie que de *consentir à chose si reprochable à la honte des siens*; et le comte, touché de ses regrets et de ses reproches, retira l'accession qu'il avoit donnée au traité : cependant de nouvelles tentatives d'accommodement prolongèrent la trêve jusqu'à la fin de l'année 1364, où le comte de Blois, ayant promis à son épouse d'*employer sa vie à défendre sa cause*, perdit l'une et l'autre dans la funeste bataille d'Auray (29 septembre 1364). Duguesclin étoit son général, et le célèbre Jean Chandos celui du comte de Montfort. Les dispositions de Duguesclin furent remarquées comme annonçant

ne tomba-t-elle pas seulement sur cette tête superbe ? La bataille d'Auray ne se seroit pas donnée ; le comte de Blois, emporté par un courage téméraire, n'eût pas reçu la mort au moment où il croyoit l'avoir donnée à son rival ; les chevaliers qui combattoient pour sa cause ne seroient pas tombés à ses côtés, et le brave Duguesclin, déjà couvert de tant de lauriers, n'eût pas vu sa gloire s'éclipser dans les fers. Cette fameuse victoire produisit une grande

l'aurore d'une tactique mieux raisonnée que par le passé. L'impétuosité de Charles de Blois lui ôta les avantages qu'il pouvoit tirer de la prudence de son capitaine. L'opinion commune est que le prince, après avoir fait des prodiges de valeur, et tué de sa main un gentilhomme que Monfort avoit revêtu de ses armes, périt à son tour sous le fer d'un chevalier anglois. Cependant on a reproché long-temps, même en Bretagne, à son rival, de ne lui avoir fait trancher la tête qu'après le combat où il auroit été fait prisonnier. Duguesclin, blessé, se rendit à Chandos. La paix sortit de ce désastre ; et après vingt-trois années de vicissitudes, la Bretagne reconnut la souveraineté de Montfort. Le traité de Guerande, où le roi de France fit assurer les intérêts de la veuve de Charles, moyennant sa renonciation au duché, ne fut conclu qu'au mois d'avril qui suivit la bataille d'Auray. On le place en 1364, l'année commençant alors à Pâques. Par ce traité, Charles conserva sa suzeraineté sur la Bretagne.

révolution dans la destinée de la comtesse de Blois : elle n'avoit pas voulu être l'égale de Montfort, elle fut forcée de s'humilier devant lui, et de le reconnoître pour son seigneur; et le roi de France dut s'estimer heureux de conserver sa suzeraineté sur une province que l'artificieux Édouard s'étoit flatté de lui ravir.

Cette longue guerre de Bretagne une fois assoupie par un traité dont les articles n'ont plus rien d'intéressant pour nous, il en restoit encore une à terminer : c'étoit celle qu'entretenoit le roi de Navarre. Mais il étoit trop foible pour s'exposer à supporter tout le poids des forces qui restoient à Charles V; et si le monarque françois n'eût été arrêté par la pensée de ménager l'allié d'Édouard, il ne se fût point abaissé à traiter d'égal à égal avec un déloyal adversaire qu'il étoit de sa justice d'étouffer. La politique lui fit un devoir de transiger avec le crime, et de restituer à son ennemi les places conquises sur lui dans la Normandie (1).

Il restoit dans le sein de l'état des germes de

(1) L'intercession des reines veuves de Charles-le-Bel et de Philippe de Valois servit peut-être le roi de Navarre plus efficacement encore que les calculs de la politique.

désordre bien difficiles à extirper : c'étoient toutes ces bandes de soldats mercenaires qui faisoient de la guerre leur unique profession, qui vendoient leur sang à tous les princes qui vouloient le payer, qui spéculoient sur le pillage des villes, sur les rançons des captifs, sur le butin des campagnes. La paix étoit pour eux un fléau, et ils se croyoient condamnés à ne plus vivre, du jour où ils ne pouvoient plus donner la mort; aussi ne discontinuoient-ils pas de faire usage de leurs armes : lorsque les hostilités étoient suspendues, ils les tournoient contre leurs allies. En vain le monarque, que la nécessité avoit contraint d'appeler ces aventuriers, leur enjoignoit-il de s'éloigner, de regagner leur terre natale, ils résistoient à ses ordres, se réunissoient par pelotons, et formoient des corps d'armée qui ne subsistoient plus que par le brigandage. On s'étoit réjoui de la paix, et il falloit encore déplorer les horreurs de la guerre. Après bien des tentatives infructueuses pour se débarrasser de ces hôtes féroces (1),

(1) Le roi de Hongrie, Louis dit le Grand, essaya en vain de les attirer à son service; ils s'imaginèrent qu'on vouloit les faire périr dans des pays inconnus. La même méfiance les empêcha de se donner au roi de Chypre, qui vouloit en faire des croisés : enfin le bâtard de

Charles n'imagina pas de meilleur moyen que de leur donner pour chef Duguesclin, qui dirigerait leur avidité dans une nouvelle carrière de richesses et de dangers. Mais Duguesclin étoit encore le prisonnier du fameux Chandos, général anglois, qui élevoit la rançon de son captif à cent mille francs. Charles tire de son trésor quarante mille francs pour sa délivrance, et le pape fournit le surplus. Ce grand capitaine, rendu à la liberté, ne crut pas compromettre sa gloire en acceptant la commission dont son prince le chargeoit. Il prit avec cette soldatesque audacieuse le ton qui lui convenoit; il ne lui parla que de nouveaux exploits, que de rapines, que de riche butin, et lui offrit de la conduire en Espagne pour seconder les vœux du peuple et des seigneurs de Castille qui vouloient se délivrer de la tyrannie de don Pèdre, dont l'insatiable avarice violoit toutes les lois de la nature et tous les principes de l'équité : deux cent mille francs qu'on fit luire aux yeux de cette troupe avide achevèrent de l'ébranler, et la France

Castille, Henri de Transtamare, qui vint poursuivre à la cour d'Avignon la condamnation du roi don Pèdre son frère, offrit de les attacher à sa querelle, et y réussit par l'entremise de Duguesclin, à la liberté duquel il contribua de ses deniers.

eut le bonheur de la voir s'éloigner comme un torrent dévastateur auquel l'art vient de tracer une route salubre (1). Les instrumens les plus dangereux tournent, dans des mains habiles, à l'avantage des nations. Henri de Transtamare, frère du cruel don Pèdre, et qui avoit imploré l'assistance du roi de France, vole à la rencontre de Duguesclin comme à celle d'un libérateur, reprend les villes que le tyran de l'Espagne avoit usurpées sur l'Arragonnois; guidé par le

(1) Tels furent sans doute les motifs les plus efficaces qui déterminèrent les *compagnies* à suivre leur nouveau chef : cependant il est bon de remarquer et de conserver comme un monument de l'esprit du temps la première harangue et les premières raisons par lesquelles Duguesclin s'insinua dans leur confiance : « Vous et moi, leur dit-il, nous avons assez fait pour damner nos âmes ; vous pouvez même vous vanter d'avoir fait pis que moi. Faisons honneur à Dieu, et le diable laissons. » Ce petit sermon militaire, mais qui ne manque pas d'un certain art oratoire, disposa favorablement ces brigands, qui bravoient depuis plusieurs années les foudres du pape, quoique toutes les fois qu'ils avoient occasion de rançonner la cour d'Avignon, ils eussent soin de se faire donner par-dessus le marché l'absolution. Le sire Bertrand ne put cependant les emmener sans qu'il en coûtât encore quelque chose au pape, pour mettre fin aux excès qu'ils commirent en traversant le Comtat.

héros qui l'anime, qui l'enflamme, il s'abandonne à l'idée de le chasser de son trône, et de s'y élever à sa place (1). Il le poursuit de ville en ville. Le lâche monarque n'ose s'opposer à sa marche rapide, et s'efforce de pénétrer dans le Portugal; sa fille, ses trésors sont repoussés, et il est réduit à délaisser ses états à son heureux vainqueur, et à venir chercher un asile en Guienne, sous la protection d'Edouard, qui n'a pas honte de l'accueillir, de le protéger jusqu'au moment où il replacera sur le trône ce prince si justement détesté, qui en sera une seconde fois précipité, et périra de la main de son frère qui redeviendra roi de Castille, et transmettra sa couronne à ses descendans après avoir comblé de gloire et d'honneurs le vaillant Duguesclin (2).

(1) Ce fut à la persuasion de Duguesclin et de l'anglais Hue de Caurelée, qu'il se décida à prendre le titre de roi de Castille, après la prise de Calahorre (1366).

(2) Le prince de Galles, si célèbre dans les annales de ce temps sous le nom du Prince Noir, à cause de ses armes, remplaça don Pèdre sur le trône en 1367, par le gain de la bataille de Navarette, où Duguesclin fut encore fait prisonnier. L'année suivante, la chance tourna, et don Pèdre à son tour tomba dans les mains de Duguesclin, en voulant se sauver du château de Montiel, où il s'étoit renfermé après la perte d'une ba-

Charles, toujours animé de sentimens de bonté et de justice, se faisoit chérir en réparant, autant qu'il le pouvoit, les désastres de la guerre. Il allégeoit le poids des impôts, mettoit plus d'ordre et d'équité dans leur répartition, donnoit de l'activité à nos manufactures et de l'encouragement au commerce. L'agriculture reprenoit un aspect florissant depuis qu'elle avoit la confiance de recueillir le fruit de ses travaux. S'il s'élevoit dans une cité, comme à Tournai (1), quelques mouvemens séditieux, le roi les apaisoit par des ordres modérés, ou les réprimoit par une sévérité paternelle; il

taille. Le roi s'étoit rendu à un chevalier françois nommé le Bègue de Vitaines, qui le conduisit dans sa tente, où, selon le rapport le plus commun, Henri de Transtamare étant survenu, l'injuria, et en reçut outrage pour outrage; ce qui détermina entre ces deux nouveaux frères ennemis une lutte furieuse corps à corps, où Henri auroit succombé, si un Arragonnois ne l'eût aidé à reprendre le dessus. Henri étoit fils naturel d'Alphonse XI et d'Eléonore de Guzman.

(1) Les troubles de Tournai furent excités par les percepteurs de l'impôt, qui étoient les plus riches de la ville, et que le peuple accusoit d'exactions. Il se forma deux partis, à qui le roi fit bientôt quitter les armes. Il punit cependant la ville par une suspension de ses privilèges, qu'il lui rendit au bout de trois ans.

amélioroit ses domaines et en accroissoit le produit par des avances dont l'avenir paie largement les intérêts : si le nombre de ses sujets étoit diminué, les bénédictions qu'il recevoit le consolent de la perte de ceux que les fantes de Philippe de Valois et du roi Jean avoient soustraits à sa domination. Édouard et le prince de Galles n'eurent pas, comme lui, la prudence de retenir sous le charme de l'affection les provinces qu'ils avoient conquises. En insistant sur la perception de nouveaux impôts, ils soulevèrent contre eux les comtes d'Albret, de Périgord, d'Armagnac, et tous les principaux seigneurs de la Gascogne, qui vinrent témoigner à Charles le regret de n'être plus ses vassaux, et le désir de se soustraire au joug du monarque anglois ; mais il n'étoit pas encore temps d'accueillir des propositions si favorables : c'étoit déjà beaucoup qu'elles eussent pu se former.

La résidence du chef de l'église au sein de la France avoit été depuis près d'un siècle d'une grande importance pour la sécurité de l'état. La proximité de son séjour sembloit avoir éteint ses foudres ; et ces deux puissances réunies dans la même enceinte se prêtoient un secours mutuel : l'ascendant du pape sur les princes chrétiens modéroit l'ambition de la victoire. Cepen-

dant Charles ne put détourner Urbain V (1) de reporter au-delà des Alpes le trône pontifical. A peine cette autorité médiatrice fut-elle éloignée, que la guerre éclata entre les deux monarques qui gouvernoient en France, l'un avec l'affection d'un roi légitime, l'autre avec la cupidité d'un usurpateur. Charles, instruit par l'expérience, mit un frein à la fougue impétueuse de sa noblesse et des princes auxquels il confia le commandement de son armée. Ce sentiment national, que la conquête et les traités ne pouvoient étouffer, se ralluma dans toutes les provinces soumises à regret au pouvoir du monarque anglois : les villes les mieux fortifiées opposèrent si peu de résistance aux armées françoises, que la plupart d'entre elles échappèrent en peu de temps à la puissance qu'elles détestoient. Édouard sentit alors que l'ennemi dont il avoit méprisé les menaces,

(1) Le roi envoya à la cour d'Avignon Nicolas Oresme, grand maître du collège de Navarre, qui adressa au pape une longue harangue, où il cita César et Jésus-Christ, pour lui prouver qu'il devoit rester en France : le célèbre Pétrarque, qui fleurissoit alors, réfuta les raisonnemens de l'orateur du roi par des subtilités non moins puériles. Au reste, Urbain n'en suivit pas moins ses propres idées, et quitta Avignon le dernier d'avril 1367.

et auquel il ne daignoit pas donner la moindre satisfaction sur les articles du traité de Brétigny, pouvoit balancer sa puissance; il reconnut qu'il ne faut pas toujours se confier aux premières faveurs de la fortune, et que c'est en les ménageant qu'on se rend digne d'en recevoir de nouvelles; que s'il est dangereux de passer certaines bornes, même dans l'exercice de l'autorité légitime, il l'est encore plus d'abuser de celle qui n'a pour appui que le succès des armes. Les épargnes du roi de France l'avoient mis en état de reprendre à son service ces aventuriers toujours disposés à vendre leur sang aux princes qui leur en offroient un plus haut prix. La nation, dont les blessures s'étoient cicatrisées par la paix, avoit déjà recouvré une partie de ses forces, et l'amour qu'elle portoit à son roi, dont l'administration étoit dirigée par la sagesse et l'économie, sembloit prévenir tous ses désirs, et secondoit tous ses projets de vengeance. Les taxes n'effrayoient plus les propriétaires; les hommes en état de porter les armes s'enrôloient avec joie; et le désir d'effacer le souvenir de ses honteuses défaites échauffoit toute la noblesse d'une ardeur belliqueuse. C'étoit avec ces moyens de défense que Charles V se préparoit à profiter de l'imprudente sécurité d'Edouard, et des nombreuses infractions que ce prince

n'avoit cessé de se permettre au traité de Brétigny, pour en effacer l'opprobre et réparer les pertes qu'il avoit occasionnées. Dans ces mêmes circonstances, le héros de l'Angleterre, le prince de Galles, depuis son retour d'Espagne, succomboit lentement à une maladie qui menaçoit ses jours, et le brave Chandos (1) touchoit à la fin de sa carrière. Tous deux avoient eu une grande part aux triomphes du monarque anglois; et en les perdant, la fortune sembloit l'avertir que le temps du bonheur et de la prospérité alloit s'éloigner. Charles, moins confiant dans le sentiment de sa puissance, n'épargnoit rien pour l'accroître et la bien diriger. Tandis que son rival étoit menacé de voir disparaître de ses armées deux grands capitaines, il s'occupoit à en ressaisir un dont le mérite étoit bien connu. Il rappela l'intrépide Duguesclin dans sa patrie, et remit dans ses mains victorieuses l'épée de connétable. Nous verrons bientôt quel usage il sut faire de ce magnifique présent (2).

(1) Chandos périt environ un an après cette époque, en 1369, dans un combat sur le pont de Leuzac, auprès de Poitiers.

(2) Dans ce même temps, le roi s'étoit attaché Olivier Clisson, qu'il chargea de réprimer les ravages de quelques *compagnies* revenues d'Espagne en France

Il est un point d'élévation auquel l'âme des grands rois doit atteindre pour obtenir l'estime et la reconnoissance des nations qu'ils gouvernent. S'ils ne savoient pas sacrifier quelquefois le bonheur présent à la gloire de l'avenir, ils ne relèveroient jamais une monarchie de l'abaissement où des malheurs fortoient l'auroient fait tomber, et elle demeureroit toujours humiliée devant l'insolent orgueil d'un conquérant enivré de ses premiers succès. Ce fut parce que Charles V sentit ce qu'il devoit à son titre de roi et à la nation dont l'honneur lui étoit confié, qu'il osa reconquérir ce que le malheur et l'imprudencedu roi Jean avoient fait perdre à la couronne de France. Mais que de politique n'exigeoit pas un si noble projet ! et quel honneur le succès de cette entreprise ne devoit-il pas assurer à sa mémoire ! Il commença par se montrer plus attentif aux plaintes des habitans de la Guienne ; et, prenant tout à coup l'attitude majestueuse du légitime souverain de cette province, il fit sommer le prince de Galles de comparoître à sa cour des pairs, pour venir s'y jus-

avec le prince de Galles. Quant à Dugueselin, il ne fut rappelé de Castille, où il étoit demeuré auprès du roi Henri, qu'en 1369, lorsque la guerre eut été commencée.

tifier des griefs élevés contre lui (1). Cette sommation, à laquelle la fierté du prince ne pouvoit pas s'attendre, excita tellement sa colère, qu'il se permit de violer le droit des gens en faisant arrêter les envoyés de Charles, qui dissimula le ressentiment de cette injure pour diriger plus sûrement le coup qu'il se disposoit à porter au roi d'Angleterre, auquel il déclara la guerre ouvertement, après s'être assuré des sentimens de sa noblesse et du vœu national. Profitant de la première ardeur de ses troupes, le duc d'Anjou, son frère, s'empara de la pro-

(1) Le roi ayant fait examiner par son parlement les plaintes des seigneurs de Guienne, dont il a été parlé plus haut, et la cour ayant déclaré que, comme seigneur suzerain, il devoit les recevoir, fit dresser, en janvier 1368, l'acte de citation du prince de Galles, qu'un juge et un chevalier furent chargés d'aller lui signifier. Le prince anglois leur déclara avec fierté qu'il se rendroit à l'invitation du roi, mais que ce seroit le casque en tête et avec soixante mille hommes de compagnie. Cependant il congédia avec politesse les deux messagers ; mais bientôt la colère reprenant le dessus, et remarquant qu'ils ne s'étoient pas munis d'un sauf-conduit, il fit courir après eux ; on les arrêta, sous le misérable prétexte que leurs gens avoient changé un de leurs chevaux contre celui d'un hôtelier, et on les enferma dans le château d'Agen, où ils restèrent plus d'un an.

vince de Ponthieu. Cette conquête rapide enflamma de colère le monarque anglois, qui reprit le titre de roi de France qu'il paroissoit avoir abdiqué (1). Sa nation voulant seconder l'orgueilleuse prétention de son maître, l'autorisa, en lui accordant d'énormes subsides, à lever une armée formidable. Le clergé lui-même fut appelé à porter les armes, et à partager les dangers et l'honneur d'une invasion glorieuse. La nation françoise ne montra pas moins de zèle pour la cause de son légitime souverain. Une assemblée des états généraux, convoquée en 1369, arrêta de consacrer à l'entretien des armées une taxe générale de quatre francs par feu dans les villes, et de trente sous dans les bourgs. Déjà une première campagne venoit de prouver aux Anglois qu'une tactique prudente tempéroit l'ardeur de nos guerriers. Le duc de Lancastre, troisième fils d'Edouard, des-

(1) Édouard lui-même se chargea, dans cette occasion, de prouver d'avance contre les écrivains ses partisans, qu'il étoit le premier infracteur du traité de Brétigny. Dans la proclamation qu'il adressa à la noblesse d'Aquitaine, pour essayer de réparer les torts du prince de Galles envers elle et la ramener à son parti, il déclare qu'il reprend le titre de roi de France, titre auquel, dit-il, *onques il ne renonça* TAISIBLEMENT NE EXPRESSÉMENT.

cendu à Calais à la tête d'une armée aguerrie , s'étoit vu arrêté sur les bords de la Somme par une tactique aussi neuve que prudente ; et , après avoir tenté inutilement de brûler la flotte françoise à Harfleur , avoit été réduit à se rembarquer , avec la honte de n'avoir traversé la Picardie et la Normandie que pour y opérer quelques dommages partiels et insignifiants. Des exploits plus brillans signalèrent le retour de Duguesclin , et jetèrent l'inquiétude dans l'âme du prince de Galles , qui ne se vit point enlever la capitale du Limousin sans frémir de rage. Il n'exécuta que trop ses projets de vengeance contre les habitans de cette cité , que la trahison avoit livrée à ses ennemis (1). Ce prince , qui s'étoit jusqu'alors montré si grand , si com-

(1) Limoges étoit assiégée par l'armée du duc de Berry , auquel Duguesclin vint bientôt se joindre. L'évêque ne croyant pas possible de sauver une ville attaquée avec de tels moyens , détermina les habitans à capituler. Comme ce prélat étoit l'ami , le *compère* du prince de Galles , celui-ci regarda sa conduite comme une trahison : il jura de reprendre et de punir Limoges ; mais ce dernier exploit du vainqueur de Poitiers fut de trop pour sa gloire. Au reste l'évêque , première cause de sa fureur et qu'il avoit menacé de faire périr , en fut quitte pour une détention que les sollicitations du pape abrégèrent.

patissant envers le malheur, fit passer sans pitié au fil de l'épée les vieillards, les femmes, les enfans, et descendit de la gloire du héros à la férocité d'un conquérant sauvage.

Cependant une armée angloise venoit de débarquer à Calais (1), et, ne rencontrant point d'obstacles, elle pénétoit jusqu'au sein de la France et ravageoit les campagnes. Déjà elle menaçoit la capitale où Charles étoit renfermé, n'ayant que douze cents hommes d'armes à opposer au général anglois ; mais Duguesclin qu'il rappela accourut au secours du monarque, qui d'abord ne put lui fournir qu'une troupe de cinq cents hommes. La confiance qu'il inspiroit réunir bientôt sous ses ordres l'élite des guerriers, et il se vit à la tête d'une armée d'environ quatre mille hommes. C'étoit bien peu, sans doute ; mais un chef aussi brave que prudent avoit animé cette troupe de l'espérance de la victoire. Ce ne fut point une illusion : plus Duguesclin avoit reçu de témoignages de confiance et de faveur, plus il étoit animé du désir de s'en montrer digne. Le général anglois, qui se croit sûr

(1) Elle étoit conduite par Robert Knolles, un des meilleurs généraux d'Edouard : ce fut à cette époque, 1370, que Duguesclin, appelé à Paris, fut créé connétable.

de l'envelopper et de le vaincre , lui envoie des hérauts pour le défier au combat. Sa réponse ne se fait point attendre : c'est lui-même qui se charge de la porter. Il arrive à travers une nuit épaisse et pluvieuse qui dérobe sa marche précipitée ; il fond avec la rapidité de la foudre sur un ennemi qui repose dans la sécurité du dédain. Cette apparition subite l'étonne , le trouble ; à peine a-t-il le temps de mettre en ordre quelques corps de bataille : l'intrépide connétable renverse , disperse tout ce qu'il rencontre ; la terreur est si universelle , que les uns s'enfuient en jetant leurs armes , les autres demandent la vie et se livrent prisonniers au vainqueur ; un butin immense , une multitude de captifs sont conduits dans la ville du Mans. Emporté par un sentiment généreux , Duguesclin abandonne aux soldats mercenaires le premier fruit de sa victoire , et court cueillir de nouveaux lauriers. Partout où les corps de l'armée angloise sont postés , il se dirige vers eux , et leur fait éprouver le tranchant de cette épée que sa modestie avoit refusé d'accepter. Le général anglois , qui se croyoit si sûr de vaincre , est étonné de n'avoir plus de soldats , et va cacher sa honte au fond de la Bretagne.

Autant cette éclatante victoire , qui méritoit de s'imprimer dans la mémoire des Fran-

çois sous un autre nom que celui de *Pont-Vilain* (1), dut répandre de joie dans le cœur de Charles, autant elle affligea Édouard, qui n'étoit point accoutumé à éprouver de pareils revers. Son orgueil fut encore humilié par la perte d'une bataille navale, où ses vaisseaux

(1) La victoire de Pont-Vilain fut remportée, pour ainsi dire, malgré le roi. Charles, fidèle à son système de temporisation, n'avoit donné à Duguesclin que cinq cents hommes d'armes ; la réputation du connétable, ses propres biens engagés, son argent et celui qu'il tira des bijoux de sa femme lui procurèrent jusqu'à quatre mille hommes, et surtout l'élite de la noblesse de France et de Bretagne : à la tête de cette dernière on remarquoit ce Clisson, l'autre fléau des Anglois, qui venoit de contracter avec Duguesclin la *fraternité d'armes*, institution généreuse et touchante, par laquelle deux héros mettoient en commun leur vie, leur honneur et leur gloire. Ce fut avec ces foibles moyens que Duguesclin quitta la Normandie pour chercher les Anglois répandus dans le Maine et l'Anjou, et dispersa leur formidable armée avec une rapidité qui tiendrait du prodige, si elle n'étoit une nouvelle preuve de la supériorité que les talens et la prudence d'un capitaine assurent à une armée vis-à-vis d'un ennemi qui compte trop sur sa force et sa valeur, et dédaigne les ressources de l'art. Les généraux anglois Grantson, Courtenay et Spencer furent faits prisonniers à Pont-Vilain. Robert Knolles, n'osant reparaitre devant Édouard, se retira dans son château de Derval.

devinrent la proie d'une escadre espagnole, qui emmena dans les ports de Castille le général Pembrock et le trésor qu'Édouard destinoit à la solde de ses troupes (1). Ce n'étoit encore là que le prélude des succès d'une guerre si glorieusement entreprise. Toutes les villes du Poitou ouvroient leurs portes à l'approche du connétable. Celle de Montmorillon paya trop cher

(1) Le prince de Galles, que sa santé avoit forcé de quitter Bordeaux et de retourner à Londres, avoit pressé cet armement qui, outre les renforts qu'il devoit fournir à l'armée de Guienne, étoit destiné à une expédition secrète, trop digne de la politique des Anglois pour la passer sous silence. Résolus de se procurer un point sûr de débarquement en France, ils avoient projeté d'enlever tous les habitans de la Rochelle, dont ils n'avoient pu vaincre l'aversion, et de repeupler la ville d'Anglois : des vaisseaux portoient des tonneaux pleins de chaînes, que les Rochelois surent éviter en fermant leur port à ces hôtes perfides, et leur faisant dire qu'ils se chargeoient de leur propre défense. Cette résolution généreuse, excitée par quelques bruits sourdement répandus des intentions de la cour de Londres, déconcerta Pembrock, qui, tandis qu'il perdoit un temps précieux à délibérer sur le parti qui lui restoit à prendre, fut surpris par l'amiral de Castille, le génois Boccanegra, qui défit la flotte angloise à la suite de deux jours de combat.

la résistance qu'elle osa lui opposer (1). Le capital de Buch, le seul sur lequel reposoit toute la confiance d'Édouard, devint une seconde fois le prisonnier de Charles, qui ne voulut jamais

(1) Ces derniers exploits n'appartiennent point à la même campagne que les précédens, qui sont de 1371. Entre les deux campagnes, le pape Urbain revint à Avignon pour négocier la paix avec l'Angleterre, et y mourut. Il eut pour successeur au trône pontifical, et dans son noble dessein, le cardinal de Beaufort, qui prit le nom de Grégoire XI. Dans ce même temps, le roi accorda encore une fois à Charles-le-Mauvais le pardon de toutes ses perfidies, et fit un traité offensif et défensif avec l'Ecosse. Le connétable, à la campagne de 1372, porta les armes du roi dans le Poitou. Le capital de Buch, ayant voulu secourir la place de Soubise, à l'embouchure de la Charente, battit les assiégés, et en se retirant fut surpris par Yvain de Galles, dernier rejeton des princes gallois, passé au service de France, et fait prisonnier après la défaite de ses gens. Ce capitaine, le dernier appui des Anglois, mourut en prison au bout de cinq ans de captivité. Le maire de la Rochelle, nommé Jean Candorier, décida la rentrée de la ville sous la domination française, en engageant, sous le prétexte d'ordres du roi d'Angleterre, le commandant de la citadelle à faire une revue de ses troupes et de la bourgeoisie : à la faveur de cette revue, les habitans enveloppèrent les Anglois, et les livrèrent, ainsi que leurs portes, aux Français.

consentir à lui rendre la liberté. La plus importante de ces conquêtes , ce fut la prise de la Rochelle. Elle ne coûta point de sang , et le monarque françois eut l'avantage de ne la devoir qu'à l'affection que lui portoient les habitans de cette grande cité. Aussi la reconnaissance de Charles surpassa-t-elle l'espérance de ses fidèles sujets.

Obscurcirons-nous des événemens si satisfaisans pour l'âme des François , par l'apparition de ce mauvais roi de Navarre , qui s'agite en tous sens afin de se rendre un personnage important , et figure toujours dans cette histoire comme un génie malfaisant. Il est bien connu de Charles pour le plus lâche et le plus perfide des princes ; et cependant Charles daigne encore dissimuler avec lui : il lui donne des otages pour rassurer sa juste défiance ; il le reçoit avec distinction dans son palais ; il lui fait rendre des honneurs qu'il ne mérite pas , le relève avec les signes de l'attachement , lorsqu'il fléchit le genou devant lui pour rendre l'hommage qu'il devoit à son suzerain : il protège sa marche jusqu'en Bretagne , où il va semer la discorde et verser les poisons de la jalousie dans l'âme de Montfort , dont il calomnie la compagne (1).

(1) Charles-le-Mauvais persuada au crédule Montfort

Ce n'étoit pas assez pour la gloire de Charles, de ressaisir sur son rival les provinces du Poitou et de la Saintonge : il devoit ses succès à la bravoure de ses troupes, à l'activité de ses généraux, au zèle ardent de son connétable, peut-être à cette inconstance de la fortune qui s'étoit lassée de favoriser Édouard, et l'avoit forcé à rentrer dans ses ports avec la flotte chargée de l'élite de ses troupes, qu'il conduisoit au secours de la ville de Thonars, dont une capitulation suspendoit la reddition. Mais ce qui honore véritablement le monarque françois et le rend digne du titre que l'histoire attache à son nom, ce sont les réglemens qu'il publia pour maintenir la discipline de ses troupes et mettre les paisibles habitans des campagnes à l'abri de leurs vexations et de leurs rapines; c'est l'ordre qu'il établit dans la perception des impôts; c'est le retranchement de tous ces exacteurs, qui sont pour les contribuables un fléau bien plus redoutable que l'impôt lui-même. Quelle dut être la reconnoissance des Parisiens pour ce prince qu'ils avoient abreuvé de tant

que la duchesse aimoit Clisson. Le duc ayant tenté de faire assassiner ce fier guerrier, s'en fit un ennemi irréconciliable. La note précédente indique l'époque de ces événemens.

d'amertume pendant la captivité du roi Jean, lorsqu'ils reçurent de l'oubli de leurs fautes la confirmation des plus honorables privilèges ! Ce fut toujours la destinée de cette capitale, de mettre la bonté de ses rois à de grandes épreuves, de passer des égaremens de la sédition et de la haine aux démonstrations les plus vives du respect et de l'attachement, de mériter trop souvent un châtiment sévère, et d'obtenir toujours un pardon généreux.

Peut-être pourroit-on reprocher à Charles trop de sévérité dans ses ordonnances sur les jeux. Il en est qui n'exigent que de l'adresse, qui sont favorables au développement des forces du corps, et que néanmoins il proscrivit : comme si l'on devoit exiger de tous les individus qui composent une nation, qu'ils se transformassent en guerriers, et ne se livrassent pour délassement qu'à des joutes périlleuses (1) ! On voudroit, pour l'honneur de ce prince, qu'en se

(1) Cette ordonnance sur les jeux qui défend, outre ceux de hasard, tous jeux d'exercices qui ne sont point propres à rendre les hommes *habiles au fait d'armes*, est antérieure de trois ans aux précédentes : elle fut rendue en 1370, année qui vit Hugues Aubriot poser la première pierre de la Bastille aujourd'hui disparue après quatre cent vingt ans d'existence.

montrant impitoyable envers l'impudique secte des *Turlupins*, il n'eût pas permis au fanatisme de l'inquisition d'allumer ses bûchers; qu'il eût enjoint aux légitimes ministres de sa justice de purifier l'état d'une hérésie qui dégradait l'espèce humaine, en se souillant des crimes les plus honteux (1). Mais avons-nous bien le droit d'exiger du quatorzième siècle cette sagesse de mesures, cette perfection de réglemens à laquelle l'autorité souveraine n'étoit pas encore parvenue dans des siècles bien postérieurs, et que l'on s'est trop hâté de présenter comme ceux de la raison et des lumières ?

Le tableau du règne de Charles V offre toujours deux personnages qui, sous des dehors bien différens, semblent se disputer l'admiration du peuple qui les contemple. Le premier tient dans sa main un sceptre qui, loin de peser sur la tête de ses sujets, les soulage du poids

(1) On donna le nom de *Turlupins* à un mélange de Manichéens et de Vaudois, qui joignoient à leurs erreurs le cynisme le plus effréné, disant qu'on ne devoit rougir de rien de ce que Dieu avoit fait. On leur donna le nom de *Turlupins* ou *Tirelupins*, parce que, dit-on, ils fuyoient comme des loups la société des autres hommes, et se retiroient dans les bois et les lieux les plus inhabités, pour se livrer sans crainte à leurs impures erreurs.

de tous les maux; l'autre, un glaive que la victoire fait briller de tout son éclat. Qui plus que Duguesclin releva la gloire des armes françoises? Depuis qu'il a le commandement des troupes, l'Anglois, qui sous les deux règnes précédens se croyoit invincible, éprouve l'ascendant du chef que lui oppose la prudence du monarque. Le fort de Chizai, auprès de Niort, menacé d'un assaut, se flatte déjà de demeurer sous le pouvoir d'Édouard, depuis qu'une armée nombreuse s'est avancée pour le défendre. Duguesclin, retranché dans son camp, attend le moment favorable d'en sortir; bientôt il partage son armée en trois corps, et par ses habiles dispositions il enveloppe l'Anglois étonné, et ne laisse la vie qu'aux soldats qui abaissent leurs lances devant lui et se rendent ses prisonniers : le fort, témoin de son triomphe, n'hésite plus à lui ouvrir ses portes, et sa garnison se laisse humblement conduire dans les murs de Bordeaux.

Édouard, pénétré de douleur à la nouvelle de tant de revers, n'en est pas cependant accablé; il ne peut se résoudre à ne régner que sur son île : il appelle à son secours tous les ressorts de la politique. Jusqu'alors il avoit placé toute sa confiance dans son courage et dans la force de ses armées; mais aujourd'hui il recherche des

alliances, et veut se créer de nouveaux appuis. D'abord il essaie d'attirer dans son parti Henri de Transtamare, qui s'est montré le fidèle allié du roi de France depuis que Duguesclin a fixé dans ses mains le sceptre de la Castille. Ses tentatives sont vaines, il ne peut ébranler par ses offres séduisantes la constance du loyal Castillan (1); alors il jette ses regards sur le duc de Bretagne, et obtient trop facilement de son attachement et de sa reconnaissance la promesse de se déclarer ouvertement l'ennemi de son suzerain. Déjà cet imprudent vassal ouvre ses ports aux vaisseaux de l'Angleterre, accueille ses troupes, et fortifie ses villes; mais sa noblesse ne partage point ses sentimens de haine pour la France; le peuple a horreur de sa perfidie. Cette province, qui a si long-temps gémi des calamités d'une trop longue guerre, réclame la protection du monarque françois, et repousse de tous ses vœux l'Anglois, dont elle

(1) On voit reparoitre dans cette négociation le perfide roi de Navarre, qui, après sa réconciliation avec le roi, se chargea d'aller lui susciter un ennemi en Castille : l'Angleterre faisoit offrir à Henri, pour premier avantage, la renonciation du duc de Lancastre au trône où il prétendoit comme époux de Constance fille de Pierre-le-Cruel.

a reçu tant d'outrages. Le sage monarque se garde bien de laisser refroidir l'indignation des Bretons (1). Duguesclin reçoit l'ordre d'animer leur courage par sa présence et celle de son armée. Le féroce Clisson, que sa haine contre les Anglois rend impitoyable, extermine tous ceux qu'il rencontre; il souille ses exploits par des actes de cruauté qui font frémir d'horreur (2). Combien le duc de Bretagne dut-il se repentir d'avoir faussé son serment, lorsqu'il vit presque toutes les villes de son duché devenir la proie des François? Il n'eut plus d'autre ressource que d'aller chercher un asile auprès d'Edouard, plus occupé de réparer ses pertes en Guienne, que de faire restituer à son malheureux allié la province qui venoit de lui être enlevée. De nouvelles humiliations étoient réservées au comte de Montfort, et devoient accroître son repentir. Il avoit tout sacrifié pour

(1) Charles fit, avant d'agir, sommer le duc, comme son vassal, de quitter le parti des Anglois, et de joindre au contraire ses forces à celles de son suzerain. Le duc offrit de se soumettre à la première de ces demandes, mais se prétendit obligé, par le traité de Brétigny, à ne pas porter les armes contre les Anglois.

(2) Dès les deux campagnes précédentes, sa haine contre les Anglois, portée jusqu'à la fureur, lui avoit valu le surnom de *Boucher*.

seconder les vues d'Edouard, et le duc de Lancastre sembloit l'en punir par le refus offensant de partager avec lui le commandement d'une armée destinée à combattre leur ennemi commun (1). Mais c'est trop s'arrêter sur les détails d'une guerre qui n'offre que des scènes sanglantes et des triomphes balancés par des revers. Édouard, toujours trompé dans ses espérances, commence à sentir le besoin de la

(1) Cette armée, le dernier effort de l'Angleterre, étoit descendue à Calais. Le prince anglois, qui ne voyoit dans le duc de Bretagne qu'un allié à charge, opposa à ses prétentions pour le commandement, la demande des hommes et de l'argent qu'il devoit fournir. C'étoit joindre à la mauvaise foi la plus cruelle dérision : les troupes de Montfort étoient réduites à soixante hommes. Lancastre *lui en laissa le commandement*, pour l'exécution du traité par lequel le duc devoit rester maître de tout ce qu'il enlèveroit au roi de France avec *ses propres forces*. Au reste, l'armée angloise, fortée de trenté mille hommes à son débarquement, borna tous ses exploits à traverser la Picardie, la Champagne et les provinces du centre jusqu'à Bordeaux, trouvant toutes les villes fermées, toutes les provisions enlevées, harcelée sur toute la route par des partis qui, sans jamais engager de combat sérieux, détruisirent tous les corps anglois qui s'écartoient pour piller, au point qu'à son arrivée à Bordeaux, l'ennemi comptoit à peine six mille hommes.

paix; et Charles, qui veut concilier le bonheur de ses sujets avec sa gloire, accueille les propositions qu'on lui fait, et consent à suspendre le cours de ses victoires par une trêve qui rétablit le comte de Montfort dans une partie de ses états (1), et conserve au roi d'Angleterre les villes que l'épée du connétable n'a point encore fait rentrer sous l'obéissance de son maître.

Ce fut encore plus la débilité de sa constitution que la maturité de son jugement, qui détermina Charles à rendre l'ordonnance qui fixe la majorité de nos rois à quatorze ans. Miné par l'effet d'un breuvage empoisonné, dont la mémoire du roi de Navarre est encore flétrie, il avoit le pressentiment d'une mort prochaine; il vouloit épargner à son peuple les agitations d'une régence que l'ambition de ses frères rendroit orageuse. Quels que puissent être les résultats d'une ordonnance qui confère le pouvoir suprême à l'inexpérience d'une jeu-

(1) Le duc de Bretagne étoit descendu, dans la campagne de 1374, dans son duché, à la tête d'une armée anglaise, avec laquelle il avoit repris plusieurs places importantes; il tenoit même Clisson, son ennemi, et Beaumanoir, enfermés dans Quimperlay, où ils étoient sur le point de tomber entre ses mains, lorsque la trêve de Bruges vint arrêter partout les hostilités.

nesse si tendre , elle n'en est pas moins devenue une loi de l'état (1). Heureusement pour la France, le règne de Charles V se prolongea encore de quelques années.

Déjà la mort avoit moissonné et le prince de Galles et le monarque anglois (2). Le sceptre

(1) Philippe-le-Hardi , après la mort de Saint Louis , avoit déjà rendu , au camp devant Carthage , une ordonnance qui fixoit la majorité de son fils à quatorze ans , en cas qu'il ne pût regagner la France. La fixation de la majorité des rois à cet âge n'étoit donc point une chose inouïe. Seulement Charles V convertit en loi de l'état ce qui n'étoit qu'un usage rare et subordonné à des circonstances particulières. Le roi prit en outre de sages précautions pour la formation de la régence, qu'il déféra au duc d'Anjou, l'aîné de ses frères; mais l'événement prouva que les dispositions de la sagesse et de la puissance des rois sont rarement utiles à leurs successeurs.

(2) Le prince de Galles étoit mort en 1375; Édouard, son père , lui survécut jusqu'en 1377. Ce monarque si puissant , si glorieux , mourut à l'âge de soixante-cinq ans , abandonné de presque tout le monde , obsédé par une favorite , Alix Peters , dont la faveur indécente avoit terni l'éclat de ses dernières années; ayant vu s'évanouir en quatre campagnes le fruit de tant d'années d'intrigues , de tant de sang , de tant de trésors , et jusqu'à l'amour de son peuple , qui supportoit impatiemment le poids ruineux de la grandeur du monarque , et avoit refusé les derniers subsides demandés.

d'Angleterre avoit passé dans les mains de Richard, trop jeune encore pour contrebalancer l'ascendant de la France, qui déployoit une puissance également formidable et sur terre et sur mer. Le duc d'Anjou, par sa bravoure, rivalisoit de gloire avec Duguesclin : il ramenoit sous l'obéissance du roi son frère toutes les villes de la Guienne et du Poitou, tandis qu'une escadre créée par la prévoyance de Charles, répandoit la terreur sur toutes les côtes de l'Angleterre. Le duc de Bretagne, abandonné à ses seules forces, voyoit toutes ses villes reprises par l'implacable Clisson et d'autres généraux françois (1).

par Édouard pour soutenir une guerre que ne sanctionnoit plus la victoire, et que l'orgueil cependant refusoit encore de terminer aux conditions raisonnables qu'avoit fait offrir le roi de France. Le territoire qu'il proposoit de rendre encore aux Anglois, contenoit quatorze cents villes murées et trois cents forts ou châteaux. Richard II, fils du prince de Galles, succéda sans difficulté à son aïeul, malgré les prétentions du duc de Lancastre, son oncle, qui, dès avant la mort du roi, avoit cherché à exciter des doutes sur la légitimité de la naissance de Richard, doutes qui se renouvelèrent dans la suite et qu'il paroît qu'avoit autorisés la conduite équivoque de la princesse de Galles.

(1) Le duc de Bretagne ne possédoit plus en France

Comment tant de prospérités ne préservèrent-elles pas la France de toutes les calamités qui devoient l'accabler sous le règne suivant ? et pourquoi faut-il que la destinée de plusieurs millions d'individus dépende de la sagesse ou de la démente d'un seul être que la loi leur a donné pour chef ?

De tous les ennemis que Charles avoit à combattre, le plus vil, le plus dangereux étoit toujours ce mauvais roi de Navarre. Plus le monarque françois remportoit d'avantages, plus ce lâche adversaire éprouvoit de tourmens. Repoussé des cours de Castille et de Londres, où ses perfides desseins le conduisoient, il conçut le projet d'attenter encore aux jours de Charles avec l'arme des traîtres. Heureusement, le projet de son crime fut révélé, et l'agent qu'il avoit employé, saisi, arrêté, dévoila en présence des magistrats et des pairs du royaume, l'odieuse mission dont il étoit chargé. Une indignation générale livra ce régicide à la haine

que le fort de Brest. Ce fut au milieu de tous ces succès que l'empereur Charles IV, attiré en France par une dévotion, eut la satisfaction de contempler de près la gloire du roi son neveu. La mort de la reine Jeanne de Bourbon vint peu après répandre le deuil sur le cours de ces prospérités.

publique : il fut résolu de le punir d'une manière éclatante, en le dépoùillant pour jamais des terres qu'il possédoit en France. Cette justice éprouva plus d'obstacles qu'on ne devoit s'y attendre, parce que les plus mauvais rois ont encore des serviteurs zélés : l'honneur attache à la défense de leurs places des commandans qui ne connoissent que leurs devoirs, qui demeurent fidèles au crime, dans la crainte de devenir parjures. L'ardeur de Duguesclin et le courage du duc de Bourgogne triomphèrent des obstacles qu'on leur opposa. Il ne resta pas une seule ville au roi de Navarre dans la Normandie, à l'exception de Cherbourg. Montpellier, qu'il possédoit encore dans le Languedoc, ne tarda pas à lui être enlevée. Ces revers multipliés et le supplice de ses principaux agens, ne firent qu'aigrir sa fureur et donner plus d'activité à ses projets de vengeance. Il courut à Londres pour réclamer la protection qu'on lui avoit promise; mais il reconnut bientôt que la politique constante du gouvernement sur lequel il fonde ses espérances, étoit d'exposer ses alliés à toutes les chances de la guerre, et d'abuser ensuite de leur malheur en leur vendant trop cher l'asile qu'on leur accordoit. On exigea donc du roi de Navarre qu'il cédât Cherbourg, dont les Anglois prirent possession,

en ne laissant à leur méprisable allié, pour fruit de cet abandon, que le triste plaisir d'avoir fait passer sous la domination angloise une des plus fortes villes maritimes de la France, et un port qui étoit pour les ennemis de Charles V d'une grande importance (1).

L'histoire de ces temps est si étroitement liée à celle du saint Siège, qu'il est difficile de l'en détacher. Il importe donc de savoir que le trône pontifical, qui avoit été transféré d'Avignon dans l'antique capitale de l'Italie, étoit assailli par des séditeux qui faisoient trembler le chef de l'église, et avoient réduit Grégoire XI à s'environner de troupes mercenaires (2), qui manifestoient leur zèle religieux par le meurtre, l'incendie et le viol. La ville de Césène se délivra un instant du joug de ses satellites : mais qu'elle paya chèrement ce triomphe pas-

(1) Cette même année, 1378, le duc de Bretagne passa en Angleterre, et acheta, comme Charles-le-Mauvais, les secours dangereux de la cour de Londres, en livrant Brest aux Anglois, qui se trouvèrent alors maîtres des principaux ports de France, Calais, Cherbourg, Brest et Bordeaux.

(2) Des Bretons, des Anglois formoient les principales forces que sa sainteté opposoit à la ligue des villes d'Italie, jalouses de maintenir leur indépendance.

sager ! Cinq mille habitans furent égorgés, et leurs jeunes épouses devinrent la proie du vainqueur. C'étoit ainsi qu'on défendoit la cause du vicaire de Dieu. Déjà Grégoire XI, ne pouvant plus soutenir le spectacle de tant de meurtres et de ces dissensions qui mettoient sa personne en péril, avoit résolu de repasser en France, lorsque la mort vint le frapper et fixer son dernier séjour sur cette terre de désolation (1). Les conseils qu'il crut devoir donner avant d'expirer, pour l'élection de son successeur, ne préservèrent par l'église du malheur d'être déchirée par le schisme le plus sangui-naire et le plus scandaleux. Les sénateurs et les autres chefs du gouvernement à Rome, qui attachoient une grande importance à ne pas voir la tiare placée sur la tête d'un étranger, animèrent le peuple, échauffèrent les esprits au point qu'ils se rendirent maîtres de l'élection, et dirigèrent la majorité des suffrages sur un archevêque de Bari, Barthélemi Prignano, qui prit le nom d'Urbain VI. Le caractère fougueux et arrogant de ce pontife fut la cause de tous les malheurs qui suivirent son élection. A peine fut-il placé sur la chaire de Saint Pierre, qu'il

(1) Le 27 mars 1377 ; l'année 1378 commençant après Pâques, au 18 avril suivant.

manifesta le dessein de tout asservir à ses volontés. Les têtes couronnées ne furent pas à l'abri de ses censures; il prétendit être l'arbitre de la paix et de la guerre, et soumettre à son tribunal les querelles des rois. Les archevêques, les cardinaux furent tellement intimidés par ses menaces, que plusieurs de ceux mêmes qui avoient concouru à son élection crurent devoir se soustraire par la fuite à ses emportemens. Réunis dans une ville de la Campanie (1), ils résolurent de se concerter et de procéder à l'élection d'un nouveau pape, sous prétexte que la première étoit l'effet de la crainte. Nous n'examinerons pas si véritablement le premier conclave avoit été privé de sa liberté, si les cardinaux, après avoir ratifié par leurs hommages la nomination d'Urbain, pouvoient revenir sur leur élection qui paroissoit authentique et solennelle; il suffit de savoir qu'un cardinal de Genève (2) fut désigné dans un second conclave comme le légitime successeur

(1) En sortant de Rome, ils s'étoient d'abord retirés à Agnani d'où ils se transportèrent à Fondi, pour être protégés par la reine de Naples dont le pape venoit d'encourir l'inimitié.

(2) Robert de Genève, fils du comte du même nom.

de Grégoire, et qu'il prit le nom de Clément VII. Tels furent les deux rivaux qui se disputèrent la tiare, et pour lesquels les souverains se déclarèrent si diversement. Charles V reconnut Clément VII, et le roi d'Angleterre se prononça en faveur d'Urbain, qui triompha en Italie de tous ceux qui osèrent lui contester sa dignité suprême. Quel abus il fit de sa puissance passagère ! Il osa détrôner la reine Jeanne sa bienfaitrice ; il fit périr dans des tourmens affreux six cardinaux qu'il avoit entraînés captifs dans son château. Le barbare pontife se complaisoit dans les cris de douleur qu'il faisoit arracher à ses victimes ; il eût voulu distinguer parmi ces voix gémissantes celle de Clément ; mais celui-ci eut la prudence d'abandonner l'Italie, et de venir se réfugier dans Avignon. Quoique Charles V ne se fût déterminé à reconnoître Clément qu'après s'être éclairé par les lumières des cardinaux, du clergé de France et de son conseil, peut-être eût-il été plus prudent de soumettre son adoption pour l'un ou l'autre des contendans à la décision d'un nouveau concile (1) ; cette retenue auroit été imitée de

(1) Ce sage parti auquel on fut obligé de revenir, avoit été proposé par l'Université ; il est juste de lui en conserver la gloire, quoiqu'on n'en sentît pas alors tous les avantages.

tous les souverains, et l'église n'eût point été déchirée par un schisme qui a duré trente-huit ans.

Quel que fût le désir de la France et de l'Angleterre de mettre fin à une guerre qui épuisait d'hommes et d'argent les deux nations, il étoit difficile de la terminer par un traité de paix sans se résoudre à des sacrifices qui coûtoient trop à l'orgueil des deux partis. Il fallut donc se résoudre à voir recommencer les hostilités partielles et dans les provinces du midi et dans la Normandie (1).

Mais ce qui faillit à replonger la France dans de nouvelles calamités, ce fut un dessein ambitieux conçu par ce monarque qui s'étoit montré jusqu'alors si prudent, si réservé dans ses entreprises. Tant il est vrai que la prospérité d'une nation tient souvent à la sagesse de son prince! Cette sagesse parut abandonner Charles, comme la fortune s'étoit éloignée d'Edouard. Le duc de Montfort étoit depuis longtemps fixé par le malheur à la cour de Londres; ses sujets l'avoient oublié. La ville de Brest, la seule qui lui restât, ne lui offroit pas un refuge

(1) En 1378, les Anglois, à qui le roi vouloit enlever Cherbourg, battirent ses troupes et s'établirent dans le Cotentin.

assuré (1) : toute la noblesse bretonne étoit dévouée au monarque françois, il pouvoit se reposer sur sa fidélité, sur son courage pour repousser les Anglois s'ils osoient reparoitre. Que lui falloit-il de plus ? Des courtisans, des flatteurs aveuglèrent le monarque, et lui persuadèrent qu'il devoit ajouter la Bretagne à sa domination, et la ranger au nombre de ses provinces, après en avoir dépouillé le duc de Montfort par un jugement solennel qui le déclareroit coupable de félonie. Cet acte irréfléchi aliéna tout à coup les Bretons, et ranima dans leur cœur un trop vif intérêt pour ce duc qui se croyoit si loin de leur affection. Il fut rappelé par le vœu unanime de toute la province. C'étoit déjà, comme on le voit, une grande faute ; mais celle que la postérité pardonnera plus difficilement au monarque françois, c'est d'avoir prêté une oreille trop attentive à la calomnie, en soupçonnant d'infidélité le loyal chevalier qui avoit conquis l'estime de toute la nation par ses victoires. Cependant nous ne devons pas laisser ignorer que ce tort trop commun aux souverains fut solennellement réparé par Charles V, qui contraignit Duguesclin à reprendre

(1) On a vu plus haut qu'il en avoit rendu les Anglois dépositaires.

l'épée de connétable qu'il lui avoit renvoyée dans un généreux dépit (1); et lorsqu'il eut le malheur de perdre cet illustre chevalier, il s'efforça de payer un noble tribut de reconnaissance à sa mémoire, en l'associant à la déplorable grandeur des monarques. Il fit déposer sa cendre dans le lieu même destiné à recevoir la dépouille mortelle de nos rois. L'ombre de ce grand capitaine reçut encore un plus bel hommage : ce fut sur son cercueil que le commandant de Châteauneuf de Raudan, à la tête de sa garnison, déposa les clefs de la place qu'il avoit promis de remettre à Duguesclin, si le secours qu'il attendoit d'Angleterre ne lui arrivoit pas au terme qu'il avoit fixé. Pourquoi les jours de ce héros ne se prolongèrent-ils pas de quelques mois? Charles n'auroit pas eu la douleur de voir avant sa mort

(1) La disgrâce momentanée de Duguesclin est un fait avéré; mais on n'a pas la même certitude sur sa démission de la charge de connétable. Il est probable que Duguesclin manifesta l'intention de se retirer; mais on ne trouve aucun monument qui prouve qu'il l'ait exécutée d'une manière formelle. Quoi qu'il en soit, le roi tarda peu à l'envoyer commander en Auvergne. Ce fut sa dernière expédition : il mourut le 13 juillet 1380, regrettant de n'avoir pas eu le temps de vider le royaume de ses ennemis d'Angleterre.

une armée que la régence d'Angleterre avoit fait débarquer, traverser impunément les plaines de la Champagne, désoler les campagnes pour marcher au secours du duc de Bretagne (1). Cette règle de conduite que s'étoit imposée le roi de France, de ne point attaquer de front l'ennemi qui osoit ainsi parcourir ses états, pouvoit être commandée par la prudence ; mais combien elle devoit contrister le cœur du monarque ! qu'il devoit lui en coûter de voir tant de villages incendiés, tant de cultivateurs privés de leur récolte, tant de familles éplorées se réfugier dans les villes ! il croyoit devoir persister dans une tactique qui se bornoit à inquiéter l'ennemi dans sa marche, à le harceler et à l'affoiblir par des pertes journalières. Ces invasions subites de l'ennemi étoient pour l'état autant de fléaux ajoutés à ceux de la nature : semblables à un orage qui enlève tout à coup

(1) Ce secours qu'avoit appelé Montfort lui aliéna de nouveau les cœurs des Bretons, qui n'avoient repris leur duc que pour empêcher le pays de devenir province de France, mais qui étoient bien plus éloignés encore de l'idée de se soumettre aux Anglois. Ce fut dans cette expédition, que les Anglois, parvenus devant Troyes, envoyèrent défier le duc de Bourgogne par deux hérauts d'armes, les premiers dont l'emploi soit bien caractérisé dans l'histoire.

aux cultivateurs l'espoir de leur récolte, on les regardoit comme des calamités passagères, et ceux qui n'en étoient point atteints se consolient du malheur des autres par l'idée d'avoir échappé à leur funeste influence.

Ce n'est point encore sous ce règne, quelque honorable qu'il soit au monarque, que l'on peut rencontrer le bonheur de la France. Sa durée ne fut que de dix-sept ans; et une guerre presque toujours renaissante sur tous les points du royaume, ne permit point aux sciences de fleurir, à l'esprit humain de se purifier de ses erreurs, à la législation de se perfectionner, à la police des villes de s'établir. Quelques réglemens salutaires émanèrent bien de la sagesse du monarque; mais des soins plus pressans, que des circonstances imprévues multiplioient, en suspendoient l'exécution. Pour donner une juste idée de l'état des sciences sur la fin du règne de Charles V, il suffit de dire que la physique et la médecine avoient pour guide l'astrologie; que la littérature se réduisoit à quelques traductions des pères de l'église, des auteurs grecs et latins, en un françois qui auroit lui-même besoin d'être traduit. Les grandes vues d'économie politique se bornoient à accroître les trésors du prince, à étendre ses domaines; et la générosité royale se répandoit exclusivement sur les

princes, sur les capitaines, sur quelques établissemens religieux. Elle réservait l'éclat de sa représentation pour la réception des grands personnages que des conjonctures particulières rapprochoient du trône. Les préjugés de l'ignorance, du fanatisme, obscurcissoient encore toutes les intelligences; les lumières des écoles ne jetoient qu'une fausse clarté. Mais c'étoit beaucoup pour la prospérité de l'état que les rénes en fussent tenues par des mains aussi habiles que celles de Charles V, qui savoit composer avec le malheur, qui ne brusquoit jamais la fortune, qui ménageoit ses faveurs et n'en abusoit pas; qui aimoit mieux obtenir des secours de l'attachement de ses sujets, que de leur en arracher par l'empire de sa puissance. Pour juger de tous les regrets que sa mort méritoit, il faut moins se rappeler le bien qu'il produisit, que le mal qu'il répara. Sa malheureuse destinée fut d'être placé entre le règne d'un monarque imprudent et téméraire, et celui d'un insensé. Les trésors que sa prévoyance avoient accumulés devinrent la proie d'une régence avide; les tributs dont il fit la remise à son peuple, continuèrent d'être perçus après sa mort; l'autorité, qu'il voulut restreindre dans de justes limites, se joua des intentions d'un père qui n'existoit plus, et d'un roi dont

on ne craignoit pas d'offenser les mânes (1).

(1) Charles V mourut le 16 septembre 1380. Il fut averti de sa fin prochaine par la suppression de la fistule qu'il portoit au bras gauche, et que lui avoit faite le médecin de l'empereur son oncle, qui, dit-on, avoit recommandé au roi de l'entretenir avec soin, en le prévenant que, quand elle cesseroit de suppurer, ce seroit l'avertissement de l'approche de sa destruction. Avant de mourir, il fit venir ses frères, les ducs de Bourgogne et de Berry, et le duc de Bourbon son beau-frère, et prit diverses mesures pour leur donner les moyens de contre-balancer l'autorité du duc d'Anjou, nommé régent, et dont il redoutoit l'avidité et l'ambition. Ce prince venoit d'être désigné pour héritier du trône de Naples par la reine Jeanne, et Charles craignoit que le sang et les trésors de la France ne s'épuisassent pour les intérêts du duc, qui s'étoit montré trop sensible à l'offre de ce trône glissant et environné d'orages.

Parmi les nombreuses réunions de domaines opérées par la sagesse de Charles V, on peut remarquer celle des îles d'Oléron et de Rhé, à cause de l'importance de leur position. Ce fut sous Charles V que l'usage du seau à trois fleurs de lys prévalut. On les voit employées à sceller les actes depuis Louis VII; mais elles étoient semées sans nombre sur l'écu. Charles V est aussi regardé comme le fondateur de la bibliothèque royale. Son père possédoit environ vingt volumes. Charles en porta le nombre à neuf cents. Sous le règne suivant, les Anglois emportèrent la plupart de ces livres à Londres. Paris dut encore à ce prince la première horloge qui sonna les heures. L'usage de l'ar-

tillerie se multiplia à cette époque ; celle de l'invention de la poudre ne sauroit être assignée avec précision ; les sciences et les arts eurent à s'applaudir de deux découvertes dont l'influence eut peut-être plus d'importance que celle de l'artillerie : ce sont celles des lunettes et de la fabrication du papier.

QUINZIÈME DISCOURS.

Minorité de Charles VI dit le Bien-Aimé et l'Insensé. —

Les ducs de Bourgogne et de Berry se font accorder par le régent le pouvoir absolu dans leurs domaines.

— Réconciliation du duc de Bretagne avec la cour de France. — Rapports de foiblesse entre les gouvernemens de France et d'Angleterre. — Révolte des Flamands. — Bataille de Rosbec. — *Les Maillottins*.

— Punition rigoureuse de séditions à Rouen et à Paris.

— Le duc de Bourgogne hérite du comté de Flandre.

— Le duc d'Anjou à Naples. — Mariage du roi avec Isabeau de Bavière. — Fin horrible de Charles-le-Mauvais. — Troubles en Angleterre. — L'emprisonnement de Clisson par le duc de Bretagne arrête une

expédition préparée contre les Anglois. — Querelles théologiques sur la pureté de la naissance de la Sainte-Vierge. — Le roi à vingt-un ans se soustrait au

pouvoir de ses oncles , et met le duc de Bourbon à la tête de son conseil. — Plaisirs et fastes de sa cour. — Les cardinaux romains donnent un successeur à Urbain VI, et prolongent le schisme. — Craon assassine le connétable Clisson; suites funestes de ce crime. — Le roi devient fou.

QU'IL seroit difficile à la nation la plus éclairée d'environner son gouvernement d'une constitution assez sage, assez imposante pour pré-

servir l'état des agitations, des injustices qui naissent de la vacance du trône ! En vain dirait-on que l'héritier présomptif y est placé par la loi au même instant où la mort en a fait descendre le monarque qui l'occupoit ; si cet héritier est un enfant, il faut qu'un autre règne, commande en son nom, que l'armée obéisse à ce dépositaire de l'autorité : plus elle sera passagère, plus il s'empressera d'en abuser, à moins que la vertu n'anime toutes ses pensées, et qu'épris de l'honneur national, il ne veuille signaler sa régence par un noble détachement de ses intérêts et de sa grandeur personnelle. Mais puisque les hommes doivent attendre de l'aveugle destinée les rois qui les gouvernent, c'est d'elle aussi qu'ils reçoivent les régens qui précèdent l'inexpérience de leur peuple dans l'exercice du pouvoir souverain. Le ciel n'ent point pitié des malheurs de la France, puisque lorsqu'elle avoit encore une guerre à soutenir contre l'Angleterre et contre la Bretagne, il lui donna pour chef un duc d'Anjou, insatiable de pouvoir et de richesses (1), et qui laissa

(1) Le premier acte de pouvoir de Louis, duc d'Anjou, régent du royaume, fut de s'approprier le trésor considérable que Charles V avoit amassé. L'or et l'argent y étoient en lingots ; le régent n'en rendit jamais compte.

renaître tous les germes de sédition qui présageoient les malheurs du nouveau règne.

A peine Charles VI avoit-il reçu l'onction royale, que la révolte ébranla l'autorité du régent. Le mécontentement qui avoit éclaté avant le sacre, à l'occasion des impôts, se renouvela à la suite des fêtes qui accompagnèrent l'entrée dans Paris du roi couronné; le peuple attroupe demanda à grands cris d'abord le soulagement des impôts, et immédiatement après l'expulsion des juifs. On parut accorder la première demande: on voulut contester la seconde, et ce refus ne fit qu'irriter les séditeux: ils se portèrent à des actes de violence et de fureur si épouvantables, que, pour se soustraire à leurs assassins, la plupart de ces misérables usuriers allèrent se réfugier dans les cachots; préférant une prison volontaire à la mort qui les menaçoit. C'étoit le sort de cette nation errante, d'acheter par des humiliations et des dangers le triste privilège de séjourner en France, d'en pomper l'or par des prêts frauduleux, et de se voir arracher en un instant ce qu'elle avoit amassé par ses bassesses et sa cupidité. Mais le coup le plus funeste à la prérogative royale fut porté par les ducs de Berry et de Bourgogne, qui obtinrent du régent l'exercice d'un pouvoir absolu dans l'étendue

de leurs apanages, ce qui produisoit un démembrement de la France aussi funeste que les partages opérés sous les deux premières dynasties (1). Il ne manquoit plus, pour achever l'affoiblissement et la dégradation de l'autorité souveraine, que l'intervention des états généraux; et cette puissance, toujours imposante par son caractère auguste, par la confiance dont la nation l'investit, ne tarda point à se montrer en opposition à la régence pour réclamer l'abolition de divers subsides qui pesoient sur les provinces, et pour restreindre les revenus de la couronne au seul produit de ses domaines; mais une partie étoit aliénée, et il s'en falloit de beaucoup qu'ils pussent suffire à la solde des armées et à la représentation du chef d'une grande monarchie. Les exactions que commettoient journellement les gens de guerre sur les habitans des campagnes, dépeuploient les villages, et amenoient dans le sein de la capitale des journaliers, d'utiles mercenaires que l'oisiveté transformoit en séditieux, et qui

(1) Le premier de ces princes fit joindre à ses apanages le gouvernement du Languedoc, et l'autre celui de la Normandie. Ce fut à ce même moment que Clisson fut nommé connétable, en novembre 1380, avant la convocation des états généraux.

arrêtoient un œil jaloux sur l'opulente bourgeoisie, dont la condition leur paroissoit si supérieure à celle qu'ils avoient quittée. Ils se reprochoient d'avoir travaillé péniblement pour nourrir l'opulence et le repos qui insultoient à leur misère.

Il est temps de reporter nos regards sur cette armée angloise qui s'avance vers la Bretagne, à travers des obstacles qu'on lui a vainement opposés. Si l'armée françoise n'eût point été abandonnée de ses principaux chefs, elle n'auroit pas laissé échapper plus d'une fois l'occasion de la détruire lorsqu'elle forçoit les travaux par lesquels on avoit fermé les gués de la Sarthe, ou traversoit les marais fangeux du Mans; et ce secours, attendu avec impatience par le comte de Montfort, eût été enseveli sans honneur dans nos plaines. Le comte de Buckingham, qui dirigeoit l'armée dans sa marche pénible et incertaine, s'étonnoit de ne pas voir arriver le duc de Bretagne. Il étoit loin de soupçonner que ce prince, alarmé de l'animosité toujours croissante des seigneurs bretons contre les Anglois, étoit sourdement occupé de se réconcilier avec la régence (1), et qu'un traité de

(1) A l'arrivée des Anglois, le duc, encore indécis, mais dissimulant l'embarras de sa situation, envoya

paix alloit être conclu entre le vassal rebelle et le monarque françois. Ce mystère s'éclaircit enfin. Lorsque le traité eut été ratifié par les deux parties, le général anglois éclata en inutiles reproches, et se vit contraint de rembarquer ses troupes exténuées de fatigues et de maladies, et de regagner tristement son île où on ne le vit plus reparoître sans regretter les frais d'une expédition infructueuse. Ainsi sembloit être terminée pour jamais cette longue guerre de la France contre la Bretagne. Quelle auroit dû être la joie de l'état en se voyant délivré de l'ennemi qui avoit pénétré dans son sein, et fortifié par le nouvel allié dont il venoit de faire la conquête ! Mais combien de sujets d'alarmes et d'inquiétudes ne restoit-il pas aux véritables amis de la patrie ! Le régent n'étoit occupé que de grossir ses trésors pour aller

Buckingham assiéger Nantes, en lui promettant d'aller l'y joindre avec ses troupes ; mais quand il voulut convoquer ses hommes d'armes, la noblesse lui déclara qu'elle ne s'armeroit pas, ou que ce seroit contre lui. Alors il se hâta de traiter, après avoir pris, pour *sa conscience*, la précaution de faire dresser une protestation secrète contre la démarche où la nécessité le réduisoit ; protestation qu'il remit à Buckingham. Ce vain subterfuge prouvoit à la fois et l'impuissance du duc et son aveugle attachement à l'Angleterre.

disputer le trône de Naples que la reine Jeanne ne lui avoit cédé que parce qu'elle n'avoit pu s'y soutenir. Les princes chargés de l'éducation du jeune roi ne songeoient qu'à consolider leur indépendance ; il ne s'étoit pas rencontré depuis long-temps une circonstance plus heureuse pour réunir les deux nations rivales par une paix glorieuse : toutes deux avoient pour chef un roi mineur, et par conséquent sans animosité personnelle l'un contre l'autre ; toutes deux étoient épuisées par une multitude de combats où la victoire s'étoit montrée trop long-temps incertaine. Mais la sagesse ne présidoit plus dans le conseil de France ; la religion, obscurcie par un schisme, loin de répandre sur l'état quelques lumières, l'enveloppoit de ses ténèbres, et y semoit de nouveaux germes de discorde. Clément, fixé à Avignon, avoit besoin de s'y soutenir et d'opposer à son compétiteur un collège de cardinaux qui pût donner de l'éclat à son parti ; il vouloit s'assurer d'un revenu suffisant à l'entretien de sa cour et à la dignité de sa représentation. Soutenu de toute la protection du duc d'Anjou, il ne craignit pas de publier des bulles qui frappoient d'excommunication les prélats et tous les dignitaires qui refuseroient de partager avec le saint Siège le produit de leurs bénéfices. Il falloit tout à la

fois reconnoître et alimenter cette autorité incertaine , sous peine d'être atteint des foudres de l'église, et d'attirer sur soi la persécution du régent. Quelques membres de l'Université se virent renfermés, pour avoir osé proposer d'assembler un concile qui éclairât la chrétienté sur le véritable chef de l'église. Jamais l'autorité du pape et la puissance royale n'avoient été plus unies ; mais c'étoit l'intérêt qui en formoit le nœud : leur union devenoit presque aussi funeste à la France que l'avoient été leurs débats. Heureusement pour elle , le gouvernement anglois n'étoit pas dirigé par des mains plus habiles ; les deux peuples avoient même dans leur division des traits de ressemblance. Si le duc d'Anjou sacrifioit les intérêts de son pupille au désir ambitieux de monter sur le trône de Naples, le duc de Lancastre, tuteur du jeune Richard, étoit, de son côté, tourmenté du désir de s'asseoir sur le trône d'Espagne ; et c'étoit même par ce motif , qu'il exigeoit pour condition d'une trêve conclue entre les deux états, qu'on n'y fit pas mention de don Juan qui avoit succédé au fidèle allié de Charles V. Mais le duc d'Anjou eut pourtant assez de loyauté pour refuser de faire un sacrifice qui auroit déshonoré l'état qu'il gouvernoit.

Dans les deux royaumes, des séditions popu-

lares éclatoient également pour la perception des impôts. On vit à Londres un artisan à la tête de cent mille rebelles, qu'un franciscain (1) avoit échauffés d'une éloquence démagogique. Ces furieux abattent les maisons des riches, des magistrats ; exterminent tous les percepteurs de l'impôt. Plus ils versent de sang, plus ils veulent en répandre. Leur rage est si aveugle, que le caractère de l'archevêque de Cantorbéry ne peut leur imposer ; ils l'immolent à leur rage. La cour, effrayée de leur audace, s'abaisse jusqu'à traiter avec eux. Celle de France ne fut pas réduite à la même humiliation vis-à-vis des habitants de Rouen, qui s'étoient soulevés pour une cause semblable, et avoient poussé l'extravagance jusqu'à créer un roi, qu'ils couronnèrent, et qui rentra bientôt dans le néant d'où l'esprit de révolte l'avoit fait sortir (2). Ces luttes si fréquentes des sujets contre leurs souverains, devroient éclairer les rois, et les convaincre de la nécessité d'asseoir l'impôt sur des règles invariables, et de se préserver du danger de réduire la misère au désespoir par une perception trop rigoureuse. L'émeute qui jeta dans le même

(1) Ce moine se nommoit Jean Bal ; l'artisan étoit le fameux *Walt Tyler* (Gauthier le Couvreur).

(2) C'étoit un marchand mercier nommé le Gros.

temps le trouble dans la capitale fut plus difficile à apaiser que ne l'avoit été celle de Rouen. Les mêmes excès, la même audace l'avoient accompagnée; mais elle étoit fortifiée par un bien plus grand nombre de séditieux. Le sort des honnêtes bourgeois de cette grande cité fut toujours d'être dominés par une vile populace, sans honneur, sans principes, sans autre moyen d'existence que son travail journalier, qui s'arme à la hâte, s'empare tout à coup d'une puissance qu'elle signale par le meurtre et la terreur qu'elle répand partout où elle se présente. En vain les magistrats essaient alors de faire entendre leur voix; ils sont méconnus, conspués: s'ils insistent, leurs personnes sont en danger, et ils sont trop heureux de dérober leurs têtes par la fuite aux haches levées sur elles. L'impunité enhardit les coupables; leurs violences vont toujours croissant; il n'est plus d'asiles qu'ils respectent: les plus beaux édifices attirent leurs recherches, excitent leurs désirs, et ce n'est qu'après avoir occasionné mille dommages, qu'il n'est pas en leur pouvoir de réparer, qu'ils commencent à ouvrir les yeux sur les funestes effets de leurs emportemens (1). Telle

(1) Les acteurs de cette sédition, qui est de l'année 1381, furent appelés maillottins, à cause des masses.

est l'idée qu'on doit se former de cette révolte audacieuse, que Charles VI parut d'abord pardonner (1), mais qu'il punit bientôt avec plus

d'armes ou maillets de plomb, dont ils s'emparèrent. Le rétablissement des aides fut l'occasion de ces troubles, durant lesquels Hugues Aubriot échappa aux peines que lui avoit infligées le clergé. Ce prévôt de Paris, qui signala son administration par la construction de la Bastille, du Petit-Châtelet, du pont Notre-Dame, du quai du Louvre, et par le rétablissement du Pont-au-Change et l'introduction des égouts souterrains, s'étoit fait des ennemis des écoliers dont il réprimoit les excès; et ses services publics ne purent empêcher l'inquisition d'examiner sa conduite privée. On découvrit qu'il aimoit les plaisirs et surtout les belles jnives: il fut déclaré *juif et hérétique*; on prétend même que c'est de son nom qu'on a fait celui de *huguenots*. Condamné à faire amende honorable à Notre-Dame, on le précipita dans un cachot, d'où les maillottins le tirèrent pour le mettre à leur tête. Sa conduite en cette circonstance est la condamnation de ses persécuteurs: au lieu de se venger d'eux, il profita de sa liberté pour se soustraire à ses nouveaux amis comme à ses anciens ennemis, et acheva ses jours enseveli dans une prudence et sans doute heureuse obscurité.

(1) La cour étoit encore à Rouen, lorsque la sédition éclata à Paris. A l'approche du roi, les plus sages de la bourgeoisie, l'Université, les magistrats, implorèrent sa clémence; il y eut abolition des impôts et

de sévérité que de discernement , puisqu'il enveloppa dans sa vengeance le vénérable Desmarests qui arrêta, par tous les moyens que lui suggéra son zèle, la fureur populaire. Tant il est vrai que si l'on ne consultoit que son intérêt personnel, au lieu de se montrer l'ami du bien public, on fuirait à la vue des premiers orages, et l'on s'isoleroit pour se soustraire aux traits de la calomnie et aux injustices de l'ingratitude.

Alors aussi une révolte qui eut un caractère bien plus imposant , et bien plus digne d'être conservée dans l'histoire, affranchit momentanément les Flamands de la domination de leur souverain. Le comte de Flandre (1) éprouva

amnistie, excepté pour quelques chefs de la révolte, qu'on n'osa pas cependant faire exécuter, et qu'on noya secrètement. Aussitôt après cet accommodement éclata la guerre de Flandre. Au retour du roi, on mena l'armée sur Paris, pour punir cette ville de nouveaux mouvemens qui avoient eu lieu pendant la campagne. Ce fut alors que le vertueux Jean Desmarests, avocat général, qui n'avoit cessé de s'opposer aux factieux, d'arrêter leurs excès, de leur arracher leurs victimes, fut sacrifié à la haine du duc de Bourgogne : comme s'il eût été en son pouvoir d'empêcher les révoltes d'éclater !

(1) Le comte Louis de Male, beau-père du duc de Bourgogne, qui obtint par ce prince les secours de la France.

combien il est dangereux de se montrer trop superbe et impitoyable dans la victoire contre des sujets révoltés. Après s'être emparé de plusieurs villes dont les séditiens lui disputoient l'entrée, il va former le siège de Gand : déjà il se flatte de réduire les habitans à subir le châtiment qu'il lui plaira de leur infliger ; la famine qu'ils éprouvent les a forcés de se présenter devant lui comme des supplians qui ne demandent que la vie. Il a la témérité d'exiger qu'ils s'offrent à ses regards tous indistinctement pieds nus et la corde au cou , depuis l'âge de quinze ans jusqu'à soixante, pour disposer d'eux et se rendre l'arbitre de leurs personnes et de leurs jours. Cet ordre tyrannique redouble leur fureur : cinq mille d'entre eux prennent les armes et se dévouent à vaincre ou à périr glorieusement ; ils se dirigent vers leur inflexible souverain. Celui-ci sort de Bruges à la tête de quarante mille hommes : il se dispose à envelopper cette troupe qu'il dédaigne , bien résolu de l'exterminer. Mais quelle est sa surprise ! Une valeur surnaturelle enfonce ses épais bataillons qui se dispersent. Le comte se réfugie dans la ville de Bruges , et il y est poursuivi par les vainqueurs : il n'ose rentrer dans son palais , il cherche un asile dans l'humble habitation de la misère ; et , à la faveur d'un déguisement qu'il emprunte ,

il s'estime heureux d'échapper aux recherches des séditeux qui sont devenus les maîtres de toutes ses richesses. Philippe d'Artevelle , leur chef (1), paroît alors avec tout l'éclat de la souveraineté, tandis que son maître errant , fugitif, va chercher sa sûreté dans une des villes qui reconnoissent sa domination. Ce prince sentit alors l'impossibilité de ressaisir son autorité et de la faire respecter, si la France ne venoit à son secours. Le duc de Bourgogne son gendre, qui devoit lui succéder, avoit trop d'intérêt à faire rentrer les Flamands sous l'obéissance de son beau-père, pour ne pas engager Charles VI, devenu majeur, à se montrer le protecteur des droits légitimes du comte de Flandre. L'ardeur guerrière du jeune monarque rejeta tous les conseils de la prudence; et il résolut, malgré les approches de l'hiver, de se mettre à la tête d'une armée formidable, qui se dirigeroit, sous le commandement du connétable Clisson, vers les murs d'Ypres, dont les François se rendirent maîtres après le fameux passage de la Lys, au pont de Commines, où les Flamands perdirent une première bataille. Ce n'étoit en-

(1) C'étoit le fils de Jacques d'Artevelle que nous avons vu figurer, sous le règne précédent, parmi les ennemis de la France.

core là que le prélude de leurs revers. Leur victoire de Bruges les aveugloit au point de ne pas douter de la destruction générale de l'armée françoise; c'étoit au roi seul que leur chef accordoit la vie. Pleins de confiance dans leur nombre, ils abandonnèrent une position inexpugnable, et allèrent au-devant de leur défaite dans la plaine de Rosbec, où plus de vingt-cinq mille des leurs perdirent la vie. La mort de leur général ne préserva pas ses tristes restes d'un supplice ignominieux. Malgré le serment qu'ils avoient fait tous de vaincre ou de mourir, ceux qui purent échapper au fer du vainqueur se réfugièrent sous les murs de Gand; et y portèrent l'épouvante. A l'exception de cette ville, toutes celles de Flandre essayèrent de se soustraire au pillage et à la fureur du soldat par des compositions en argent. Mais la malheureuse ville de Courtraï éprouva qu'il ne faut pas toujours se reposer sur les droits les plus sacrés de la guerre. La garnison qu'elle avoit reçue se transforma tout à coup en une troupe d'assassins, de ravisseurs et d'incendiaires. La vue de quelques trophées suspendus aux voûtes d'une église rappela aux François le souvenir d'une ancienne défaite; et, pour l'effacer, ils se flétrirent d'une tache bien plus honteuse par l'incendie de la ville, par le déshonneur des femmes et le meur-

tre des habitans. Cette affligeante guerre eût été terminée, si, profitant de la terreur des Gantois, on se fût porté tout à coup devant leurs murailles ; mais les approches de l'hiver firent craindre d'entreprendre un siège dans une saison rigoureuse ; et le roi victorieux se hâta trop de revenir dans la capitale , où des mouvemens séditieux appeloient sa vengeance.

Il étoit temps en effet de châtier une audace insolente et présomptueuse, d'apprendre aux Parisiens que leur nombre ne les élevoit pas au-dessus de la loi, ne les autorisoit point à braver la puissance souveraine ; que plus ils avoient obtenu de privilèges de la bonté des rois , plus ils leur devoient de respect et d'attachement ; que les vœux qu'ils avoient faits pour le triomphe des Flamands étoient criminels ; qu'en s'unissant secrètement à leur cause, ils s'étoient exposés à être traités comme les ennemis de la nation. Mais falloit-il confondre les innocens avec les coupables ; condamner et flétrir sans jugement la vieillesse d'un magistrat , dont le crime fut de chercher à modérer la fougue des séditieux ? Falloit-il se montrer insensible aux supplications de l'Université , dont l'orateur essaya de désarmer la colère du jeune monarque ? Ne falloit-il pas surtout s'abstenir , après des exécutions nocturnes et des menaces

qui mettoient toutes les têtes en péril, de faire un trafic honteux de la vie des hommes, et de placer les riches dans l'alternative de se dépouiller de la moitié de leur fortune, ou de périr sur un échafaud ? Telle fut cependant la conduite que fit tenir un conseil avide à Charles VI.

L'exemple des Parisiens, qui avoient humblement déposé leurs armes, et s'étoient vus, sans oser murmurer, dépouillés de tous leurs privilèges, jeta la consternation dans les villes séditieuses : accablées du sentiment de leur foiblesse, elles se résignèrent à tous les sacrifices que le despotisme exigeoit d'elles. Rouen éprouva particulièrement la vengeance du monarque irrité.

Jusqu'alors les papes n'avoient paru interposer l'ascendant de leur autorité, que pour ramener la paix entre la France et l'Angleterre. Mais Urbain, uniquement occupé de faire prévaloir son titre, regardoit comme ses ennemis les princes qui s'étoient soustraits à son obéissance ; il auroit voulu pouvoir pulvériser tous leurs trônes. Il fit pour les rebelles flamands ce que la politique auroit exigé des Anglois. Une Croisade fut publiée contre la France, et les prélats eurent la mission d'enrôler sous les étendards du fanatisme, des soldats qui iroient

y porter le fer et la flamme au nom du ciel et de la religion (1). Mais une armée, fortifiée par celle que le comte de Montfort amena du fond de la Bretagne, enleva aux croisés et aux Anglois les villes dont ils s'étoient emparés. Ces furieux, teints de sang et chargés de butin, furent trop heureux d'abandonner un territoire où ils n'avoient laissé que d'horribles traces de leur passage.

La mort du comte de Flandre, qui avoit eu bien des fautes à se reprocher, mais auquel ses sujets avoient été redevables d'une longue paix et d'un commerce florissant, fit passer ses domaines sur la tête du duc de Bourgogne son gendre. Ce riche héritage éleva ce vassal de la France à un tel degré de grandeur, que ses successeurs se virent placés, jusqu'à la destruction de Charles-le-Téméraire, sur la ligne des plus puissans princes de l'Europe.

La France étoit délivrée du duc d'Anjou, qui en avoit enlevé tant de richesses pour suivre sa

(1) Cette Croisade, prêchée en Angleterre en 1383, eut pour chef Henri Spencer, évêque de Norwich. Il débarqua à la tête de quinze mille hommes, qui vinrent attaquer le comte de Flandre, quoiqu'il reconnût la papauté d'Urbain; et qu'ils forcèrent à se réfugier en France. Le duc de Bourgogne, son gendre, marcha en personne à son secours.

malheureuse expédition sur Naples (1). Il restoit encore deux frères de Charles V, que leur orgueil et leur avidité rendoient bien à charge à l'état. Le duc de Berry, gouverneur du Languedoc, y exerçoit un pouvoir tyrannique. Au lieu de réprimer les agressions des Anglois, qui violoient insolemment les articles d'une trêve qu'ils avoient sollicitée (2), il excitoit la révolte par ses concussions. Les habitans des villes et des campagnes abandonnoient leur domicile et la culture des terres, pour échapper aux exécutions militaires. Leur douleur, leur désespoir, se communiquèrent de proche en proche; ils passèrent de la crainte à la rebellion; ne reconnurent pour amis ou pour alliés que ceux dont les mains portoient les signes d'un travail habituel, et immolèrent tous les autres à leur rage. Dès lors ils cessèrent d'être dignes de quelque pitié, et les supplices auxquels ils furent condamnés devinrent le juste châtement

(1) Le duc d'Anjou étoit parti en 1382, avant l'expédition de Flandre, et après avoir détourné à son profit la plus grande partie des contributions imposées à la ville de Paris, pour la conclusion de son accommodement avec le roi.

(2) Les Anglois battirent en Guienne le maréchal de Sancerre, et s'avancèrent jusque dans l'Aunis; ils y brûlèrent la ville de Tonnay-Charente.

de leur inhumanité. C'est ainsi qu'une autorité injuste se met dans la nécessité de devenir cruelle, et qu'après avoir fait verser bien des larmes à l'opprimé, elle est contrainte de répandre son sang.

Dans le même temps, Lusignan, roi d'Arménie, chassé de son trône par les infidèles, que le roi de France avoit accueilli avec la distinction due à un illustre infortuné, ralluma sans doute dans l'âme de quelques chevaliers françois un zèle qui sembloit s'être éteint sous le dernier règne. Ce fut du moins peu après son arrivée, que le duc de Bourbon, oncle maternel de Charles VI, se mit, avec plus d'ardeur que de prudence, à la tête d'une petite troupe composée d'environ huit cents hommes d'armes, qui alla débarquer en Afrique. Une si foible troupe, qui ne méritoit pas même le nom d'armée, pouvoit-elle se flatter de triompher d'une multitude de Maures qui la harceloient sans cesse dans sa marche, se débandoient à son approche pour venir fondre sur elle en plus grand nombre et avec la rapidité de l'éclair. Les fatigues, l'épuisement, le manque de vivres, éclaira trop tard le prince sur la témérité de son entreprise; et ceux qui ne succombèrent pas sous le fer des ennemis et le poids des maladies, s'empressèrent de regagner la mer, et de rap-

porter dans leur patrie les tristes fruits d'une expédition qui pouvoit être glorieuse aux yeux de la religion, mais que l'intérêt de l'état condamnoit.

Voyons maintenant quel va être le résultat des projets ambitieux du duc d'Anjou sur le royaume de Naples. Il est sorti de la France chargé de toutes ses richesses; une armée florissante doit partager sa gloire et ses dangers; tous les secours qu'il a demandés, il les a obtenus de l'attachement du jeune roi et de la foiblesse du conseil, qui a cru ne pouvoir pas payer trop cher l'éloignement d'un prince insatiable. Mais il a mis tant de lenteur dans sa marche, qu'il a été précédé par un comte de Duras qui, par sa naissance, avoit des droits plus légitimes à la succession du frère de Saint Louis (1). Déjà celui-ci est entré dans Naples, où il a fait arrêter et promener en triomphe la

(1) Charles de Duras, surnommé *de la Paix*, descendoit de la première maison d'Anjou; et l'acte qui avoit conféré au prince françois le trône de Naples, stipuloit que toute sa postérité masculine y seroit appelée jusqu'à son extinction. Cette condition rendoit nul le titre de Ponce de Charles VI, qui n'étoit fondé que sur l'adoption de ce prince par la reine Jeanne, qui d'ailleurs avoit aussi adopté auparavant ce même Duras, son parent, dont elle avoit élevé l'enfance.

malheureuse Jeanne, sortie avec trop de confiance de son château de l'OEuf, pour se livrer à la générosité du vainqueur. Bientôt une mort que tous les crimes dont on l'accuse, quand ils seroient aussi vrais qu'ils sont douteux, ne justifieroient pas, termine au château d'Averse, sous de funestes nœuds, les jours de cette infortunée.

Dans cette circonstance, il restoit au duc d'Anjou un moyen de rivaliser de gloire et de puissance avec le nouveau roi de Naples, et de manifester sa reconnaissance au pape Clément. Il pouvoit entrer dans Rome, et s'emparer de la personne d'Urbain, se faire couronner roi des Romains, et dominer dans cette partie de l'Italie, où nul autre souverain ne pouvoit lutter contre sa puissante armée. Il eut l'imprudence d'aller chercher son rival, de trop s'attacher au plan de le combattre et de le détrôner; une partie de ses richesses devint la proie des brigands; la famine vint l'assaillir dans son camp. Il se vit réduit à vendre jusqu'à la couronne qu'il portoit, pour payer ses soldats qui tomboient à ses côtés, épuisés de misère; lui-même, après avoir éprouvé la plus horrible détresse, fut atteint d'une blessure que le chagrin rendit mortelle. Alors ceux qui s'étoient attachés à sa destinée

se dispersèrent, et on vit d'illustres chevaliers vendre jusqu'à leurs armes, et transformés en mendiants, essayer de regagner, à l'aide des secours qu'ils obtenoient de la charité, le sol de la France qu'ils avoient quittée en se promettant un avenir bien différent.

C'est encore par un nouveau forfait, que Charles-le-Mauvais va sortir de l'oubli où nous l'avons laissé depuis long-temps. Concentré dans ses états de Navarre, il y dévore obscurément le mépris de tous ses anciens alliés, et la haine de ses ennemis. Charles, son fils, étranger aux crimes de son père, se montre digne des faveurs et de la protection de la France, en révélant les instructions données à un empoisonneur chargé de répandre de l'arsenic sur les mets préparés pour le roi et pour ses oncles (1). Cet odieux agent est arrêté, mis

(1) Le ministre de ce nouveau crime du Navarrois étoit un anglois nommé Robert Wourdretton, valet d'un menestrel de la même nation, Gauthier le harpeur, à qui la profession de son maître avoit donné la facilité de s'introduire familièrement *es cuisines, dressouers et boutilleries* des princes. Lorsqu'il quitta le roi de Navarre pour venir s'acquitter de sa commission, on l'attendoit à la cour de France pour l'arrêter en arrivant; mais ce n'est que par conjecture qu'on peut avancer que ce crime lui fut révélé par le fils

à la question, et son supplice, précédé des aveux les plus authentiques, atteste à l'Europe qu'un monstre couronné existe encore pour le malheur des peuples et la honte des rois.

Charles VI venoit d'atteindre sa dix-septième année; il avoit paru avec pompe aux noces d'un fils du duc de Bourgogne, lorsqu'on s'occupa de lui donner une compagne. Malheureusement, le choix tomba sur une princesse de Bavière dont on avoit vanté la beauté : ses attraits ravissans enflammèrent les sens du jeune monarque, au point que, pour seconder ses impatiens desirs, il fallut précipiter les cérémonies du mariage (1). Le peuple françois, en prenant part à l'ivresse de son roi, étoit loin de prévoir que les flambeaux de cet hyménée se changeroient un jour en torches ardentes qui éclaireroient l'usurpation du trône et la dégradation d'un monarque insensé.

même du coupable , puisqu'il n'y a aucune preuve matérielle de cet acte généreux que les circonstances seules rendent extrêmement probable.

(1) Isabelle, fille d'Etienne, duc de Bavière, n'étoit alors (1385) âgée que de quatorze ans, et passoit pour une des plus belles princesses de l'Europe. On la fit venir à Amiens, sous prétexte d'un pèlerinage, pour que le roi pût la voir avant de se déclarer. L'effet de cette vue fut si rapide, que dès le lendemain on célébra son mariage à la cathédrale d'Amiens.

Cependant la France paroissoit prendre de jour en jour plus d'ascendant sur l'Angleterre; et le projet d'aller porter la terreur dans son île par un armement formidable, avoit été bien arrêté, lorsque tout à coup les préparatifs effectués pour cette grande expédition se trouvèrent suspendus par la politique du nouveau comte de Flandre, qui fit sacrifier la gloire de l'état à son intérêt personnel. On ne s'occupait plus que de la soumission des Flamands, qui ne l'avoient pas encore reconnu; on reprit sur eux quelques villes dont ils s'étoient emparés, et à force de supplices et d'exécutions barbares, on parvint à dompter leur fureur sauvage, et à les amener à regarder le duc de Bourgogne comme leur légitime souverain.

La même réflexion se présente souvent dans le cours de cette histoire. Si Charles VI n'eût point été détourné du projet de porter la guerre en Angleterre avec l'armée qu'il avoit réunie dans le port de l'Ecluse, et qui étoit animée du désir de la vengeance, la révolution qui se fit en France sous son déplorable règne ne fût pas arrivée, et l'on eût vu pour la seconde fois un nouveau Guillaume asservir à son joug cette nation qui se croit indomptable (1).

(1) Après que la guerre de Flandre eut fait échouer

Il est temps de montrer une justice supérieure à celle des rois, et de prouver qu'ils n'échappent, pas même sur la terre, aux châtimens qu'ils ont mérités. Quel supplice est comparable à celui qui termina les jours de ce mauvais prince qui avoit abrégé ceux de Charles V par le poison ! Son cœur étoit trop vil pour s'élever à de nobles amours. Il s'efforçoit de lutter contre la nature, et de ranimer son corps épuisé par l'abus des jouissances : il avoit imaginé de se faire envelopper d'un drap imbibé d'esprit-de-vin ; un serviteur maladroit, ou dirigé par l'esprit de vengeance, approcha une lumière de cette toile devenue plus combustible ; la flamme fut si active, si pénétrante, qu'avant qu'on eût détaché l'enveloppe qui comprimoit les membres de la victime, elle en fut cruellement dévorée. Tous les secours de l'art furent inutiles, les horribles cris de douleur se prolongèrent plusieurs jours, et ce ne fut que

le premier projet de descente, le roi prépara, en 1386, une expédition plus formidable encore que la première ; mais le duc de Berry se fit tant attendre, que la mauvaise saison arriva avant qu'on eût mis à la voile ; et les tempêtes détruisirent une partie des vaisseaux construits et rassemblés avec des frais énormes. Il n'est guère douteux que les intérêts et la gloire de l'état n'aient été vendus alors à l'Angleterre.

quinze jours après avoir invoqué la mort, qu'elle mit fin à ses tourmens. Il n'étoit plus, et la cour des pairs appelloit son ombre à son auguste tribunal pour prononcer un dernier jugement contre sa mémoire. L'objet de cette vaine citation étoit d'enlever à ses enfans toutes leurs prétentions sur les fiefs que le roide Navarre avoit possédés, pour qu'ils ne fussent redevables qu'à la seule générosité de nos rois des secours qu'ils en recevroient.

Nous avons des événemens d'une si haute importance à décrire sous ce règne de douleur, que nous ne nous arrêterons point à ce duel fameux d'un chevalier Carrouge, qui immola, sous les yeux du monarque et de toute sa cour, celui que sa femme lui avoit dénoncé comme coupable envers elle d'une indigne violence (1). Nous ne parlerons pas davantage d'une guerre élevée entre les rois de Castille et de Portugal, à laquelle la France ne prit qu'une foible part, et qui fut terminée par un traité qui assura

(1) L'accusé se nommoit Jacques le Gris, et étoit gentilhomme du duc d'Alençon. Un scélérat avoua par la suite qu'il étoit le véritable auteur de l'attentat dont la dame de Carrouge avoit accusé le Gris; et cette dame se condamna elle-même à finir ses jours dans la retraite.

à Jean, fils naturel de Ferdinand, la couronne de Portugal; affermit sur la tête de don Juan, fils de Henri de Transtamare, celle de Castille, et réduisit à une somme d'argent tous les droits du duc de Lancastre, qui s'étoit si long-temps obstiné à faire valoir les titres qu'il tenoit de l'unique héritière de don Père.

Depuis l'entière réduction des Flamands, Charles VI pouvoit revenir à ses projets d'invasion contre l'Angleterre avec d'autant plus d'espoir de réussir, que cette nation ennemie étoit en proie aux horreurs d'une guerre civile. La foiblesse du jeune Richard avoit laissé prendre à ses favoris un ascendant qui excitoit la haine et l'envie des princes ses oncles et des grands du royaume. Ce peuple, toujours inquiet et jaloux de l'autorité de ses rois, lors même qu'elle se renferme dans les limites de la loi, demandoit à grands cris l'expulsion des ministres. Richard voulut les protéger; il les abandonna, les reprit, et permit à l'un d'eux de lever une armée pour défendre sa cause et la leur. Ce moyen périlleux ébranla son trône au lieu de l'affermir. Vaincu par sa nation (1), il eut la honte de

(1) Le comte d'Erby, fils du duc de Lancastre, alors en Espagne, conduisoit les troupes de l'insurrection, et préludoit, par ses succès contre le roi, à la

paraître en suppliant devant elle , et n'en obtint son pardon qu'à la condition de renouveler le serment qui avoit accompagné son sacre. Si l'armée françoise , que devoit diriger le connétable , eût débarqué en Angleterre au milieu de cette lutte du peuple contre le souverain , elle eût peut-être été fortifiée de l'alliance de l'un des deux partis. Mais une perfidie bien déloyale du duc de Montfort jeta tout à coup dans les fers le connétable. Elle eût terminé les jours de ce brave compagnon de Duguesclin , sans l'héroïque désobéissance d'un officier du duc de Bretagne , qui avoit reçu l'ordre d'ensevelir son prisonnier dans les flots. Cette trahison priva l'armée de son chef , et fit évanouir pour la seconde fois l'expédition projetée (1).

grandeur de sa maison et à sa propre élévation au trône qu'il ébranloit.

(1) Clisson venoit d'engager le jeune comte Jean de Blois , toujours détenu comme otage en Angleterre , à épouser une de ses filles , moyennant qu'il feroit recouvrer à ce prince sa liberté. Cet arrangement , qui inquiétoit le duc de Bretagne , renouvela tous ses anciens griefs contre Clisson ; et il sacrifia l'intérêt de l'état à sa vengeance personnelle , en le faisant arrêter à cette époque (1387). Le capitaine du château de l'Hermine , où l'on avoit traîtreusement conduit le connétable , sous prétexte de lui demander son avis

Un des plus grands dégoûts attachés à l'histoire, c'est la nécessité de retracer des faits sans résultats, de peindre des passions sans noblesse, des querelles de point d'honneur qui se terminent sans gloire, et des raccommodemens qui se font sans franchise. Que nous importe aujourd'hui de savoir qu'une année s'écoula en ambassades, en entrevues, en sollicitations, avant d'amener le duc de Bretagne à venir faire réparation à Charles VI de son offense au premier officier de la couronne, et à restituer les cent mille francs qu'il avoit eu la bassesse d'exiger du connétable pour prix de sa rançon? Est-ce un événement digne de rester dans la mémoire des hommes, qu'une guerre déclarée au duc de Gueldre, parce que ce jeune prince, gagné par l'or des Anglois pour opérer une diversion en leur faveur, avoit osé faire un défi au roi de France son suzerain? Cette provo-

sur la force de cette citadelle, se nommoit Jacques Bavalan : on sait comment, en feignant de se déterminer à obéir aux ordres du duc, il attendit que le remords fut éveillé dans son cœur pour lui annoncer que Clisson vivoit. Mais Montfort, passé tout à coup de l'excès du désespoir à celui de la joie, prouva que la crainte plus que l'honneur avoit changé ses résolutions, en rançonnant Clisson avant de rompre les fers dont il l'avoit fait charger.

cation insolente irrita le monarque au point de lui faire perdre de vue tous ses grands desseins. Pour tirer une vengeance éclatante de son imprudent adversaire, il lève à grands frais une armée, traverse la Champagne, et se fait précéder d'une telle épouvante, que le duc de Juliers vient se précipiter aux genoux de Charles VI, et lui demande la grâce de son fils, qui lui-même reconnoit ses torts et prévient par ses excuses la dévastation de ses états. C'étoit ainsi que, sous un roi qui ne suivoit que ses premiers ressentimens, qui ne mettoit point de suite dans ses projets, qui résistoit aux conseils de la prudence, les ressources de l'état s'épuisoient, les impôts croissoient, et les provinces de la Guienne, de l'Auvergne et du Limousin demeuroient exposées aux exactions et aux brigandages d'une multitude de petits tyrans qui, de leurs châteaux bien fortifiés, fondonoient comme des vautours sur les modestes agriculteurs qui n'étoient jamais protégés par le pouvoir légitime (1). Nous sommes françois! s'écrioient-ils; et le roi de France ne daigne

(1) En 1386, un an avant l'expédition contre le duc de Gueldre, Gauthier de Passac, prit et rasa un nombre infini de châteaux où se retiroient ces bandits, dont le plus grand nombre fut alors exterminé.

pas nous préserver de la fureur de ses ennemis ! Une trêve a suspendu les hostilités entre la France et l'Angleterre, et de nobles brigands, qui osent se dire les alliés des Anglois, dévastent nos héritages, et perpétuent contre nous les horreurs de la guerre !

Rien ne caractérise plus l'esprit d'un siècle, que l'importance que l'on attache à des querelles religieuses. Des hommes pénétrés des vérités évangéliques auroient-ils soumis à notre foible intelligence la question de savoir si cette Vierge du sein de laquelle étoit sorti le Sauveur du monde, fut frappée en naissant de la tache du *péché originel* ? Ce fut cependant cette proposition enfantée par l'esprit de discorde, et débattue entre les dominicains et l'Université, qui donna lieu à de grandes persécutions contre ces religieux qu'on crut devoir immoler à la pureté de la première des vierges (1). Heureusement ces moines fanatiques en furent

(1) Cette querelle, qui agita quelque temps les esprits, ne fut terminée qu'en 1388, par la condamnation de Jean de Montson, qui paroissoit à la tête des docteurs dominicains. En cette même année, ces religieux furent compliqués dans l'accusation de l'empoisonnement des puits et fontaines renouvelée contre les juifs et les lépreux ou *ladres*, de qui, sans doute, on vouloit extorquer de l'argent.

quittes pour la perte de leurs privilèges et le retranchement des aumônes.

Jusqu'alors les vices de l'administration du nouveau règne pouvoient moins être imputés à Charles VI qu'à ses oncles, qui, sous le titre de tuteurs, avoient une trop grande influence sur le gouvernement. Mais, parvenu à l'âge de vingt-un ans, le jeune roi s'affranchit de leur domination, se créa des ministres, et ne conserva dans le conseil que le duc de Bourbon, recommandable par son désintéressement et ses lumières (1). C'est de cette époque que le monarque va devenir seul responsable de toutes les fautes qui se commettront. Il est entré dans la maturité de la raison ; il excelle dans les exercices militaires ; son attitude guerrière, adoucie par les grâces d'une figure aimable et d'une

(1) Ce fut en 1387, devant les grands assemblés, que Charles VI déclara sa résolution de se mettre à la tête du gouvernement. Le cardinal de Laon, qui paroissoit l'un des auteurs de ce dessein, et qui en avoit fortement représenté au conseil la nécessité pour faire cesser les divisions nées des intérêts des princes, mourut empoisonné au bout de quelques jours : on n'osa pas faire des recherches, dans la crainte, sans doute, de trouver de trop grands coupables ; mais peut-être cette indulgence ne fit-elle qu'encourager les crimes en révélant la foiblesse du nouveau gouvernement.

taille élégante , le signale aux regards de ses sujets comme un chef capable de les conduire à la gloire et au bonheur ; ses dehors sont si affables et annoncent tant de franchise , qu'il faudra qu'il attire bien des calamités sur son peuple , avant qu'il lui retire le titre de *Bien-Aimé* qu'il lui a accordé dans l'effusion de son amour. Quelques ordonnances sages émanées de son autorité annoncent déjà son respect pour la justice : il veut que son cours ne soit pas interrompu par des ordres que l'intrigue ou la faveur auroient surpris. Il a rendu son parlement plus actif , en privant du droit d'entrée à ses audiences journalières des ecclésiastiques , des gens de cour , qui apportoitent dans ces assemblées plus d'orgueil que d'équité , et ne se montraient jaloux d'y figurer que pour y servir leur intérêt personnel. Des négociateurs ont reçu de lui la mission de travailler au grand œuvre de la paix , et sont parvenus à suspendre toutes hostilités entre la France et l'Angleterre , jusqu'au moment où le vœu des deux nations pourra être accompli.

Tandis que le jeune Richard se débat contre l'ambition de ses oncles et les prétentions de son parlement , Charles abuse de toute sa sécurité , en multipliant les fêtes et les tournois , en faisant briller son adresse et son courage dans ces lices d'honneur , en éblouissant son

peuple par le luxe (1). Ce fut surtout à l'entrée de la reine dans la capitale que se déploya une plus grande profusion de richesses (2). L'ange tutélaire de la France n'auroit pas été reçu avec plus de magnificence et d'allégresse. La ville s'épuisa en présens, dont on a peine à calculer la valeur ; mais, quoique reçus avec l'expression de la reconnaissance, ils n'en furent pas moins suivis d'une augmentation d'impôts, et d'un changement dans les monnoies qui convertit en troubles et en douleur ces jours passagers de la joie publique.

A ces traits d'une autorité imprévoyante, on

(1) A la suite des fêtes et tournois de 1389, le roi fit célébrer à Saint-Denis un service solennel en l'honneur de Duguesclin. Ce fut à cette pompe vraiment nationale, que l'évêque d'Auxerre prononça dans l'église la première *oraison funèbre* dont l'histoire fasse mention. Ce discours fut si touchant que toute l'assemblée fondit en larmes.

(2) Cette entrée fut remarquable par toutes les machines qu'on y fit jouer, et qui donnent une idée de l'état des arts en ce temps-là : on y voyoit des cieux d'où des anges descendoient pour couronner la reine ; des animaux mus par des hommes cachés dans leurs corps ; un *funambule*, ou danseur de corde, osa aussi descendre sur une corde tendue du haut des tours de Notre-Dame au Pont-au-Change, tenant de chaque main un flambeau allumé.

ne reconnoît ni la bonté d'un roi, ni la sagesse de son conseil; on commence à craindre pour l'avenir bien des injustices, bien des malheurs. Avant d'en retracer le tableau, arrêtons-nous sur quelques circonstances particulières de l'époque où nous sommes arrivés. La mort du duc d'Anjou et celle de *Charles de la Paix* laissèrent la couronne de Naples flottante entre les fils de ces deux concurrens. Urbain VI veut la saisir : il lève à la hâte une armée, part de Rome; déjà le royaume qu'il convoite s'offre à ses regards, lorsque la mule sur laquelle il est monté s'abat et le renverse. Cette chute, qui a mis ses jours en danger, le frappe d'une telle épouvante, qu'il renonce à son entreprise. A peine est-il rentré dans sa capitale, qu'il sent les approches de la mort ; mais elle ne mettra pas fin au schisme qui divise l'église depuis près de douze ans. Les cardinaux romains, loin de reconnoître Clément pour le véritable successeur de Saint Pierre, s'empres- sent d'asseoir sur sa chaire un nouveau compétiteur, en réunissant leurs suffrages sur Pierre Tomacelli, cardinal de Naples, qui prend le nom de Boniface IX. Charles VI, toujours fidèle à Clément, va lui rendre ses hommages à Avignon; et, après s'être livré à de frivoles amusemens dans la ville de Montpellier, il

semble se rappeler qu'il n'est pas monté sur le trône pour briller seulement dans des tournois et remporter le prix d'une stérile adresse : il sait que les habitans du Languedoc gémissent sous l'oppression la plus tyrannique, que des milliers de familles se sont exilées dans l'Arragon pour se soustraire à la persécution des impitoyables exacteurs ; il se repent d'avoir abandonné trop long-temps le gouvernement de cette province au duc de Berry ; et, sans égard pour la protection dont son oncle veut couvrir les iniquités, de son premier ministre, il le fait juger, condamner et précipiter dans les flammes comme *hérétique et larron* (1), et jette la terreur dans l'âme des agens subalternes. Ces exécutions, toujours consolantes pour le peuple, auroient produit plus de bien si elles eussent été inspirées par le seul

(1) Ce ministre des exactions du duc de Berry s'appeloit Bétizac et étoit secrétaire du prince, qui, l'ayant pris sous sa protection spéciale, arrêtoit les juges chargés de cette affaire. Ceux-ci firent donner à Bétizac le conseil de se déclarer hérétique, sous le prétexte d'obtenir sa translation à la cour d'Avignon, où la protection du duc de Berry le sauveroit. Ce malheureux tomba dans le piège, s'accusa de diverses erreurs, et la juridiction ecclésiastique le condamna aux flammes, sans que le duc osât le défendre.

amour de l'humanité et de la justice; mais le désir d'humilier le duc de Berry animoit le comte de Nevers, et ces deux grands personnages n'en conçurent l'un contre l'autre qu'une haine plus violente et qui devoit tourner au détriment de l'état. C'étoit alors que la bouillante vivacité du roi auroit eu besoin d'être tempérée par l'expérience et le calme du duc de Bourbon; mais les autres chefs de son conseil avoient gagné sur Charles un funeste ascendant par une docilité servile et adulatrice.

Tandis que le fils du duc d'Anjou, sous le titre de Louis III, favorisé, secouru par le pape Clément, se faisoit couronner roi de Naples, et forçoit Ladislas à s'ensevelir pour quelque temps dans l'obscurité, le duc de Bourbon, dont l'âme chevaleresque se complaisoit dans des idées de conquêtes sur les infidèles, entra dans une ligue formée par les Génois contre le roi de Tunis. Il s'embarqua pour Gênes à la tête de quinze cents chevaliers, se réunit à une troupe d'Anglois commandée par le comte d'Erby, fils du duc de Lancastre (1). L'élite des deux na-

(1) A cette même époque, 1391, tandis que les chevaliers anglois alloient se battre pour la religion, le fameux Jean Wiclif renouveloit avec succès en Angleterre les opinions de Bérenger contre la *présence réelle*, et préludoit à l'hérésie de Calvin.

tions rivales est animée du même zèle , et semble offrir une réunion d'amis et de frères. Fortifiés par les Génois , qui leur fournissent des soldats et des vaisseaux , ils débarquent hardiment à Tunis sous les yeux d'une armée qui n'ose soutenir leur approche : plus ils avancent , plus ils voient fuir d'ennemis devant eux ; mais ils reconnoissent bientôt dans la chaleur du climat , dans un sable brûlant et dans une disette d'eau , l'impuissance d'une valeur héroïque. Déjà ils sont menacés d'éprouver le sort du saint roi qui mourut misérablement dans la même contrée , lorsque le roi de Tunis leur fait offrir une retraite honorable et la restitution des captifs , dont il pouvoit accroître le nombre si sa politique eût été moins craintive. Des récits fastueux et romanesques répandus par ces chevaliers , à leur retour en France , commencèrent à jeter le trouble dans le foible cerveau de Charles VI. Il flottoit de projets en projets plus insensés les uns que les autres : tantôt il vouloit reporter la guerre à Tunis , arracher la ville de Carthage aux infidèles , à la tête d'une armée plus formidable que celle de tous ses prédécesseurs ; bientôt c'étoit contre Bajazet qu'il se proposoit de diriger toutes ses forces. A peine osoit-on contre-balancer ses résolutions. On parvint à lui en faire

adopter une qui se concilioit davantage avec son zèle pour Clément; ce fut celle de passer en Italie, d'enlever la thiare au successeur d'Urbain , et de réunir l'église sous un même chef.

Que de contrastes bizarres le règne de Charles VI offre à la pensée du lecteur ! Des disputes religieuses sur nos plus impénétrables mystères, et des institutions d'une cour d'amour dans laquelle on voit figurer des prélats, des chevaliers, des magistrats; un peuple en proie à l'avidité des traitans, des usuriers, et une fastueuse prodigalité à la réception des oncles du roi d'Angleterre, qui arrivent en France sous le titre de plénipotentiaires, et dont les pouvoirs se bornent à suspendre pendant un an les hostilités entre les deux nations; des réjouissances publiques à la naissance d'un prince (1), et les inquiétudes que font naître la maladie et les symptômes d'aliénation d'un roi dont on ne peut plus dissimuler la foiblesse d'esprit; le désir général de la paix, et l'indifférence aveugle sur tous les germes de guerre.

(1) La naissance de ce fils du roi , à qui un ermite avoit cependant prédit qu'il mourroit sans postérité, est de 1391 , et antérieure au voyage des princes anglais, qui ne vinrent à Amiens qu'en 1392.

Il existe dans l'histoire des nations une multitude de faits qui n'ont d'importance que pour les contemporains : de ce nombre sont les interminables débats entre le duc de Bretagne et le connétable Clisson, et les infractions continuelles de ce duc au traité qui limitoit sa souveraineté et fixoit les indemnités accordées à la veuve du comte de Blois et à ses descendans. Ce fut pourtant de ce foyer de haines, de dissimulation et de parjures, que sortirent les premières étincelles de l'incendie qui faillit embraser toute la France, et ensevelir pour jamais dans l'obscurité l'illustre race de Saint Louis. Pierre de Craon, l'un de ces courtisans oisifs qui entourent les princes, espèce presque toujours inutile quand elle n'est pas dangereuse, après avoir dissipé tout l'argent qui lui avoit été confié pour le porter au duc d'Anjou en Italie, venoit de brouiller le jeune frère du roi avec son épouse, et étoit tombé dans le plus grand mépris : le connétable, entre autres, ne lui avoit pas dissimulé celui qu'il lui portoit. Il alla dévorer près du duc de Bretagne l'affront qu'il venoit de recevoir à la cour dont il avoit été chassé. Ce fut là qu'il conçut le projet de se venger du connétable. Il revint mystérieusement à Paris, fit cacher dans son hôtel des armes et quarante satellites à ses gages, épia

le moment où Clisson , après une soirée passée chez le roi , se retiroit sans défiance dans son palais , pour s'élançer sur lui avec ses affidés : le connétable seul , n'ayant que son épée , et heureusement une cotte de mailles sous ses habits , se défendoit comme un lion. Cependant il étoit couvert de blessures : un coup plus violent le fait tomber sans connoissance ; et son assassin s'éloigne en se flattant de l'avoir immolé à sa lâche fureur. Charles , averti de cette catastrophe , vole vers son connétable qu'il trouve encore tout sanglant. A cette vue qui le pénètre d'émotion et de colère , il jure à Clisson de punir son assassin d'une manière éclatante. L'hôtel de Craon est abattu , la rue qui portoit son nom est flétrie de celui des *Mauvais Garçons* qui lui est resté. Bientôt Charles apprend que Craon s'est réfugié chez le duc de Bretagne , et dès lors il soupçonne celui-ci d'être son complice. Cette pensée se fortifie par le refus de livrer le coupable : alors il semble que Charles n'ait plus d'autres ennemis à combattre et à vaincre que Montfort ; il fait de la cause de son connétable celle de toute la nation ; c'est pour elle qu'il lève une armée , qu'il rappelle sous ses étendards la noblesse et les princes de son sang. Déjà il a traversé le Mans , il s'enfonce dans une forêt où , si l'on en

croit les plus graves historiens, lui apparoît un fantôme qui saisit les rênes de son cheval, et le menace des plus grands malheurs s'il ose poursuivre sa route. C'est, ajoute-t-on, cette apparition subite qui acheva d'aliéner l'esprit du monarque. Il seroit peut-être plus raisonnable de croire que ce fut le trouble de son esprit qui créa le fantôme (1). Mais ce qui n'est que trop réel, c'est l'égarement dans lequel il fut au même instant précipité. Il fallut le désarmer, se saisir de sa personne, et le ramener dans un char rustique, comme un fou furieux. Alors la France se vit frappée du plus grand des malheurs : et en effet il n'en est pas de plus déplorable pour une nation, que d'avoir pour chef

(1) Tous les princes, et principalement le duc de Bourgogne, s'étoient déclarés si hautement contre cette expédition, que la rumeur générale, même dans l'armée, qui cependant étoit en marche, publioit que l'expédition ne s'acheveroit pas. La santé du roi paroissoit d'ailleurs s'altérer de jour en jour; il étoit même très-accablé au moment de son départ du Mans, le 5 août 1392 au matin. D'après toutes ces circonstances, il est peu difficile d'expliquer les événemens de ce jour à inscrire en noir dans nos annales; et l'on peut très-vraisemblablement croire à l'apparition d'un homme aposté pour faire changer de résolution à un esprit foible, trop aveugle instrument de la vengeance particulière de Clisson.

un insensé auquel elle doit plus de pitié que de respect, qui n'est ni mort ni vivant, qui ne peut plus tenir le sceptre, sans qu'on ose cependant l'enlever de ses mains, et à qui enfin l'on craint de désobéir, lors même qu'il ne peut plus commander.

SEIZIÈME DISCOURS.

Divisions entre les princes françois. — Trêve de vingt-huit ans avec l'Angleterre. — Mariage de son roi avec une fille de Charles VI. — Gènes se donne à la France. — Succès de Bajazet. — Le roi d'Angleterre se défait de son oncle, le duc de Gloucester. — Conduite scandaleuse de la reine de France. — Henri, fils du duc de Lancastre, détrône son cousin Richard II, et règne sous le nom de Henri IV. — Horrible disette. — Le fils du duc d'Anjou chassé de Naples. — Tamerlan. — La France déchirée par les factions du duc de Bourgogne et du duc d'Orléans. — Le fils du premier succède à ses vastes domaines et à son ambition ; des mariages resserrent les nœuds qui l'unissent à la France ; il soutient son crédit par des troupes contre les intrigues du duc d'Orléans et de la reine. — Réconciliation des princes. — Attaques sans succès contre l'Angleterre. — Assassinat du duc d'Orléans. — Triomphe du duc de Bourgogne. — La reine arme contre lui. — Il va combattre les Liégeois. — Le dauphin, à l'âge de quatorze ans, est mis sous sa direction. — Massacre des partisans du duc d'Orléans, désignés sous le nom d'*Armagnacs*. — Le duc de Bourgogne s'appuie de l'alliance des Anglois. — Henri V, roi d'Angleterre. — Massacre dans Paris. — Le duc de Bourgogne, chassé, obtient son pardon et la paix. — Concile de Constance.

LA maladie de Charles VI fut encore plus celle de la France que la sienne. Tandis que les

prières de la multitude retentissoient dans les temples pour demander au ciel sa guérison , et que des médecins lui prodiguoient les secours de leur art , les ducs de Bourgogne et de Berry s'étoient emparés des rênes du gouvernement , et donnoient un libre cours à leur vengeance en emprisonnant les ministres du monarque qui ne pouvoit plus les protéger. Clisson s'étoit dérobé , par la fuite , aux coups qu'ils se préparoient à lui porter. Ils le destituèrent de la charge de connétable , et firent rendre un arrêt qui le condamnoit au bannissement , comme traître. Le parlement étoit l'instrument docile de tous ces abus du pouvoir. Cependant le roi , ayant recouvré par un bon régime assez de santé et de jugement pour pouvoir exercer quelques actes de la puissance royale , tint , à la faveur de cet instant lucide , un lit de justice où fut confirmée l'ordonnance de Charles V concernant la majorité des rois , et où la régence , en cas de mort du monarque , fut conférée à son frère le duc d'Orléans , comme premier prince du sang. Nous n'avons pas le courage de suivre ce malheureux prince dans tous les incidens d'une vie qui sera encore trop longue. Il eût sans doute été douloureux de le voir périr dans un bal donné peu après sa convalescence , sous le déguisement de sauvage , comme quatre compagnons

de son travestissement, qui furent dévorés par les flammes; mais pourquoi la nature, qui avoit éteint sa raison, épargna-t-elle un corps débile, qui n'étoit éclairé que par des lueurs incertaines et momentanées (1)? Pour comble de malheurs, le duc d'Orléans, qui, par le titre de régent dont il étoit revêtu, eût pu prétendre à saisir les rênes de l'état, étoit loin d'avoir la sagesse de Charles V : incapable de dédommager la nation de l'anéantissement moral de son roi, il s'abandonnoit à de honteuses débauches. Isabelle, devenue odieuse à son époux, ne prenoit plus d'intérêt à celui dont

(1) Le roi éprouva la seconde attaque de son mal en 1393, elle dura sept mois entiers : le médecin qui l'avoit rétabli étoit mort. Dans l'impuissance de l'art, on eut recours à un misérable qui se disoit sorcier. Depuis cette époque Charles VI n'eut plus que quelques lueurs passagères de bon sens, pendant lesquelles il ne manquoit pas d'aggraver son mal et d'en hâter le retour par l'abus des plaisirs auxquels on l'excitoit à se livrer, sous prétexte de le distraire. On place vers le temps de la seconde maladie de Charles l'invention du jeu de cartes, que peignit, pour l'ébatement du roi, Jacquemin Gringonneur, peintre de la rue de la Verrerie. Mais il est certain que ce jeu étoit connu long-temps auparavant : on le voit défendu par l'église dès l'an 1240; il prit seulement sous Charles VI une faveur qu'il a conservée jusqu'à nous.

la puissance avoit fait toute sa gloire. La politique du conseil se réduisoit à d'inutiles tentatives pour conclure la paix avec l'Angleterre, ou y suppléoit en renouvelant des trêves limitées à quelques années. En vain s'efforçoit-on de dérober à l'ennemi l'état déplorable du roi ; ses rechutes étoient si fréquentes, qu'on ne pouvoit pas faire illusion aux Anglois, ni donner quelque espérance aux François. C'étoit dans cet état de choses que l'Université faisoit éclater tout son zèle pour la réformation du schisme. La lecture d'un de ses mémoires, qui répandoit des doutes sur la légitimité des deux papes, jeta Clément dans une telle colère, qu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, et mourut peu de jours après, le 16 septembre 1394, laissant sur la terre un trésor immense qui sembloit déposer contre sa mémoire et l'accusoit d'une cupidité flétrissante. En vain le conseil du roi voulut profiter de cette circonstance pour prévenir la nomination d'un nouveau compétiteur ; l'adresse des cardinaux fixés à Avignon éluda la défense qui leur fut notifiée, et l'on vit sortir du conclave un prétendu successeur de Saint Pierre (le cardinal Pierre de Bologne), qui a occupé trente ans le siège pontifical d'Avignon sous le nom de Benoît XIII.

Tandis que la France languissoit à l'ombre

des trêves dans un repos apparent (1), la Bretagne ne cessoit d'éprouver les horreurs de la guerre. Des villes assaillies par le duc de Montfort, que favorisoit le duc de Bourgogne, étoient détruites de fond en comble; Clisson, fortifié par les secours que lui envoyoit le duc d'Orléans, ne se monroit pas moins redoutable à son ennemi. Ces dévastations se seroient encore prolongées, si tout à coup l'âme de Montfort ne se fût ouverte à une résolution généreuse et paternelle. Il ne crut pas compromettre sa dignité, en écrivant à Clisson une lettre par laquelle il le conjuroit d'oublier tous ses torts, et d'éteindre dans une réconciliation loyale et sincère tous leurs ressentimens. L'entrevue particulière qu'il lui proposa fut acceptée. Le fils du duc de Bretagne envoyé à Clisson pour otage, fut ramené sous les yeux de son père avec une confiance chevaleresque qui toucha vivement le duc; et ces deux ennemis, qui s'étoient depuis tant d'années outragés,

(1) Ce fut à cette époque d'un calme passager, que des juifs furent bannis irrévocablement du royaume par une ordonnance du 17 septembre 1396, dont l'effet n'a disparu que devant les lumières de notre âge. La véritable cause de cet acte rigoureux nous est demeurée cachée.

défiés, se précipitèrent mutuellement dans les bras l'un de l'autre, et conclurent un traité de paix qui devint irrévocable, parce que le cœur l'avoit ratifié.

Un si bel exemple de générosité eût dû être donné par les deux papes, dont les dissensions déchiroient l'église : ils n'eurent pas même la gloire de le suivre. En vain le roi employa-t-il auprès de Benoît l'autorité de la science et de la vertu du célèbre Pierre d'Ailly; en vain les ducs de Bourgogne, de Berry et d'Orléans, se transportèrent-ils eux-mêmes à Avignon pour engager le pontife à se prêter à la cession qu'un concile de Paris (1394) présentait comme le seul moyen d'éteindre le schisme; ils ne furent point écoutés, et revinrent avec la preuve que la modestie de Pierre de Bellune avoit disparu sous l'orgueil de la thiare de Benoît XIII.

Que l'histoire devient fastidieuse lorsqu'elle n'offre que le tableau de petites passions, d'intrigues basses, d'intérêts personnels qui étouffent celui de la patrie! Voilà pourtant tout ce qu'on découvre sous ce malheureux règne de Charles VI. Une jalousie funeste dévore les oncles du roi et le duc d'Orléans son frère; le duc de Bourgogne oublie qu'il est françois, et ne s'occupe que des moyens d'augmenter ses richesses et d'assurer son indépendance. C'est

Richard, roi d'Angleterre, qui semble vouloir devenir le protecteur de la France, et lui faire l'heureux don de la paix en s'unissant à elle. Il ne craint pas de devenir le gendre d'un insensé. Une ambassade solennelle est chargée de demander en son nom la fille de Charles VI. Elle lui est accordée, et une trêve de vingt-huit années dissipe, pour ce long espace de temps, les craintes qu'on avoit de voir reprendre les armes aux deux nations.

C'est à cette époque qu'on découvre pour la France le titre le plus légitime de prise de possession de la république de Gènes. Et en effet, ce fut d'après l'assentiment de tous les citoyens et de tous les magistrats, que le doge se démit de tous les attributs de la souveraineté en faveur de Charles VI, et consentit à recevoir en échange de sa dignité la simple dénomination de gouverneur d'un état menacé d'être envahi par Galéas, à qui Venceslas accorda peu après (1396) le titre de duc de Milan (1).

(1) En ce moment sa fille Valentine, duchesse d'Orléans, étoit en pleine disgrâce à la cour de France; on l'y accusoit d'avoir ensorcelé le roi, d'avoir causé la mort de son propre fils, par un fruit empoisonné qu'elle destinoit au dauphin et que ce prince donna à son cousin. Ces accusations, moitié absurdes, moitié

Ici les événemens s'accroissent, se pressent. Le roi d'Angleterre, animé par l'amour, débarque à Calais dans une pompe royale, pour venir chercher l'épouse qui lui étoit promise. Le roi de France, devenu son beau-père, étoit sans doute alors dans un de ses intervalles lucides, puisqu'on ne craignit pas de l'exposer aux regards de la cour de Londres. Le duc de Bretagne, qui étoit aussi le gendre de Charles VI, figura dans cette entrevue, et obtint la remise de la ville et du port de Brest. Ainsi, le monarque des François se trouvoit le beau-père des deux anciens ennemis de la France.

Si nos lecteurs, avides de grandes choses, cherchoient un personnage héroïque, ce ne seroit pas sur l'Europe qu'il faudroit qu'ils promènassent leurs regards : ils ne le trouveroient ni en Angleterre, où un duc de Gloucester agite l'enthousiasme populaire et le dirige contre la puissance royale ; ce ne seroit pas en Italie, où un Galéas se montre dévoré d'une ambition sourde et sanguinaire ; ce seroit encore moins en France,

atroces, sont dénuées de fondement. Dans ce même temps, le coupable Pierre de Craon obtint sa grâce, et signala son repentir par des institutions pieuses : on lui dut l'abolition de la coutume qui refusoit les secours de la religion aux criminels.

où le duc de Bourgogne oublie son illustre origine, et abandonne le trône de Saint Louis à tous les orages d'un gouvernement ténébreux; ce ne seroit pas non plus entre ces deux pontifes, auxquels l'esprit de parti dispute la thière qu'ils déshonorent. Il faudroit, pour le découvrir; s'écarter jusque dans l'Asie, et suivre la marche victorieuse de l'intrépide Bajazet I^{er}, qui réduit le foible empereur des Grecs à se renfermer dans sa capitale, qui frappe d'épouvante Sigismond, roi de Hongrie, menace de traverser l'Allemagne, d'aller en Italie, et d'arriver triomphant jusqu'au milieu de Rome, où, dans sa jactance impie, ce chef des infidèles ose se promettre de faire manger l'avoine à ses chevaux sur l'autel de Saint Pierre. Si ce fier conquérant ne réalisa pas une forfanterie insolente pour tous les princes chrétiens, il ne réussit que trop à confondre l'orgueilleux dédain de dix mille François enrôlés sous les étendards de l'héritier du duc de Bourgogne, le prince Jean, alors comte de Nevers, qui voulut essayer ses premières armes contre Bajazet. Enveloppés dans les plaines de Nicopolis par une armée de deux cent mille infidèles, leur valeur téméraire ne les préserva pas d'une destruction presque générale. Le petit nombre qui échappa à ce carnage fut pris et chargé de chaînes, et ne fut re-

devable de la vie qu'à l'espoir d'obtenir une forte rançon du duc de Bourgogne et des princes intéressés au sort de ces illustres captifs (1).

Tandis que la France gémissait sur la maladie de son roi, l'Angleterre s'indignait de la violence du despotisme de son faible monarque. Richard, jaloux de l'ascendant que le duc de Gloucester son oncle prenoit journellement sur son autorité, résolut d'abattre cet ennemi du pouvoir royal. Il l'attira près de sa personne, sous le faux prétexte de lui confier un secret d'une haute importance, et le fit enlever et conduire à Calais. Quelques seigneurs attachés à ce prince, tels que les comtes d'Arondel et de

(1) Dans cette action furent renouvelées les fautes ainsi que les désastres de Créci et de Poitiers. Les François, qui formoient l'avant-garde et dont les chefs étoient divisés entre eux, attaquèrent les Turcs sans vouloir attendre le corps de l'armée hongroise, qui formoit environ cent mille hommes. D'un autre côté, Sigismond, voyant ses alliés coupés, au lieu de seconder par une attaque vigoureuse leur intrépide résistance, s'enfuit avec son armée. Il n'échappa qu'environ six cents François, dont trois cents étoient au fourrage avant le combat. La perte des Turcs fut énorme ; on dit qu'ils perdirent dix fois plus de soldats qu'ils n'en tuèrent, ce qui est probablement exagéré.

Warwick, furent renfermés dans la tour. Le premier fut exécuté sous les yeux du roi, le second n'échappa au même supplice qu'en s'avouant coupable des crimes dont on l'accusait (1). Le duc de Gloucester, que son titre d'oncle sembloit affranchir du même sort, fut secrètement immolé par une politique perfide : tant il est vrai que la cruauté s'allie trop souvent avec la faiblesse ! Ce sont ces abus de la puissance qui révoltent les nations, qui font germer les haines dans tous les cœurs, les détachent de leur prince, et sont presque toujours les précurseurs de sa chute.

Il est des voiles que l'historien voudroit ne jamais soulever ; mais lorsque les grands évènements tiennent à des causes honteuses, il faut bien les faire sortir du mystère. Cette compagne de Charles VI, cette Isabelle dont la haine publique a défiguré le nom, eut tant de part à la révolution qui fit passer la France sous le joug d'un étranger, qu'on est forcé de faire connoître sa perversité. S'il lui étoit permis de

(1) Le roi s'appuya en cette circonstance d'un parlement dont les membres lui étoient vendus. Les historiens anglois prétendent que c'est le premier exemple de cette corruption, changée aujourd'hui en maxime d'état.

ne plus ressentir d'amour pour un mari dont les facultés étoient altérées par la démence, elle lui devoit au moins de la pitié et des soins. En s'affranchissant du devoir conjugal, comment n'eut-elle pas honte de se faire remplacer par une courtisane abjecte (1), à laquelle on accorda des châteaux pour prix de ses complaisances criminelles. C'étoit tout à la fois braver l'opinion publique et offenser les lois les plus sacrées, que de refuser de condescendre à des desirs légitimes, et de paroître céder à ceux du duc d'Orléans. N'étoit-on pas alors autorisé à penser que parce qu'elle ne pouvoit plus dominer sous une royauté éteinte, elle vouloit encore régner sous une régence dissolue. C'est cependant au milieu de tous ces désordres publics, qu'il faut suivre le fil d'un règne si déplorable et auquel s'attachent des événemens bien étranges. On y voit un Manuel Paléologue, plutôt sous les traits du vassal de Bajazet que sous

(1) C'étoit la fille d'un marchand de chevaux ; il ne paroît pas que ce fut la débauche qui l'eût conduite au rôle auquel on l'assujettit : on l'appeloit *la petite reine*. A cette époque, 1397, on exécuta deux prêtres qui s'étoient chargés de guérir le roi, et que l'on découvrit n'être que deux misérables et avides charlatans.

ceux de l'empereur des Grecs , solliciter , conjurer Charles VI de préserver sa capitale du malheur de devenir la conquête des Musulmans ; un Venceslas , empereur d'Allemagne , souiller la couronne impériale par une débauche crapuleuse , et venir , dans une ivresse prolongée , s'exposer au mépris de toute la France ; un concile national (Paris 1398) s'efforcer de mettre fin à un schisme scandaleux pour toute la chrétienté ; un maréchal de Boucicault , après avoir repoussé , à la tête de douze cents chevaliers , l'armée nombreuse qui assiégeoit Constantinople , ne pouvoir triompher de l'entêtement du pape. Benoît retranché dans le château d'Avignon , où il soutient un siège pendant cinq ans.

Une division qui annonçoit de plus terribles orages agitoit la France ; c'étoit un conflit de pouvoirs suprêmes qui la troubloit : le duc d'Orléans , soutenu de l'affection de la reine et du crédit de sa femme toujours aimée de Charles VI , rivalisoit d'autorité avec le duc de Bourgogne son oncle , et prétendoit dominer dans le conseil par son titre de premier prince du sang. Ces deux ambitieux , jaloux l'un de l'autre , avoient leurs favoris , leurs courtisans , qui étoient élevés ou abaissés en raison de l'ascendant que prenoient leurs protecteurs. Le gouvernement de l'état

passant successivement dans des mains égarées par la haine, il falloit s'attendre à voir bientôt le vaisseau brisé contre les écueils, ou abîmé dans les flots.

Avant de décrire la catastrophe dont la France est menacée, observons celle qui va ébranler le trône d'Angleterre, et en précipiter l'imprudent Richard. Le fils du duc de Lancastre (1), banni de sa patrie, étoit venu chercher un asile à la cour de Charles VI. Stimulé par Thomas d'Arondel, archevêque de Cantorbéry, il s'embarque mystérieusement pour cette île orageuse, et mettant à profit l'éloignement de Richard, qui est allé porter la guerre en Irlande, il appelle autour de lui tous les mécontents, se concilie l'affection du peuple en livrant à sa rage le ministre d'un roi détesté. Déjà une armée formidable fortifie son audace. Richard, qui pouvoit le combattre avec des soldats agueris, est assez lâche pour aller se renfermer dans un fort, d'où il sollicite une entrevue avec son ennemi. Celui-ci vient le trouver, l'intimide par

(1) Nous avons déjà vu ce prince, cousin germain de Richard, figurer sous le nom de comte d'Erby ; il portoit alors celui de duc d'Héréford. Son bannissement est de 1398, et son retour à Londres de 1399. Il y prit le titre de duc de Lancastre.

sa seule présence, au point que le foible monarque se laisse conduire comme un captif jusque dans la tour de Londres, dont les portes se ferment sur lui. C'est là qu'il abdique honteusement son titre de roi, et se condamne à une dégradation flétrissante. Mais ce n'est pas assez du jugement qu'il a rendu lui-même : le parlement veut le confirmer, et aggraver son humiliation en le faisant comparoître devant tous les membres qui composent cette assemblée. Il entend l'arrêt qui le fait descendre du rang suprême à celui d'un sujet auquel on n'accorde pas même le bienfait de la liberté; et le duc de Lancastre est proclamé roi et porte la couronne sous le nom de Henri IV (1). Si l'on ne doit pas

(1) Cette élection donna naissance aux factions d'Yorck et de Lancastre, qui coûtèrent tant de sang à l'Angleterre. Le duc de Lancastre, en effet, dont Henri étoit fils, n'étoit que le troisième des enfans d'Edouard III. Entre lui et le célèbre prince de Galles, père du roi détrôné, étoit le duc de Clarence, dont, par droit de primogéniture, la postérité devoit succéder à celle du Prince Noir qui s'éteignit dans la personne de Richard. Les titres de cette maison furent transmis à celle d'Yorck par la dernière héritière de celle de Clarence et de Mortimer, mère d'Edouard, duc d'Yorck, que nous verrons paroître dans le règne suivant.

lui faire un crime d'être monté sur un trône où le despotisme avoit exercé ses fureurs, on ne peut pas lui pardonner d'avoir fait lâchement arracher la vie à un ennemi sans défense; et qui avoit la bassesse d'y attacher encore quelque prix. En exposant sa victime aux regards de toute la nation, il se flatta d'étouffer toutes les conjurations, et il ne fit que produire plus d'émotion en faveur de l'unique descendant du prince de Galles.

La fin de ce siècle est marquée par de grandes infortunes. Une horrible disette a dévasté la France; une maladie contagieuse est encore venue la dépeupler. La mort a tellement multiplié ses victimes, que, pour ne pas accroître la consternation générale, on suspend les pompes funèbres, et on livre en silence à la terre les cadavres qu'elle doit engloutir. Les deux filles de Charles VI sont tout à coup ensevelies dans le deuil. La veuve de Richard demeure isolée dans son palais, et l'épouse du duc de Bretagne gémit dans le sien sur la perte du valeureux Montfort, qui a lutté tant d'années contre l'ambition et l'adversité. Venceslas, qui n'a signalé son pouvoir que par sa cruauté et ses débauches, est précipité du trône impérial (1) par l'indigna-

(1) Ce prince continua de régner dans ses états de

tion publique et le suffrage des électeurs ; tandis que Benoît, toujours assiégé dans Avignon, lutte péniblement pour défendre sa thière, son rival n'est pas plus heureux, et est près de succomber sous la faction des Colonne.

La catastrophe de Richard fut un malheur pour la France, puisqu'elle lui enleva un prince qu'elle pouvoit regarder comme son allié depuis qu'il étoit devenu le gendre de Charles VI. C'en fut un bien plus grand encore pour l'Angleterre, puisqu'elle fut l'origine de cette longue guerre qui s'éleva entre les deux puissantes maisons d'Yorck et de Lancastre, dont les factions sont désignées dans l'histoire sous les noms de *Rose blanche* et de *Rose rouge*. Tant il est vrai qu'il vaut mieux pour une nation qu'elle se résigne à supporter le joug passager du despotisme, que de le rompre en violant la majesté des lois. C'eût été une conjoncture bien favorable pour la France, que cette révolution survenue en Angleterre, s'il y eût eu plus de sagesse et d'accord dans le gouvernement. On tenta bien de ressaisir les provinces de Guienne et d'Aquitaine ; mais les finances étoient si mal administrées, les impôts si arbitraires et si oné-

Bohême. On le vit vendre la liberté à la ville de Nuremberg pour quelques pièces de vin.

reux au peuple , que les pays enlevés à la domination françoise trembloient d'y rentrer. Ce fut là une cause des difficultés qu'on rencontra dans l'exécution de la négociation entamée avec les principales villes de Guienne , pour les engager à abandonner le nouveau roi d'Angleterre ; négociation suivie avec imprudence , et qui , révélée à la cour de Londres , n'y causa pas même d'inquiétude , tant on y connoissoit bien l'état de la France et ses malheurs (1).

Il sembloit que tout ce qui nous étoit allié étoit frappé du malheur qui nous menaçoit. L'héritier du duc d'Anjou étoit parvenu , à l'aide des secours qu'on lui avoit fournis et de ceux qu'il avoit obtenus des papes Clément et Benoît , à s'asseoir sur le trône de Naples ; déjà il dominoit exclusivement dans cette contrée depuis quelques années , lorsque le jeune Ladislas vint troubler sa sécurité , et lui disputer la couronne qu'il portoit. Il suffisoit que son rival fût favorisé par le pontife d'Avignon , pour que celui qui étoit à Rome

(1) Lorsque Henri apprit que le duc de Bourbon essayoit de lui débaucher la Guienne , il se contenta de dire : *Jamais les Bayonnois ni les Bordelois ne nous quitteront : avec nous , ils sont francs et quittes ; et si les François les dominoient , ils seroient taillés et retaillés (mis à l'impôt de la taille) deux ou trois fois l'an.*

lui prodiguât ses trésors et l'assistât de tous ses moyens. Le peuple napolitain, inconstant dans ses affections, se détacha d'un prince qui le traitoit avec orgueil et s'endormoit au sein des voluptés. Son jeune compétiteur, bouillant de courage, fut bientôt en état de se faire craindre de tous ceux qui méconnoïtroient le titre dont il se prévaloit. Assiégé dans sa capitale, le duc d'Anjou se montre, par sa foiblesse, indigne du sceptre qu'il portoit : il en fait l'abandon à Ladislas (1), et revient en France oublier la perte de sa couronne, au sein des plaisirs et des voluptés. Telle fut l'issue de tant de combats, de tant de secours d'hommes et d'argent accordés à l'ambition d'un frère de Saint Louis et de deux de ses descendans, qui montèrent sur le trône de Naples sans pouvoir s'y maintenir. Ce ne seront pas les seuls qui tenteront de s'y placer et qui se verront frustrés de leur espérance. Mais ce n'est pas encore le moment de parler de ces funestes revers : il en est de plus grands

(1) Il se retira d'abord à Tarente, où, ayant appris que Naples avoit ouvert ses portes, quoique son frère en défendit encore le château, il s'embarqua, vint dégager son frère par une capitulation, et abandonna le reste du royaume dont la moitié tenoit encore pour lui.

qui les ont précédés et auxquels nous touchons.

Avant de les décrire, arrêtons nos regards sur une des plus étonnantes révolutions de la grandeur humaine. Déjà Bajazet touchoit au moment de se rendre maître de Constantinople; l'empereur des Grecs, désespérant de résister par ses seules forces aux assiégeans qui le pressoient de toutes parts, étoit venu en France pour exciter en sa faveur la commisération du roi; mais il n'en avoit reçu qu'une hospitalité généreuse. Il n'avoit pas été plus heureux en Angleterre, et le désespoir entroit dans son âme, lorsqu'un événement inattendu changea sa destinée et celle de son vainqueur. Un nouveau conquérant vint fondre, à la tête de six cent mille combattans, sur le superbe sultan qui menaçoit de soumettre l'Europe à son joug. Aveuglé par la fortune, habitué à voir tout plier devant lui, il rougiroit d'attendre le farouche Tamerlan dans un camp retranché : il marche au-devant de lui, et sans s'inquiéter de la supériorité de son ennemi, il lui présente une bataille qui éclipse sa gloire et anéantit sa puissance. Celui qui étoit, il n'y a qu'un instant, le dominateur de l'Asie, devient le captif d'un chef de barbares. Peu importe la manière dont il fut traité par son vainqueur; ce qu'il y a de

certain, c'est qu'il tomba dans une obscurité si complète qu'on ignore quel fut le terme de sa vie.

La France et l'Angleterre étoient si troublées par des dissensions et des rivalités intérieures, qu'il auroit été de leur intérêt de ne pas accroître leur sollicitude par des hostilités et des provocations réciproques; mais la haine sourde qui les animoit l'une contre l'autre ne leur permettoit pas d'écouter les conseils de la prudence, et encore moins de suivre les principes de la justice. Ce ne fut qu'après bien des retards, bien des difficultés et de grands sacrifices, qu'on parvint à obtenir que la veuve de Richard revînt sous les yeux de Charles (1). Mais quel spectacle pour cette jeune reine, que celui d'un père insensé, d'une mère livrée à d'incestueuses amours, d'un oncle qui abusoit du pouvoir suprême qui venoit de lui être conféré et dont le duc de Bourgogne se montroit de jour en jour plus jaloux! S'il lui restoit encore quelque affection pour une terre natale, elle n'y découvroit que misère et désolation; elle n'entendoit que les murmures d'un

(1) L'arrangement qui prorégeoit la trêve entre la France et l'Angleterre, est de 1399; mais il ne fut exécuté qu'en 1400, après les événemens qui eurent lieu en Asie, et que l'on vient d'indiquer.

peuple gémissant sous des taxes qui s'étendoient sur le clergé et sur la noblesse. S'il émanoit du conseil quelques réglemens sages pour la composition des parlemens et des chambres des comptes, ils étoient bientôt éludés par l'esprit de cupidité et par une faveur aveugle (1). C'est dans cet état de choses que se formèrent deux factions bien funestes à la France, celles des Bourguignons et des Orléanois. Les deux chefs alloient ensanglanter leur patrie en mettant aux prises les troupes dont ils excitoient l'ardeur, lorsqu'ils furent arrêtés par la médiation des ducs de Bourbon et de Berry, qui les amenèrent aux signes d'une réconciliation peu sincère. Le retour de Charles à quelque lueur de raison, fit perdre au duc d'Orléans l'autorité dont il s'étoit emparé pendant une absence du duc de Bourgogne, et dont il avoit fait un coupable usage.

Ne devrions-nous pas ici passer sous silence les troubles de la république de Gênes, qui ne se souvient plus de l'abdication volontaire de sa souveraineté, se révolte contre les gouverneurs

(1) Ce fut alors que les attributions du chancelier acquirent la plus grande étendue : il fut autorisé à ne pas exécuter la teneur des lettres mêmes du roi qu'il jugeroit contraires aux réglemens.

qu'elle a sollicités, se divise en deux partis qui s'égorgeant mutuellement, ose se créer un doge, et attire, par son imprudence, la sévérité du maréchal de Boucicault, qui la ramène à la soumission par la terreur ?

Pourquoi faut-il aussi que nous soyons toujours forcés de suspendre le récit d'une grande catastrophe pour des querelles religieuses, et de revenir sans cesse sur ce pape long-temps captif dans Avignon, et qui, après s'être évadé sous un déguisement obscur, se réfugie dans les états du roi d'Arragon, parvient à se réconcilier avec le monarque françois, et à ramener sous son obédience la monarchie qui avoit eu la sagesse de s'en affranchir (1) ?

Le nouveau roi d'Angleterre n'avoit pu retenir à sa cour la veuve de Richard ; il chercha à s'en dédommager par une possession bien plus

(1) Les trois lumières du clergé de France à cette époque, Pierre d'Ailly, évêque de Cambrai, le célèbre Gerson et Clémengis, étoient rentrés sous l'obédience du pape avignonois, et n'avoient pas peu contribué à faire triompher sa cause. Entre ces événemens et ceux de Gênes, il faut placer la naissance du prince qui fut depuis Charles VII, et du bâtard d'Orléans, qui rendit le nom de Dunois si illustre, et qui sembla naître avec le jeune Charles pour devenir son compagnon d'armes et son appui.

importante : c'étoit celle de la veuve du duc de Bretagne; il réussit à faire agréer le don de sa couronne à cette princesse devenue, pour ainsi dire, maîtresse d'une grande province, par l'autorité que lui laissoient les lois et les volontés de son mari. Heureusement, les effets d'une alliance si funeste à la France furent prévenus par la politique du duc de Bourgogne, qui fit conduire à Paris les jeunes princes fils de Montfort, et par l'antipathie de la noblesse bretonne pour la domination angloise. Le zèle de Clisson, que le poids des années n'accabloit pas plus que le malheur, se ranima à la nouvelle du danger qui menaçoit sa patrie. Une flotte fut bientôt équipée, et un combat, dans lequel les Bretons signalèrent leur valeur et leur animosité, fit tomber en leur pouvoir plusieurs vaisseaux anglois et plus de mille prisonniers.

Plus la maladie du roi affoiblissoit ses facultés, plus la reine s'efforçoit de fortifier sa puissance et dans le présent et dans l'avenir. Elle avoit fait rendre une ordonnance qui transmettoit l'autorité royale à l'aîné de ses fils à l'instant où Charles cesseroit d'exister, et qui la constituoit régente jusqu'à ce que le jeune prince eût atteint sa majorité. Le duc d'Orléans avoit trop d'intérêt dans cet accroissement de pouvoir pour y mettre des limites. D'un autre

côté, le duc de Bourgogne s'occupoit de contrebalancer l'ascendant de son neveu par l'affection du peuple, qui voyoit en lui un protecteur de sa fortune et de ses privilèges, formoit des vœux pour l'étendue de sa puissance, attribuoit au duc d'Orléans et à la reine tous les maux qu'il souffroit, et répétoit sans cesse que l'état ne seroit florissant que du jour où le duc de Bourgogne en tiendrait les rênes. C'étoit faire trop d'honneur à ce prince; mais cette illusion étoit avantageuse à son parti : la mort, qui le frappa au milieu de ses projets de fortune, mit à découvert le néant des grandeurs humaines. Ses trésors étoient épuisés au point qu'il fallut lever un impôt pour fournir aux frais de sa sépulture; et sa veuve signala aux yeux de l'Europe l'impuissance d'acquitter ses dettes, en déposant elle-même sur le cercueil de son mari ses clefs, sa ceinture et sa bourse : cérémonie honneuse, mais à laquelle la force des lois assujettissoit les veuves les plus illustres, lorsqu'elles vouloient s'affranchir de la poursuite des créanciers de leurs maris. Le fils du duc de Bourgogne, Jean Sans-Peur, ne tarda pas à prouver qu'en succédant à ses importantes dominations, il avoit également hérité de son ambition. Heureux sans doute si elle eût eu pour limites, comme celle de son père, l'honneur et le patriotisme !

Deux nouveaux nœuds sembloient cependant devoir l'attacher aux intérêts de l'état. A peine avoit-il rendu hommage à la couronne, pour raison de ses grands fiefs, qu'il avoit fait agréer le mariage de sa fille avec le dauphin, et obtenu pour le duc de Charolois, son fils, la main d'une des filles du roi (1). Il falloit, il est vrai, une grande vertu pour demeurer dévoué à un gouvernement aussi déplorable que celui de la France. Qu'on se rappelle que son chef étoit égaré par un délire habituel; que l'autorité, dont le duc d'Orléans abusoit de plus en plus, portoit sur une base aussi honteuse que criminelle; que la régente bravoit sans pudeur le mépris public; que la vérité osoit à peine se faire entendre dans les chaires évangéliques; qu'on ne répondoit aux murmures du peuple accablé de tous les maux, qu'en redoublant les taxes sous lesquelles il gémissoit; que le luxe de la cour et des favoris présentoit le contraste le plus révoltant avec la misère publique; que tous les projets conçus pour repousser les agressions des Anglois étoient si mal exécutés, qu'ils tournoient plus souvent à la honte qu'à la gloire de

(1) Ces mariages étoient arrêtés en 1403, par le duc Philippe, peu de temps avant sa mort arrivée la même année.

nos armes; qu'on ne savoit ni légitimer, ni restreindre cette autorité spirituelle qui divisoit toute l'Europe; que la protection accordée à l'Université produisoit plus souvent des troubles qu'elle ne faisoit naître de lumières. Malgré tous ces germes de destruction, la France ne seroit pas devenue, quelque temps après, la proie de l'Angleterre, si la division de deux princes du sang n'eût fait éclater les horreurs de la guerre civile. Les titres que réunissoit sur sa tête le duc de Bourgogne lui avoient ouvert une entrée dans le conseil, et tandis que le duc d'Orléans n'y proposoit que des édits désastreux et de nouvelles *tailles*, sous prétexte de faire aux Anglois une guerre dont le peuple payoit toujours les frais sans jamais en voir l'emploi, le duc de Bourgogne, se parant du zèle pour le bien public, se montra si opposé aux projets du duc d'Orléans, et donna tant d'éclat à sa résistance, que la nation l'envisagea comme son véritable protecteur : il feignit de s'éloigner de la cour; mais il reparut bientôt à la tête d'une armée de Bourguignons, dont l'approche intimida le duc d'Orléans et la reine (1). Celui

(1) Il avoit donné le change à cette princesse et au prince son complice, en feignant d'armer contre les Anglois qui faisoient des courses sur les côtes, et en

qui, quelques années auparavant, avoit été le captif de Bajazet, vit fuir devant lui la régente et le lieutenant général du royaume. Des ordres avoient été donnés pour enlever de la capitale le jeune dauphin ; le duc de Bourgogne atteignit ses ravisseurs, et le ramena dans les murs de Paris, qui redevint une ville de guerre et offrit cet aspect militaire qu'elle avoit eu sous la régence de Charles V. Le duc d'Orléans, qui avoit appelé autour de lui les troupes dispersées dans les provinces, réunit, de son côté, sous ses étendards, une armée de plus de vingt mille hommes avec laquelle il se préparoit à assiéger Paris. Dans cet horrible conflit d'autorité et de haines, que pouvoit faire un roi devenu le triste otage de ses sujets ? Quelques princes de son sang, tels que les ducs de Berry, de Bourbon et d'Anjou, s'efforcèrent de suspendre les coups que les deux factions menaçoient de se porter.

De combien de faits devenus superflus notre histoire est chargée ! Cependant, pour suivre la chaîne des événemens, il faut retracer ceux qui concourent à produire les nouvelles scènes que nous avons à décrire. Nous ne passerons donc

demandant à la cour elle-même de lui faire donner quelques sommes pour la défense du royaume.

pas sous silence la réconciliation vraie ou simulée de ces deux princes ambitieux, si avides de pouvoir et de richesses (1). Qui auroit pu douter de la sincérité de leur attachement, en les voyant s'embrasser avec transport, partager le même lit, et diriger, de concert, leur attaque contre l'ennemi commun de la patrie ? Le duc d'Orléans devoit, à la tête d'une armée, arracher la Guienne aux Anglois, et le duc de Bourgogne leur enlever Calais. Si ces deux entreprises avoient été aussi rapidement suivies qu'elles avoient été sagement conçues, on peut d'autant moins douter qu'elles n'eussent été couronnées du succès, que le roi d'Angleterre étoit alors occupé à repousser les Écossois, fortifiés d'une armée que la France leur avoit envoyée ; que, d'un autre côté, un parti de rebelles lui contes-toit la légitimité de son titre, et vouloit placer sur le trône un prince qui avoit pour lui le droit du sang, puisqu'il étoit le plus proche héritier de Richard. Cependant, à la honte de nos armes (2), le duc d'Orléans et le duc de Bourgogne

(1) La paix fut conclue à Vincennes, en 1405, après deux mois de négociations ; le duc de Bourgogne partagea avec celui d'Orléans l'autorité de *lieutenant général* du royaume ; mais le dernier retint pour lui l'administration des finances.

(2) Le duc d'Orléans, après avoir forcé Blaye à

échouèrent dans leurs entreprises : ainsi , leur union ne répara pas le mal qu'avoit déjà produit leur haine. Cette union avoit été pourtant le prétexte de réjouissances publiques , lors de l'entrée pompeuse que fit dans la capitale la reine Isabelle , qui n'eut pas honte d'afficher un luxe scandaleux et la plus éclatante profusion de richesses , tandis que son mari languissoit dans un dénûment absolu des choses les plus nécessaires à la vie. Ce que rapportent les historiens de sa déplorable existence déshonore non-seulement la reine et le duc d'Orléans , mais encore tous les princes de son sang , puisqu'aucun d'eux ne se montrait indigné de l'abandon dans lequel on le laissoit , ni de l'outrage que l'on faisoit à l'auguste chef de la maison royale.

Pourquoi faut-il que ce soit par un crime qu'aient été punis les dérèglemens du duc d'Or-

capituler , échoua devant Bourg ; et , revenu à la cour , il fit défendre par jalousie au duc de Bourgogne de poursuivre son expédition sur Calais. Cette démarche inconsidérée ne fit qu'augmenter le crédit de ce prince , et ralluma dans son cœur les funestes sentimens d'une haine sans doute mal éteinte. Vers ce même temps (fin de 1406) mourut Clisson. Avant d'expirer , il renvoya au roi l'épée de connétable qu'il avoit conservée malgré sa destitution.

léans ? Qu'étoient donc à la pensée du duc de Bourgogne et l'honneur et la religion ? Cet indigne protecteur des intérêts du peuple déshonore la cause qu'il défend, en souillant ses mains du plus lâche assassinat. Qui pouvoit prévoir un pareil crime ! A peine quelques jours se sont-ils écoulés depuis qu'il a pressé sa victime sur son cœur, qu'il lui a juré, en présence des princes ses oncles, la plus sincère affection ; qu'il a participé avec lui, à la même messe, au plus impénétrable des mystères ; et déjà tout est préparé pour faire tomber sous ses coups et ceux de ses complices le frère du roi (1). Ce

(1) Il s'agit ici d'une seconde réconciliation entre les deux princes ; la première, opérée par la paix de Vincennes, est de l'an 1305, et l'assassinat du duc d'Orléans de 1307. Aux causes d'inimitié rapportées plus haut, il faut ajouter que le duc d'Orléans, par la plus insolente forfanterie, avoit affecté de laisser voir au duc de Bourgogne lui-même de prétendues preuves des faveurs qu'il vouloit qu'on crût qu'il avoit obtenues de la duchesse. Le duc d'Orléans avoit soupé chez la reine, à l'hôtel Barbette, le jour choisi pour l'exécution du complot dont il n'avoit nul soupçon ; on l'en fit sortir en lui envoyant un faux ordre de se rendre chez le roi. Il étoit sans autre suite que quelques valets, qui tous s'enfuirent, excepté un seul qui se fit tuer en le couvrant de son corps. Lorsqu'il eut été massacré, un homme, le visage couvert, et armé d'une massue, sortit

n'est qu'après lui avoir vu rendre le dernier soupir, qu'il se dérobe par la fuite à la vengeance des lois et à l'indignation publique. Le crime qu'il vient de commettre, accompagné des mêmes circonstances que celui qui a flétri l'assassinat du connétable Clisson, est encore plus révoltant, puisqu'il outrage tout à la fois la nature et les lois les plus saintes. Il ne demeurera pas impuni : malheureusement, il sera vengé par un autre crime, et ce sera sur la tête du peuple que la justice céleste paroîtra verser le sang des coupables.

Ce forfait couvrit de deuil deux princesses;

de l'hôtel Notre-Dame , Vieille rue du Temple , où s'étoient logés les assassins , frappa le cadavre de cette massue , en disant aux siens : *Éteignez tout ; allons-nous-en , il est mort.* Les brigands , pour assurer leur fuite , mirent le feu à l'hôtel d'où ils étoient sortis. On croit , et il est très-probable que cet homme qui donnoit des ordres aux assassins , étoit le duc de Bourgogne. Cependant il visita avec les autres princes le cadavre qu'on avoit transporté à l'hôtel d'Anjou , porta aux funérailles un des coins du drap mortuaire , et donna plus que les autres des marques de douleur et d'indignation , et il n'avoua son crime que lorsqu'on eut arrêté un des assassins dans son hôtel : ce fut alors qu'il se sauva en toute hâte de Paris , où les princes n'eurent pas la présence d'esprit de le faire arrêter.

mais que leur douleur avoit un aspect différent ! Celle de la reine Isabelle rappeloit sa honte, et n'excitoit que le mépris ; celle de la duchesse d'Orléans étoit touchante, et pénétoit du plus tendre intérêt. Lorsque, profitant d'une foible lueur de raison, elle alla se jeter aux genoux du monarque et implorer sa justice, tous les princes, tous les officiers de la couronne ne purent refuser leurs larmes aux accens d'une veuve éplorée, qui demandoit vengeance. Le roi ne se souvint plus alors des torts de son frère, et de l'abus qu'il avoit fait d'une autorité qu'il voulut plus d'une fois lui retirer. Il jura de punir le coupable ; mais celui ci, retranché dans ses états, se dispoisoit à parer les coups dont on menaçoit sa tête. Il connoissoit trop la foiblesse du gouvernement pour rester long-temps sur la défensive. A peine eut-il rassemblé une foible armée, qu'il s'avança hardiment vers la capitale, où les vœux d'une populace aveugle et perverse l'attendoient. En vain les princes s'efforcèrent de l'arrêter dans son dessein criminel, il n'en montra que plus de résolution de l'accomplir, et l'on ne tarda pas à voir celui qui s'étoit enfui de Paris comme un lâche assassin, y rentrer sous l'aspect d'un conquérant précédé de la terreur. La reine s'étoit dérobée avec le dauphin et ses autres enfans aux regards de

son ennemi, lui abandonnant la personne du roi dont elle dédaigna de se charger. Nous n'avons pas besoin de dire qu'il devint bientôt le docile instrument de la volonté du duc de Bourgogne, qui sut transformer son crime en acte d'héroïsme, en le parant des couleurs du bien public. Nous étions alors parvenus à la septième année du quinzième siècle. Il faut l'avouer, à la honte de ce temps, il n'étoit point d'iniquités en administration, en législation, en politique, en religion, qu'on ne sût justifier par des subtilités prises dans la théologie et la science des écoles. Aussi, le duc de Bourgogne n'eut-il pas de peine à trouver des panégyristes qui l'exaltèrent comme l'ange tutélaire de la France (1). Il ne chercha point cependant à se concilier la faveur du peuple par la remise des impôts, il essaya seulement d'en démontrer la nécessité, et gagna les suffrages de l'Université par une funeste condescendance à la réclamation de quelques privilèges qui n'étoient que des sources d'injustice et d'impunité (2). Ce ne

(1) Il faut vouer à l'infamie le nom du cordelier *Jean Petit*, qui osa justifier le duc de Bourgogne et prêcher dans l'église la doctrine de l'assassinat.

(2) Ce fut alors que le prévôt de Paris Tignonville, qui avoit poursuivi avec succès les assassins du duc

fut point par des principes de sagesse qu'il favorisa le système d'une soustraction absolue à l'obédience des deux papes qui divisoient l'église : on ne doit donc pas lui faire honneur de la loi qui affranchit l'état d'une autorité scandaleuse et tyrannique. Au surplus, l'empire qu'elle avoit exercé sur les esprits étoit déjà bien affoibli : deux envoyés de Benoît, qui osèrent apporter des bulles d'excommunication, furent juridiquement exposés à la risée publique, et condamnés à une longue détention.

Pendant que le duc de Bourgogne exerçoit la plénitude de la souveraineté sous le nom d'un fantôme de roi, la reine, fortifiée dans le Mans, et puissante de la présence du dauphin, réunissoit autour d'elle les troupes disposées à lui obéir, et le duc de Bretagne lui amenoit une armée assez forte pour épouvanter l'usurpateur. Il crut devoir céder à l'orage qui le menaçoit, et saisit, pour s'éloigner honorablement, le prétexte d'aller défendre les droits du

d'Orléans, fut obligé d'aller détacher des fourches de Montfaucon, et *baiser à la bouche* les cadavres de deux écoliers qu'il avoit fait condamner quelque temps auparavant pour leurs excès. Lorsque l'Université vouloit obtenir les objets de ses prétentions, elle fermoit les classes, suspendoit l'instruction, et le gouvernement cédoit.

prince de Liège, que ses sujets avoient expulsé parce qu'il n'avoit pas reçu les ordres sacrés. Cette retraite, dont la cour ne sut pas profiter pour ramener à elle l'affection des Parisiens et étouffer une faction naissante, et qui ne produisit contre le duc de Bourgogne qu'une condamnation et des poursuites sans effet, conduisit bientôt ce prince à un nouveau degré de puissance. La sanglante victoire qu'il remporta dans les plaines de Tongres sur les Liégeois, lui acquit, dit-on, le surnom de *Sans-Peur* et la réputation d'un des plus grands capitaines de l'Europe : elle consterna ses ennemis, et excita la confiance de ceux qui n'avoient encore osé se déclarer ouvertement ses partisans. A peine eut-il réintégré Jean de Bavière dans sa principauté, qu'il reprit, à la tête de son armée victorieuse, le chemin de la capitale. La reine et les princes n'eurent pas le courage d'arrêter dans sa marche ce farouche ennemi, et bornèrent toute leur politique à s'emparer de la personne du roi qu'ils conduisirent, sous l'escorte de quinze cents hommes d'armes, dans un château près d'Orléans.

Doit-on s'étonner si cette populace insensée, qui avoit accueilli avec de si vifs transports Charles-le-Mauvais, manifesta le même délire à la vue d'un prince qui se déclaroit aussi son

protecteur, et bravoit l'autorité légitime? Cependant cette allégresse publique ne rassuroit pas complètement le duc de Bourgogne : l'absence de Charles VI imprimoit sur son front le signe de la rebellion. Il crut qu'il étoit de sa prudence de ne pas rejeter la médiation d'un comte de Hainaut, qui proposa un accommodement entre le monarque outragé et l'audacieux vassal. Pour réaliser ce projet, qui sembloit chimérique, il falloit les faire consentir à une entrevue qui seroit précédée de quelques signes d'humiliation et de repentir de la part du duc de Bourgogne, et de quelques démonstrations d'indulgence et d'attachement de la part du roi. Que ne fait pas l'impérieuse nécessité des circonstances! Cette scène de dissimulation n'étoit pas nouvelle : elle reparut dans la ville de Chartres, où l'on conclut un traité de paix que les deux partis se promettoient bien de n'observer qu'aussi long-temps que leur intérêt s'accorderoit avec son exécution (1).

(1) Le *fou* du duc de Bourgogne osa, à cette occasion, faire garnir de *fourrure* les images que l'on fait baiser à la messe, et qu'on appelle *la paix*, pour marquer, par cette espèce de *rébus* en action, que ce n'étoit qu'une *paix fourrée*. On trouva, dans le temps, la *plaisanterie* excellente.

La duchesse d'Orléans avoit cessé d'exister ; et ses fils , forcés de soutenir la vue de l'assassin de leur père , avoient donné une marque de soumission aux ordres du roi en pardonnant le crime qui les rendit orphelins : l'autorité du conseil étoit alors si prédominante , que la puissance des parlemens et des cours de justice demouroit muette devant elle. Les plus grands coupables bravoient les lois avec impunité , et se relevoient avec orgueil lorsque le souverain les avoit couverts de son indulgence. Il falloit que la nature , se jouant de l'existence de Charles VI , éteignît ou éclairât successivement sa raison , puisqu'on le voit figurer si souvent dans les actes de la souveraineté , passer d'un isolement ou d'une retraite obscure à la représentation des tournois , des combats chevaleresques , dont il arrête les suites sanglantes par sa seule volonté. La reine , au lieu de profiter des intervalles lucides de son malheureux époux pour s'emparer de sa confiance , s'en éloignoit avec le dauphin , et laissoit croître le funeste ascendant du duc de Bourgogne , qui abuse de cet impolitique abandon pour immoler à sa vengeance le surintendant Montagu , dont la triste fin ne prouva que trop le néant des richesses et la stérilité de l'attachement des princes , lorsqu'ils n'ont pas d'intérêt à défendre l'opprimé.

Détournons un moment nos regards de dessus la France pour contempler les orages qui agitent l'Italie. L'excessive sévérité du maréchal de Boucicault a déterminé les Génois à profiter de son absence pour seconner son joug tyrannique, et à se réintégrer dans leur indépendance. D'un autre côté, le pape Alexandre V, dépossédé du patrimoine de Saint Pierre par Ladislas, qui s'étoit paré du titre de roi que nul autre n'avoit osé porter depuis l'expulsion des Tarquins, réveilla dans l'âme du duc d'Anjou le désir de remonter sur le trône de Naples. Ce prince, qui s'étoit depuis long-temps endormi au sein de la France dans l'oubli de ses droits, appelé par le pape, reparut dans l'Italie à la tête d'une armée dont la contagion arrêta les premiers succès en forçant son chef de s'éloigner. Bientôt après il amène aux siens de nouveaux secours qu'il est allé chercher en France, marche au-devant de Ladislas, remporte sur lui une victoire qui devoit lui rendre sa couronne, s'il eût su tirer parti de son triomphe. Mais, toujours incertain dans ses résolutions, il sollicite de Jean XXIII, successeur d'Alexandre, des secours dont il n'avoit pas besoin. Le nouveau pontife, qui traite secrètement avec Ladislas, trompe le prince français, et celui-ci rentre dans sa patrie avec l'éclat d'une victoire devenue stérile pour lui.

Il n'étoit que trop vrai que cette paix conclue à Chartres, que ces réconciliations simulées n'étoient que des voiles dont la haine et l'ambition se couvroient. Les liens du sang, les unions conjugales qui sembloient devoir rapprocher la famille royale, étoient des fils légers que la jalousie et la haine rompoient trop facilement. A peine le dauphin fut-il entré dans sa quatorzième année, qu'on se hâta de l'émanciper, pour le soustraire à l'autorité de la reine qui cessa d'être régente ; mais en même temps le jeune prince, sans lumières, sans expérience, fut remis aux soins du duc de Bourgogne, par l'effet même de la misérable ruse du duc de Berry qui, par une feinte modestie et croyant engager son rival à se désister de ses prétentions, refusa l'autorité qu'on lui déferoit, et vit avec autant de chagrin que de surprise le conseil accepter ses fausses excuses, et donner sa voix au prince bourguignon. Fort de ce titre de gouverneur, celui-ci ne dissimula plus le dessein de dominer en souverain sur toute la France, et d'être le dispensateur des grâces et des faveurs. L'accroissement subit de sa puissance indigna les princes ; ils ne purent supporter l'idée de paroître les sujets de l'ennemi de l'état, couvert d'un sang qui le rendoit odieux à tous les bons citoyens : ils levèrent

des troupes, les réunirent sous la bannière de la révolte, et se disposèrent à marcher sur Paris (1). Déjà la capitale étoit environnée de leurs séditeuses cohortes, lorsqu'on parvint à suspendre les terribles suites de cette guerre civile, par un nouveau traité de paix (2), qui écartoit de la présence du monarque les chefs des deux partis. Ce fut alors qu'on dut sentir combien la réalité du pouvoir d'un sage monarque influoit sur l'ordre public, puisque son ombre seule avoit produit cet effet salutaire. Une rechute de Charles VI ranima bientôt l'orage qu'un éclair de raison avoit dissipé. Les haines des deux factions, connues l'une sous le nom d'Armagnacs (3), l'autre sous celui de Bourguignons, se rallumèrent avec plus de fureur. Le gouvernement de la capitale avoit été

(1) La ligue des princes fut formée à Gien le 15 avril 1410.

(2) Il fut conclu au château de *Wicestre*, aujourd'hui *Bicêtre*. Les partis s'engageoient à ne point s'armer jusqu'à Pâques 1412.

(3) Le parti des princes fut désigné par le nom d'Armagnacs, à la suite du mariage du jeune duc d'Orléans avec Bonne, fille de Bernard, comte d'Armagnac, issu du sang de Clovis, et qui, par sa puissance, sa fierté et son courage, se plaça aisément à la tête du parti dont il épousoit les intérêts.

déferé au comte de Saint-Paul , après la retraite du duc de Berry , devenu odieux au parti du duc de Bourgogne ; mais la nomination à ce poste important d'un seigneur dévoué à cette faction ne fit que précipiter le torrent de maux depuis quelque temps suspendu sur la France. Le nouveau gouverneur se créa une troupe sanguinaire de satellites qu'il décora du titre de légion royale. Il l'avoit tirée de cette classe d'hommes dont la profession est d'égorger les animaux , d'en diviser les membres , et de les exposer sanglans aux regards du peuple. Le mot le plus familier à cette troupe féroce étoit : *Guerre aux Armagnacs*. Malheur au citoyen qu'ils désignoient sous cette odieuse dénomination ! il étoit à l'instant immolé à leur rage. Ces misérables formoient divers tribunaux où l'on étoit jugé , condamné sans appel ; s'ils épargnoient quelques personnages opulens , c'étoit pour en arracher de fortes rançons ; ils ven-
doient la vie à ceux qu'ils ne frap-
poient pas de mort. Ils assiégeoient les maisons , en enle-
voient leurs victimes , ne respectoient ni les
autels , ni les palais ; celui du comte de Saint-
Paul ne parut pas même un asile assuré pour
la personne du roi , et on crut devoir le trans-
férer au Louvre. Pour comble de misère , il
étoit aussi dangereux de s'exiler de Paris que

d'y demeurer. Ceux qui cherchoient à se dérober par la fuite à cette impitoyable légion, retomboient sous la main des villageois, d'abord armés pour repousser le brigandage, et devenus brigands à leur tour. A une époque où le monarque étoit sans pouvoir et les tribunaux sans autorité; où les princes, acharnés les uns contre les autres et ne prenant conseil que de leur haine, se provoquoient par les manifestes les plus outrageans; où les ministres de la religion étoient condamnés au silence de la terreur, où le crime n'avoit plus de frein, où le vœu pour la paix sembloit être une lâcheté, quelle étoit la ressource des gens de bien ? seindre et gémir dans la retraite. Le sage duc de Bourbon, le seul des princes qui auroit pu, par l'autorité de son nom, par son ascendant sur des neveux irrités, les ramener à quelque réconciliation, avoit payé le dernier tribut à la nature (1); il n'avoit pas transmis au duc de Berry ses vertus et ses lumières : s'il en eût hérité, il se seroit maintenu dans le gouvernement de la capitale, au lieu de l'abandonner au comte de Saint-Paul. Lorsqu'il voulut le reprendre, il fut repoussé par une populace au-

(1) Louis de Bourbon, dit *le Bon*, étoit mort dès 1410. La tentative du duc de Berry pour reprendre le gouvernement de Paris, est de 1411.

dacieuse, dont le nouveau gouverneur attisoit la haine et encourageoit les excès. Ce n'étoit pas seulement sur la capitale et sur ses environs que se répandoient les calamités de la guerre civile. Les provinces du Berry, de l'Orléanois en éprouvoient les ravages; les moissons étoient arrachées, les bois dévastés, les chaudières incendiées. Les flottes de l'Angleterre insultoient nos côtes, et l'éternel ennemi de la nation n'attendoit que le moment favorable de répondre aux cris des deux factions, qui ne tardèrent pas à l'appeler à leur secours pour les aider à déchirer le sein de leur patrie, à laquelle ils étoient indignes d'appartenir. Ce fut le duc de Bourgogne qui donna le premier l'exemple de cette alliance déloyale. Appelé par le roi pour le délivrer des obsessions des Orléanois, on le vit paroître au milieu de la capitale à la tête d'une armée qu'il n'avoit pas rougi de grossir de cinq mille Anglois. L'indignation publique refusa d'abord de leur accorder l'hospitalité. Ils furent condamnés à passer une nuit entière sur leurs chevaux. De ce moment la puissance royale parut se relever; des édits foudroyans frappèrent de terreur le parti d'Orléans, dont l'armée s'affoiblissoit par les désertions (1). Les chefs qui, peu de jours aupara-

(1) Les Orléanois avoient eu un moment d'avantage

vant, étoient sur le point de se rendre maîtres de la capitale et de la personne du roi, ne songèrent plus qu'à s'éloigner, et s'emparèrent en fuyant du trésor qu'Isabelle avoit déposé dans le monastère de Saint-Denis.

Nous ne rappellerons point ici les exécutions sanglantes ordonnées par le duc de Bourgogne. Quel acte de générosité pouvoit-on attendre d'un vainqueur encore plus animé par la haine que par l'ambition ? Elle n'étoit pas même assouvie par la mort, puisqu'il refusoit la sépulture à ceux qui étoient tombés sous le fer de ses soldats, en alléguant qu'ils étoient excommuniés. Tant de meurtres, tant d'incendies, tant d'amendes arbitrairement prononcées, pouvoient satisfaire l'esprit de vengeance, mais ne ramenoient pas dans le trésor de l'état

dont ils ne surent pas profiter. Ils étoient venus chercher le duc de Bourgogne jusqu'à Montdidier. Au moment où la bataille paroissoit inévitable, les Flamands et les Brabançons qui servoient dans l'armée bourguignonne, se livrèrent à la sédition et abandonnèrent leur prince qui fut obligé de faire sa retraite dans le plus grand désordre. Les ennemis, au lieu de l'écraser, vinrent assiéger Paris. Le conseil du roi, tout bourguignon, persuada à ce malheureux prince que les Armagnacs vouloient le détrôner; de là vinrent les arrêts lancés contre eux, et le rappel du duc de Bourgogne.

les fonds nécessaires aux dépenses qu'exigeoit l'entretien de ces soldats mercenaires qui réclamoient leur solde, et comptoient pour rien ce qu'ils ravissoient à leurs victimes. Loin donc de diminuer les impôts, comme le peuple ne cessoit de le demander, il fallut le charger d'une nouvelle taille, dont nul habitant n'étoit affranchi. Les villes furent assujetties à subvenir à l'entretien d'un certain nombre de soldats, en raison de leur opulence et de leur population.

De leur côté, les princes et le comte d'Armagnac sollicitoient hautement l'assistance du roi d'Angleterre, et ne rougissoient pas de s'obliger à se reconnoître pour ses vassaux. Henri, qui craignoit de s'éloigner de ses états, et vouloit contenir par sa présence les factieux dont son trône étoit environné, accepta néanmoins ces propositions, mais seconda faiblement le parti des princes. Déjà, fidèle à la politique trop connue de l'Angleterre envers la France, il avoit rappelé le comte d'Arondel et les cinq mille Anglois dont il avoit fortifié l'armée du duc de Bourgogne quand il l'avoit vu victorieux. C'étoit par ces manœuvres qu'il contre-balançoit la force des deux partis, et les mettoit à même de se nuire et de s'affoiblir l'un par l'autre.

Malheureusement, la nation laissa échapper l'occasion de punir l'Anglois de sa perfidie. Lorsque l'armée royale, commandée par le monarque en personne, réduisit le duc de Berry et les princes à capituler, pour préserver l'oncle du roi, assiégé dans Bourges, du danger de tomber entre les mains du duc de Bourgogne; si les deux partis réunis par un nouveau traité se fussent précipités avec une égale ardeur sur les Anglois qui avoient débarqué en Normandie et y portoient le ravage, ces insulaires, punis de leur audace, n'eussent pas osé reparoitre sur notre territoire. Au lieu de se livrer à cette généreuse résolution, on s'abassa jusqu'à marchander leur retraite. On leur prouva qu'on les craignoit, lorsqu'il étoit si facile et si glorieux de les anéantir. Ils se retirèrent chargés d'argent et de butin; on leur livra même des otages pour sûreté des sommes qu'on s'étoit obligé de leur payer.

Faut-il s'étonner si, après un pareil acte de foiblesse et une semblable impunité, l'insolent Anglois nourrit l'espérance de dominer un jour un gouvernement assez lâche pour récompenser le brigandage et la dévastation de ses provinces. Aussi n'avons-nous pas le courage de décrire toutes ces résolutions incertaines, toutes ces promesses illusoires, toutes ces démonstra-

tions d'attachement sous lesquelles se cachotent d'atroces projets de vengeance. A la honte des mœurs publiques, tout ce qu'il y avoit de grand dans l'état offroit le caractère de la fausseté. Le seul personnage digne d'admiration, c'est Juvenal des Ursins, l'oracle du parlement de Paris. Il se montra l'intrépide défenseur de la dignité royale lorsqu'il vint réclamer la punition d'un duc de Lorraine, et força, par l'ascendant de son ministère, le duc de Bourgogne à délaisser le vassal criminel qu'il protégeoit, et qui, se voyant tout à coup isolé et sans appui, se précipita aux pieds du roi pour en obtenir un pardon qu'il ne méritoit pas.

Une assemblée d'états généraux (en 1412), convoquée à Paris, et qui ne produisit que de vaines déclamations contre un Desessarts, chargé de richesses, de dignités et d'opprobre, acheva de prouver qu'on n'avoit pas plus de sagesse à espérer de la nation que de ceux qui la gouvernoient (1). Tandis que le trône de France

(1) Desessarts, prévôt de Paris, fut obligé de se réfugier à Cherbourg dont il étoit gouverneur. Long-temps en crédit dans la faction bourguignonne, il reçut du duc l'affreuse confidence d'un projet d'assassiner les princes à Auxerre, où ils devoient se rendre pour confirmer et ratifier la paix de Bourges. Il en

étoit avili , dégradé par la démence de celui qui l'occupoit , le sceptre d'Angleterre échappoit des mains de Henri IV , pour passer dans celles d'un fils (Henri V) qui avoit déjà signalé sa valeur par plusieurs victoires contre les ennemis de l'autorité de son père. Il avoit fait présager par un mélange de vices et de vertus , qu'au moment où il seroit investi de la souveraineté , il deviendrait un tyran dissolu ou un héros magnanime. Le congé qu'il donna à ses compagnons de débauches en répandant sur eux les dernières marques de sa bienveillance , prouva qu'il avoit , en montant sur le trône , le sentiment de sa nouvelle existence , et qu'il vouloit au moins paroître s'être dépouillé de ses vices avant de revêtir le manteau royal. Quel rival la destinée donnoit à Charles VI ! Ils ignoroient donc les scènes horribles et sanglantes de ce malheureux règne , ceux qui , en les voyant reparoître de nos jours , se sont écriés qu'il n'y avoit rien de comparable dans l'histoire , et que

eut horreur , et fit avertir les ennemis de celui dont jusque-là il avoit été le complice , de se tenir sur leurs gardes : de là vinrent les attaques dirigées contre lui. Alors aussi le dauphin , de jour en jour plus révolté du despotisme et des perfidies du duc de Bourgogne , commença à manifester son aversion pour ce prince , et favorisa hautement les Orléanois .

nous étions arrivés au dernier degré de barbarie ! Ce n'étoit pas seulement à cette époque récente, que le peuple françois avoit déployé dans les séditions ce caractère de violence et de férocity commun à tous les peuples lorsqu'on les a déchainés contre la puissance souveraine.

La domination du duc de Bourgogne devenoit de jour en jour plus insupportable au dauphin. Mais comment briser ce joug que l'autorité de la loi, que le titre de beau-père et la faveur publique sembloient fortifier ? Le dépit, l'impatience que le jeune prince manifestoit n'étoient que des preuves de faiblesse : plus il essayoit de se délivrer des entraves qui resserroient son ambition, plus ses efforts étoient contrariés par la politique de son gouverneur. Ses intelligences avec les princes, qui partageoient son ressentiment, furent découvertes. On affecta de grossir le danger aux yeux des Parisiens, et la populace fut de nouveau mise en mouvement pour intimider la famille royale et la mettre dans la dépendance du régent. De vils chefs de rebelles reparurent alors (1), assie-

(1) Parmi les chefs des factieux, on distingue un chirurgien nommé de Troye, et un écorcheur nommé Simon, coutelier, dit *Caboche*, d'où les brigands aux gages du duc de Bourgogne sont aussi désignés

gèrent le palais, dictèrent des lois au souverain, le contraignirent de flétrir ses vêtemens du signe de la révolte ; ils emprisonnèrent les ministres, établirent des impôts, prononcèrent des condamnations, et les exécutèrent avec une impitoyable barbarie. Juvenal des Ursins ne fut pas lui-même à l'abri de ce pouvoir arbitraire, qui comptoit pour rien les talens et les vertus lorsque sa cupidité n'étoit pas satisfaite. Tous les jours de nouvelles listes de proscription paroissoient, et ceux qui avoient le malheur d'y être inscrits étoient trainés dans les cachots, ou frappés de mort. Le monarque épouvanté osoit à peine intercéder pour ses plus chers favoris, et étoit souvent forcé de paroître approuver leur destruction. Toutes les dames qui formoient le cortége de la reine se dispersoient devant cette troupe sanguinaire qui les saisissoit dans leur fuite, et les plongeoit échevelées et tremblantes dans la fange des prisons. Les enfans de ces grandes victimes ne

par le nom de *Cabochiens*, et les lois qu'ils dictèrent à la cour par celui d'*Ordonnances cabochiennes*. Ce fut dans cette rédition que Desessarts, revenu à Paris, fut arrêté et trainé au supplice. La réconciliation de la cour avec les Orléanois, conclue à Pontoise, força le duc de Bourgogne et son parti à la fuite.

trouvoient pas grâce devant leurs bourreaux, qui insultoient aux cris de la foiblesse et à leurs supplications. La cruauté devint si aveugle, que le duc de Bourgogne en fut épouvanté, et fit disparoître son fils pour le soustraire à une fureur qui n'avoit plus de bornes et menaçoit d'immoler tout ce qui sembloit vouloir l'arrêter. Ce fut sans doute cette frayeur salutaire qui le détermina à accéder à un nouveau traité de pacification proposé par les princes qui arrivèrent au secours de la famille royale, et finirent par obtenir un tel ascendant sur la faction des Bourguignons, que le plus grand nombre de ses partisans s'enfuirent avec leur chef, pour se soustraire à des représailles dont l'édit de pacification ne les auroit pas garantis. Ce fut alors que la scène changea, et que Paris prit un aspect bien différent. D'illustres captifs reparurent au grand jour; la sécurité publique releva les esprits si long-temps abattus; les princes exilés de Paris s'y remontrèrent sous les dehors les plus brillans, et entourèrent la personne du roi. Les ministres choisis par le duc de Bourgogne furent ignominieusement destitués. Les magistrats du parlement qui, sous ce règne, commençoient à se perpétuer dans leurs offices, parce qu'on avoit négligé de procéder à de nouvelles élections, reprirent une

nouvelle consistance. Un même intérêt, un même sentiment avoient réuni tous les corps; on eût dit qu'il ne restoit aux François qu'un seul ennemi à terrasser. Les prédicateurs, qui dans la chaire de vérité avoient tant de fois exalté le duc de Bourgogne, le livrèrent à la haine publique. Les poètes, dont les inspirations sont trop souvent soumises aux influences de la fortune, le percèrent de leurs traits satiriques, et si l'un d'entre eux osoit produire quelques plaintes, il n'échappoit à la main de la justice qu'à la faveur de son obscurité.

Ce n'étoit pas assez pour l'honneur des princes d'avoir délivré le peuple de ces tyrans subalternes, qui dégradèrent le pouvoir et répandoient la terreur dans toutes les classes, dont on devenoit bientôt les victimes si l'on ne paroissoit être leurs complices; il falloit encore qu'ils fissent éclater des sentimens de justice et de bonté, qu'ils s'efforçassent de réparer les maux de la multitude, en sacrifiant leurs intérêts particuliers à celui de la patrie, qu'ils étouffassent tous les germes de sédition sous une équitable fermeté. Leur conduite fut bien différente : ils montrèrent qu'ils conservoient toujours le souvenir des outrages qu'ils avoient reçus : les Parisiens leur étoient indistinctement odieux; ils se plaisoient à les abreuver de mé-

pris, et les livroient sans pitié à la tyrannie du soldat. C'étoit en agissant ainsi qu'ils faisoient détester l'autorité royale, et regretter celle qu'ils venoient de renverser. Aussi ne tarda-t-on pas à voir reparoitre ce farouche duc de Bourgogne, appelé par les vœux de son parti et par ceux mêmes du dauphin, à qui, par ordre de la reine sa mère, on avoit enlevé quatre de ses confidens soupçonnés d'être les agens secrets du duc de Bourgogne, et qui ne pouvoit supporter le nouveau joug auquel le soumettoit l'ascendant des princes qui dominoient dans le conseil.

Cependant le duc de Bourgogne, ne pouvant pénétrer dans la capitale, se vit forcé de regagner ses états, où l'armée royale le suivit, s'emparant sur son passage de toutes les villes où il avoit laissé de fortes garnisons. Il sentit alors qu'il étoit hors d'état de résister à cette puissance qu'il avoit si long-temps bravée. Si l'on en eût cru les princes, le meurtrier du duc d'Orléans eût payé de son sang celui qu'il avoit si criminellement versé; mais on eut la foiblesse de céder à des médiations imposantes, et d'accorder, par le traité d'Arras (en 1414), un honorable pardon à celui qui avoit attiré sur sa tête une vengeance si légitime.

Les pensées de la France se tournèrent alors

vers un sujet d'un ordre bien différent. Nous voulons parler du concile de Constance, qui s'ouvrit le 9 novembre 1414, où un pape, Jean XXIII, convaincu de tous les crimes, fut déposé; où les maximes les plus sages furent consacrées comme règles de l'église, où la doctrine fut purifiée d'une erreur naissante. Nous devons croire que l'Esprit saint retira sa lumière de cette auguste assemblée, lorsqu'au mépris d'un sauf-conduit accordé par l'empereur Sigismond à *Jean Hus* et à son disciple *Jérôme de Prague*, elle les livra tous deux à la justice séculière, pour être précipités dans un bûcher, sans doute avec l'intention charitable de les purifier des erreurs dont on les accusoit. L'église fut redevenue à ce concile, qui dura jusqu'en 1418, d'avoir terminé le schisme qui l'avoit divisée depuis tant d'années. Grégoire XII (ou Ange Corrario, Vénitien), compétiteur de Jean, abdiqua volontairement le titre qu'il portoit; et Othon Colonne, élu par le concile, occupa seul la chaire de Saint Pierre sous le nom de Martin V, malgré la vaine opposition de Pierre de Bellune ou Benoît XIII, qu'on a vu plus haut chassé d'Avignon, d'où il s'étoit réfugié en Arragon, et qui s'obstina à conserver jusqu'à sa mort le titre de souverain pontife, que deux cardinaux, qui

lui étoient restés attachés, transportèrent à un chanoine de l'Arragon. Ce furent les dernières convulsions du schisme, que ce dernier prétendant fit cesser définitivement en 1429 par son abdication.

DIX-SEPTIÈME DISCOURS.

Le dauphin est maître de Paris. — Il se brouille avec le duc de Bourgogne son beau-père. — Henri V assiège Harfleur. — Bataille d'Azincourt. — Traité par lequel le duc de Bourgogne reconnoît que le trône de France appartient au roi d'Angleterre. — Le comte d'Armagnac, nouveau connétable, tourne toutes les forces de l'état contre la faction bourguignonne, et se rend odieux par ses exactions. — Descente de Henri V en Normandie. — Alliance de la reine avec le duc de Bourgogne. — Introduction des Bourguignons dans Paris. — Massacre du comte d'Armagnac et de ses partisans. — Épidémie. — Siège et prise de Rouen par les Anglois. — Foiblesse du parti du jeune dauphin. — Tentatives pour le réconcilier avec le duc de Bourgogne. — Entrevue de Montereau, où le duc est assassiné. — Soulèvement des esprits contre ce nouveau crime. — La reine désavoue son fils et le fait déshériter. — Henri V est désigné pour succéder à Charles VI. — Conquêtes et tyrannie du nouvel héritier du trône françois. — Victoire du dauphin sur le duc de Clarence, frère de Henri. — Celui-ci revient en France et rétablit ses affaires; il meurt et laisse au duc de Bedford le titre de régent de France, au refus du duc de Bourgogne. — Charles VI le suit de près au tombeau. — Malgré les désastres de ce long et déplorable règne, la nation honore de ses regrets le souvenir et les malheurs de ce prince.

JAMAIS la capitale ne fut sujette à plus de révolutions que sous le règne de Charles VI. Nous

l'avons vue, il y a peu d'années, soumise à l'autorité du duc de Bourgogne; elle a passé sous celle des princes attachés à la faction d'Armagnac. Le dauphin, après avoir échoué plus d'une fois dans ses projets de domination, est enfin parvenu à se rendre le maître de cette ville orageuse. Il en a fermé les portes aux Orléanois; et le misérable Charles VI, qui n'a plus que le vain titre de roi, est à la merci d'un fils qui, pour jouir de sa raison, ne montre ni plus de sagesse ni plus de prévoyance. Il dissipe follement le trésor de sa mère, dont il s'empare, et les finances qu'il veut administrer : toujours indécis, toujours flottant dans ses résolutions, il ne sait se concilier aucun parti; il se brouille avec son beau-père, en reléguant son épouse à Saint-Germain-en-Laye, et en affichant de scandaleuses amours. Il néglige d'attacher à sa puissance éphémère une armée formidable, capable d'intimider l'Anglois qui ose lui redemander cette couronne qu'il se flattoit de porter un jour, et que la mort va lui ravir.

Cette démarche audacieuse de la part du roi d'Angleterre, devoit éclairer le conseil sur le danger dont la France étoit menacée. Après avoir amusé long-temps la cour et le conseil de négociations insidieuses, il finit par proposer ouvertement (en 1415) l'exécution pleine et entière du

traité de Brétigny, en y ajoutant de nouvelles cessions, et demandant la main de la princesse Catherine, dernière fille du roi, avec une dot de deux millions. La guerre étoit préférable sans doute à de telles propositions; mais on ne savoit faire alors en France ni la paix ni la guerre. Et qu'attendre en effet d'un gouvernement divisé par tant de factions, et dont tous les chefs étoient aveuglés par la haine, l'ambition et les fureurs de la vengeance? Henri, trop certain de notre foiblesse, et résolu d'en profiter, étoit déjà aux portes d'Harfleur, il en pressoit le siège, et réduisoit la garnison à se rendre sous des conditions honteuses, sans que le connétable d'Albret ou quelques princes songeassent à la secourir. Cette conquête, qui donnoit à l'Anglois le moyen de pénétrer jusqu'au sein de la France, tira cependant le conseil de son assoupissement : on se hâta de rassembler une armée. La difficulté n'étoit pas de réunir des soldats chez une nation guerrière; ce n'étoit pas le courage qui lui manquoit : c'étoit un chef intelligent, c'étoit l'esprit de subordination qui réprime l'impétuosité, qui contient la présomption; c'étoit le respect pour les ordres supérieurs d'un général auquel tous les combattans, de quelque grade, de quelque rang qu'ils soient, doivent soumission et confiance. Mal-

heureusement, Duguesclin n'étoit plus, et l'épée de connétable, qu'il avoit portée avec tant de gloire, étoit dans les mains d'un comte d'Albret qui n'avoit eu ni son habileté ni son courage. Jusqu'alors sa tactique s'étoit réduite à disputer le passage de quelques rivières à l'armée angloise, à la retarder dans sa marche, à rendre ses approvisionnemens plus difficiles. Heureux s'il s'en fût tenu à cette guerre défensive qui épuisoit l'ennemi ! Mais les troupes qui vinrent se réunir à la foible armée qu'il commandoit d'abord, la rendirent si nombreuse, si supérieure à celle des Anglois, qu'on eut honte de ne pas prendre l'offensive. L'expérience de tant de batailles perdues sous les deux rois qui avoient précédé Charles V, n'avoit que trop appris qu'il étoit sage de ne pas commettre le sort de l'état à des combats dans lesquels, soit que les Anglois fussent mieux armés que nous (1), soit qu'ils eussent une bravoure plus réfléchie, qu'ils missent plus d'intelligence dans le choix du terrain, plus de ténacité dans le combat, l'infériorité du nombre ne faisoit que rendre leurs victoires plus éclatantes et nos défaites plus hon-

(1) Les archers anglois étoient surtout redoutables par leur habileté et le parti avantageux que leurs capitaines savoient tirer de cette arme trop négligée en France.

teuses. Ce fut ce qu'on éprouva à cette fameuse bataille d'Azincourt, qu'il faut encore ajouter à celles qui ont humilié les armes françaises, Henri V, qui ne songeoit qu'à regagner Calais avec une armée fatiguée du siège d'Harfleur, et qui avoit eu beaucoup de peine à traverser la Somme; Henri, dont on pouvoit renverser la fortune en se contentant seulement de le harceler et de le tenir en échec, se couvrit dans cette journée de la même gloire qui avoit couronné Édouard et le prince de Galles aux batailles de Crécy et de Poitiers. Il ne manquoit au triomphe de l'Anglois que de s'être emparé de la personne du roi ou de celle du jeune dauphin. Mais le duc de Berry, rappelant le désastre de Poitiers dont il avoit été le témoin, s'opposa au désir que ces princes avoient témoigné de joindre l'armée.

Si cette bataille d'Azincourt fut un grand sujet de deuil pour la France, puisqu'elle y avoit perdu l'élite de ses troupes, la fleur de sa noblesse, et plusieurs princes du sang royal, morts les armes à la main ou emmenés captifs à Calais (1), elle remplit de joie le duc de Bour-

(1) La perte de la bataille livrée auprès du château d'Azincourt le 25 octobre 1415, coûta dix mille hommes aux Français. Aux causes de ce désastre, qui tiennent à l'imprudence, à la témérité, à l'incapa-

gogne, dont, avant la bataille, on avoit refusé dédaigneusement les services trop suspects. Il n'ignoroit pas que le jeune duc d'Orléans, qui avoit si long-temps demandé sa tête, gémissoit dans les fers; que la plupart des seigneurs laissés sur le champ de bataille appartenoient à la faction qui lui étoit opposée. Indigné de l'affront qu'on lui avoit fait en lui défendant d'approcher du roi à la tête d'une armée, il avoit impérieusement exigé de son fils qu'il partageât sa honteuse inaction.

Il est encore incertain si ce ne fut pas une faute de refuser au duc de Bourgogne, qui avoit les qualités d'un grand capitaine, l'honneur

cité, etc., il faut joindre la circonstance d'une pluie abondante qui inonda et détrempa, pendant la nuit, le terrain que les François avoient choisi pour combattre; ce qui nuisit singulièrement aux charges qu'ils voulurent exécuter le lendemain. Malgré tous leurs désavantages du côté de la tactique, leur nombre et surtout leur valeur rendirent long-temps la victoire incertaine. Dix-huit chevaliers pénétrèrent jusqu'à Henri, et le firent plier sous leurs coups lui et le duc de Gloucester; ils furent tous tués par les gardes angloises. Le duc d'Alençon, même au moment où la bataille étoit perdue, fit courir un nouveau danger au monarque vainqueur: il tua à ses pieds le duc d'York, brisa d'un coup de hache le cimier du casque de Henri, et périt de sa main avant d'avoir pu lui porter un second coup.

d'aller combattre les Anglois. La victoire eût-elle favorisé ses armes? la France étoit délivrée d'un ennemi redoutable. Si, au contraire, il eût succombé sous le fer des Anglois, la faction d'Orléans, devenue pour jamais dominante, seroit demeurée le rempart de l'autorité royale, et auroit encore arrêté Henri V dans le cours de ses victoires (1).

Que de trahisons, que de lâchetés, que de traits d'ingratitude les monumens historiques ne nous révèlent-ils pas ! Ils sont pour les illustres criminels une espèce de jugement dernier qui les condamne, sans appel, au mépris de la postérité. L'empereur Sigismond, qui avoit été reçu avec magnificence à la cour de Charles VI, et pour lequel on avoit prodigué les trésors de l'état dans des fêtes et des honneurs, ne prévoyoit pas qu'on découvriroit que, sous le titre de médiateur, il avoit été négocier

(1) Le caractère perfide et dissimulé du duc de Bourgogne peut justifier la cour de n'avoir pas osé lui confier le salut du royaume. La publication des actes d'Angleterre a fait connoître qu'à cette époque il négocioit secrètement avec Henri pour concourir à lui livrer la France. D'un autre côté, il auroit pu aussi bien trahir le prince anglois, qu'il trahissoit son pays et son propre sang ; mais il auroit fallu se soumettre sans réserve à sa domination.

à Londres un traité d'alliance avec l'Angleterre, au grand préjudice de la puissance qui l'avoit si noblement accueilli. Le duc de Bourgogne s'attendoit encore moins qu'on publieroit un jour l'acte flétrissant pour sa mémoire, par lequel un prince de la maison royale s'étoit abaissé jusqu'à se reconnoître le vassal du roi d'Angleterre, avoit trahi ce qu'il devoit à son illustre origine, jusqu'au point de déclarer qu'un fils de Lancastre étoit le légitime souverain de la France, et s'étoit engagé à soutenir de ses armes cette prétention insensée. Voilà pourtant à quels excès de honte et de parjure la haine conduisit ce prince déloyal.

Toute la puissance du gouvernement sembloit alors résider dans les mains du comte d'Armagnac (1), devenu connétable depuis

(1) Il avoit été appelé, après la bataille d'Azincourt, pour guider le dauphin déclaré lieutenant général du royaume, antérieurement au voyage de Sigismond. Ce dauphin, Louis duc de Guienne, mourut en ce même moment, le 15 décembre 1415, non sans donner lieu à de funestes soupçons sur la cause de cette mort. Le duc de Bourgogne redemanda sa fille, et se refusa aux tentatives de l'accommodement dont le duc de Bretagne se porta en vain pour médiateur. Le prince Jean, marié à la fille du comte de Hainaut, beau-frère du duc de Bourgogne, prit alors, mais pour peu de temps, le titre de dauphin. Les princes

que le comte d'Albret s'étoit montré si peu digne de cet honorable titre ; mais il étoit bien plus occupé de se rendre redoutable aux ennemis de sa domination, que de repousser ceux de sa patrie. Peut-être lui auroit-on pardonné sa hauteur et son despotisme, si les sommes immenses qu'il percevoit, si les trésors de la reine qu'il pilloît après avoir dévoilé ses infidélités aux yeux de Charles VI, eussent été uniquement consacrés à lever une armée, à la diriger contre l'Anglois, pour laver dans son sang le nouvel affront que nous avons reçu à la bataille d'Azincourt ; mais c'étoit contre les seuls partisans du duc de Bourgogne qu'il faisoit éclater sa fureur et signaloit son courage : il mettoit sa gloire à humilier leur chef, au lieu de la placer dans l'abaissement du roi d'Angleterre. Il ne sentoit pas que plus il rendoit son autorité odieuse et tyrannique, plus il en faisoit désirer une autre ; et que lorsqu'un peuple n'a plus de confiance dans la protection des lois, dans l'affection de son souverain, et qu'il voit dans les soldats de sa nation autant d'instrumens de sa ruine et de son déshonneur, tous ses vœux se portent vers un nouvel ordre de choses, il passe du découragement à la haine, ses alliés le tinrent éloigné de la domination des Armagnac.

tombe dans le désespoir, et finit par s'abandonner sans regret au premier dominateur qui veut s'en saisir (1).

Telle étoit la disposition de tous les esprits, lorsque Henri descendit sur les côtes de Normandie à la tête de vingt-cinq mille hommes. D'un autre côté, le duc de Bourgogne s'avançoit vers la capitale suivi de soixante mille soldats.

Une mort trop imprévue pour ne pas faire naître des soupçons, avoit enlevé le second dauphin, fils de Charles VI (2); et le jeune Charles,

(1) De la fin de 1412 à 1417, l'administration du comte d'Armagnac produisit diverses conspirations étouffées dans les supplices; une ordonnance d'un impôt général, contre lequel le clergé osa réclamer en menaçant de la justice de Dieu les princes qui ne respectoient pas l'église, et offrant *ses prières* au lieu de l'or qu'on lui demandoit; le siège inutile d'Harfleur et la défaite de la flotte françoise; de vaines négociations entamées par les princes faits prisonniers à la bataille d'Azincourt; enfin la conclusion définitive du traité ménagé par Sigismond entre le duc de Bourgogne et le roi d'Angleterre, qui résolut alors la nouvelle expédition en France qu'il exécuta en 1417.

(2) Le dauphin Jean, guidé par le comte de Hainaut son beau-père, s'étoit rendu à Compiègne aux sollicitations de la reine; il y étoit mort dès l'an 1416. Le duc de Berry étoit aussi descendu au tombeau quelque temps auparavant; prince peu regrettable, que ne put point éclairer la sagesse de son frère

devenu le troisième, étoit un bien faible appui pour un père frappé d'une démence stupide. D'un autre côté, la reine, abreuvée de honte et captive (1), nourrissoit dans son cœur ulcéré une haine profonde contre le comte d'Armagnac; elle ne pouvoit plus se relever de l'humiliation et du mépris, qu'à l'aide du duc de Bourgogne qu'elle appela à son secours et qui se hâta de l'enlever à ses gardiens.

L'embarras du comte d'Armagnac étoit extrême. Le duc de Bourgogne, que l'on avoit cru écarter par des ordres auxquels il manquoit le sceau d'une puissance capable de les faire exécuter, appeloit à lui les peuples par la trompeuse promesse d'abolir les impôts. Ses troupes avoient jeté la terreur dans Paris. En vain le mauvais succès d'une conspiration qui devoit lui livrer la capitale le force de se retirer à

Charles V, et qui contribua à détruire l'édifice de gloire et de puissance que ce grand prince avoit élevé.

(1) Isabelle, retirée à Vincennes où elle menoit une vie très-libre au sein des voluptés, se vit surprise par le roi conduit par le connétable; il en coûta la vie à Louis Bourdon, beau et brave gentilhomme attaché à la reine, et qui fut jeté à l'eau cousu dans un sac. La princesse, reléguée à Tours, se jeta dans les bras du duc de Bourgogne, de l'assassin du duc d'Orléans, qui la fit enlever pendant que ses troupes assiégeoient Paris.

Troyes avec la reine, sa nouvelle conquête; l'Anglois n'en poursuit pas moins ses avantages; et le danger que Paris et le roi ont couru, pour être reculé, n'en est pas moins imminent.

Si les Parisiens en effet paroissoient encore fidèles à leur infortuné monarque, il entroit dans leur soumission plus de terreur que d'attachement. Comment seroit-il resté quelque affection pour un roi qu'on ne faisoit apparaitre sur le trône que pour s'autoriser à publier sous son nom des édits oppressifs et sanguinaires? Le comte d'Armagnac le tenoit renfermé dans la capitale comme dans une forteresse : toute sa crainte étoit qu'il ne lui fût ravi par son rival; c'étoit à le conserver qu'il mettoit tous ses soins. Il fut pourtant trompé dans cet unique objet de sa surveillance. Ce fut en vain que, pour dernier acte du pouvoir qui alloit lui échapper, il fit échouer une dernière négociation tentée par les légats qu'avoient envoyés le concile de Constance et le nouveau chef de l'église, pour réconcilier le duc de Bourgogne et la reine avec le roi; ce fut en vain que, semant la terreur autour de lui, il voua à la mort tous les *Bourguignons* que renfermoit la capitale : ces atroces mesures, où il croyoit trouver son salut, précipitèrent sa perte. Le fils d'un artisan obscur, l'un des quartiniers de Paris, osa dérober les clefs

d'une des portes de la ville, et introduire pendant la nuit un petit corps de soldats bourguignons qui, pénétrant dans un des quartiers de cette cité, fit bientôt entendre des cris de *paix* ! et de *vive le duc de Bourgogne* (1) ! Il n'en fallut pas davantage pour éveiller tous les séditeux , et appeler la mort sur la tête de tout le parti d'Armagnac : le soulèvement devint général , et avant l'arrivée du jour le sang couloit déjà de toutes parts. Les hôtels des ministres étoient remplis d'assassins ; les magistrats étoient égorgés ; les favoris du roi étoient massacrés ou emprisonnés ; les soldats attachés au connétable se dispersoient épouvantés. Leur chef, poursuivi par la haine publique , se réfugia dans l'humble asile d'un artisan, déroba sa grandeur sous les vêtemens de la misère, et n'eut pas même le bonheur d'échapper à l'œil farouche qui le découvrit sous ce honteux déguisement. Traîné, enseveli dans un cachot, il reconnut trop tard combien

(1) Les soldats furent introduits la nuit du 28 au 29 mai 1418, par Perrinet-le-Clere, fils d'un marchand de fer sur le Petit-Pont. Ce fut au milieu de ce désastre que Tannegui du Chastel enleva dans ses bras et porta dans la Bastille le jeune dauphin Charles, d'où ce prince fut conduit à Melun. C'est peut-être à cet acte héroïque de dévouement, qu'on dut de ne pas voir la race des rois s'éteindre et la France devenir une province angloise.

le pouvoir est funeste à l'orgueil qui en a fait un coupable abus.

Tremperons-nous nos pinceaux dans le sang pour offrir le tableau de la plus épouvantable révolution ! Ne risquons-nous pas de trop dégrader l'espèce humaine , en montrant des êtres qui se glorifioient de lui appartenir , transformés en cannibales qui déchirent leurs victimes, qui se repaissent de leurs cadavres ; dont les mains sanglantes pénètrent jusque dans les entrailles des femmes pour en arracher les fruits palpitans ; qui s'élancent avec la même fureur sur les prêtres , sur les vierges et sur les enfans ; qui promettent grâce à la foiblesse , à la peur qui les enrichit , et se rendent parjures à l'instant où ils n'ont plus rien à espérer ! On doit bien sentir que le comte d'Armagnac n'échappa point à cette horrible boucherie qui faisoit couler des flots de sang dans les rues. Ses tristes restes , après avoir été traînés plusieurs jours dans la fange , devinrent la proie des animaux. Quel spectacle pour le duc de Bourgogne , lorsqu'il entra avec la reine dans cette cité , dont la trahison et l'assassinat lui avoient ouvert les rues encore teintes du sang de près de quatre mille François ! et qu'il est honteux de triompher à ce prix ! Cependant ces massacres n'avoient sans doute pas assouvi sa vengeance : un instant de

disette servit d'étincelle pour rallumer les fureurs populaires. On vit un Capeluche, bourreau de Paris, traiter avec le duc de Bourgogne, et conduire de nouveau les assassins contre les victimes échappées à la première proscription. Enfin la terreur que répandoient ces bêtes féroces remonta jusqu'aux imprudens qui les avoient déchainées; et les vils ministres de tant d'odieuses fureurs tardèrent peu à être immolés à la sûreté de leurs chefs. Bientôt ce séjour d'horreurs et de crimes fut assailli par un nouvel ennemi. Si l'on en croit les historiens, la nature, révoltée des outrages qu'elle avoit reçus, frappa de mort plus de cent mille habitans. Dans son aveugle vengeance, elle n'épargna pas plus les innocens que les coupables.

Pendant que ces scènes épouvantables se passaient, le conseil du roi étoit loin de s'occuper d'arrêter la marche rapide de Henri, auquel les gouverneurs des villes n'opposèrent nulle résistance. On n'ignoroit pas qu'il étoit l'allié du duc de Bourgogne; on envisageoit ce traître comme son lieutenant; et en se soumettant à l'Anglois, on ne faisoit que devancer les ordres du chef du gouvernement. Il faut pourtant faire une honorable exception en faveur des habitans de la ville de Rouen, qui retinrent pendant quatre mois toute l'armée de Henri, et lui

opposèrent une si courageuse résistance , qu'il eût échoué dans son entreprise , sans la trahison d'un gouverneur indigne du poste où la faveur des Bourguignons l'avoit placé (1). La prise de cette ville importante jeta les Parisiens dans le désespoir ; il ne fut plus douteux pour eux que le duc de Bourgogne , qui leur avoit tant de fois promis de secourir les assiégés , ne les eût abandonnés sans pitié à toutes les horreurs de la famine , et ne fût d'intelligence avec le roi d'Angleterre , dont la foible armée opéroit de si grands prodiges. La destinée de la France ne tenoit plus qu'au parti du jeune dauphin , autour duquel s'étoient rangés ceux qu'on avoit appelés Orléanois. Tous les corps avoient fléchi sous la plus inique des dominations. Ils lui avoient fait le sacrifice de tous leurs principes de morale et de législation ; des maximes criminelles avoient été sanctionnées par l'Université. Le misérable orateur , qui souilla les chaires évangéliques en s'y montrant l'apolo-

(1) L'histoire a conservé le nom de ce traître , Gui Bouteiller , ainsi que celui d'Alain Blanchard qui , par son courage héroïque , soutint la constance et le dévouement de ses compatriotes. Henri , maître de la ville , où il entra , faisant porter , en guise d'étendard , une lance ornée d'une *queue de renard* , ordonna le supplice du généreux Blanchard , et confia la garde de la place à Bouteiller qui la lui avoit vendue.

giste du meurtre et de l'assassinat , avoit été remis en honneur. Ceux qui applaudissoient à ce système odieux ne prévoyoit pas qu'il tourneroit contre eux , et qu'on pourroit y puiser la justification d'un crime semblable à celui dont ils se glorifioient

C'est à cette époque qu'une politique bien lâche , bien perfide , fit jouer tous ses ressorts. D'un côté , le duc de Bourgogne dissimuloit sa trahison : il évitoit de paroître l'allié de Henri ; et celui-ci s'efforçoit de faire illusion au dauphin par des espérances de paix. Il feignoit d'accueillir les propositions que des médiateurs lui présentoient ; il élevoit ensuite ses prétentions de manière à dissiper tout espoir d'accord commodement. Le traité secret qu'avoit souscrit le duc de Bourgogne , étoit une arme avec laquelle il réduisoit le coupable à demeurer dans l'inaction , sous peine d'être déshonoré aux yeux de la multitude. On crut devoir transférer à Troyes Charles VI et sa méprisable cour. Ce fut de cette dernière ville qu'on parut vouloir négocier un traité d'union avec le dauphin et le duc de Bourgogne , dont l'objet auroit été de se précipiter de concert sur l'armée angloise , de l'exterminer ou de la renvoyer dans son île. C'étoit là sans doute une généreuse pensée : elle eut un commencement d'exécution à Poilly-le-Fort où les

deux princes se virent, s'assurèrent réciproquement de l'oubli du passé, et s'engagèrent à réunir tous leurs efforts contre l'ennemi commun. Ces heureuses apparences réveillèrent un instant la confiance et l'espoir dans le cœur de tous les bons François; mais bientôt les soupçons, à peine écartés, revinrent agiter les esprits : le duc sembloit ne pouvoir se dégager du labyrinthe tortueux de sa détestable politique. En quittant le dauphin on le vit courir à des conférences secrètes avec le roi d'Angleterre : ce prince même déclara qu'alors le duc lui proposa des choses qu'il ne pouvoit accepter *sans offenser Dieu* ; d'un autre côté, il n'exécutoit aucune des promesses qu'il avoit faites au dauphin à Poilly-le-Fort : ainsi la haine ou la défiance apportoit sans cesse de nouveaux obstacles à l'exécution de cette première convention; ainsi le duc de Bourgogne s'étoit précipité trop avant dans la carrière du crime pour revenir à des sentimens d'honneur et de vertu, tandis que la noblesse dont le dauphin étoit environné étoit exaltée par un sentiment trop vif pour faire à la patrie le sacrifice de la haine qu'elle portoit à un prince sur la foi duquel on n'avoit jamais pu compter. Cependant il falloit que ces deux chefs se rapprochassent pour concerter ensemble un plan

d'attaque et de défense. Après bien des difficultés, bien des remises, et avec des précautions qui indiquoient plus de défiance que de sincérité, le lieu de l'entrevue fut fixé sur le pont de Montereau. Les deux irréconciliables ennemis arrivèrent en présence l'un de l'autre sous l'escorte d'un petit nombre de gentils-hommes, et s'adressèrent d'abord quelques paroles au milieu desquelles se glissèrent sans doute des plaintes et des reproches. Mais peut-on présenter comme certain ce qui a été si diversement raconté ? Oserons-nous assurer que le duc de Bourgogne fut l'agresseur, lorsque des témoins oculaires ont soutenu qu'il fléchit le genou devant le dauphin. Prétendrons-nous qu'un jeune prince, qui montrait alors plus de foiblesse que d'énergie, eût médité, arrêté dans sa pensée de faire assassiner en sa présence un prince de son sang, qui venoit, sur la foi d'engagemens et de promesses mutuelles, conférer des plus grands intérêts de la France ? Mais, dira-t-on, il est pourtant incontestable qu'il reçut la mort sans que le dauphin arrêtât un seul des coups portés à la victime, sans qu'il manifestât son indignation contre une pareille perfidie par aucun acte de justice envers les coupables. Nous répondrons qu'il y a encore loin de l'ordre de commettre un meurtre à

l'indifférence qui le tolère; qu'il est possible que ce jeune prince ait pardonné aux assassins en faveur du motif qui les animoit; que peut-être même il n'aura pas été en son pouvoir de les punir, parce que tout ce qui faisoit sa force applaudissoit à leur action. Quoi qu'il en soit, le duc de Bourgogne reçut dans cette fatale entrevue la punition de tous ses crimes, de toutes ses perfidies. On donna à sa dépouille sanglante une modeste sépulture (1). Le dau-

(1) Les circonstances particulières de l'assassinat du duc de Bourgogne (10 septembre 1419), circonstances qui seules pourroient jeter le jour sur cette espèce de problème historique, sont désormais perdues pour nous. Tout ce qu'on sait de certain aujourd'hui, c'est que le duc, agité de terreurs et de funestes pressentimens, ce duc, qui se rendoit sans doute justice et craignoit qu'enfin on ne la lui fit, ne put être déterminé qu'après des efforts multipliés à se rendre à la conférence; que ses gens visitèrent *les barrières* établies sur le pont de Montcreau, pour la sûreté des deux parties, et en furent satisfaits; que cependant ces barrières furent franchies; que les seigneurs bourguignons, excepté un, ne défendirent point leur prince; et que le dauphin, troublé, sans connoissance, fut rapporté à Montcreau. Tannegui du Chastel, que nous avons déjà vu sauver le dauphin lors de l'entrée des Bourguignons dans Paris, paroît être le principal auteur de la mort de Jean Sans-Peur : on convient assez généralement qu'il le frappa

phin ne tarda pas à reconnoître qu'il s'étoit bien trompé s'il s'étoit flatté que la mort du duc de Bourgogne releveroit son parti. La haine publique se déchaîna contre lui; les Parisiens versèrent sur sa tête un torrent de malédictions; ils lui contestèrent jusqu'à son titre de dauphin. De tous ses ennemis ce fut la reine qui se prononça avec le plus d'empportement : elle le renia pour son fils, le fit déshériter par son père, et livrer comme assassin à la vengeance des lois. Ainsi l'on affirmoit comme positif ce qui est encore indécis de nos jours. Le fils du duc de Bourgogne, Philippe, étoit excusable dans sa colère et ses projets de vengeance; mais pourrat-on jamais pardonner à une mère, à une reine, d'avoir voulu frustrer son fils de la couronne que les lois et la nature lui donnoient, d'avoir abusé du délire de son malheureux

Le premier de sa hache. On ne peut plus savoir si cet événement fut médité, ou s'il fut le résultat imprévu de l'aigreur qui put se manifester dans la conférence, s'il eut au moins pour prétexte l'apparente nécessité d'une défense personnelle : ce dont on ne doute point, c'est que, quelque coupable que fût le duc de Bourgogne, l'attachement, le dévouement sans bornes de du Chastel pour le dauphin, ne l'en égara pas moins en ce moment, et lui fit commettre une mauvaise action et une grande faute politique.

époux pour le faire entrer dans cet odieux complot, et d'avoir enfin placé, par le traité d'Arras, un roi d'Angleterre sur le trône de France, à la seule condition qu'il épouserait sa fille ? De ce moment, l'ambition de Henri ne rencontra plus d'obstacles, et il pouvoit se faire proclamer roi de France par le vœu national, puisqu'il avoit en sa faveur l'assentiment du peuple, et celui de Charles VI, auquel on daignoit conserver son titre pendant sa vie, à la condition que son gendre en exerceroit le pouvoir. Il n'y avoit de blessé dans ce traité que les lois constitutionnelles de l'état ; et s'il eût eu pour résultat la paix générale et le bonheur public, peut-être auroit-il dû être sanctionné par toutes les provinces de l'empire, parce que ce qui met fin aux calamités d'un peuple, doit être regardé comme la loi suprême. Malheureusement, ce bonheur dont on se flattoit ne fut qu'imaginaire. A peine Henri fut-il devenu l'époux de la jeune princesse dont la beauté l'avoit charmé, qu'il reprit les armes pour soumettre à sa domination toutes les villes qui refusoient d'acquiescer au traité d'Arras qui venoit d'être solennellement ratifié dans la ville de Troyes. Nous ne suivrons pas ce conquérant dans toutes ses expéditions militaires, où le sang des François fut versé au nom du nouveau

roi de France, que le jeune duc de Bourgogne se faisoit un devoir d'accompagner et de soutenir de toutes ses forces : nous dirons seulement qu'il se montra toujours, même avant son entrée dans Paris, moins jaloux de conquérir l'estime et l'attachement des François, que les cités qu'il assiégeoit; que, parvenu jusqu'au sein de la capitale sous l'égide du nom de Charles VI, il y déploya le caractère d'un orgueilleux despote qui prétend que tout fléchisse sous ses ordres tyranniques, et qui se joue de toutes ses promesses; qu'il disposa de tous les emplois en faveur des princes de son sang; qu'il leur assigna un rang supérieur à celui du duc de Bourgogne; qu'il rassembla les états pour en exiger des impôts et une nouvelle refonte des monnoies dont l'objet étoit de verser dans ses coffres un huitième du numéraire; qu'il affecta d'humilier la cour déserte de son beau-père par le contraste du luxe le plus offensant. Après avoir destitué de leurs emplois civils et militaires tous ceux dont la fidélité lui étoit suspecte, il les remplace par ses favoris et ses propres sujets; il confère le gouvernement de Normandie au duc de Clarence, son plus jeune frère; et lorsqu'il a tout asservi, tout consterné, il s'empresse d'aller se montrer aux regards de ses sujets, d'enivrer leur orgueil de

l'étalage de ses triomphes, et de faire couronner l'épouse qui n'étoit pas la moins brillante de ses conquêtes. Pendant qu'il jouissoit de l'admiration de son peuple, celui qu'il avoit délaissé gémissoit sous le poids d'un joug étranger : sa détresse, sa misère ne touchoient pas ceux qui aggravoient son humiliation ; les terres abandonnées et dévastées ne donnoient plus de récoltes ; et le désespoir qui dépeuploit la capitale rendoit au dauphin des sujets que la force des armes lui avoit enlevés. Ce prince, qui avoit appelé de sa condamnation à *Dieu et à son épée*, s'occupoit à se fortifier et se maintenir dans les provinces au-delà de la Loire, et demandoit à l'Ecosse des secours qui lui arrivèrent sous la conduite du comte de Bukan, fils du régent de ce royaume, lorsque le duc de Clarence, voulant rivaliser de gloire avec son frère, s'avança pour former le siège d'Angers : c'étoit une des clefs des provinces qu'occupoit le dauphin. Il eut la confiance de faire marcher ses troupes au secours des assiégés, sous les ordres de la Fayette, depuis maréchal de France. Le duc de Clarence n'écoute que son impétuosité : indigné que des vaincus, des proscrits, osent le chercher, il court à eux, et leur livre la bataille de Beaugé (1421), qu'il perdit avec la vie. Un succès aussi

inattendu rendit l'espérance au parti du dauphin. Déjà la France se trouvoit divisée entre deux autorités qui se disputoient la souveraineté. Deux parlemens, deux connétables, deux conseils, l'un établi à Poitiers, l'autre à Paris, formoient une espèce de schisme temporel (1).

Henri, dont l'absence avoit été si funeste à son frère, reparut à la tête d'une nouvelle armée, et se montra pour la seconde fois aux Parisiens, assez foibles, assez lâches pour reconnoître son autorité. Cependant ils n'éprouvèrent que trop qu'elle étoit encore plus tyrannique qu'illégitime. Ils avoient laissé échapper l'occasion d'ouvrir leurs portes à l'héritier de la couronne, et de le rapprocher du malheureux roi qui languissoit dans la solitude et l'abandon.

(1) Ces premiers succès du dauphin, suivis de quelques autres, lui valurent l'utile alliance du duc de Bretagne, qui, récemment échappé à une conjuration des héritiers de la maison de Blois, avoit éprouvé dans son malheur toute l'indifférence de la politique intéressée de la cour de Londres. Il lui avoit en vain demandé la liberté et les secours de son frère le comte de Richemont, prisonnier depuis la bataille d'Azincourt, et que nous verrons bientôt se relever de ce premier revers : Henri ne rendit ce prince que quand la fortune, réconciliée avec le duc de Bretagne, força l'Anglois à le ménager

L'usurpateur , qui comptoit pour rien leur attachement , pompoit tout l'argent qu'il pouvoit arracher de leur docilité , et animoit ses soldats , par l'espoir du pillage , à reprendre les villes que le dauphin lui avoit enlevées. Celle de Meaux s'honora par une défense héroïque , et ne se rendit qu'après un siège de plus de sept mois. Que fût devenue l'armée angloise , si elle eût rencontré dans toutes les villes importantes des commandans aussi intrépides , aussi fidèles aux lois de l'honneur que le brave bâtard de Vaurus , dont le nom mériteroit de passer à la postérité avec autant de gloire que ceux des Léonidas et des Horatius Coclès , s'il n'avoit terni l'éclat de sa valeur héroïque par sa cruauté envers les prisonniers qu'il faisoit tous pendre à un orme dans la cour du château ; mort indigne de guerriers qui combattoient sous les ordres de leurs princes respectifs , et que la loi du vainqueur lui fit subir à son tour ! Malheureusement , la trahison ou la crainte abrégéa la plupart des sièges , et il suffisoit au duc de Bourgogne , ou au roi d'Angleterre , de se présenter devant les villes les mieux fortifiées , pour s'en rendre les maîtres et voir des garnisons nombreuses abaisser humblement leurs armes devant eux. Malgré tant de revers qui affoiblissoient journellement le parti du dauphin , ce

prince redoubloit d'efforts pour lutter contre l'infatigable usurpateur de son héritage, et attaquoit avec succès son allié, le duc de Bourgogne, qui se hâta d'appeler Henri à son secours. Il y voloit avec sa rapidité accoutumée, lorsqu'une maladie aiguë l'empêcha de passer Melun, et le força de se faire transporter à Vincennes, où la mort vint briser son intolérable domination (31 août 1422). Un fils, fruit de son nouvel hymen, avoit à peine reçu le jour, lorsque Henri sentit les premières approches de sa destruction. Ses yeux presque éteints n'entre-virent l'avenir qu'avec inquiétude; il sembla prévoir que l'unique rejeton qu'il laissoit sur la terre ne conserveroit pas les domaines qu'il lui avoit acquis par tant de travaux. Il lui donna pour appui le duc de Bedford son frère, qu'il institua régent de la France, dans le cas où le duc de Bourgogne ne voudroit pas en accepter le titre; il conféra au duc de Gloucester la régence d'Angleterre, et, pour perpétuer autant qu'il dépendoit de lui le souvenir de ses conquêtes, il recommanda au comte de Warwick, et aux deux princes ses frères, de ne jamais conclure de traité avec l'héritier de Charles VI qu'à la condition de conserver au moins la Normandie en toute souveraineté.

Si l'on considère Henri V comme guerrier,

on ne peut lui contester une grande supériorité sur tous les capitaines de son siècle. Il soumit dans son île tous les partis qui osèrent lui disputer le pouvoir ; il vainquit le roi d'Écosse et en fit son captif ; et , quoique la trahison eût préparé et secondé ses succès au sein de la France , il en conquit aussi une grande partie par la force de ses armes : si on le juge sous le point de vue politique , il faudra encore lui accorder une habileté rare à préparer , à saisir les circonstances favorables à ses projets d'invasion. Ce ne fut qu'après avoir long-temps dissimulé son désir de porter la guerre en France , et amusé le conseil de Charles VI par des trêves renouvelées , qu'il manifesta tout à coup ses superbes prétentions : mais sa prudence parut l'abandonner lorsqu'il eut rempli le grand objet de ses vœux. Étoit-ce par la terreur et la fierté qu'il pouvoit se concilier cette affection du peuple qui est la première puissance des souverains ? Ce n'étoit pas en Angleterre qu'il devoit aller faire couronner son épouse , puisque c'étoit à son mariage avec la fille de Charles VI qu'il étoit redevable de la couronne de France. Son autorité étoit trop affermie dans la Grande-Bretagne pour qu'il eût besoin d'y reparoître ; l'un de ses frères pouvoit y gouverner en sa place. Sa politique lui commandoit de se montrer tou-

jours l'appui de son beau-père , de paroître ne régner qu'en son nom , d'appeler autour de la jeune reine l'élite de la noblesse , et de faire sans cesse apparôître à la nation ce rejeton de l'auguste famille à laquelle il étoit agrégé ; en couvrant le malheureux Charles VI de sa protection et de son amour , le peuple l'eût considéré comme son digne héritier. Au lieu de donner à ses soldats l'aspect de satellites étrangers , il falloit qu'il les naturalisât et leur fit trouver des établissemens dans leur nouvelle patrie. Puisqu'il succédoit à un insensé , il devoit marquer son administration par autant de sagesse que d'équité : il eût bientôt trouvé dans une perception modérée des impôts , assez de fonds pour subvenir à l'entretien d'une armée nationale ; et l'économie qu'il auroit apportée dans sa dépense personnelle , lui auroit concilié plus de respect que sa fastueuse représentation.

La mort de Henri V , loin de produire aucun changement dans la destinée du dauphin , sembla au contraire empirer ses affaires. Les armes continuèrent de lui être contraires ; le duc de Bretagne l'abandonna et accéda au traité de Troyes ; et la modération et la sagesse qui signalèrent les premiers actes de l'administration du duc de Bedford , lui conquièrent beaucoup de

nouveaux partisans, las de soutenir, en se sacrifiant sans succès pour leur prince, une cause qui leur sembloit désormais désespérée. Le duc de Bedford, suivant les dernières volontés de Henri V, n'avoit pris les rênes du gouvernement qu'au refus du duc de Bourgogne; et le fils de Catherine avoit été reconnu, sous le nom de Henri VI, pour le prince qui devoit un jour porter cette couronne qui jetoit si peu d'éclat sur la tête de Charles VI.

La France touchoit enfin au moment de voir disparaître pour jamais ce triste fantôme de roi dont la longue démence avoit été si préjudiciable à toute la nation, et pour lequel on conserva cependant une tendre affection jusqu'à sa mort (1).

(1) On peut dire, avec un de nos historiens, qu'elle ne termina pas ses malheurs. Toute sa famille se trouva éloignée de lui à ses derniers momens. Le duc de Bourgogne, soit honte, soit inimitié, laissa un étranger, le duc de Bedford, présider à ses funérailles; et ces derniers devoirs mêmes que la pitié et la douleur s'empresrent de rendre aux derniers citoyens, furent suspendus faute de fonds pour en faire les dépenses auxquelles on fut obligé de pourvoir par la vente des meubles du monarque. Il étoit mort le 22 octobre 1422, et sa pompe funèbre n'eut lieu que le 9 novembre suivant. Lorsqu'on eut proclamé le nouveau roi Henri VI à Saint-Denis, le duc de Bedford fit porter devant lui, en rentrant dans Paris, une épée

Son règne, qui fut de quarante-deux ans, doit être compté au nombre des plus longs et des plus humilians dont la nation ait été affligée. On peut juger de l'ascendant du sentiment national qui unit le François à ses monarques, par le deuil général qui se répandit sur toute la France à la nouvelle d'une mort si désirable depuis tant d'années. L'abbaye de Saint-Denis reçut sa dépouille mortelle, tandis que celle de Henri V étoit reportée en Angleterre : comme si la mort avoit voulu rompre, sans retour, l'alliance monstrueuse qui avoit rapproché momentanément ces deux rois, en assignant à leurs cendres pour dernier séjour le lieu de leur légitime souveraineté.

nue ; cérémonial-inusité en France, qui fit murmurer le peuple et lui sembla avoir quelque chose de menaçant. On peut remarquer que le parlement de Paris refusa pendant vingt jours de mettre le nom de Henri VI à la tête des actes.

Dans ce siècle, Charles duc d'Orléans, prisonnier à Azincoirt, charma les ennuis de sa captivité par des chansons, dont plusieurs sont préférées aux poésies de Villon qui lui succéda sur le parnasse françois : les dissensions politiques donnèrent à plusieurs moines une triste célébrité.

FIN DU TOME PREMIER.

646411

62





